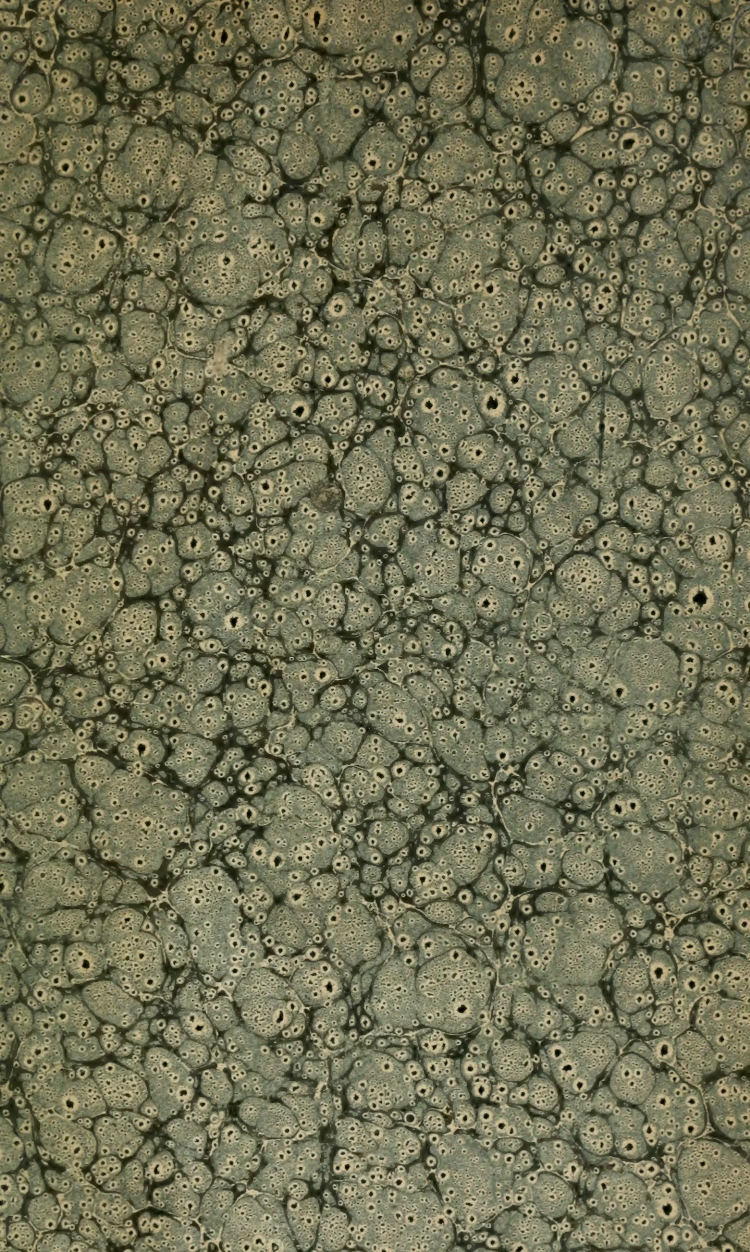
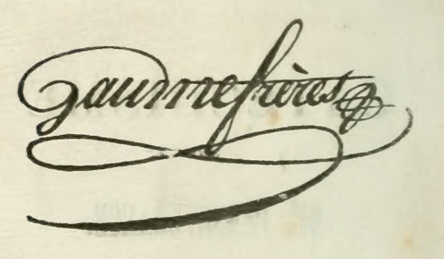




CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

Les exemplaires non revêtus de la signature ci-dessous seront réputés contrefaits.



PARIS. — IMPRIMERIE DE DECOURCHANT, RUE D'ERFURTH, 1.

CATÉCHISME

DE

PERSÉVÉRANCE,

OU

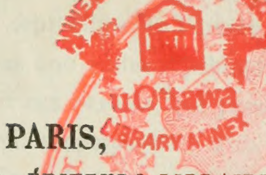
EXPOSÉ HISTORIQUE, DOGMATIQUE, MORAL ET LITURGIQUE DE LA RELIGION, DEPUIS L'ORIGINE DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR L'ABBÉ **J. GAUME**,

CHANOINE DE NEVERS.

> *Jesus-Christus heri et hodie, ipse et in secula.* Hebr., XIII, 8.
> Jésus-Christ hier, aujourd'hui et dans tous les siècles.
> *Deus charitas est.* I Joan., IV, 8.
> Dieu est charité.

TOME SEPTIÈME.



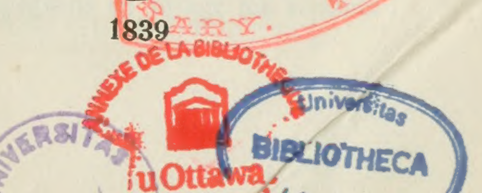
PARIS,

GAUME FRÈRES, ÉDITEURS-LIBRAIRES,

Rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice, 5.

—

1839





CATÉCHISME

DE PERSÉVÉRANCE.

QUATRIÈME PARTIE.

Ire LEÇON.

CULTE EXTÉRIEUR, OU LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

L'avocat et le mathématicien. — Définition du culte intérieur et extérieur. — Cérémonies, rites, liturgie. — Culte extérieur nécessaire à l'homme, à la société. — Premier avantage du culte extérieur. — Il redit à nos sens toutes les vérités de la Religion, sous les patriarches, sous la loi de Moïse, sous l'Evangile.

«Vous êtes donc un ange? vous êtes donc un pur esprit?» telles furent les paroles qui retentirent à mon oreille, lorsqu'au mois de septembre de l'année dernière, je prenais place dans une voiture publique en marche vers la capitale; et ces paroles, qui passaient de bouche en bouche, étaient accompagnées d'un sourire moqueur dont le mystère m'intrigua tout d'abord. Je me hasardai à demander le mot de l'énigme : un de mes nouveaux compagnons de voyage me répondit :

gistrats et des lois, ou plutôt faites que l'homme soit un ange, alors vous pourrez supprimer le culte extérieur; mais tant que l'homme sera une intelligence servie et trop souvent asservie par des organes, vouloir réduire la religion au pur spirituel, c'est la reléguer dans l'empire de la lune.

» Pendant qu'un rire approbateur accueillait la saillie du vieux géomètre, l'avocat, interloqué, s'est empressé de battre en retraite et de transporter la conversation sur un nouveau terrain. Nous en étions là lorsque la trompette du conducteur a sonné l'arrivée au relais : ces messieurs sont descendus, et la table d'hôte, nous l'espérons, fera la paix. »

Au risque de troubler le repos de l'*angélique* adversaire de nos cérémonies, nous allons le rappeler au combat. Notre intention n'est pas de le confondre, ni lui ni ceux qui partagent ses préjugés; mais de les instruire tous en leur faisant connaître la nécessité, la beauté, la sainteté et les avantages du culte extérieur de l'Eglise catholique.

Et d'abord, qu'entend-on par ces mots : *culte extérieur, cérémonies, rites, liturgie?*

Dans toutes les langues, le mot *culte* veut dire *honneur, respect, vénération, révérence, service.* Dans la langue religieuse, nous appelons *culte intérieur* les sentiments de foi, d'admiration, de respect, de reconnaissance, de confiance, d'amour, de soumission que nous devons avoir pour Dieu, parce que nous reconnaissons en lui toutes les perfections. Nous appelons

culte extérieur les signes sensibles par lesquels nous manifestons ces sentiments, comme les génuflexions, les prosternements, les prières, les vœux, les offrandes. Nous enseignons que lorsque ces témoignages ne sont pas accompagnés des sentiments du cœur, ce n'est plus un *culte* vrai et sincère, c'est une pure hypocrisie, vice que Jésus-Christ et les Prophètes ont souvent reproché aux Juifs.

Nous reconnaissons un *culte suprême ;* il se compose des sentiments et des témoignages qui ne sont dus qu'à Dieu ; un culte *inférieur* et *subordonné*, que nous rendons aux Anges et aux Saints, et par lequel nous respectons et honorons, dans les Anges et dans les Saints, les grâces surnaturelles que Dieu leur a faites, la dignité à laquelle il les a élevés, le pouvoir qu'il leur accorde. Ce culte *inférieur* était déjà commandé et pratiqué chez les Juifs. Dieu leur dit : *Respectez mon Ange, parce que mon nom est en lui*[1]. Nous voyons la femme de Samarie se prosterner devant Elisée, qui venait de ressusciter son enfant, pour honorer en lui la qualité de *saint prophète, d'homme de Dieu*, et le pouvoir d'opérer des miracles[2].

C'est ainsi que dans l'ordre civil on peut appeler *culte suprême* celui que l'on rend au roi, et culte *inférieur ou subordonné* celui que l'on rend à ses ministres.

Il faut se souvenir encore que dans la société civile on emploie souvent les mêmes démonstrations exté-

[1] Exod., XXIII, 21.
[2] IV Reg., IV, 9, 37.

rieures pour témoigner un culte *inférieur* et pour rendre un culte *suprême ;* c'est alors l'intention seule qui détermine la signification des signes. On s'incline, on se découvre, on se met à genoux, on se prosterne devant les grands aussi bien que devant les rois, sans avoir pour cela l'intention de leur rendre un honneur égal. Il en est de même dans la religion à l'égard de Dieu et à l'égard des Anges et des Saints : presque toute la différence se trouve dans la forme des prières. Nous demandons à Dieu de nous *accorder* ses grâces par lui-même, et nous supplions les Anges et les Saints de les *obtenir* pour nous par leur intercession : cela est très-différent.

Enfin nous distinguons un *culte absolu* et *un culte relatif.* Cette distinction est aussi admise dans l'ordre civil. Les honneurs que l'on rend au roi sont un *culte civil absolu,* parce qu'ils se terminent à lui ; le respect que l'on a pour son image, pour son ministre ou pour son ambassadeur, est *relatif :* on ne les honore pas pour eux-mêmes, mais en considération du roi. Il en est de même dans l'ordre religieux.

Ce culte relatif était aussi commandé et pratiqué chez les Juifs : *Adorez l'escabeau des pieds du Seigneur, parce qu'il est saint ; adorez sa sainte montagne* [1]. Lors donc que les Juifs se prosternaient devant l'arche d'alliance, devant le temple, devant la montagne de Sion ; lorsqu'ils se tournaient de ce côté-là pour prier, ils ne prétendaient pas rendre

[1] Ps. XCVIII.

leur culte à la montagne, au temple ni à l'arche, mais à Dieu, qui était censé y être présent. Donc, lorsque nous faisons de même devant une image du Sauveur ou devant sa croix, ce n'est point à ces symboles que se termine notre culte, mais à Jésus-Christ lui-même. N'a-t-il pas dit que le culte qu'on rend à ses saints se rapporte à lui? *Celui qui vous écoute m'écoute, celui qui vous méprise me méprise, celui qui vous reçoit me reçoit*[1]. Comme on le voit, le culte intérieur et extérieur, suprême, subordonné, absolu et relatif, est une loi de l'humanité, pratiquée universellement dans l'ordre civil aussi bien que dans l'ordre religieux. En le prescrivant, l'Eglise ne manque ni de sagesse ni de raison.

Le culte extérieur ne s'exerce pas sans *cérémonies*. On entend par cérémonies religieuses *des actions mystérieuses et extérieures établies pour accompagner le culte divin et le rendre plus auguste, plus expressif, plus majestueux et plus solennel.*

Les cérémonies sont des actions *mystérieuses*, c'est-à-dire qu'elles renferment et expriment un sens caché. On dirait un voile transparent qui laisse entrevoir des choses purement spirituelles. Je vois un homme qui se prosterne, je n'ai pas besoin de leçon pour comprendre qu'il a dans le cœur un sentiment de respect et de soumission : sa *cérémonie* me le fait voir. Il élève les yeux et les mains vers le Ciel, je comprends qu'il l'invoque ; il se frappe la poitrine, je vois qu'il a du repentir. Il

[1] Luc., x, 16. Matth., x, 40. *Voy.* Bergier, *Dict. de théolog.*, art. *Culte*. Jauffret, *du Culte public*.

n'est aucun sentiment qui ne se montre au dehors par un geste particulier, tant il est vrai que les cérémonies sont naturelles à l'homme, et que nous en avons en nous-mêmes le sentiment et l'intelligence : aussi le mot cérémonie veut-il dire manifestation du cœur [1]....

Fondées sur la nature de l'homme, les cérémonies ont été en usage chez tous les peuples, dans la société civile comme dans la Religion; elles sont nécessaires, de l'aveu même des impies. Les signes extérieurs de bienveillance mutuelle adoucissent les mœurs, les démonstrations de respect envers la Divinité rendent l'homme religieux.

Dieu n'a pas voulu que les cérémonies de son culte fussent abandonnées aux caprices, à l'ignorance et aux passions des hommes. Les cérémonies tantôt infâmes, tantôt cruelles, souvent ridicules, et toujours superstitieuses des religions païennes et des sectes hérétiques, ne prouvent que trop combien il était nécessaire que Dieu réglât les formes extérieures de la Religion. D'ailleurs, c'est à Dieu seul, et aux dépositaires de son autorité, qu'il appartient de prescrire la manière dont il veut être servi, comme il appartient au roi de régler le cérémonial de sa cour. En donnant sa loi à Moïse, il entre lui-même dans les plus petits détails du culte, et Notre-Seigneur prescrit les principales cérémonies de l'Église catholique, laissant à ses Apôtres et à leurs successeurs, dirigés par son esprit, le soin d'établir les autres.

[1] Il est dérivé de *car*, *ker*, le cœur, et de *moneo*, avertir, manifester, faire connaître. *Voy.* Bergier, art. *Cérém.*

Pour être agréables à Dieu, les cérémonies doivent donc s'exercer suivant les prescriptions de Dieu même ou de ses ministres : de là le rit.

On appelle *rit* un usage ou une cérémonie selon l'ordre prescrit. Le mot rit vient du latin *rite* ou *recte*, qui veut dire ce qui est bien fait, ce qui est conforme à l'ordre. Ainsi les rites catholiques, ce sont les cérémonies religieuses comme elles sont prescrites par l'Église catholique. Le *rit romain*, le *rit milanais*, le *rit parisien*, le *rit lyonnais*, ce sont les cérémonies telles qu'elles sont prescrites à Rome, à Milan, à Paris, à Lyon [1].

[1] Un auteur païen, Festus, nomme *rituels* les livres qui apprenaient les cérémonies de la consécration des villes, des temples et des autels, et nous nommons à présent *rituel* le livre qui prescrit la manière d'administrer les sacrements.

On appelle *rit mozarabe* le rit suivi par les églises d'Espagne depuis le commencement du huitième siècle jusque vers la fin du onzième. Les Arabes s'étant emparés de l'Espagne en 712, les Espagnols qui subsistèrent sous leur domination furent nommés *Mozarabes*, c'est-à-dire Arabes externes, pour les distinguer des Arabes d'origine ; suivant le cardinal Bona, le mot mozarabe veut dire mêlé avec les Arabes : *cum Arabibus mixti*. Ce rit est aussi appelé *gothique* à cause qu'il fut suivi par les Goths, devenus Chrétiens et maîtres de l'Espagne jusqu'au temps des Maures.

On appelle *sacramentaire* le livre qui contient les prières et les paroles que les évêques et les prêtres récitent en célébrant la messe et en administrant les sacrements.

Missel. Tout le monde sait que c'est le livre qui contient tout ce qui se dit à la messe pendant le cours de l'année. On dit le Missel romain, gothique ou mozarabe, gallican, parisien, pour indiquer le Missel en usage dans ces différents pays.

Antiphonaire ou *Antiphonier.* On nommait ainsi autrefois le livre qui contenait tout ce qui devait être chanté au chœur pendant la messe, à cause que les introïts avaient pour titre : *Antiphona ad introitum*. Depuis longtemps on n'a plus appelé Antipho-

Le culte extérieur, les cérémonies, les rites se rapportent à l'acte par excellence de la Religion, l'auguste sacrifice de la messe. Ainsi, dans le Christianisme considéré intérieurement et extérieurement, Jésus-Christ est le terme final auquel tout aboutit; de là le nom de liturgie donné à l'ensemble des cérémonies et des prières qui composent le culte extérieur de l'Église catholique.

Liturgie est un mot grec qui signifie *œuvre publique*, *œuvre par excellence;* c'est ce que nous nommons en français le *service divin*. C'est la messe ou la consécration de l'Eucharistie, qu'on nomme proprement *liturgie*, parce qu'elle est la partie la plus auguste du service divin. Voilà pourquoi les livres qui contiennent la manière de célébrer les saints mystères sont nommés les *liturgies*[1].

Après avoir défini le culte extérieur, parlons de sa nécessité. Le monde visible est un miroir dans lequel se réfléchit le monde invisible. Les merveilles qui nous

naire que le livre qui contient les antiennes de matines, de laudes et des autres heures canoniales.

Ordre romain. C'est le livre qui contient la manière de célébrer la messe et les offices des principaux jours de l'année, surtout ceux des quatre derniers jours de la semaine sainte et de l'octave de Pâques.

Ordinaire de la messe. On nomme ainsi ce qui se dit à chaque messe, pour le distinguer de ce qui est propre aux fêtes et aux autres jours de l'année.

Heures. Ce sont les livres qui contiennent, outre les offices des principales fêtes et l'ordinaire de la messe, des prières sur différents sujets. On les appelle heures parce que l'office ecclésiastique se divise en différentes heures : matines, laudes, prime, tierce, etc.

[1] *Voy.* Bergier, art. *Liturgie*, et le P. Le Brun, *Cérém. de la messe*, p. 1.

environnent et que nous voyons nous révèlent des vérités que nous ne voyons pas : Dieu, son unité, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa providence : c'est la pensée du grand apôtre.

Eh bien, le culte extérieur est aux vérités et aux préceptes de la religion ce que le monde visible est au monde invisible : c'est un miroir dans lequel nous voyons les vérités de l'ordre surnaturel, comme nous voyons les vérités de l'ordre naturel dans le monde physique. Par le culte extérieur sont rendus sensibles et même palpables les dogmes de la foi et les préceptes de la morale : la chute de l'homme, sa rédemption, ses espérances immortelles, ses devoirs, sa dignité. Que dirai-je encore? le culte extérieur est à la religion ce que la parole est à la pensée : il en est l'expression vraie, c'est-à-dire tour à tour douce, joyeuse, terrible, suivant la nature des vérités qu'il exprime. En un mot, le culte extérieur catholique est le christianisme présenté aux sens; et voilà pourquoi le titre général de nos leçons, dans cette quatrième partie, est celui-ci : *le Christianisme rendu sensible.* Cela posé, nous disons que le culte extérieur est nécessaire à l'homme et à la société :

Nécessaire à l'homme, 1° parce que l'homme n'est pas un pur esprit. Composé d'un corps et d'une âme, il lui faut nécessairement des signes extérieurs pour manifester ses sentiments et pour connaître ceux des autres. Il nous est même impossible d'éprouver des sentiments vifs d'amour, de joie, de crainte, d'espérance, d'admiration, sans recourir aussitôt à des signes extérieurs propres à les

produire au dehors. Bien plus, les sentiments que nous devons avoir pour Dieu naîtraient difficilement dans le cœur de la plupart des hommes; ils n'y dureraient pas longtemps si l'on n'employait pas des signes extérieurs pour les exciter, les entretenir, et se les communiquer les uns aux autres : ce qui ne frappe point nos sens ne fait jamais sur nous une impression vive et durable.

Voilà une des raisons fondamentales du culte extérieur. « L'homme étant tel, dit le saint concile de Trente[1], qu'il ne peut que difficilement, sans le secours des signes sensibles, s'élever à la méditation des choses divines, l'Eglise, comme une tendre mère, a établi certains rites, ordonné que certaines parties de la messe se dissent à voix basse et d'autres à haute voix. Elle a aussi institué des cérémonies : tels sont les bénédictions mystérieuses, les flambeaux, les encensements, les habits, et beaucoup d'autres choses, d'après la discipline et la tradition apostolique.» Tout cela a pour but de relever la majesté de l'auguste sacrifice et de porter l'esprit des fidèles, au moyen de ces signes visibles de piété et de religion, à la contemplation des profonds mystères cachés dans l'auguste sacrifice.

Au reste, les impies eux-mêmes conviennent de la nécessité du culte extérieur.

« La Religion, réduite au pur spirituel, dit l'un d'entre eux, est bientôt reléguée dans l'empire de la lune.» « Les dogmes, dit un autre, ont disparu avec les signes extérieurs qui les attestaient.» Quand les disciples de

[1] Sess. XXII, c. 5.

ces hommes qui raisonnaient si bien ont voulu détruire la Religion, par où ont-ils commencé? par le culte extérieur; ils ont d'abord tourné les cérémonies en dérision, puis ils ont abattu les temples, les croix et les autels.

Mais en vain l'homme veut-il lutter contre la nature. Ces impitoyables ennemis du culte extérieur ont à peine tenu les rênes du gouvernement, qu'ils ont senti toute la nécessité des rites publics et solennels pour convertir les peuples à leur morale; ils se sont empressés de pratiquer ce qu'ils condamnaient dans les Catholiques, en appelant à leur secours le culte extérieur. Ils en ont seulement changé l'objet immortel, et l'ont rapporté tout entier aux humaines vertus, qui ne sont qu'un pompeux néant quand elles sont séparées de leur auteur.

Ils se moquaient, dans leurs ouvrages et dans leurs lycées, du culte des Saints, et ils lui ont substitué celui des héros, à la manière des Païens, qui ne rendaient les honneurs de l'apothéose qu'aux actions éclatantes et aux génies le plus souvent dévastateurs des nations. Ils tournaient en dérision la piété des Catholiques pour les restes précieux de l'homme juste, et ils ont rendu des honneurs presque divins à leurs grands hommes. Enfin, est-il une seule partie du culte catholique dont ils n'aient fait usage pour donner à leurs leçons plus de faveur et de crédit, plus d'accès et de confiance sur l'esprit de la multitude? Les hymnes, les cantiques, les autels, les tables de la loi, l'arche de la constitution, les candélabres, le feu sacré, l'usage des parfums, les jours de fête,

les figures de la Liberté et de l'Egalité, les génies tutélaires et les autres emblèmes de la révolution, ne nous ont-ils pas offert une suite de cérémonies religieuses aussi étendues que celles des autres cultes?

2° Le culte extérieur est nécessaire parce que l'homme, composé d'une double substance, doit à Dieu l'hommage de son être tout entier, c'est-à-dire de son corps et de son âme. L'âme honore Dieu par le culte intérieur, et le corps l'honore à sa manière par le culte extérieur. Ce n'est pas seulement son corps que l'homme soumet et offre à Dieu quand il s'agenouille ou se prosterne devant lui, c'est le monde matériel tout entier, dont le corps humain est le mystérieux abrégé. De telle sorte que, par le culte intérieur et extérieur, la création tout entière retourne à Dieu purifiée, ennoblie, sanctifiée, divinisée en quelque sorte : Dieu jouit par l'homme de la plénitude de ses œuvres.

Le culte extérieur est nécessaire pour soutenir le culte intérieur, l'un ne peut exister sans l'autre. Dieu, en associant la matière à l'esprit, l'a associée à la Religion, d'une manière si admirable, que, lorsque l'âme n'a pas la liberté de satisfaire son zèle en se servant de la parole, des mains, des prosternements, elle se sent comme privée d'une partie du culte qu'elle voudrait rendre, et de celle même qui lui donnerait le plus de consolation. Mais si elle est libre, et que ce qu'elle éprouve au dedans la touche vivement et la pénètre, alors ses regards vers le Ciel, ses mains étendues, ses cantiques, ses prosternements, ses adorations diversifiées en cent ma-

nières, ses larmes que la pénitence et l'amour font également couler, soulagent son cœur en suppléant à son impuissance; il semble dès lors que c'est moins l'âme qui associe le corps à sa piété et à sa Religion, que ce n'est le corps même qui se hâte de venir à son secours et de suppléer à ce que l'esprit ne saurait faire. De telle sorte que dans l'action, non-seulement la plus spirituelle, mais aussi la plus divine, la communion, c'est le corps qui tient lieu de ministre public et de prêtre, comme dans le martyre c'est le corps qui est le témoin visible et le défenseur de la vérité contre tout ce qui l'attaque[1].

En résumé, le culte extérieur est nécessaire à l'homme pour manifester, pour compléter et pour entretenir le culte intérieur. D'où ce raisonnement : Point d'homme sans Dieu; point de Dieu sans religion; point de religion sans culte intérieur; point de culte intérieur sans culte extérieur : donc point d'homme dans ses rapports avec Dieu sans culte extérieur. La nécessité du culte extérieur est donc fondée sur la nature de l'homme et sur la nature de Dieu.

Nous avons dit, en second lieu, que le culte extérieur est nécessaire à la société : un simple raisonnement suffit pour le prouver. Point de société sans religion; point de religion sans culte intérieur; point de culte intérieur sans culte extérieur : au dire des impies eux-mêmes, la Religion, réduite au pur spirituel, est bientôt reléguée dans l'empire de la lune : donc sans culte

[1] Encyclop., art. *Religion.*

extérieur point de société. La société est d'autant plus éclairée, plus prospère, plus tranquille et plus forte, que son culte extérieur est plus parfait et mieux observé.

De la nécessité du culte extérieur, soit pour l'homme, soit pour la société, passons à ses avantages.

Premier avantage : *Le culte* extérieur, et nous parlons ici du culte catholique, *rappelle et fixe toutes les vérités, bases de la conduite et sauvegarde de la société.* Suivons-le rapidement depuis son origine jusqu'à nos jours.

Sous les Patriarches, dans le premier âge du monde, le culte extérieur avait pour objet d'inculquer aux hommes le dogme essentiel d'un seul Dieu, créateur et conservateur de l'univers, souverain distributeur des biens et des maux, protecteur des familles, vengeur du crime et rémunérateur de la vertu ; de les faire souvenir que l'homme est pécheur et qu'il a besoin de pardon : toutes les cérémonies, même les plus petites en apparence, tendaient à resserrer entre eux les liens de l'amitié fraternelle. Il serait aisé de le montrer en les considérant en détail. Le culte extérieur préserva les premiers hommes de l'idolâtrie et de tous les crimes qui en furent la suite ; car, puisqu'il faut à l'homme des rites extérieurs, il ne peut être préservé des cérémonies superstitieuses que par des pratiques saintes et raisonnables.

Sous la loi de Moïse, les rites religieux étaient destinés à persuader aux Juifs que Dieu est non-seulement l'unique maître de la nature, mais le souverain législa-

teur, le fondateur et le père de la société civile, l'arbitre des nations, qui dispose de leur sort comme il lui plaît, les récompense par la prospérité et les punit pour des malheurs. La plupart des cérémonies juives étaient autant de monuments des faits miraculeux qui prouvaient la mission de Moïse, la protection spéciale de Dieu sur son peuple, la certitude des promesses que Dieu lui avait faites. Elles devaient donc tenir les Juifs en garde contre l'erreur générale des autres peuples, contre les dieux locaux, indigènes, nationaux, auxquels ils offraient leur encens. Dieu lui-même témoigne par ses Prophètes qu'il n'a prescrit aux Juifs cette multitude de cérémonies que pour réprimer leur penchant à l'idolâtrie [1].

Et voyez, tandis que les Philistins, les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Egyptiens, les Carthaginois, les Gaulois, les Romains, tous ces peuples si vantés, étaient prosternés devant des divinités infâmes et cruelles, dont ils célébraient les fêtes par des sacrifices humains et des cérémonies abominables, le seul peuple juif n'adorait qu'un seul Dieu, grâce à son culte extérieur, qui formait entre lui et les nations païennes une barrière insurmontable.

Sous le Christianisme, les cérémonies ont un objet encore plus auguste et un sens plus sublime. Elles nous mettent continuellement sous les yeux un Dieu sanctificateur des âmes, qui, par Jésus-Christ son Fils, a racheté les humains du péché et de la damnation; qui, par

[1] Ezech., XXII, 5. Jer., VII, 22.

des grâces continuelles, pourvoit à tous les besoins de notre âme; qui a établi entre tous les hommes, de quelque nation qu'ils soient, une société religieuse universelle, que nous nommons *la communion des saints* [1].

Ainsi sous le Christianisme, comme sous la loi et sous les Patriarches, c'est-à-dire depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, le culte extérieur est 1° une prédication non interrompue et une profession solennelle des dogmes les plus essentiels à l'homme et à la société, la création, l'unité de Dieu, sa providence, la chute originelle, la venue du Rédempteur, la spiritualité, la liberté, l'immortalité de l'âme, la résurrection, la vie future. Cette prédication est nécessaire; car le peuple qui n'eût pas été fidèle à pratiquer le cérémonial tel que Dieu l'avait prescrit, n'eût pas tardé à méconnaître ces mêmes vérités; 2° le culte extérieur est une leçon de morale intelligible aux ignorants comme aux sages, qui leur rappelle continuellement leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes, devoirs qui découlent naturellement des dogmes dont nous venons de parler. Le cérémonial des sacrements, par exemple, est un tableau des obligations du Chrétien dans toutes les circonstances de la vie. Les vrais fidèles comprennent toutes ces leçons, ce langage figuratif produit sur leurs cœurs les plus douces, les plus vives, les plus salutaires impressions. Malheur à ceux qui ont des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre : cette insensibilité, qui les rend semblables aux

[1] Bergier, art. *Cérémonies*.

bêtes stupides ou aux idoles de pierre et de bois, est le premier châtiment de leur incrédulité.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le culte extérieur, pour conserver la Religion ; faites-nous la grâce de bien comprendre le sens des cérémonies de l'Eglise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec beaucoup de soin cette quatrième partie du Catéchisme.*

PETIT CATÉCHISME.

CULTE EXTÉRIEUR, OU LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Qu'est-ce que le culte ?

R. Culte veut dire hommage, respect, vénération. Ainsi, le culte, ce sont les témoignages de respect, d'adoration, d'amour et de confiance que nous rendons à Dieu.

Q. Combien y a-t-il d'espèces de culte ?

R. Il y a deux espèces de culte : le culte intérieur, qui comprend tous les sentiments de respect, d'adoration et d'amour que nous devons à Dieu ; et le culte extérieur, qui est la manifestation de ces sentiments.

Ainsi, se mettre à genoux devant la croix, élever les yeux au Ciel, se frapper la poitrine, sont des actes du culte extérieur, parce qu'ils manifestent les sentiments de respect, de confiance, de repentir qui sont dans notre âme.

Q. Qu'est-ce que les cérémonies?

R. Les cérémonies sont des actions mystérieuses et extérieures établies pour accompagner le culte extérieur et le rendre plus auguste, plus expressif et plus majestueux. On dit des actions mystérieuses, parce qu'elles renfement un sens caché. Ainsi, l'encensement du livre des Evangiles est une cérémonie qui manifeste le profond respect que nous avons pour ce livre divin.

Q. Qu'est-ce qu'un rit?

R. Un rit, c'est une cérémonie accomplie suivant l'ordre prescrit par l'Eglise. On dit le rit romain, le rit parisien, pour marquer les cérémonies comme elles se font à Rome et à Paris.

Q. Qu'est-ce que la liturgie?

R. La liturgie, c'est l'ensemble des cérémonies employées dans le service divin. Le mot liturgie veut dire action sublime, action par excellence, parce que le service divin est l'œuvre la plus noble que nous puissions faire, puisqu'elle nous met en rapport avec Dieu même.

Q. Le culte extérieur est-il nécessaire?

R. Le culte extérieur est absolument nécessaire, 1° parce que l'homme doit à Dieu l'hommage de son âme et de son corps : l'âme honore Dieu par le culte intérieur, la foi, l'espérance, la charité, l'adoration ; et

le corps l'honore à sa manière par le culte extérieur, les génuflexions, les prières; 2° parce que l'homme n'est pas un pur esprit: notre âme est tellement dépendante des sens, qu'elle ne peut que très-difficilement s'élever aux choses spirituelles sans le secours des choses sensibles. Sans le culte extérieur, le culte intérieur périrait bien vite. «Vouloir réduire la Religion au pur spirituel, disait un impie, c'est la reléguer dans l'empire de la lune.»

Q. Quel est le premier avantage du culte extérieur?

R. Le premier avantage du culte extérieur, c'est de rappeler sans cesse à notre esprit et de mettre, pour ainsi dire, sous nos yeux, toutes les vérités qu'il nous importe le plus de connaître, d'aimer et de pratiquer. Sous les Patriarches, le culte extérieur rappelait la création du monde, l'unité de Dieu, sa providence infinie, la vie future; sous la loi de Moïse, il rappelait que Dieu est non-seulement le maître de la nature, mais le législateur suprême et l'arbitre des nations, qu'il récompense ou qu'il punit infailliblement suivant leurs vertus ou leurs crimes. C'est le culte extérieur qui préserva les Juifs de l'idolâtrie dans laquelle étaient plongés tous les autres peuples. Sous le Christianisme, le culte extérieur nous rappelle toutes les grandes vérités révélées aux Patriarches et à Moïse, ainsi que tous les mystères de Notre-Seigneur. C'est aussi un tableau de tous les devoirs que nous avons à remplir envers Dieu, envers le prochain et envers nous-mêmes.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le culte extérieur, pour conserver la Religion ; faites-nous la grâce de bien comprendre le sens des cérémonies de l'Eglise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec beaucoup de soin cette quatrième partie du Catéchisme.*



IIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Second avantage du culte extérieur, il fixe toutes les vérités de la Religion. — Troisième avantage, c'est le premier lien social. — Quatrième avantage, il influe admirablement sur les arts. — Origine des cérémonies. — Variété des cérémonies. — Respect qui leur est dû. — Empressement à les étudier.

Non-seulement le culte extérieur redit sans cesse à l'esprit, au cœur, aux sens, les dogmes de la foi et les préceptes de la morale, il a, de plus, l'inestimable avantage de les fixer.

Ainsi, second avantage du culte extérieur : *il fixe toutes les vérités de la Religion.*

Nos cérémonies, nos prières, sont autant de témoins incorruptibles de la croyance des anciens jours : on dirait une longue galerie de tableaux, qui commence à l'origine du monde, se continue sous Moïse, et se prolonge jusqu'au seuil de l'éternité. Tous ces tableaux, tantôt terribles, tantôt gracieux, toujours pleins de vérité, peints à des époques si éloignées les unes des autres, et par des mains si différentes, nous montrent, dans leur parfaite conformité, la Religion toujours la même, quoique inégalement développée, toujours proportion-

née aux lumières, aux besoins et à l'état social du genre humain pour lequel elle est faite.

Toute cette chaîne de cérémonies, tout ce culte extérieur si magnifique dans son ensemble, si varié dans ses détails, rend à la Religion un témoignage authentique, vivant, perpétuel, en même temps qu'il la fixe, comme les monuments de bronze ou de marbre fixent et perpétuent le souvenir des événements. Par là notre Religion est mise à l'abri des caprices des novateurs et des interprétations arbitraires de l'hérésie. De tout temps on s'est servi du culte extérieur pour montrer aux hérétiques la véritable doctrine de Jésus-Christ et des Apôtres, et pour éclaircir au besoin le sens des paroles de l'Ecriture sainte, sur lesquelles on contestait. Aux Ariens les Pères des quatrième et cinquième siècles opposèrent les cantiques de la primitive Eglise, qui attribuaient à Jésus-Christ la divinité; aux Pélagiens, les prières par lesquelles l'Eglise a continuellement imploré le secours de la grâce divine.

Dans les temps modernes, on a fait de même à l'égard des Protestants. On a tiré des anciennes liturgies, conservées même par les sectes orientales, séparées de l'unité catholique dès le quatrième siècle, la preuve invincible de la présence réelle, de la confession auriculaire, de la prière pour les morts, etc. N'ayant rien de solide à répliquer à cet argument, qu'ont fait les novateurs? ils ont supprimé chez eux tout l'appareil du culte extérieur qui les condamnait. Cela est plus court[1].

[1] Voy. *la Perpétuité de la foi*, Arnaud, Renaudot, Le Brun.

Le troisième avantage du culte catholique, *c'est d'être un lien social.* L'histoire nous apprend que les premiers rendez-vous des nations, les premiers monuments des peuples, les premiers asiles des vertus sociales, ont été des lieux consacrés à la Divinité, des autels, des tombeaux. Le Patriarche, voyageur du désert, réunit autour de l'autel de pierre et de gazon ses enfants et ses petits-enfants pour offrir le sacrifice au Seigneur, leur parler de ses miracles et leur rappeler ses promesses. Trois fois chaque année, les grandes solennités de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles appellent toutes les tribus d'Israël à Jérusalem : on prie, on adore, on chante, on pleure, on mange, on se réjouit ensemble ; voilà tous les liens de charité rétablis ou resserrés.

C'est aux Catacombes que les Chrétiens éperdus, dispersés par la persécution, viennent apprendre à vivre en saints et à mourir en héros : là se cimente dans leur sang généreux la société moderne. Plus tard, les monastères, les Eglises-mères furent en Europe les premiers lieux de réunion. C'est là que se rendaient, pour assister au service divin, les habitants de vastes contrées. Pour nourrir la foule des pieux pèlerins qui venaient entendre la messe, près de l'antique église on établit des hôtelleries. Aux hôtelleries se joignirent bientôt des boutiques où l'on vendait les objets de première nécessité.

De là, le nom de *messe*, qui, dans la langue allemande, signifie encore foire ou marché. On dit la messe de Strasbourg, la messe de Francfort, pour signifier les

foires qui se tiennent dans ces deux villes. Souvent même l'humble cellule du solitaire a donné naissance à des bourgades et à des villes. C'est autour de la croix de bois plantée par le missionnaire qu'ont pris naissance les vastes sociétés du Nouveau-Monde. Aujourd'hui encore, le véritable point de réunion, c'est l'église paroissiale. Détruisez-la, et les habitants des campagnes, c'est-à-dire les trois quarts des hommes, vivront éternellement isolés, à la manière des peuplades sauvages de l'Amérique.

La *commune*, direz-vous, les rassemblera. Je le veux ; mais elle ne les civilisera pas. Pour civiliser les hommes, il ne suffit pas de les assembler, il faut les rendre meilleurs. Or le culte catholique seul a cet avantage. Nos églises sont de véritables écoles de morale. Là, tous les habitants d'une contrée, réunis dans la maison de leur Père commun, entendent la parole éternellement sociale, parce qu'elle est toute charité ; là ils entendent la voix de leur pasteur, de leur évêque, et ils comprennent qu'ils sont en rapport de fraternité avec les habitants d'une vaste province ; là ils entendent nommer avec respect le souverain pontife, ils prient pour lui, et ils comprennent qu'ils sont les enfants de cette grande société répandue sur tous les points du globe. Pour eux, il n'y a plus ni mers ni montagnes, ni Grecs ni Barbares ; ils voient dans tous les Catholiques des amis et des frères ; ils savent qu'en priant ils prient avec eux ; qu'au moment où ils sont réunis au pied des autels, mille voix s'élè-

vent de l'orient et de l'occident, qui s'unissent à la leur, et qui, toutes ensemble, portent au pied du trône de Dieu les vœux, les hommages, les cœurs de la grande famille humaine.

Et puis, que de souvenirs propres à rendre les hommes meilleurs! Cette église où l'on a été baptisé, marié, où l'on sera présenté une dernière fois à la mort; et ce vieux pasteur à cheveux blancs qui instruisit l'enfance et qui vit faire la première communion, et enfin ce cimetière où dorment les aïeux; ce cimetière qu'il faut traverser pour entrer à l'église : tous ces souvenirs, et bien d'autres encore, contribuent infiniment plus qu'on ne pense à rendre les hommes plus détachés de la terre, moins égoïstes, plus moraux, plus sociaux en un mot. Si vous en doutez, voyez ce que deviennent les habitants des villes et des villages qui ne fréquentent pas l'église.

Là encore, dans ces réunions, les hommes sont rappelés à cette égalité nécessaire au bien de la société, parce qu'elle abaisse l'orgueil des uns, et relève le courage des autres. Dans l'église, on ne connaît plus de titre ni de dignité; le prêtre ne voit que des enfants et des frères : en proclamant les futurs mariages, en appelant les époux, ou les parrains et marraines, en adressant son prône, il ne dit pas : *Messieurs, mesdames,* mais mes frères, mes sœurs. Là enfin, à la table sacrée, à la table de Dieu, Père commun des rois et des sujets, tous se placent indistinctement : c'est la seule table dans le monde où il n'y ait pas de haut bout.

Le véritable type de la civilisation, c'est donc la paroisse, et non pas la commune ; l'église, et non pas la mairie. A la paroisse, on parle de Dieu, de la charité mutuelle, du ciel et des vertus qui y conduisent; dans la commune, on parle intérêts, vente, achat, contrat, cadastre, champs, vignes, bestiaux. Dans la paroisse, je vois un prêtre qui parle au nom de Dieu, qui console, qui encourage, qui rappelle au devoir, qui rend la paix à l'âme, qui réconcilie les ennemis ; dans la commune, je vois le maire qui lit les arrêtés du préfet, le garde champêtre qui fait des rapports, tout au plus le juge de paix qui inflige des amendes, et des gendarmes qui conduisent en prison. Dites, que vous en semble? laquelle des deux, de la paroisse ou de la commune, est la plus propre à rendre les hommes meilleurs? Si c'est la paroisse, rendez grâce au culte catholique, sans lequel la paroisse n'existerait pas.

Nous avons montré, en parlant des sacrements, comment ils donnent à l'homme une haute idée de sa dignité, comment ils consacrent toutes les époques solennelles de la vie, comment ils lui confèrent tous les moyens de vivre saintement, c'est-à-dire d'être sur la terre un citoyen utile à la société temporelle, et après la mort un habitant glorieux de la Jérusalem céleste. Bientôt nous verrons tout ce que les fêtes catholiques offrent de consolant et d'utile à l'homme et à la société. Disons un mot de l'influence du culte catholique sur les arts, ce sera, si vous le voulez, un quatrième avantage.

Les arts sont fils de la Religion. L'artiste qui ne croit pas à l'autre vie, qui ne voit pas au-dessus de sa tête un monde plus parfait que le nôtre, où son imagination et son âme aille chercher des modèles et puiser des inspirations, cet artiste-là est mort dès cette vie. Pour lui ni poésie, ni avenir, ni gloire : c'est à l'autel de la foi que s'allume le flambeau du génie. Dans le Paganisme même, tous les chefs-d'œuvre de poésie, de sculpture, d'architecture et de musique sont dus à l'inspiration religieuse. Il en est de même chez les nations modernes : ici les chefs-d'œuvre sont d'autant plus parfaits, que la Religion qui les inspire est plus divine. Arts et artistes, tombez à genoux devant le culte catholique ; c'est à lui que vous devez votre gloire. Les Vierges de Raphaël, la coupole de Saint-Pierre de Rome, les cathédrales gothiques, la musique de Mozart, de Pergolèse, d'Haydn, le chant de la Préface, le *Te Deum,* le *Stabat,* le *Lauda Sion,* le *Dies iræ,* tous ces chefs-d'œuvre et mille autres sont fils du culte catholique. Il est donc bien beau, bien majestueux, bien divin, le culte catholique qui inspira tant de génies et qui créa tant de chefs-d'œuvre. A lui seul cette nouvelle gloire. Où sont les chefs-d'œuvre de poésie, d'architecture, de peinture, de musique, inspirés par le Protestantisme, par le Mahométisme, par l'Arianisme, par toutes les sociétés séparées de la véritable Eglise ?

C'est encore au culte catholique que nous devons les plus beaux instruments de musique, l'orgue et la cloche : l'orgue, cette réunion de tous les instruments, l'orgue,

qui, par la variété de ses sons, remue toutes les fibres de l'âme, parle toutes les langues, fait entendre toutes les voix, voix de la douleur, voix de l'épouvante, voix de l'espérance et de la joie, voix de la mort, voix du Ciel ; la cloche, qui fait naître à la même minute un même sentiment dans mille cœurs divers. Considérée comme harmonie, la cloche a indubitablement une beauté de la première sorte : celle que les artistes appellent *le grand*. Le bruit de la foudre est sublime, et ce n'est que par sa grandeur : il en est ainsi des vents, des mers, des volcans, des cataractes, de la voix de tout un peuple. Avec quel plaisir Pythagore, qui prêtait l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches la veille d'une solennité de l'Eglise ! L'âme peut être attendrie par les accents d'une lyre, mais elle ne sera point saisie d'enthousiasme comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nuées les triomphes du Dieu des batailles[1].

Perpétuer les vérités de la Religion, les fixer et les mettre à couvert des attaques de l'impiété et de l'hérésie, être un lien social, élever l'homme et le consoler, inspirer les arts et leur faire produire d'inimitables chefs-d'œuvre, voilà quelques-uns des avantages du culte catholique. En faut-il davantage pour lui mériter notre respect et notre amour ? Ah ! nous devons être fiers, nous, Catholiques, de professer un culte source féconde de tant de beautés, principe de tant de vertus.

[1] *Génie du christianisme*, 4e part., ch. 1.

Parlons maintenant de l'origine des cérémonies qui le composent, du respect qui leur est dû, et de la nécessité de les connaître.

C'est Dieu qui a donné à l'homme le besoin de manifester par des signes extérieurs les sentiments qui naissent dans son âme ; il est donc le premier auteur des cérémonies. Il en a fait sentir la nécessité ; il a inspiré les premiers actes religieux ; lui-même en régla chez les Juifs la manifestation. Plus tard, son Fils, qu'il a envoyé sur la terre, après avoir révélé certaines cérémonies essentielles, a délégué à son Eglise le pouvoir de régler le culte que les hommes doivent à Dieu.

Telle est la noble origine des cérémonies ecclésiastiques ; elles viennent de Dieu, soit qu'il les ait instituées lui-même par Jésus-Christ son Fils, soit qu'elles aient été établies par les Apôtres ou par leurs successeurs, qu'il a remplis de son esprit et revêtus de son autorité[1].

Ainsi les cérémonies de l'Eglise sont ou d'institution divine, ou d'institution apostolique, ou d'institution ecclésiastique. Les premières sont celles que Jésus-Christ a instituées lui-même, comme la bénédiction et la consécration du calice, la formule des sacrements ; les secondes sont celles que les Apôtres ont établies, telles que l'usage pour les hommes de prier la tête découverte et tournés vers l'orient, telles encore que certaines prières de l'office divin ; les troisièmes enfin sont celles que l'Eglise a instituées dans la suite des temps : un

[1] *Voy.* Bergier, art. *Cérémonies.*

grand nombre de bénédictions, de génuflexions, de prières, de processions, etc.

De là, les cérémonies de l'Eglise se divisent en cérémonies essentielles et en cérémonies accessoires. Les cérémonies essentielles appartiennent à l'essence même du sacrifice et des sacrements, et, par cette raison, elles ne peuvent point être changées : telles sont les paroles de la consécration de l'Eucharistie et la forme des sacrements. Les cérémonies accessoires sont celles qui regardent la décence, la commodité ou la majesté du service divin. Souvent elles diffèrent dans les divers diocèses, et elles peuvent être changées selon les temps et les circonstances par l'Eglise, qui a reçu de Jésus-Christ le pouvoir de les instituer et de les modifier pour la gloire de Dieu et le salut des hommes.

Cette diversité de rites ne nuit point à l'unité de l'Eglise. Il est vrai, la première marque distinctive de l'Eglise catholique c'est l'unité ; elle n'a qu'un seul chef invisible, Jésus-Christ ; qu'un seul chef visible, notre saint Père le pape ; elle est une dans sa foi et dans sa morale. Les temps et les lieux n'ont apporté aucun changement aux commandements de Dieu, aux vérités qu'il a révélées, à l'essence du gouvernement qu'il a établi dans son Eglise.

Il n'en est pas de même de la discipline ; elle peut varier selon les circonstances ; car la discipline est la police extérieure de l'Eglise[1]. La succession des siè-

[1] La discipline de l'Eglise est la police extérieure, quant au gouvernement. Elle est fondée sur les décisions et les canons des con-

cles, les usages des pays, les mœurs des peuples, exigent des modifications qu'une autorité sage et bienveillante a toujours le droit d'opérer.

Le Grec et le Romain catholiques professent la même Religion, ont la même foi, observent les mêmes préceptes; cependant il y a une grande différence dans la discipline de leur Eglise.

Ce que nous disons de la discipline, nous devons l'entendre des cérémonies qui en font une partie essentielle, mais non pas de toutes. Celles qui sont d'institution divine ne changent pas; elles appartiennent à la foi; Jésus-Christ les a instituées en y attachant une grâce particulière : elles sont les mêmes dans toute l'Eglise, dans tous les temps et dans tous les lieux. Quant aux cérémonies purement ecclésiastiques, et qui n'appartiennent pas à l'essence du saint sacrifice ou des sacrements, l'Eglise qui les a établies peut les modifier, les supprimer, en instituer d'autres selon les circonstances et pour l'édification des fidèles. Ce pouvoir, elle en a usé dans tous les siècles, et voilà pourquoi nous trouvons une si grande différence entre le rite grec et le

ciles, sur les décrets des papes, sur les lois ecclésiastiques, sur les usages et coutumes des pays. D'où il s'ensuit que des règlements sages et nécessaires dans un temps n'ont plus été de la même utilité dans un autre; que certains abus ou certaines circonstances, des cas imprévus, etc., ont souvent exigé qu'on fît de nouvelles lois, quelquefois qu'on abrogeât les anciennes; quelquefois aussi celles-ci se sont abolies par le non-usage : ce qui a nécessairement introduit des variations dans la discipline de l'Eglise. Bergier, art. *Discipline*.

rite latin. C'est par la même raison que chaque diocèse a ses usages particuliers.

Cette diversité de rites, comme nous l'avons dit, ne nuit en rien à l'unité de l'Eglise, et sert à faire ressortir sa beauté. « L'unité de la foi, dit saint Augustin, qui est la même par toute l'Eglise, est ce qui fait la beauté du corps de l'épouse de Jésus-Christ, selon cette parole du Prophète : *Toute la beauté de la fille du roi est au dedans;* et si, dans le culte que produit cette unité de foi, il se trouve des pratiques différentes, cette diversité de cérémonies n'est que la variété de la robe de cette épouse, selon ce qui est dit au même endroit : *L'épouse est revêtue d'une robe en broderie d'or, semée de diverses couleurs*[1]. »

[1] Epist. 36. *Voy.* M. Thirat, *Esprit des cérémonies*, p. 14.

Les philosophes et les Protestants ont prétendu que nos cérémonies étaient imitées des Païens. Je ne connais pas de reproche plus maladroit. Il est certain que tous les peuples ont eu des cérémonies religieuses. Dans ce fatras de pratiques superstitieuses, il restait quelques lambeaux de vérités, de même que dans leurs croyances et dans leur morale. Qu'a fait l'Eglise ? Héritière universelle de toutes les vérités, elle a fait le triage du vrai et du faux, du bon et du mauvais. En adoptant ce qu'elle a trouvé de bien et de vrai, elle a chassé les usurpateurs et leur a dit : « Je suis avant vous, je suis la première, je remonte jusqu'aux premiers jours du monde, j'ai reçu la vérité en dépôt et en héritage, je reprends mon bien : tout ce que vous avez conservé de bon, de vrai, de louable, est à moi. » Puis elle a purifié, sanctifié ces usages, comme elle a sanctifié les temples des idoles et les a fait servir à la gloire de leur véritable maître. » Tel est le sens de la réponse de saint Augustin à Fauste le Manichéen. (*Contr. Faust.*, lib. 20, c. 4, 21.) L'emploi des cérémonies au culte du vrai Dieu, dit Bergier, n'est pas un emprunt, c'est la restitution d'un vol fait par les Païens : la vraie Religion est plus ancienne que les fausses; elle a droit de revendiquer des rites que ses rivales ont profanés.

Et maintenant, quoi de plus propre à inspirer le plus profond respect pour nos cérémonies que leur noble origine, leur antiquité, leur beauté, leur utilité? Elles mettent la Religion à l'abri des nouveautés; elles nous aident à nous élever jusqu'aux choses les plus spirituelles; elles captivent nos sens; elles réjouissent notre cœur; elles environnent le culte de tant de grandeur et de dignité, que l'impie même ne saurait, sans se rendre coupable aux yeux de la science et de la raison, ne pas vénérer des rites si pleins de sagesse, et qui produisent de si heureux résultats pour l'homme et pour la société. Aussi sainte Thérèse, cette âme si aimante et si bien inspirée, disait-elle : « Je donnerais ma tête pour la plus petite cérémonie de l'Eglise. »

Rien ne prouve mieux le respect que nous devons avoir pour les cérémonies saintes que l'extrême importance que l'Eglise y attache, et que les suites déplorables qu'entraîne le mépris qu'on en fait.

L'Eglise recommande à ses ministres de les connaître, d'en étudier l'esprit et de s'y conformer avec soin. Un prêtre ne pourrait sans crime, et sans nuire à l'intégrité du sacrifice et à la validité des sacrements, omettre quelqu'une des cérémonies essentielles; et s'il négligeait par légèreté ou par ignorance les cérémonies non essentielles, il pécherait d'une manière plus ou moins grave, selon que son omission volontaire serait

Faut-il nous abstenir de prier Dieu, parce que les Païens ont prié Jupiter? cesser de nous mettre à genoux, parce qu'ils se sont prosternés devant les idoles?

plus ou moins importante. Ce n'est que dans le cas d'une extrême nécessité qu'on peut omettre les cérémonies qui ne sont point essentielles à l'intégrité du sacrifice et à la validité des sacrements, par exemple, lorsque le prêtre qui célèbre la messe est menacé de mort par la ruine de l'édifice ou par l'approche des ennemis de la Religion, qui veulent le faire mourir. Dans un danger pressant de mort, on supprime les cérémonies du baptême, avec obligation toutefois de les suppléer si l'enfant survit.

De tout ce qui précède il est facile de conclure que nous devons étudier avec soin les cérémonies. 1° Les conciles ordonnent aux ecclésiastiques de les expliquer aux fidèles[1] : c'est donc pour ceux-ci un devoir de s'en instruire. 2° Les cérémonies sont établies pour nous édifier, nous instruire et réveiller notre attention : des grâces particulières y sont attachées. Les cérémonies sont un livre, une suite de tableaux qui nous présentent la Religion sous des images sensibles. Mais ce livre, tout beau qu'il est, sera pour nous un livre fermé ; il ne dira rien à notre foi, si nous ne connaissons pas la langue dans laquelle il est écrit ; ces tableaux, tout expressifs que vous les supposiez, seront pour nous de vaines images, si nous n'en connaissons ni le sujet, ni le sens, ni la raison.

Dès lors tout le culte extérieur nous sera à peu près inutile. Le spectacle de nos saintes cérémonies, au lieu de ranimer notre foi, d'exciter notre amour, de satisfaire

[1] Conc. Trid., sess. XXII, c. VIII.

une sainte curiosité, ne nous inspirera que du dégoût et de l'ennui, peut-être du mépris; car c'est le propre des ignorants de se moquer de ce qu'ils ne comprennent pas. Ces ignorants, on les rencontre partout aujourd'hui. Ne serait-il pas honteux pour les Chrétiens de ne pouvoir défendre leur culte? de participer à des cérémonies dont on ne peut rendre compte? Et cependant combien de fidèles qui assistent depuis longtemps à la messe, qui ont paru à l'église comme parrains ou marraines, qui ont vu administrer la confirmation, l'extrême-onction, tous les sacrements, sans rien comprendre à ce qui se passait sous leurs yeux! Eh quoi! aujourd'hui on met un empressement extraordinaire pour découvrir le sens caché des anciennes écritures, des inscriptions gravées sur les colonnes et les tombeaux profanes, n'aurions-nous pas à rougir, nous, Chrétiens, d'apporter moins d'empressement à comprendre le sens de nos cérémonies, mille fois plus instructives que tous les monuments de l'antiquité païenne?

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir rendu sensibles à mes yeux les vérités de la Religion; je vous demande pardon de n'avoir pas eu assez de respect pour les cérémonies de l'Eglise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec beaucoup de soin les cérémonies de l'Eglise.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Quel est le second avantage du culte extérieur?

R. Le second avantage du culte extérieur est de fixer les vérités de la Religion, et de les mettre à l'abri des attaques et des innovations des hérétiques. Dans les premiers siècles, on opposa aux Ariens les cantiques des fidèles, qui contenaient la divinité de Notre-Seigneur; et aux Protestants, les prières, les cérémonies, les liturgies de toutes les Eglises, qui prouvent la présence réelle du Sauveur dans l'eucharistie. Ne pouvant rien répondre à cela, les Protestants ont supprimé le culte extérieur qui les condamnait.

Q. Quel est le troisième avantage du culte extérieur?

R. Le troisième avantage du culte extérieur, c'est d'être un lieu de réunion pour rendre les hommes meilleurs. C'est à l'église qu'on apprend aux hommes leurs devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers eux-mêmes. S'il n'y avait ni église, ni dimanche, ni obligation d'assister à la messe, les habitants des campagnes, c'est-à-dire les trois quarts des hommes, vivraient isolés les uns des autres, et deviendraient bientôt très-méchants et très-dangereux.

Q. Quelle est l'origine des cérémonies qui composent le culte de l'Eglise catholique?

R. L'origine des cérémonies qui composent le culte de l'Eglise catholique est divine; c'est Dieu lui-même

qui les a établies par Jésus-Christ, ou par les Apôtres, ou par leurs successeurs remplis du Saint-Esprit et revêtus de son autorité.

Q. D'où vient que les cérémonies ne sont pas partout les mêmes?

R. Quoique les cérémonies viennent de Dieu, elles ne sont pas partout les mêmes. Il y a des cérémonies essentielles, telles que la forme des sacrements: celles-là sont partout les mêmes. Il y a des cérémonies accessoires établies pour la décence et la majesté de la Religion : celles-là peuvent changer suivant le temps et les lieux. Cette diversité ne nuit point à l'unité de la foi; elle contribue au contraire à faire briller la beauté de l'Eglise.

Q. Les cérémonies de l'Eglise méritent-elles notre respect et notre amour?

R. Les cérémonies de l'Eglise méritent notre respect à cause de leur origine, de leur antiquité et de leurs avantages; et notre amour, à cause des services qu'elles nous rendent, de la joie qu'elles nous procurent, et de la gloire qui en revient à Dieu.

Q. Devons-nous étudier les cérémonies de l'Eglise?

R. Oui, nous devons étudier les cérémonies de l'Eglise. 1° L'Eglise veut que les prêtres les expliquent aux fidèles; c'est donc une obligation pour nous de les connaître. 2° C'est pour nous que les cérémonies ont été instituées; c'est pour nous instruire, nous édifier, nous aider à comprendre et à aimer la Religion au moyen d'images sensibles. 3° Il serait honteux d'assis-

ter à la messe, aux fêtes, à l'administration des sacrements, sans rien comprendre à ce qui se passe sous nos yeux. Au lieu d'éprouver du bonheur et de la piété, quand nous sommes à l'église, nous ne ressentirons bientôt que du dégoût et de l'ennui, si nous ne comprenons rien aux cérémonies. 4° Beaucoup de personnes ignorantes tournent en dérision les cérémonies de l'Eglise; c'est donc un devoir pour nous de les bien connaître, afin de ne pas nous laisser ébranler par les mauvais discours.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir rendu sensibles à mes yeux les vérités de la Religion; je vous demande pardon de n'avoir pas eu assez de respect pour les cérémonies de l'Eglise.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec beaucoup de soin les cérémonies de l'Eglise.*

IIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Eglises, leur nécessité. — Nécessité de leur décoration. — Habillements convenables et décents pour les jours de fête. — Description des anciennes églises. — Nos églises actuelles pleines des souvenirs des Catacombes. — Crypte. — Autel. — Balustrade.

Puisque nous allons expliquer en détail le culte catholique, parlons premièrement de l'église où il s'accomplit.

1° Il faut des églises, quoique Dieu soit partout, quoique l'univers soit un temple magnifique. Il y a eu dans tous les temps et chez tous les peuples des lieux spécialement consacrés à honorer la Divinité. Le sommet des montagnes, la profondeur des forêts étaient choisis de préférence : celles-ci parce qu'elles favorisaient davantage le recueillement[1]; celui-là parce qu'il semblait davantage rapprocher l'homme du ciel. Ces lieux devinrent chez les païens un théâtre de crimes. Le culte des astres, qu'on découvrait mieux du haut des montagnes, fut la première idolâtrie. Il est très-probable qu'une des

[1] Num. XXII, 41. *Mém. de l'Acad.*, p. 63.

raisons pour lesquelles Dieu voulut que l'on construisît le tabernacle, fut de convaincre le peuple juif qu'il n'était pas nécessaire d'aller sur les montagnes pour s'approcher de Dieu, et qu'il daignait lui-même s'approcher de son peuple en rendant sa présence sensible dans le temple *portatif* érigé en son honneur. Le tabernacle fut donc un préservatif d'idolâtrie [1].

Ce fut aussi un moyen de soutenir la piété des Israélites, en leur inspirant plus de respect et de crainte pour le Seigneur, et en leur donnant la facilité de s'acquitter plus commodément du culte divin. En effet, le tabernacle était placé au milieu de leur camp ; on y voyait rassemblés, dans une étroite enceinte, les symboles de la présence de Dieu et les marques de sa toute-puissance. L'arche de l'alliance, les tables de la loi, les deux chérubins aux ailes étendues, le vase rempli de manne, la verge d'Aaron, redisaient éloquemment et les bienfaits et la puissance du Dieu maître des éléments, législateur suprême, monarque des anges, vengeur du crime, père de ses enfants, seul saint, seul digne de respect, d'amour, de louange et d'adoration.

Toutes ces choses, et d'autres plus admirables encore, la plus pauvre église de village les redit encore parmi nous. Il n'est donc pas vrai, comme le prétendent certains impies, qu'il ne faut point d'autre temple que l'univers. Non, l'univers ne suffit pas. Les trois quarts des hommes, accoutumés au spectacle de l'univers,

[1] Bergier, art. *Eglise.*

le voient sans émotion ; au lieu qu'ils demeurent frappés d'admiration à la vue d'un temple richement et décemment orné. Comment entrer dans nos sombres cathédrales, sans être saisi d'un respect religieux? D'ailleurs, l'univers, avec toute sa magnificence, ne dit pas au cœur tout ce que dit la modeste église du hameau. Sur le sommet des collines, à la face du ciel, vous ne trouvez ni la croix, ni l'autel, ni le tabernacle, ni la table sainte, ni le tribunal de la miséricorde, ni les fonts sacrés, ni les tombes des aïeux, ni aucun de ces symboles si pleins de souvenirs et si puissants sur le cœur et sur les sens.

Et puis l'église est un lieu social. Or, réunissez, je vous prie, les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, en plein air, sur les collines, à la face du Ciel, quand la terre est couverte de neige et de glace, ou que la pluie tombe à torrents! Détruire les églises, c'est donc détruire le culte extérieur; détruire le culte extérieur, c'est détruire le culte intérieur, c'est détruire la religion, c'est détruire la société. Ah! au lieu de détruire les églises, ou d'en diminuer le nombre, il faut en construire de nouvelles : plus vous en élèverez, moins vous bâtirez de prisons. Ils ne méritent donc pas d'être écoutés, ces censeurs bizarres qui s'érigent contre ce que le sens commun dicte à tous les hommes. Qu'ils aillent adorer Dieu à la face du Ciel, sur la hauteur des montagnes, après l'avoir adoré dans le temple : qui les en empê-

che? Mais ils ne l'adorent d'aucune manière; ils voudraient retrancher tout exercice public de la Religion, parce qu'ils savent que sans le culte extérieur, elle n'existerait plus.

2° Il faut que les églises soient convenablement décorées. Les impies disent encore : A quoi bon tant de luxe dans les églises? Jésus-Christ n'est-il pas né dans une crèche? n'a-t-il pas institué l'Eucharistie dans une chambre?

A quoi bon tant de luxe dans les églises? A leur compte, tout ce qu'on fait pour honorer Dieu est perdu. Ce langage n'est pas nouveau : c'est celui de Judas, murmurant contre la Madelaine qui répandait un parfum précieux sur les pieds du Sauveur. Vraiment les modernes Judas ont bonne grâce de se plaindre de la magnificence du culte catholique. Voyez, ils se disent les amis du peuple, et ils trouvent bon que les richesses soient prodiguées pour les filles publiques, pour les théâtres qui corrompent les mœurs, pour les amusements de toute espèce ; et ils déplorent la dépense qui se fait pour les spectacles de religion, parce qu'ils instruisent les hommes, les excitent à la vertu, les consolent par l'espérance d'un bonheur à venir. Ils affectent de la compassion pour la misère du peuple, et non-seulement ils ne voudraient rien retrancher pour le soulager, mais ils veulent encore ôter au peuple le seul moyen qui lui reste de se consoler et de s'encourager dans les temples du Seigneur, par des motifs de religion. Sans

doute il vaut mieux, suivant leur opinion, qu'il aille s'en distraire dans les lieux de débauche et dans les écoles du vice ; aussi les a-t-on multipliés pour sa commodité. Mais où iront ceux qui craignent l'infection de ces lieux empestés, et qui ne veulent pas se pervertir? Laissons déraisonner les insensés, et consultons la simple lumière naturelle et l'expérience de toutes les nations.

Oui, il faut qu'il y ait un certain luxe dans nos églises, parce qu'il est nécessaire de donner aux hommes une haute idée de la majesté divine et de rendre son culte respectable. Or, on n'y parviendra pas sans le secours d'une pompe extérieure. L'homme ne peut être pris que par les sens : voilà le principe duquel il faut partir; on ne réussira point à captiver son imagination, si l'on ne met sous ses yeux les objets auxquels il attache un grand prix. A moins que le peuple ne trouve dans la Religion la même magnificence qu'il aperçoit dans les cérémonies civiles, à moins qu'il ne voie rendre à Dieu des hommages aussi pompeux que ceux que l'on rend aux puissances de la terre, quelle idée se formera-t-il de la grandeur du maître qu'il adore? c'est la réflexion de saint Thomas. Les Protestants sentent aujourd'hui les suites funestes de la nudité à laquelle ils ont réduit le culte divin; un incrédule même est convenu que le retranchement du culte extérieur, en Angleterre, en a banni la piété, y a fait éclore l'athéisme et l'irréligion. Aussi nos frères séparés rétablissent-ils peu à peu dans leurs temples les antiques symboles que leurs pères

avaient bannis, brûlés, profanés avec tant de fureur et d'aveuglement[1].

Si donc nous décorons les églises, ce n'est pas que Dieu ait besoin de cette magnificence; c'est nous qui en avons besoin pour nous élever à lui. Nous avons besoin de lui offrir notre or, nos richesses, les chefs-d'œuvre des arts, parce que c'est un devoir de rendre l'hommage de toutes ces choses à celui de qui viennent l'or, les richesses et les talents. Ce tribut de reconnaissance et d'adoration est un titre à de nouveaux bienfaits : l'ingratitude est un vent brûlant qui dessèche la source des grâces : sous ce nouveau rapport, la pompe du culte est encore tout entière dans nos intérêts.

Il est vrai, *Notre-Seigneur est né dans une crèche, il a institué la sainte Eucharistie dans une chambre;* par cette simplicité et cette pauvreté, il a voulu nous témoigner son immense amour, qui ne demande, pour se manifester, ni la richesse des édifices, ni la pompe des cérémonies. Pauvres de toutes les générations, il a voulu vous apprendre que vous aussi vous pourriez participer à ses mystères d'amour; qu'il daignerait habiter sous votre église couverte de chaume. Il a voulu encore apprendre aux Chrétiens que le culte véritable était le culte de l'esprit et du cœur, et par là nous préserver des illusions du peuple charnel, qui supposait que l'appareil des cérémonies, la multitude des victimes était tout ce que le Seigneur demandait de lui. Mais il n'a pas voulu interdire la magnificence du culte extérieur ; autre-

[1] Bergier, art. *Culte*.

ment il aurait voulu l'anéantissement de la Religion. Or, il savait mieux que nos philosophes que l'homme ne peut être pris que par les sens, et qu'une religion réduite au pur spirituel serait bientôt reléguée dans l'empire de la lune.

3° La pompe extérieure doit passer du temple matériel au temple vivant, c'est-à-dire à l'homme. On doit être convenablement habillé les jours de fête. La magnificence des églises sert à témoigner le respect que l'on a pour Dieu ; à reconnaître que tous les biens viennent de lui, et que tout doit être consacré à son service. L'homme, le pauvre, l'habitant des campagnes veut de la magnificence, parce qu'il aime la Religion ; elle est sa seule ressource. Il le comprend si bien que, pour assister aux assemblées religieuses les jours de fête, il se met le plus proprement qu'il lui est possible. Il doit en être ainsi, afin que cet appareil extérieur le fasse souvenir de la pureté de l'âme qu'il doit y apporter ; afin que les grands qui dédaignent ces assemblées aient moins de répugnance à se mêler avec le peuple ; afin que l'énorme disproportion que mettent les richesses entre les uns et les autres, disparaisse un peu devant le souverain maître, aux yeux duquel tous les hommes sont égaux. Déjà il en était de même dans l'ancienne loi. Jacob, prêt à offrir un sacrifice à la tête de sa maison, ordonne à ses gens de se laver et de changer d'habits[1]. Dieu commanda la même chose aux Hébreux, quand il voulut leur donner sa loi sur le mont

[1] Gen., XXXV, 2.

Sinaï [1]. Ce signe extérieur de respect se retrouve chez toutes les nations; toutes, sans exception, mettent dans les hommages qu'elles rendent à la Divinité le plus de pompe qu'il leur est possible [2].

Cet appareil extérieur indique et fait naître les dispositions intérieures avec lesquelles on doit venir à l'église. Le sentiment qui doit dominer tous les autres est celui de la joie. Revoir l'église, la maison de notre Père, la maison où il nous attend, les bras ouverts, le cœur brûlant d'amour, pour nous recevoir et nous embrasser; sa table servie pour nous nourrir de son pain céleste et nous abreuver de son vin délicieux; l'église où nous sommes nés, où nous avons éprouvé nos premières joies, où notre esprit s'est ouvert à la vérité, notre cœur à l'innocence, où nos pas se sont affermis dans les sentiers de l'innocence et du bonheur frère de l'innocence; l'église où nous retrouverons les compagnons de notre enfance, nos frères, nos amis, nos parents; où nous prierons avec eux et pour eux, comme ils prieront eux-mêmes avec nous et pour nous; où nous mangerons ensemble le pain de bénédiction, pour nous rappeler que nous sommes tous frères; où toutes nos voix se réuniront à celles des Anges pour répondre à leurs cantiques éternels, et redire avec eux, à la louange de notre Père : Saint, saint, saint le Seigneur Dieu des armées, des Anges et des hommes; l'église près de laquelle est le cimetière, et dans le cimetière la tombe de

[1] Exod., XIX, 10.
[2] Bergier, art. *Culte*.

notre mère, de notre sœur, de notre frère, sur laquelle il nous sera permis de déposer en passant une larme, une prière, une fleur; l'église enfin où l'on va dire aux riches de donner l'aumône aux pauvres, aux grands d'être les protecteurs des petits et des faibles, aux maîtres de traiter doucement leurs domestiques, à nous tous de nous aimer, de nous aider, de nous pardonner comme des frères, et de ne former tous ensemble qu'un cœur et qu'une âme.

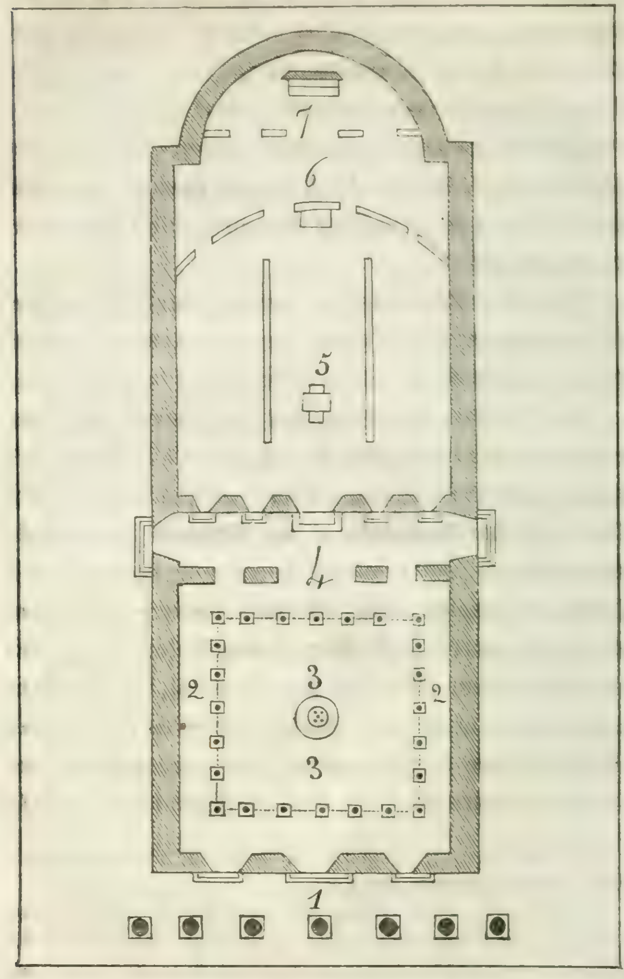
Pleins de cette disposition, partons pour l'église. Afin de la respecter et de l'aimer encore davantage, apprenons à la connaître; en voici l'histoire et la description.

Dès l'origine, nos pères dans la foi eurent des lieux consacrés aux assemblées de religion et à l'offrande des saints mystères [1]. Mais c'est dans les Catacombes qu'il faut chercher le modèle et les éléments primitifs de nos églises [2]. Tout y retrace le souvenir de ces lieux à jamais vénérables; nous le ferons remarquer en parlant de chaque partie de l'église. Lorsqu'il leur fut permis de célébrer leur culte à la face du soleil, les Chrétiens s'empressèrent de bâtir des églises et de les disposer de la manière la plus convenable à l'accomplissement des cérémonies en usage dans ces jours de sainte mé-

[1] S. Clem., epist. 1, n. 40. S. Ignace, epist. ad Magnes., n. 7. Clem. Alexand., *Strom.*, liv. 7, etc.

[2] Il est certain, dit le célèbre antiquaire Bottari, que les petites chapelles des Catacombes furent une ébauche très-grossière des églises et des basiliques qu'on a bâties dans la suite : *E certo che queste cappellette.... furono un rozzissimo abbozzo delle chiese e delle basiliche edificate dipoi*. T. III, p. 75.

moire; elles étaient divisées en sept parties[1], comme on peut le voir dans la figure suivante :



[1] Nous prenons pour guides les antiquaires de Rome : plus que tout autre ils méritent confiance; chacun le comprend. Voy. Mamachi, t. 1.

1 *Le porche ou le vestibule extérieur*[1]. C'était un espace oblong qui se trouvait à l'entrée de l'église ; il était couvert et soutenu par des colonnes placées de distance en distance. Les empereurs ambitionnaient l'honneur d'être ensevelis sous le vestibule des églises; ce qui fait dire à saint Chrysostôme que les empereurs sont dans la maison des pêcheurs, c'est-à-dire dans les temples dédiés aux Apôtres, ce que les concierges sont dans la maison des empereurs.

2 *Le cloître*[2]. Du vestibuleon entrait dans le cloître. C'était une allée soutenue par des colonnes et qui environnait la troisième partie de l'église appelée le parvis. C'est là que se tenaient les pénitents de la première classe, appelés *flentes* ou pleurants, parce qu'ils pleuraient leurs péchés et imploraient la piété des fidèles qui entraient dans l'église.

3 *Le parvis*[3]. Le parvis était une cour carrée ; il n'avait d'autre couverture que le ciel, et d'autres flambeaux que les astres et les rayons du soleil, afin que tous ceux qui entraient pussent contempler à loisir les beautés du ciel, et se préparer, par l'adoration du Dieu de la nature, à l'adoration du Dieu de la Rédemption. Au milieu du parvis jaillissait une fontaine, symbole de la purification; on s'y lavait les mains et le visage avant d'aller plus loin. Sur le bassin de la fontaine étaient gravées ces paroles :

[1] Ce vestibule s'appelait *nartex*, c'est-à-dire verge ou bâton, à cause de sa forme allongée.

[2] *Claustrum.*

[3] *Atrium.*

Lavez vos péchés et non pas seulement votre visage. Cette eau était bénite par le prêtre la veille ou le jour même de l'Epiphanie. Dans la suite des temps on a supprimé la fontaine; elle a été remplacée par les bénitiers.

L'eau bénite, prise avec respect et componction, remet les péchés véniels [1]. L'usage de se purifier avec de l'eau, avant de paraître devant Dieu, est aussi ancien que le monde; les Patriarches et les Juifs le pratiquaient [2]. On le retrouve chez les Païens, quoique dépositaires infidèles de la révélation. Ainsi, dès le premier pas que nous faisons dans l'église, nous rencontrons un souvenir de la plus vénérable antiquité. Puissions-nous, en nous servant de l'eau bénite, être animés des mêmes sentiments de respect et de componction que nos vertueux ancêtres !

4 *Le vestibule intérieur* [3]. En avançant on passait du parvis dans le vestibule intérieur. Dans les grandes églises, ce vestibule intérieur était séparé de la nef par un mur; là se plaçaient les catéchumènes, les énergumènes, les pénitents appelés *audientes*, auditeurs, parce qu'il leur était permis d'écouter les hymnes et les psaumes qui se chantaient dans l'église, ainsi que la parole de Dieu; ils y restaient jusqu'au moment où le diacre, élevant la voix, disait : « *Dehors, les auditeurs et les infidèles.* » L'entrée du vestibule intérieur était également

[1] S. Thomas, 3e p., quest. 65, art. 1.
[2] Gen., c. 35.
[3] *Nartex interior.*

permise aux Païens, aux Juifs, aux hérétiques et aux schismatiques, afin qu'ils pussent entendre les instructions des ministres de l'Evangile, et se convertir si Dieu daignait leur toucher le cœur.

5 *La nef*[1]. Plusieurs grandes portes communiquaient du vestibule intérieur dans la nef. Cette partie principale de l'église s'appelait comme aujourd'hui nef, d'un mot latin, *navis*, qui veut dire vaisseau. Ce nom lui a été donné pour deux raisons : la première, parce qu'elle est beaucoup plus longue que large ; la seconde, pour rappeler aux Chrétiens que l'église est un vaisseau. Rien de plus commun dans les Pères que la comparaison de l'église avec un navire ou une barque : Notre-Seigneur en est le pilote invisible, saint Pierre le pilote visible, les ministres sacrés les officiers, les fidèles les heureux passagers ; toujours battue par les vagues, jamais l'église n'est engloutie sous les flots, ni ne se brise contre les écueils ; il faut être dans son sein pour traverser la mer du monde, échapper au déluge d'iniquités qui inonde la terre et aborder sain et sauf aux célestes rivages. Quel sens admirable dans cette simple parole de notre langue religieuse! c'est toute l'histoire de l'homme ici-bas ; y avions-nous jamais pensé !

A l'entrée de la nef, près du mur qui la séparait du vestibule intérieur, était la troisième classe de pénitents qu'on appelait *prostrati*, ou prosternés. Après avoir passé trois ans sous le cloître à pleurer leurs péchés, et trois ans sous le vestibule intérieur à écouter la parole

[1] *Navis.*

de Dieu, il leur restait encore six ans de pénitence à faire avant d'être admis à la communion publique ; ils demeuraient prosternés à l'entrée de la nef, afin de recevoir l'imposition des mains de l'évêque lorsqu'il passait.

En avançant un peu dans la nef, se trouvait l'*ambon* ou le *jubé*, du haut duquel on lisait au peuple l'Ecriture sainte et on annonçait la parole de Dieu. Placé au milieu de la nef, il était assez large pour contenir plusieurs lecteurs. Les évêques prêchaient ordinairement sur les marches de l'autel ; mais saint Chrysostôme préférait l'ambon. Au-dessus de l'ambon étaient la quatrième classe de pénitents appelés *consistentes*, parce qu'ils se tenaient debout, ou *competentes* parce qu'ils ressemblaient à des enfants, dit saint Augustin, qui pressent les entrailles de leur mère pour naître à la lumière.

A partir de cet endroit, la nef était partagée dans sa longueur en deux parties par deux cloisons qui empêchaient les hommes et les femmes de se voir. Entre les deux cloisons était un large couloir pour la circulation des ministres sacrés : les hommes étaient à gauche et les femmes à droite. En considérant Jésus-Christ assis dans le tabernacle tourné vers les fidèles, les hommes se trouvaient donc réellement à sa droite : cette place convenable à leur dignité est encore aujourd'hui pour eux dans un grand nombre d'églises [1].

Tous, hommes et femmes, demeuraient debout, ou à

[1] Si dans la célébration du mariage cet ordre est interverti, c'est afin que l'époux soit à la droite de l'épouse, dont il est le chef.

genoux, ou assis sur leurs jambes croisées, à la manière des Orientaux ; il n'y avait pour les fidèles ni bancs ni chaises. Plus tard, les religieux qui passaient une grande partie du jour à l'église s'appuyèrent sur leurs bâtons, ensuite sur des siéges attachés aux murailles ; c'est ce que représentent les stalles des chanoines : ils ne sont ni assis ni debout, mais simplement appuyés. De là il n'y eut qu'un pas pour introduire dans les églises les bancs et les chaises en faveur des fidèles. Néanmoins l'Espagne a conservé l'usage primitif : elle n'a point de chaises dans ses églises.

6 *Le chœur*[1]. Cette partie de l'église porte ce nom parce qu'elle était réservée aux ministres saints, conducteurs du chant et de la prière. Il était séparé de la nef par une grille demi-circulaire ; autour régnaient des siéges plus ou moins élevés suivant la dignité des ecclésiastiques ; le plus élevé était pour l'évêque, afin qu'il pût avertir, surveiller et garder le troupeau.

7 *Le sanctuaire*[2]. Le sanctuaire était séparé du chœur par une grille ou balustrade à laquelle se trouvaient trois portes ; celle du milieu, plus large que les deux autres, était appelée la *Porte sainte*. Comme le sanctuaire se terminait en demi-cercle, cette partie de l'église se nommait *abside*, c'est-à-dire coupure. Le rideau tendu à l'entrée dérobait la vue de l'autel et empêchait qu'on ne vît les saints mystères dans le temps de la consécration ; on ne l'ouvrait qu'après. C'est ce

[1] *Chorus.*

[2] *Bema vel sanctuarium.*

qui faisait dire à saint Chrysostôme [1] : « Quand on est au sacrifice, quand Jésus-Christ, l'Agneau de Dieu, est offert ; quand vous entendez donner le signal, réunissez-vous pour prier ; lorsque vous voyez tirer le rideau, pensez que le ciel s'ouvre et que les Anges descendent. » Dans le sanctuaire était l'autel ; à côté du grand autel il y en avait un plus petit sur lequel on déposait le pain et le vin offert par les fidèles pour le saint sacrifice. Cet autel est remplacé dans nos églises par les crédences ; c'est là qu'on met encore les burettes. Les clercs seuls pouvaient entrer dans le sanctuaire : de là vient qu'on l'appelait le lieu *inaccessible et sacré.*

L'autel était toujours à l'orient. Nos pères dans la foi, regardant Notre-Seigneur comme le véritable soleil du monde, comme l'orient d'en haut, plaçaient leurs autels et se tournaient pour prier du côté de l'Orient, afin de marquer leur espérance et leur foi.

Sous l'autel était une grotte souterraine appelée crypte [2], dans laquelle reposait le corps d'un ou de plusieurs martyrs ; sur l'autel, des flambeaux allumés ; sur les côtés de l'église, des tableaux et des chapelles ; enfin la partie de l'église derrière l'autel se terminait en rond : en sorte que la forme de nos églises est celle d'une niche : tout autant de souvenirs des Catacombes. Souvenirs sacrés si jamais il en fût, chaque jour encore nous les avons sous les yeux, et peut-être n'ont-ils jamais rien dit à notre cœur. Qu'il n'en soit plus ainsi !

[1] Homil. 3, *in Ephes.*

[2] *Crypta*, caverne, fosse, souterrain.

l'ignorance du moins ne nous servira plus d'excuse. Un mot sur chacun de ces souvenirs si vénérables.

Commençons par la *crypte.* Dans un grand nombre d'anciennes églises, on voit encore sous l'autel principal une crypte ou chapelle souterraine : c'est un souvenir des Catacombes. En effet, c'est dans les grottes souterraines de ces vastes cimetières que nos pères dans la foi offraient les saints mystères. Quand il leur fut permis de bâtir des églises, ils conservèrent autant qu'il fut en eux les souvenirs de ces temps d'épreuves et de vertus. Pour montrer ce que nos superbes basiliques ont emprunté aux Catacombes, jetons un rapide coup d'œil sur cette multitude de petites églises aujourd'hui enfouies dans les entrailles de Rome. Creusées dans le tuf, elles sont en général plus longues que larges ; au fond, terminé en forme circulaire, et surmonté d'une voûte en forme d'arc [1], est le tombeau d'un martyr.

On appelle ce tombeau *autel,* parce que c'est sur la table de marbre ou de pierre qui le recouvrait, et qui s'avançait en saillie, qu'on offrait le saint sacrifice. Il s'appelait aussi *confession,* parce que le martyr, en mourant, avait confessé sa foi ; ses os étaient là pour la confesser encore et lui rendre témoignage [2]. Dans quelques-unes de ces petites

[1] *Monumentum arcuatum.*

[2] En Italie, les autels ont fini par porter exclusivement le nom de *confession.* Ainsi on dit la confession de saint Pierre pour désigner l'autel et le tombeau du Prince des Apôtres. Quelquefois l'autel, c'est-à-dire le tombeau, est détaché du fond et placé au

églises, on trouve encore en place, au-devant du tombeau du martyr, une dalle de marbre percée à jour, et posée comme une espèce de grille : premier modèle des *balustrades* placées dans les temples chrétiens au-devant de l'autel principal, et dont l'intention originaire devient évidente d'après l'observation des Catacombes. Il est clair, en effet, qu'elle a eu pour objet de mettre les restes sacrés recueillis dans la tombe, à l'abri des atteintes d'un zèle trop ardent ou irréfléchi, et d'inspirer plus de vénération pour le lieu où ils reposent.

A Rome, les églises ont été bâties sur ces églises souterraines : l'autel de la grotte répond au point central de l'intersection de la nef et de la croisée; l'abord du souterrain où il est placé, et auquel on descend par des degrés, est fermé par une *grille*. C'est au-dessus de ce souterrain, et au niveau du sol de l'église, qu'est placé un second autel, servant à la célébration de la messe : il rappelle par sa forme et par sa position même, directement au-dessus de l'autel souterrain ou du *tombeau*, son origine sépulcrale et sa première destination, comme le caveau auquel il répond témoigne du lieu d'où il est sorti. Presque toutes les anciennes basiliques de Rome, bien que reconstruites dans les temps modernes avec plus ou moins d'éclat et de magnificence, offrent ce trait essentiel des monuments du culte primitif.

centre de la grotte. De là sont venus les *autels à la romaine*, c'est-à-dire les autels avancés dans le sanctuaire et autour desquels on peut circuler.

Nous n'en citerons ici qu'un exemple. Entre les églises de la plus ancienne époque, une des plus remarquables à tous égards est l'église dédiée à sainte Prisca, fille d'un sénateur romain, qu'on dit avoir été baptisée par saint Pierre lui-même. Ayant été mise à mort pour la foi, son corps fut déposé dans un cercueil qui a la forme d'un autel antique. Ce tombeau de Prisca fut placé au centre de sa propre chambre, dans le palais de son père, dont on voit encore aujourd'hui les restes sur le mont Aventin. Cette chambre, avec le tombeau qu'elle renfermait, devint ainsi une espèce de petit temple funèbre ; et lorsque plus tard on construisit au-dessus l'église qui existe encore, elle en forma la *confession* souterraine.

Ainsi cet édifice intéressant présente tout ce que l'on trouvait dans les Catacombes : un tombeau servant d'*autel*, une *chapelle souterraine*, et enfin une *église supérieure ;* monuments nés les uns des autres, et où le culte des morts se lie, par un rapport intime, avec celui de la Divinité, de même que le Christianisme s'y unit matériellement à l'antiquité, par la construction même de cette église, élevée sur les fondements d'un palais romain [1].

La Religion a tant de respect pour les usages de ses jours naissants, que tous ses autels sont en forme de tombeau, et que dans les autels il y a une ou plusieurs cavités appelées *tombeaux*, où sont renfermées les reliques de quelque saint : il n'y a pas d'autel sans reli-

[1] *Tableau des Catacombes.*

ques. Ordinairement le tombeau est placé au milieu de l'autel ; c'est là-dessus que repose, après la consécration, Jésus-Christ immolé à la gloire de son Père. Ainsi, dans un espace d'un pied carré, l'Eglise réunit tout ce qu'il y a de plus puissant pour toucher le cœur de Dieu ; elle ressemble à une veuve qui, pour obtenir une grâce, s'en irait trouver le prince, et lui présentant d'une main les ossements de ses fils, et de l'autre le corps de son époux immolés pour le service de l'Etat, lui dirait : Voilà mes titres à vos faveurs! Est-il un prince dans l'univers qui refuse à cette veuve l'objet de sa prière? Dieu serait donc moins qu'un homme, s'il n'exauçait l'Eglise quand elle lui présente dans nos saints mystères et le sang de son époux et les ossements de ses enfants.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir voulu vous choisir une demeure parmi les hommes ; faites-moi la grâce de venir toujours à l'église avec un grand sentiment d'amour, comme un enfant qui vient dans la maison de son père.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prendrai de l'eau bénite avec beaucoup de respect.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Y a-t-il eu dès le commencement du monde des ieux consacrés à honorer Dieu?

R. Il y a eu dès le commencement du monde des ieux consacrés à honorer Dieu. Les Patriarches l'ado-raient de préférence sur le sommet des montagnes, parce qu'il était plus propre à la contemplation. Chez certains peuples, on avait choisi le centre des fo-rêts, parce qu'il favorisait davantage le recueillement. Le Seigneur fit ensuite construire le Tabernacle, où il éunit les principaux monuments de sa puissance et de a miséricorde à l'égard des Juifs. Vint ensuite le tem-ple de Salomon, où se trouvait tout ce qui pouvait frap-per les sens et inspirer aux Juifs un grand respect pour Dieu. Nos églises nous offrent encore des symboles plus frappants de sa bonté : la croix, l'autel, la table sainte, es fonts du baptême. C'est pourquoi la vue d'une église nspire plus de respect et de reconnaissance que le spectacle de l'univers.

Q. Pourquoi orne-t-on les églises?

R. On orne les églises : 1° afin de captiver nos sens et de nous inspirer une grande idée de Dieu ; 2° afin de émoigner à Dieu que nous tenons de lui toutes nos ri-chesses; que l'or, l'argent, le marbre, sont les bien-faits de sa miséricorde. Quand nous venons à l'église, surtout le dimanche, nous devons nous habiller plus

proprement, afin de témoigner à Dieu notre joie et notre reconnaissance, en nous servant ce jour-là, pour l'honorer, de ce que nous avons de meilleur et de plus beau. Cette propreté extérieure serait une vanité déplacée et une sorte d'hypocrisie, si elle n'était jointe à la joie intérieure de notre cœur et à la pureté de notre conscience.

Q. Combien y avait-il de parties dans les églises des premiers Chrétiens?

R. Dans les églises des premiers Chrétiens, il y avait sept parties : 1° le porche ou vestibule extérieur. C'était un espace plus long que large, qui se trouvait à l'entrée de l'église ; il était couvert d'un toit, et supporté par des colonnes. C'est là que se tenaient les pénitents appelés *Pleurants*. 2° Le *cloître*. Du vestibule on entrait dans le cloître : c'était une galerie couverte qui environnait la troisième partie de l'église, appelée le *parvis*.

Q. Quelle était donc la troisième et la quatrième partie de l'église?

R. La troisième partie de l'église était le parvis. Le parvis était une cour carrée, qui n'avait d'autre couverture que le ciél. Au milieu était une fontaine ou bassin d'eau bénite ; tous ceux qui entraient s'y lavaient les mains et le visage. Cette fontaine est aujourd'hui remplacée par le bénitier. L'eau bénite, prise avec respect et componction, efface les péchés véniels. La quatrième partie de l'église était le vestibule intérieur. En sortant du parvis, on entrait dans le vestibule intérieur. Cet espace, plus long que large, était réservé aux pé-

nitents appelés *auditeurs*, aux Païens, aux Juifs, aux Hérétiques, qui pouvaient de là entendre la parole de Dieu. Un mur percé de grandes portes le séparait de la nef.

Q. Quelle était la cinquième partie de l'église?

R. La cinquième partie de l'église, c'était la nef. Cette partie de l'église s'appelle nef, c'est-à-dire vaisseau, parce que l'Eglise est un vaisseau qui vogue sur la mer du monde, jusqu'à ce qu'il arrive au port de l'éternité. A l'entrée de la nef étaient les pénitents appelés *prosternés*. Un peu plus avant, au milieu de la nef, était l'ambon ou le jubé, du haut duquel on prêchait. Au delà du jubé étaient les pénitents appelés *compétents*. La nef était partagée dans sa longueur par deux cloisons séparées par un couloir. A gauche étaient les hommes, à droite les femmes : ils ne pouvaient se voir.

Q. Quelles étaient les sixième et septième parties de l'église?

R. La sixième partie de l'église était le chœur; il était séparé de la nef par une *grille*. Dans le chœur étaient les siéges des ecclésiastiques et le trône de l'évêque; il avait la forme d'un demi-cercle. La septième partie était le sanctuaire; il était séparé du chœur par un rideau qu'on ouvrait après la consécration. C'est dans le sanctuaire qu'était l'autel. A côté de l'autel principal était un autre petit autel, sur lequel on déposait le pain et le vin offerts par les fidèles pour le saint sacrifice. Il est remplacé aujourd'hui par les crédences sur lesquelles

on met les burettes. Les ecclésiastiques seuls pouvaient entrer dans le sanctuaire. Cette disposition des églises est formée sur le modèle des chapelles souterraines des Catacombes où s'assemblaient les premiers Chrétiens ; ce qui doit nous rendre nos églises bien vénérables.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir voulu choisir une demeure parmi les hommes ; faites-moi la grâce de venir toujours à l'église avec un grand sentiment d'amour, comme un enfant qui vient dans la maison de son père.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je prendrai de l'eau bénite avec beaucoup de respect.*



IVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Suite de la description de nos églises. — Flambeaux. — Chapelles latérales. — Peintures.— Décorations.— Cloche. — Son baptême. — Pourquoi on la sonne dans les orages. — Harmonie des cloches avec nos sentiments.

Continuons à expliquer les souvenirs des Catacombes encore vivants dans nos églises. Ne pas les comprendre serait tout à la fois un malheur et une honte : un malheur, puisque les choses les plus capables de pénétrer notre âme d'un respect religieux et d'affermir notre foi, en remettant sous nos yeux et les usages, et les vertus, et les épreuves de nos pères, seraient pour nous comme si elles n'étaient pas. Au lieu d'être saisi d'un frémissement religieux en franchissant le seuil sacré, nous entrerons dans nos églises comme dans un édifice ordinaire. Une honte. Oui, honte à l'enfant qui ne comprend ni les détails, ni la disposition de la maison paternelle ; qui ne peut ni justifier la sagesse de ses aïeux dans la distribution de l'édifice qu'elle lui a légué, ni rendre compte des usages qu'elle a établis et qu'il pratique lui-même sans savoir pourquoi. Que dis-je? Il ne les pratiquera pas longtemps : quand un livre est écrit dans une langue inconnue, on le laisse à d'autres, ou

bien on le jette dans un coin obscur, abandonné à la poussière et aux vers, mais on n'y touche plus. N'est-ce pas une des raisons pour lesquelles nos églises sont devenues désertes, et nos cérémonies un spectacle muet, insipide, ridicule peut-être aux yeux de plusieurs?

Or, après avoir parlé dans la leçon précédentes de la crypte, de l'autel et de la balustrade, il nous reste à rendre raison des flambeaux, des chapelles latérales et des peintures qui décorent nos églises, nouveaux souvenirs des Catacombes.

1° *Les flambeaux.* Obligés de fuir la lumière du soleil, nos pères y suppléaient dans les souterrains, qui leur servirent si longtemps de retraite et de temple, par des lampes et des flambeaux. Ces lampes se trouvent par milliers dans les Catacombes. Elles s'y rencontrent placées de deux manières différentes, qui se rapportent certainement aussi à deux intentions distinctes. Les unes sont insérées dans de petites niches, ou fixées sur des espèces de petites consoles en saillie le long des corridors, ou bien encore suspendues par une chaîne à la voûte des murs des chapelles. Tout prouve qu'elles servaient à guider la marche des fidèles et à éclairer les cérémonies religieuses qui se pratiquaient dans ces souterrains. Les secondes sont attachées en dehors des tombeaux sur lesquels on célébrait les saints mystères, quelquefois même déposées dans l'intérieur des sépulcres, comme un symbole d'immortalité. Cette intention ne saurait être révoquée en doute, puisqu'elle est dérivée de l'usage suivi dans les

funérailles chrétiennes [1]. Cet usage des lampes s'est conservé parmi nous, sous une autre forme, au moyen des cierges allumés dans la cérémonie des obsèques.

Ces lampes de la première et de la seconde classe sont pour la plupart de terre cuite, quelques-unes de bronze ; il s'en est aussi trouvé d'argent, ou même d'ambre. Elles ont généralement la forme de barque, parce que chez nos pères la barque était un des symboles les plus populaires de l'Eglise. Nous n'en citerons pour exemple qu'une belle lampe trouvée dans les Catacombes. Elle est en forme de barque et porte deux personnages, saint Pierre assis au timon, et saint Paul debout, à la proue, prêchant l'Evangile. Le plus grand nombre de ces lampes sont ornées de figures symboliques : des palmes, des couronnes, des agneaux, des colombes, des poissons, des candélabres. Le plus souvent c'est le chiffre de Notre-Seigneur. De là est venu l'usage de graver sur les pieds de nos chandeliers d'autel les attributs, le chiffre ou la figure de Notre-Seigneur et de la sainte Trinité.

La vue de nos cierges nous reporte donc à dix-huit siècles, au temps des persécutions, dans le berceau même du Christianisme. Cette vue ne dira-t-elle rien à notre cœur ? Elle nous reporte même beaucoup plus haut. Car l'usage des flambeaux, des candélabres, comme partie du culte divin, remonte au temps de la

[1] Cet usage est attesté par saint Jérôme : *Cum alii cereos lampadesque, alii choros psallentium ducerent*. Voy. Bottari, tom. 3, p. 67 et 68.

loi mosaïque. Héritière de toutes les cérémonies immortelles de la Synagogue, aussi bien que du dogme et de la morale révélés dès l'origine du monde, l'Eglise *catholique* a conservé à toutes les générations l'histoire toujours présente du passé.

Les lampes étaient employées non-seulement pour dissiper les ténèbres, mais encore pour manifester la joie et la reconnaissance des bienfaits de Dieu. C'était aussi comme figure de Notre-Seigneur, la vraie lumière du monde. Nous ne célébrons jamais les saints mystères, dit un ancien, sans employer les flambeaux. Ce n'est pas pour dissiper les ténèbres de la nuit, puisque nous disons la messe au grand jour, mais pour figurer celui qui est la lumière incréée sans laquelle nous tâtonnons en plein midi [1].

2° *Les chapelles latérales.* Voici un autre souvenir des Catacombes. Nous avons vu qu'au fond ou presqu'au fond de ces souterrains était un tombeau de martyr servant d'autel pour le saint sacrifice. Les parois latérales des grottes sont remplies de petites niches [2], contenant le corps d'un ou de plusieurs martyrs. Telle est l'origine certaine et la forme primitive des chapelles latérales de nos églises chrétiennes : elles sont comme autant de petites niches avec la voûte cintrée et les reliques de leur martyr. Il est constant, en effet, que la distribution de ces chapelles, étrangères au plan des temples antiques, n'a pu être empruntée qu'aux Cata-

[1] *Microlog.*, c. 11.
[2] *Loculi.*

combes, alors que l'Eglise, désormais assurée de sa victoire, transportait dans ses temples les monuments de ses persécutions, et les y plaçait de manière à rappeler, avec la forme et avec la disposition primitive de ces monuments, les souvenirs toujours si puissants sur la piété, de ces temps d'épreuves et de misères où les cimetières servaient d'églises, où les tombeaux servaient d'autels, et où le sang des martyrs, suivant l'expression heureuse et consacrée de Tertullien, devenait la semence de nouveaux chrétiens [1].

C'est encore pour la même raison que les églises anciennes sont peu éclairées. En même temps que leur jour sombre favorise le recueillement, il rappelle l'ob-

[1] La nécessité de perpétuer le souvenir des Catacombes a été telle, que les architectes, plutôt que de le sacrifier, ont mieux aimé déroger aux règles de leur art dans la construction de nos églises. Un inconvénient pour l'architecture, dit M. Raoul Rochette, c'est la multiplication des petites chapelles latérales au sein des églises chrétiennes, en raison des *confessions* particulières ou *mémoires des martyrs* dont le culte s'associait à celui du Saint principal ou patron. Cet *usage*, né avec l'Eglise elle-même dans le sein des Catacombes, eut sur la disposition générale des basiliques chrétiennes une influence plus décisive qu'aucune des circonstances puisées dans le génie même du culte. Pour tant de *mémoires de martyrs*, dont le nombre s'accrut insensiblement hors de toute mesure, de toute proportion dans le même temple, il fallut nécessairement ouvrir dans les nefs latérales des chapelles particulières, qui devinrent autant de monuments indépendants au sein du monument principal, et, si on peut le dire, autant de basiliques construites dans les basiliques. Il en résulta dans les plans, ainsi que dans les élévations, une interruption fréquente de ces lignes droites qui ne sont pas seulement le principal mérite des œuvres de l'architecture, mais encore le principal élément des impressions de grandeur qu'elles produisent. *Tableau des Catac.*, p. 91.

scurité mystérieuse des Catacombes. Et maintenant, quand nous serons dans nos églises, toute cette enceinte de tombeaux, tous ces martyrs qui nous environnent, ne diront-ils rien à notre cœur? L'église pourra-t-elle encore n'être pour nous qu'un lieu profane, indifférent, muet?

3° *Les peintures.* Les tableaux, les images sont des livres éloquents. Tout ce que nous voyons de nos yeux fait sur nous une impression plus vive que les paroles. C'est l'expérience de tous les siècles et de tous les pays. Aussi les premiers Chrétiens s'empressèrent-ils de peindre les sujets appropriés à leur pénible situation. L'Ancien et le Nouveau Testament, les combats de leurs frères morts pour la foi, furent une mine féconde dont ils tirèrent tout le parti qu'on pouvait attendre d'hommes pauvres et ensevelis dans des souterrains obscurs. Mais quand on pense à la main qui les traça, aux lieux, aux circonstances où elles furent exécutées, que ces premières ébauches de l'art chrétien sont vénérables!

Voici les principaux sujets qu'on trouve encore sur les parvis de nos églises souterraines. Dans l'Ancien Testament c'est l'histoire de *Jonas; Moïse* touchant de sa verge le rocher d'Horeb; le même *législateur* recevant les tables de la loi; *Noé* dans l'Arche; le sacrifice d'*Abraham; Adam* et *Eve;* les trois *Enfants* dans la fournaise; *Daniel* dans la fosse aux lions; *Elie* emporté dans le Ciel; *David* avec la fronde en main; *Job* assis à terre; *Tobie* avec le poisson. De tous ces

sujets celui de *Jonas* est le plus fréquemment répété. C'est donc celui qui semble avoir eu pour nos pères le plus d'intérêt, sans doute parce qu'il présentait l'image sensible de la résurrection sous une forme où le merveilleux se trouvait empreint au plus haut degré.

Dans le Nouveau Testament : le *Sauveur* sur les genoux de la sainte Vierge recevant les présents des trois Mages ; *assis* au milieu des docteurs ; *assis* au milieu de ses disciples, ou avec les douze Apôtres, ou entre saint Pierre et saint Paul ; *multipliant* les pains ; *guérissant* le paralytique ; *rendant* la vue à l'aveugle ; *ressuscitant* Lazare ; en *Bon Pasteur*. Les sujets de ces peintures donnent lieu à une conséquence certainement bien remarquable.

Les Catacombes destinées à la sépulture des premiers Chrétiens, longtemps peuplées de martyrs, ornées à des époques de persécution, et sous l'empire d'idées tristes et de devoirs pénibles, n'offrent cependant de toutes parts que des traits héroïques, dans tout ce qui forme la *partie historique* de ces peintures. Ce sont les patriarches et les prophètes, Abraham, Moïse, Jonas, David, qui en sont les héros, en même temps que leurs images servent d'exemple aux martyrs et de consolation aux opprimés. En sorte qu'aucun trait, aucun personnage tiré du domaine de la triste réalité et du temps présent, ne venait distraire les fidèles de l'accomplissement de leurs devoirs pieux ; et qu'à la veille comme au lendemain de persécutions sans cesse renaisantes, ils ne s'encourageaient à persévérer dans la foi

qu'à la vue de *Daniel exposé aux lions*, ou des *trois Enfants dans la fournaise*, et non à l'aspect des Chrétiens livrés comme eux aux feux du bûcher ou aux animaux du cirque.

La *partie décorative* de ces peintures n'est pas moins remarquable dans tout ce qui la constitue. Rien que des sujets aimables et gracieux, des images du *Bon Pasteur*, des représentations de *vendanges*, des *scènes pastorales*, des *agapes*, des figures de *chrétiens en prières*, des *palmes*, des *couronnes*, des *agneaux*, des *cerfs*, des *colombes*, en un mot, rien que des motifs de joie, d'innocence et de charité[1].

Telles sont les peintures des Catacombes, peintures généralement si pures, si aimables dans leur objet et dans leur intention, où il semble que l'Evangile ne dut jamais rencontrer d'ennemis et d'adversaires, quand il s'y montre si indulgent et si humain, où le martyre ne se reconnaît qu'à la prière, où le Christianisme enfin ne se révèle que par des symboles de paix, d'innocence et de charité.

Dans les âges suivants, lorsque les martyrs appartinrent à l'histoire, leurs combats et leurs triomphes devinrent le sujet ordinaire de nos peintures sacrées. Il en fut de même des actions mémorables de tous ces martyrs *de la paix*, c'est-à-dire de tous ces saints dont la vie, consacrée à la pénitence, au bien de leurs frères à la propagation de l'Evangile, fut un long crucifiement de la chair et de ses convoitises. Tels sont les modèles

[1] Tableau des Catacomb., p. 185.

que l'Eglise expose aujourd'hui au respect et à l'imitation de ses enfants ; cet usage remonte à la plus haute antiquité[1].

Si nous avons admiré le génie du Christianisme dans les peintures des Catacombes, les peintures de nos églises nous offrent un autre sujet de l'admirer encore. En plaçant dans l'enceinte sacrée les tableaux des saints, l'Eglise catholique rappelle à ses enfants la communion sublime et touchante qui existe entre eux et les bienheureux habitants de la Jérusalem d'en haut ; elle nous montre les saints comme présents aux prières de la terre ; elle les établit les premiers protecteurs des peuples qu'ils ont édifiés par leurs vertus ; elle les considère comme toujours intéressés à l'accroissement de la justice et de la paix parmi les hommes.

Jusqu'à l'Evangile, chaque peuple avait réservé ses hommages aux héros de la patrie ; dans le culte catholique, le vrai juste est honoré en même temps de toutes les nations; sur nos autels, la vertu n'a plus qu'une seule patrie; elle y est indépendante des lois, des mœurs, des usages; toutes les distinctions de nation, de fortune, de naissance, de talents sont oubliées ; l'anachorète de la Thébaïde, le pontife romain, l'empereur et le simple berger, le vieillard de cent ans et la jeune vierge à peine adolescente s'y trouvent sur le même rang ; tous les âges, tous les pays, toutes les conditions y sont représentés,

[1] Grég. Nyss., *Orat. de Laudib. S. Théodor.*, et Paulin. Nol. *Natal.* 1° *de Ornat. eccl.;* Greg., lib. 9, *epist.* 9, et Greg. Nanz., *epist.* 49.

et dans cette galerie de famille, la vertu est ce qu'elle doit être, le patrimoine de l'univers, et l'exemple du juste devient profitable à tout le genre humain.

Ce n'est pas seulement par la réunion de tous ces saints que l'Eglise nous dit : *Je suis catholique,* à moi appartiennent les vraies vertus de tous les âges ; car c'est moi qui les inspirai ; c'est encore par l'ensemble des ornements qu'elle emploie à la décoration de ses temples.

Je suis catholique, voilà ce qu'elle nous dit encore par toutes les créatures inanimées, ces ceps, ces feuilles de vignes, ces épis de blé, ces fruits, ces arbres, ces fleurs de toute espèce qui ornent les murailles du temple saint ; toutes les parties de la création s'y sont donné rendez-vous pour louer Dieu à leur manière, et c'est la main puissante de l'Eglise catholique qui les a réunies.

Je suis catholique : voilà ce que l'Eglise continue de nous redire par cette variété de figures étranges de divinités païennes qu'elle place dans la construction de nos anciennes basiliques. Partout les dieux païens paraissent en vaincus ; ici ils soutiennent sur leurs épaules affaissées de lourdes masses ; là ils servent de conduits à la pluie. Le Christianisme se montre ici en vainqueur qui traîne à son char ses ennemis vaincus, et qui perpétue de génération en génération le souvenir de son triomphe. Après avoir inondé la terre du sang chrétien, Dioclétien et Maximien avaient, il y a quinze cents ans, élevé deux colonnes de marbre pour perpétuer le prétendu triomphe du Paganisme sur le

Christianisme. Dioclétien et Maximien ne sont plus; leurs colonnes sont tombées; le Christianisme est debout; les dieux païens lui servent de marchepied, et les temples monuments de sa victoire ont déjà plus de durée que l'empire des Césars.

Je suis catholique; je suis immortelle; à moi l'empire des siècles, le monopole des vraies vertus; à moi la victoire sur le Paganisme : voilà ce que nous dit l'Église par les peintures et les ornements de ses temples. Toutes ces pierres si délicatement travaillées, toutes ces dentelles de marbre, toutes ces fines découpures, tous ces vitraux où la perfection de l'art le dispute à la variété des sujets, à la richesse, à la solidité, au moelleux des couleurs; toutes ces gracieuses colonnettes, toutes ces aiguilles qui s'élancent vers le ciel, tous ces innombrables chefs-d'œuvre où la patience, la foi, le génie de l'adoration, de la prière et de l'amour semble dire à Dieu : *J'ai fait ce que j'ai pu pour vous honorer; si je n'ai pas mieux fait, ce n'est pas ma faute :* toutes ces choses, dites-moi, ne pourront-elles porter dans votre esprit une pensée de foi, dans votre cœur un sentiment d'amour et d'admiration? Ah! s'il en est ainsi, je n'ai plus rien à vous dire; je me contente de vous plaindre, de vous plaindre comme on plaint un aveugle, un sourd, un paralytique, un mort.

Quittons l'église pour un instant, car bientôt d'augustes cérémonies vont nous y rappeler, et parlons de la cloche et du cimetière.

L'usage des cloches est fort ancien dans l'Église; il

remonte certainement au delà du VIIIe siècle. Quel est l'inventeur des cloches? Plusieurs prétendent que c'est le pape Sabinien, successeur de saint Grégoire le Grand[1]. On croit que les premières cloches ont été fondues dans la Campanie, province d'Italie : de là le nom de *campanæ*, qui leur fut donné pour distinguer ces grandes cloches des sonnettes connues depuis longtemps[2]. Pendant les trois premiers siècles, les Chrétiens, obligés de se cacher pour fuir la persécution, n'avaient aucun signal public pour s'appeler aux saints offices ; il est probable qu'ils s'avertissaient mutuellement en secret, ou qu'on annonçait publiquement dans les assemblées le jour et l'heure de la réunion suivante. Lorsque la paix fut donnée à l'Eglise, sous Constantin, et qu'on eut con-

[1] Polyd. Virg., lib. *de Inventorib. rerum*. Id. Onuphr., *Epit. summ. pontif.*

[2] Cloche vient de l'allemand *clocke* ou *glocke*. Ce mot semble exprimer le son de l'instrument. Les sonnettes ne servaient point à appeler le peuple à la prière. A ce propos, le grave cardinal Bona rapporte, d'après Strabon, une plaisante anecdote. Un joueur de luth arriva dans une île de la Grèce pour y faire preuve de son talent. Tout le peuple se rassemble autour de l'artiste ambulant et se prépare à l'écouter ; mais à peine a-t-il tiré quelques sons de son instrument, qu'on entend le bruit d'une clochette, et toute la foule de se sauver à toutes jambes. Au pauvre musicien il ne resta qu'un auditeur dont l'oreille était un peu dure. « Je vous félicite et vous remercie, lui dit l'artiste, d'être resté seul pour m'écouter ; mais pourquoi, dans votre pays, se sauve-t-on lorsqu'on entend le bruit d'une clochette? — La clochette a donc sonné? reprit le second. — Oui. — J'ai bien l'honneur de vous saluer ; » et il se mit à courir de toutes ses forces, en criant au musicien désappointé : « C'est le marché du poisson *. »

* *Rer. liturg.*, lib. 1, c. 22, p. 192.

struit de vastes basiliques, il y eut sans contredit un signal public pour convoquer les Chrétiens. On croit que c'était le retentissement de planches fort minces frappées avec des maillets, ou bien d'énormes crecelles de bois, plus fortes que celles dont on se sert encore à présent les trois derniers jours de la semaine sainte.

Dans certains monastères, on se servait de trompettes; dans d'autres, c'était en chantant l'*Alleluia* qu'on s'invitait à l'office[1]; enfin l'usage des cloches devint général en Occident. Il passa insensiblement à l'Eglise orientale. Aussitôt que les cloches furent inventées, il fallut leur bâtir des tours élevées, afin que leur son fût entendu de plus loin. On plaça sur la plupart de ces tours une pyramide surmontée d'un globe au-dessus duquel on arbora la croix; sur la croix on mit un coq, emblème populaire qui indique l'usage des cloches dans l'Eglise. Aux pasteurs, il rappelle la vigilance; aux fidèles le zèle pour la prière, l'ardeur pour le travail[2], de même que la croix placée sur le globe de la pyramide annonce au ciel et à la terre la victoire de Jésus-Christ sur le monde.

Comme tout ce qui sert à son culte, l'Eglise bénit la cloche. Cette bénédiction s'appelle baptême. Ce n'est pas qu'elle croie la cloche susceptible d'une vertu intérieure et d'une véritable sainteté; mais son intention

[1] Durantus, *de Ritib. Eccl. cathol.*, lib. 1, c. 21.

[2] Bona, *Rer. liturg.*, lib. 1, c. 22.

[1] Instantis quod signa canens, det Gallus Eoi,
Et revocet famulas, ad nova pensa manus.
Alciatus, *in Emblemate.*

est de la retirer de l'ordre des choses communes, et d'annoncer qu'étant une fois consacrée au service du Seigneur, elle ne peut plus être employée à d'autres sans une espèce de profanation ; elle veut encore rendre mystérieux et saint l'instrument et le son qui doit convoquer les Chrétiens à tout ce qu'il y a de plus saint sous le ciel, la parole de Dieu, les offices, l'assistance et la participation à nos augustes mystères.

La cloche est la trompette de l'Eglise militante[1]; elle doit sonner pour toutes les circonstances remarquables de la vie : de là cette variété de prières et de cérémonies par lesquelles on la bénit. Elle doit sonner au baptême, et on la purifie avec de l'eau bénite ; elle doit sonner les combats de notre vie depuis le jour où nous entrons dans la lice sacrée par la confirmation, jusqu'à celui que nous rendrons sur notre lit de mort : voilà pourquoi on lui fait des onctions réitérées avec le saint chrême et l'huile des infirmes; elle doit sonner l'auguste sacrifice, voilà pourquoi on la parfume d'encens; elle doit nous rappeler sans cesse Jésus crucifié auteur et consommateur de notre foi : voilà pourquoi on répète si souvent, durant la cérémonie, le signe sacré de la croix. On donne à la cloche le nom d'un saint ou d'une sainte : cette idée est pleine de charmes. Nos pères ont cru que la piété serait plus active, plus joyeuse, plus fidèle, si on supposait que c'est un saint ou une sainte qui nous appelle à l'église[2].

[1] Concil. Colon., c. 14.

[2] Bona, *id.*

Lorsque la cloche est bénite, le prêtre ou l'évêque, le parrain et la marraine la sonnent doucement par trois fois comme pour lui donner sa mission. On couvre la cloche d'un linge blanc jusqu'à ce qu'on la monte au clocher, à cause du respect qu'on doit au saint chrême; et l'officiant ayant fait sur elle le signe de la croix, se retire à la sacristie.

Dans une des prières de la bénédiction le prêtre dit : « O Dieu! qui, par Moïse, votre serviteur, avez commandé de faire des trompettes d'argent, afin que par la douceur de leur son le peuple fût averti d'aller au sacrifice et de se préparer à vous prier, faites que ce vase qu'on destine à votre église soit sanctifié par votre Saint-Esprit, afin qu'étant frappé et rendant un son mélodieux et agréable à l'oreille de vos peuples, leur foi et leur ferveur s'augmentent de jour en jour; que les embûches de leurs ennemis, *le bruit des grêles, les orages, les tourbillons et la violence des tempêtes soient dissipés; que les fâcheux effets du tonnerre soient détournés;* retenez par votre main toute-puissante les ennemis de notre salut, et faites qu'en entendant cette cloche, ils tremblent à la vue de la croix de Jésus-Christ, au nom de qui tout genou fléchit au ciel, sur la terre et dans les enfers. »

On s'est beaucoup moqué de la simplicité de nos aïeux, qui sonnaient les cloches pour détourner les orages. Sonner la cloche, dit-on doctement, c'est ébranler la colonne d'air, c'est appeler la foudre. Oui, vous raisonnez juste, vous qui ne voyez dans le son de la cloche

qu'un son matériel; mais si vous y voyiez ce que nos pères y voyaient, ce que l'Eglise catholique, qui en sait plus que vous, y voit elle-même, une prière, un cri d'alarme, une supplication pressante adressée au maître du tonnerre, vous deviendriez peut-être plus réservés. Or, le son de la cloche était une prière vocale : la bénédiction de l'Eglise citée plus haut vous l'indique. Si vous vous en moquez, vous moquerez-vous aussi de Dieu lui-même? Ne dit-il pas en propres termes que le bruit des instruments, le son des grandes voix, l'éclat des trompettes excitent sa miséricorde? *Vous sonnerez de la trompette, vous pousserez de grands cris, et votre souvenir viendra en la présence du Seigneur votre Dieu, et vous serez délivrés des mains de vos ennemis* [1].

Si le progrès des sciences vous permet de détourner la foudre sans recourir à la prière, rendez-en gloire au Dieu des sciences qui vous a fait retrouver une partie de l'empire du premier homme sur les créatures, mais ne vous moquez pas de vos aïeux, qui recouraient à la prière pour atteindre le même but.

Que dire de toutes les impressions que produit le son de la cloche sur l'homme et sur le Chrétien? ce son a une foule de relations secrètes avec vous. Combien de fois, dans le calme des nuits, les tintements d'une agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant, n'ont-ils pas effrayé le coupable qui veillait pour le crime? Des sentiments plus doux s'attachent aussi au bruit des cloches. Lorsque avant le chant de l'alouette,

[1] Num., x. Durandus, lib. 1, c. 22, n. 4.

on entend, au lever de l'aurore, les petites sonneries de nos hameaux, on dirait que l'ange des moissons, pour réveiller les laboureurs, soupire, sur quelque instrument des Hébreux, l'histoire de Séphora ou de Noémi. Les carillons des cloches, au milieu de nos fêtes, semblent augmenter l'allégresse publique ; dans les calamités, au contraire, ces mêmes bruits deviennent terribles. Les cheveux se dressent encore sur la tête au souvenir de ces jours de meurtre et de feu, retentissant des clameurs du tocsin. Tous les sentiments que fait naître la sonnerie de nos temples sont d'autant plus beaux qu'il s'y mêle un souvenir du ciel, un souvenir de charité et de religion. Depuis la clochette qu'un homme agitait dans les rues de nos villes, pendant la nuit qui précédait nos fêtes, en répétant ces paroles : « *Éveillez-vous, gens qui dormez, priez pour les trépassés*, » jusqu'à la cloche du hameau solitaire qui sonne le couvre-feu pour avertir le voyageur égaré dans les montagnes et les forêts d'alentour ; jusqu'à celle qu'on sonne la nuit dans certains ports de mer pour diriger le pilote à travers les écueils ; toutes les cloches se marient avec notre situation présente, et portent tour à tour dans notre âme la tristesse, la joie, l'espérance, la frayeur religieuse. D'où vient ce mystère? c'est que les cloches sont *essentiellement religieuses*. Si elles étaient attachées à tout autre monument qu'à nos églises, elles perdraient leur sympathie morale avec nos cœurs[1].

[1] Imit. de Châteaubriand, *Gén. du Christ.*, IVe part.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir conservé dans nos églises tant de souvenirs si propres à exciter notre piété en affermissant notre foi. Faites-nous la grâce de ne plus être sourd à toutes ces voix qui prêchent la vertu et votre amour.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'entrerai dans l'église avec le plus profond respect.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Est-il convenable de pouvoir se rendre compte des choses qui sont dans nos églises?

R. Oui, il est convenable de pouvoir se rendre compte des choses qui sont dans nos églises; si on ne les comprend pas, on sera à l'église comme dans un lieu profane. Les souvenirs les plus propres à exciter notre piété seront perdus pour nous. La crypte et l'autel nous rappellent les Catacombes et les premiers Chrétiens. Les cierges allumés sont un autre souvenir bien précieux; ils nous rappellent et le chandelier d'or et les lampes d'or du temple de Jérusalem, mais surtout ils nous reportent aux jours de l'Eglise naissante.

Q. Comment cela ?

R. Nos pères, obligés de se cacher dans les souterrains des Catacombes pour célébrer les saints mystères, n'étaient éclairés que par des lampes; ils les attachaient aux murs de la grotte, les suspendaient à la voûte, les plaçaient sur les tombeaux des martyrs. Voilà ce que nous rappellent la lampe, les chandeliers et les lustres de nos églises. Puissent-ils aussi, en nous rappelant la vie de nos pères, nous faire imiter leur patience, leur sainteté et leur charité. Les cierges représentent encore notre Seigneur Jésus-Christ, la vraie lumière du monde.

Q. Quel autre souvenir des Catacombes trouvez-vous encore dans nos églises ?

R. Un autre souvenir des Catacombes que je trouve dans nos églises, ce sont les chapelles latérales. Dans les grottes des Catacombes on voit sur les côtés un grand nombre de petites niches renfermant le corps d'un ou de plusieurs martyrs; dans le fond de la grotte est le tombeau du martyr principal, servant d'autel : c'est le souvenir que l'Eglise a voulu perpétuer par l'établissement des chapelles latérales de nos églises. Il est encore un autre souvenir non moins précieux.

Q. Quel est-il ?

R. Ce sont les peintures qui décorent nos églises. Les grottes des Catacombes où les premiers Chrétiens célébraient les saints mystères, sont couvertes de peintures appropriées à leur situation. Voici quelques-uns des sujets qu'elles représentent : Daniel dans la fosse

aux lions ; Jonas englouti par un poisson, et vomi ensuite sur le rivage ; Notre-Seigneur guérissant le paralytique, ressuscitant un mort ; et enfin sous la figure du bon Pasteur.

Q. Que remarquez-vous sur ces peintures?

R. Je remarque sur ces peintures que les sujets sont tous propres à entretenir dans l'âme la confiance et la charité : on n'en trouve pas un qui ressente la haine ou la vengeance. Nos pères étaient sans fiel pour les persécuteurs. Dans la suite on peignit les combats des martyrs, les actions mémorables des Saints de tous les états et de tous les pays. L'Eglise a voulu par ces tableaux : 1° nous instruire ; 2° nous rappeler que tous les Saints sont ses enfants. Les divers ornements qu'elle emploie dans ses temples nous montrent toutes les créatures servant à la gloire de Dieu, et nous rappellent à nous-mêmes que nous ne devons vivre que pour lui.

Q. Quelle est l'origine des cloches?

R. L'origine des cloches est très-ancienne. L'Eglise, les faisant servir au culte divin, les bénit : cette bénédiction s'appelle *baptême.* On donne à la cloche un nom de saint, afin que nous l'écoutions avec plus de respect, et que nous soyons plus fidèles à nous rendre à l'église quand elle nous y appelle. Toutes les cérémonies qui accompagnent la bénédiction des cloches nous prêchent la sainteté qui doit briller dans toute notre conduite.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir conservé dans nos églises tant de souvenirs si propres à exciter notre piété en affermissant notre foi. Faites-nous la grâce de ne plus être sourds à toutes ces voix qui prêchent la vertu et votre amour.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'entrerai dans l'église avec le plus profond respect.*



Ve LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Des bénédictions en général. — Principes sur lesquels elles reposent. — Enseignement qu'elles nous donnent. — Leur antiquité. — Leurs effets. — Ceux qui ont le pouvoir de bénir. — Cimetière. — Cimetières en Suisse. — Cimetières près des églises, sentiments qu'ils inspirent. — Bénédiction du cimetière.

Puisque nous venons de rapporter la bénédiction de la cloche, et que nous allons bientôt expliquer celle du cimetière, c'est ici le lieu de parler des bénédictions en général.

Pour comprendre quelque chose aux bénédictions de l'Eglise, il faut se rappeler plusieurs vérités certaines. 1° Les créatures, étant l'image d'un Dieu bon, sont sorties bonnes de ses mains ; c'est-à-dire parfaitement appropriées au double but de leur existence, la gloire de Dieu et le bien physique et moral de l'homme. 2° Les créatures ont été viciées par le démon, lorsque, souillant l'homme, il souilla toutes les choses qui dépendaient de lui. En conséquence, les créatures sous l'influence du malin esprit ne servent plus, comme auparavant, à la gloire de Dieu et au bien de l'homme. Toutes sont devenues des instruments de péché et de mort ; elles gémissent de ce dur esclavage, de cette tyrannie

injuste qui arrête leurs hommages et les empêche d'accomplir leur vocation. *Aussi*, nous dit l'apôtre saint Paul, *elles soupirent après leur délivrance.* 3° Dieu n'a abandonné ni l'homme ni la créature sous l'empire du démon. Depuis le jour de la chute, toutes ses pensées tendent à délivrer la création. Si nous demandons à son divin Fils pourquoi il est venu sur la terre, il nous révèle la pensée de son Père et la sienne en nous disant : *Je suis venu pour mettre à la porte le prince de ce monde, pour détruire ses œuvres et ôter le péché ou le mal.* 4° Dieu peut effectivement chasser le démon, soustraire ses créatures à sa maligne influence, et il peut confier ce pouvoir à ses envoyés.

Sur ces grands principes, avoués de tous les peuples, sont fondés le pouvoir et l'usage des bénédictions dans l'Eglise catholique. C'est donc pour ramener l'homme et la créature à leur sainteté primitive qu'elle les bénit. Cette bénédiction affranchit graduellement la création jusqu'au moment suprême où, le prince de ce monde étant tout à fait chassé et son influence anéantie, Dieu redeviendra *tout en toutes choses*. Alors l'homme sera transformé en un nouvel être ; alors il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre ; alors toutes les créatures chanteront, parce qu'elles en seront dignes, le cantique immortel des Anges : Saint, saint, saint est le Dieu des armées ; tout est plein de sa gloire.

Vous le voyez, dans une simple bénédiction, l'Eglise nous raconte toute l'histoire du monde. Elle met devant nos yeux la chute et la rédemption, le Paradis ter-

restre et le Calvaire, le temps et l'éternité. Y avons-nous jamais réfléchi ?

Les bénédictions de l'Eglise catholique nous rappellent encore une vérité dont l'oubli est une source féconde d'iniquités et de bassesses : c'est la grandeur et la sainteté de l'homme. Nous ne nous estimons pas assez ; nous ne savons pas assez ce que nous sommes. Images de Dieu, la sainteté même, nous sommes créés pour être saints, c'est-à-dire pour être consacrés à Dieu, dégagés du mal, affranchis de la servitude du méchant. Notre esprit, notre cœur, notre imagination, nos sens, vases sacrés qui ne doivent recevoir que des choses saintes, des pensées, des affections, des images saintes ; vases sacrés que ne doivent toucher non plus que des choses saintes.

Pas une de ses bénédictions, par laquelle l'Eglise ne rappelle l'homme à cette noble idée, et ne lui dise : « Mon fils, la terre est trop petite pour ton cœur, tu es saint, consacré à Dieu, fait pour Dieu, aspire uniquement au bien qui peut te satisfaire ; tu es saint, regarde : je bénis les éléments qui sont à tes ordres, l'eau, le feu, la terre ; je bénis tes aliments, tes prairies, tes champs, tes vignes ; je bénis les animaux qui te servent, parce qu'ils doivent approcher de toi, être en contact avec toi ; je bénis ta dernière demeure, que dis-je? je la consacre par la main d'un pontife, parce que cette terre doit toucher à ta poussière ; saint, tu dois, après ta mort, reposer dans une chose sainte, comme tu es né, comme tu as grandi, comme tu as vécu, au milieu des

choses saintes. » Cela posé, il nous est facile de comprendre ce que sont dans l'Eglise catholique les bénédictions.

Dans la langue de l'Eglise, bénir une chose, signifie la tirer de son état naturel, la séparer de ses usages communs et ordinaires, la rendre sainte de profane qu'elle était, la dévouer à Dieu et aux cérémonies de la Religion ; en un mot, la déterminer et l'appliquer à des usages pieux et sacrés.

Nous l'avons dit plus haut, après avoir créé l'univers, Dieu le bénit. Ainsi toutes les créatures sont bonnes, et elles ont été appliquées à la gloire de Dieu ou sanctifiées par une bénédiction et une approbation générale : *Dieu*, dit l'Ecriture, *regarda toutes les choses qu'il avait faites, et il les trouva très-bonnes* [1]. Mais le péché étant entré dans le monde, a gâté et vicié toutes les créatures [2]. De là l'indispensable nécessité de les purifier *par la parole de Dieu et par la prière,* afin de mettre en fuite le démon et paralyser sa funeste influence [3]. Telle est la raison profondément philosophique des bénédictions.

Aussi les voyons-nous en usage dès l'origine du monde. Dans l'Ancien Testament, Moïse, par une bénédiction que le Ciel lui révèle, rend douces les eaux de *Mara* [4]. Elisée purifie les sources de Jéricho en y jetant du sel tandis qu'il prononçait ces paroles : *Voici*

[1] Gen., I.
[2] Ad. Rom., c. 8.
[3] Ad. Timoth., c. 4.
[4] Exod., XV.

ce que dit le Seigneur : J'ai rendu ces eaux saines, et elles ne produiront plus la mort[1]. Tobie, par la prière, bénit la chambre nuptiale et en chassa les démons[2]. On connaît la bénédiction solennelle, et pleine de mystère, qu'on donnait chaque année à la gerbe nouvelle et aux fruits nouveaux. Avant le sacrifice, on imposait les mains sur les victimes, et l'on priait sur l'huile, le froment, etc., pour les sanctifier et les rendre dignes du Seigneur[3].

Notre-Seigneur a confirmé par son exemple ce qui se faisait dans l'ancienne loi : il bénit les cinq pains et les deux poissons dont il nourrit un peuple nombreux[4]; il impose les mains aux malades pour les guérir; il bénit les petits enfants ; il bénit et il offre à son Père, avant la Cène, le pain et le vin qu'il va changer en son corps et en son sang.

Héritière de la doctrine et du pouvoir de Jésus-Christ, l'Eglise a fait un usage constant des bénédictions. A l'époque où elle parut, le démon régnait en prince sur le monde qu'il avait usurpé : il en infectait toutes les parties. De là cette croyance des Païens, malheureusement si vraie, quoique mal comprise, que toutes les parties de la nature étaient *animées* par des esprits ou des génies. Il fallait dire qu'elles étaient souillées, tyrannisées par des démons ; et ce qu'il y

[1] IV. Reg., II, 20.
[2] Tob., VIII.
[3] Levit., *passim*.
[4] Matth., XIV.

a de plus fâcheux, les démons, regardés comme les maîtres de chaque créature, recevaient pour cela des hommages qui n'étaient dus qu'à Dieu. Les philosophes eux-mêmes soutenaient que les aliments et les autres choses usuelles étaient un présent de ces génies ou démons. Plus tard, les Marcionites et les Manichéens prétendirent que tous les corps avaient été formés par un mauvais principe ennemi de Dieu.

Pour combattre toutes ces erreurs et chasser le démon de son empire, l'Eglise s'empressa de faire usage des bénédictions. De là, chez les premiers Chrétiens, les prières et le signe de la croix répété, à chaque instant, avant de faire usage d'aucune créature ; de là, toutes ces admirables formules de bénédictions rédigées par l'Eglise, et qui remontent jusqu'à son berceau. La plupart de celles dont nous nous servons encore aujourd'hui se trouvent dans le *Sacramentaire* du pape Géland, qui vivait au ve siècle. Ce pape n'en a pas été le premier auteur. Elles sont usitées chez les différentes sectes de Chrétiens orientaux, séparées de l'Eglise romaine depuis les premiers âges du Christianisme. Saint Paul lui-même parle des bénédictions, quand il dit : *Toute créature de Dieu est bonne ; elle est sanctifiée par la parole de Dieu et par la prière*[1]. Or les bénédictions sont des prières destinées à sanctifier, c'est donc ici un usage apostolique.

L'Eglise, envoyée pour sanctifier le monde et en chasser le démon, a donc le pouvoir de bénir, puisque

[1] Ad Timoth., 4.

c'est par la bénédiction que le monde est sanctifié et rendu à son usage primitif. En bénissant, l'Eglise donne donc une preuve de sa profonde science, en même temps qu'elle continue un usage aussi ancien que la chute de l'homme.

Les effets attachés à ses bénédictions sont ou généraux ou particuliers. Les effets généraux sont : 1° de soustraire l'objet bénit à l'empire du démon, et de le délivrer de sa maligne influence ; 2° de le séparer des choses communes et profanes ; 3° enfin de lui donner la vertu d'exciter des sentiments de foi, d'amour de Dieu et de religion, et par là d'obtenir la rémission des fautes vénielles.

Les effets particuliers répondent aux intentions de l'Eglise, et sont différents selon la chose qu'elle consacre et le but qu'elle se propose. Tantôt c'est pour fortifier l'âme contre les tentations et les attaques de l'ennemi du salut ; tantôt c'est pour prémunir le corps et le mettre à l'abri des incommodités qui pourraient lui survenir. Elle bénit le feu pour qu'il ne nuise point à l'homme, mais qu'il devienne pour lui l'emblème de la charité et de la vérité ; elle bénit l'eau pour qu'elle serve à le purifier ; elle bénit les temples, les autels, les vases du sacrifice, parce que rien n'est assez saint pour le culte du Seigneur ; elle bénit la demeure de l'homme et ses aliments afin qu'il puisse reposer en paix, et prendre avec reconnaissance et sans crainte la nourriture nécessaire à son corps. Elle bénit le bétail, les prairies et les champs, afin de les préserver des maladies et

des fléaux qui pourraient les faire périr ou les rendre stériles, et priver le pauvre laboureur du fruit de ses travaux.

Dans les grandes villes, où l'on se débarrasse tant que l'on peut de l'extérieur de la Religion, où l'on traite de *dévotions populaires* les pratiques les plus louables, on a perdu les touchants usages dont nous parlons. Et en effet, qu'a-t-il besoin des bénédictions de Dieu, le riche usurier ou débauché qui peut-être ne croit pas en lui? Mais le peuple des campagnes, qui se sent plus immédiatement sous la main de Dieu, qui voit souvent sa fortune et ses espérances détruites par un fléau, qui conçoit que rien ne peut prospérer si Dieu n'y met la main, recourt plus souvent aux prières de l'Eglise, y ajoute de bonnes œuvres, des aumônes, quelque service rendu aux pauvres. Le désir de rendre plus efficaces les bénédictions qu'il demande, conserve ainsi et nourrit en lui les sentiments d'humanité.

Avant de se moquer de lui, les hérétiques et les impies auraient dû commencer par prouver en quoi ces bénédictions sont opposées à la vraie philosophie, à la vraie piété, à la confiance en Dieu, à la reconnaissance, à l'obéissance, à la parole de Dieu, et à la croyance universelle du genre humain [1]?

Quant à ceux qui ont le pouvoir de bénir, ce sont les évêques et les prêtres. Revêtus de la plénitude du sacerdoce, les évêques peuvent consacrer et bénir tous les objets qui sont sous leur juridiction. A eux seuls appar-

[1] Bergier, art. *Bénédiction.*

tiennent les bénédictions qui sont accompagnées d'onctions, comme la consécration des églises, des autels, du calice et de la patène, le sacre des rois et des reines, la bénédiction des saintes huiles, des abbés, des abbesses et des chevaliers. Il est d'autres bénédictions qui leur sont réservées, celles des linges d'autel, des ornements, des cloches, des cimetières, etc., mais pour lesquelles ils peuvent commettre de simples prêtres.

Les bénédictions qui sont de la compétence des prêtres sont celles des mariages, des fruits de la terre, de l'eau mêlée de sel, des cendres, des rameaux, des cierges, etc.

L'effet de la bénédiction ne dépend pas des dispositions de celui qui la donne, car il n'agit pas en son propre nom, mais au nom de Jésus-Christ, dont il n'est que l'instrument. Toutefois, pour lui rappeler à lui-même la sainteté dont il convient qu'il soit orné dans cette auguste fonction, il doit être revêtu du surplis, emblème de l'innocence, et de l'étole, symbole de son pouvoir. Un jeune clerc, image d'un ange, doit l'accompagner, tenant d'une main un flambeau allumé, figure de la charité et de la foi, et de l'autre le bénitier.

En récitant la formule de bénédiction, le ministre sacré tient les mains jointes ou élevées vers le Ciel, pour exprimer la ferveur de la prière et l'ardent désir qu'il a d'être exaucé. Il fait plusieurs fois avec la main le signe de la croix sur l'objet qu'il bénit, pour rappeler que toute grâce vient de la croix, et que ce n'est qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ que nous avons part à ses

miséricordes ; enfin il l'asperge d'eau bénite pour signifier que, par la prière de l'Eglise, il est sorti du rang des choses profanes, et a obtenu toute la pureté dont il est susceptible. L'eau bénite répandue sur l'objet est encore le signe extérieur que la bénédiction lui est appliquée. Si on emploie l'encens dans quelque bénédiction, c'est pour demander à Dieu que la prière qu'on lui adresse lui soit d'une agréable odeur et s'élève jusqu'à son trône.

Maintenant que nous connaissons la raison, l'origine et le sens des bénédictions, passons au cimetière : nous n'avons qu'un pas à faire ; car, dans l'intention de la Religion catholique, le cimetière touche à l'église.

Le mot cimetière signifie *dortoir*. C'est le christianisme qui, le premier, a donné ce nom au lieu où reposent les défunts [1]. Il y a là toute une philosophie. Aux yeux de l'Eglise catholique, la mort n'est qu'un sommeil, puisque le lieu où reposent ceux qui ont vécu est un dortoir. Or, le sommeil suppose nécessairement le réveil. Il est désormais impossible de prononcer le nom de cimetière, et qui ne le prononce pas quelquefois ? sans exprimer le dogme le plus consolant pour les bons et le plus redoutable aux méchants, le dogme de la résurrection.

Dès le principe, l'Eglise témoigna le plus grand res-

[1] Ante Christi adventum mors mortis nomen habebat. At postquam Christus venit, et pro mundi vita mortem subiit, non amplius vocatur mors, sed somnus et dormitio. S. Chrys., t. 5, p. 482, édit. Bénéd.

pect pour les dépouilles mortelles de ses enfants. Ce respect pour les morts est une leçon qui apprend aux vivants à se respecter eux-mêmes; mais, toujours sage, l'Eglise évita le double excès dans lequel donnaient les Païens. Les Egyptiens embaumaient les morts, les renfermaient dans des cercueils, et les conservaient dans leurs maisons comme un dépôt précieux. L'Eglise n'eut garde d'adopter cette recherche excessive, cette curiosité superstitieuse. Les Romains donnaient dans un autre excès : ils brûlaient les corps des morts et conservaient seulement les cendres. Cette manière d'anéantir les restes d'un homme dont la mémoire mérite d'être conservée, a quelque chose d'inhumain. Encore les Romains n'en usaient-ils de la sorte qu'à l'égard de leurs parents et de leurs amis. Quant à ce peuple d'esclaves qui les environnait, il le traitait après la mort avec la même brutalité que durant la vie : les corps des esclaves étaient jetés pêle mêle dans de vastes souterrains.

Ce n'est pas tout encore. La coutume générale chez les anciens, les Egyptiens exceptés, était de placer les tombeaux à la campagne, sur le bord des grands chemins, dans des cavernes solitaires, dans les jardins. L'Eglise catholique adopta des usages bien plus conformes à la raison et bien plus propres à entretenir un tendre souvenir des défunts. Et d'abord elle abolit la coutume de brûler les morts. Il est beaucoup mieux de les enterrer, et de vérifier ainsi la prédiction que Dieu fit à l'homme pêcheur ; *Tu es poussière, et tu retour-*

neras dans la poussière de laquelle tu as été tiré[1]. Ensuite elle voulut que les morts fussent réunis dans un même lieu, voisin de son temple, afin de pouvoir veiller sur les générations éteintes, comme une mère veille sur le berceau de son fils endormi.

Que dis-je? Les premiers temples de l'Eglise catholique furent des cimetières : les Catacombes n'étaient pas autre chose. C'est au milieu des morts que les vivants s'assemblaient pour prier et offrir les mystères sacrés. Plus tard, lorsque la paix fut donnée, et qu'il fut loisible de bâtir des temples chrétiens, l'Eglise s'empressa de consacrer un lieu pour la sépulture de ses enfants. Elle voulut que ce lieu fût rapproché de son temple, pour conserver le souvenir de son berceau, et apprendre aux hommes qu'une mère n'oublie pas ses enfants, même lorsqu'ils ne sont plus. Cet antique usage, qui veut que le cimetière soit inséparable de l'église, s'est conservé jusqu'à nos jours dans presque toutes les paroisses du monde catholique, mais nulle part, peut-être, avec plus de fidélité que dans la Suisse allemande.

Nous n'oublierons jamais le touchant spectacle qui, d'heure en heure, s'offrait à notre vue en traversant les cantons de Soleure, de Lucerne, de Schwitz. A l'entrée du village, quelquefois si élégant, toujours si propre, vous voyez l'église, dont vous admirez la beauté, la grandeur, le svelte clocher, avant d'avoir pu reposer votre vue sur les riches décorations de l'in-

[1] Gen., III.

térieur. Le cimetière enceint l'église comme un fer à cheval. L'entrée principale répond à la grande porte de l'église. Après avoir ouvert la grille en fer qui la ferme, vous montez quelques marches en pierre. A votre droite et à votre gauche sont placés deux larges bénitiers; dans l'un et l'autre est un goupillon pour jeter en entrant de l'eau bénite sur les morts.

Toutes les tombes, couvertes de gazon, forment différentes lignes, parfaitement régulières, séparées par un petit sentier couvert de sable, afin de rendre plus accessible à chacun la tombe qui renferme ce qu'il a de plus cher. Pas un de ces modestes tombeaux qui ne soit surmonté d'une croix en fer, d'environ deux pieds d'élévation. Les trois extrémités visibles de la croix sont en cuivre jaune; au centre est attachée une plaque de même métal sur laquelle sont inscrits les noms du défunt, la date de sa naissance, celle de sa mort, et une prière ou une sentence de l'Ecriture.

Lorsqu'aux derniers rayons du soleil vous apercevez de loin *ce champ de Dieu*, brillant d'une si élégante simplicité, toutes ces croix d'égale hauteur, symétriquement rangées, et dont la couleur noire et jaune se détache si bien sur le vert gazon de la tombe, je ne sais quelle douce mélancolie vous saisit le cœur; des larmes d'attendrissement vous viennent aux yeux, et des prières sur les lèvres. Les souvenirs de l'antiquité se pressent en foule dans votre mémoire. Vous vous croyez transporté à dix-huit siècles, dans les Catacombes de Rome; devant vous en est l'image complète. Ici, comme

dans la Rome souterraine, vous voyez au milieu l'autel du martyr principal, c'est l'église ; devant l'autel, les Chrétiens, à genoux, se préparant au combat par la réception du pain des forts; autour des vivants, une enceinte de morts, qui, de leurs tombeaux, les encouragent en leur parlant de détachement, de couronnes, de repos et d'immortalité. Vous vous réjouissez de trouver l'Eglise catholique toujours la même, et vous regrettez que l'affaiblissement de la foi, bien plus que l'intérêt de la salubrité publique, ait séparé, parmi nous, le cimetière du temple, et éloigné les morts des regards des vivants.

On dit que l'usage d'inhumer dans les églises ou près des églises est devenu dangereux pour les grandes villes ; nous ne le contesterons pas. Nous nous permettrons seulement de rappeler qu'à Rome on enterre dans les églises, et que, malgré la chaleur du climat, on ne s'aperçoit pas qu'il en résulte aucun inconvénient. Nous demanderons ensuite si l'on pourrait citer dans l'histoire une seule épidémie produite par l'usage d'inhumer dans les villes. Enfin, nous dirons qu'il est très-bon d'écarter des villes tous les principes de contagion ; mais pour être conséquents, il ne faudrait pas y laisser subsister, y bâtir, y doter des lieux de débauche cent fois plus meurtriers que la sépulture des morts. Parmi ceux qui isolent aujourd'hui les cimetières, et qui blâment avec tant d'aigreur l'ancien usage de l'Eglise catholique, combien, peut-être, qui ne cherchent à éloigner toutes les idées funèbres, qu'afin de goûter les plaisirs sans mélange d'amertume et sans remords,

et qui veulent pallier cet épicuréisme par des prétextes de bien public !

Quoi qu'il en soit des villes, nous soutenons que dans les campagnes, où l'air joue librement, et où il n'y a aucun danger, il ne faut rien changer à la coutume établie. Il est très à propos qu'avant d'entrer dans le temple du Seigneur, les fidèles aient sous les yeux un objet capable de leur rappeler l'idée de la brièveté de la vie, l'espérance d'un avenir plus heureux, un tendre souvenir de leurs parents et de leurs amis [1].

Séparer le cimetière de l'église, c'est rompre une des plus belles harmonies que la religion ait pu établir; et cette harmonie mérite bien d'être comptée pour quelque chose; car la société y gagne plus qu'on ne l'imagine. Dans un petit espace se trouvent réunies les trois églises, l'église du ciel, l'église de la terre et l'église du purgatoire; c'est une grande leçon de fraternité. L'église du ciel, composée des anges et des bienheureux dont les tableaux suspendus aux murs du temple rappellent les résultats et la présence invisible, se trouve rassemblée autour de cet autel, tombeau d'un martyr ou d'un saint, sur lequel s'immole le Dieu qu'elle contemple face à face, et que nous adorons sous les voiles eucharistiques; l'église de la terre s'y montre à nos regards, composée de ce peuple d'enfants, de femmes, de jeunes hommes et de vieillards priant ensemble; l'église du purgatoire tient aussi sa place, composée de nos amis et de nos proches, dont la voix semble

[1] Bergier, art. *Cimetière.*



sortir de dessous ces tombes sur lesquelles nous prions, pour nous dire avec Job : *Ayez pitié de nous, ayez pitié de nous, vous du moins qui fûtes nos amis !*

Croyez-moi, dans ce siècle de froid égoïsme, d'indifférence glaciale, il est bon de laisser au Christianisme le moyen de rappeler à ses enfants le puissant souvenir de son berceau ; il est bon que le lieu de la prière soit une *catacombe.* La prière faite au milieu des tombeaux en est plus recueillie ; le rapprochement même entre les mystères de la Religion et ceux de la tombe, le contact en quelque sorte immédiat du temps et de l'éternité, de la cendre des aïeux et de l'homme agenouillé, en face du Dieu immortel des siècles, sur les débris des générations qui ne sont plus, tout cela donne de salutaires pensées, fait naître plus d'un noble sentiment, et inspire plus d'une résolution vertueuse.

Tous les cimetières sont bénits. Cet usage remonte à la naissance même du Christianisme. La Religion qui tant de fois bénit l'homme, la Religion qui bénit ses champs, ses prairies, ses aliments, son bétail même et sa maison, pour lui apprendre qu'il est saint, puisque tout ce qui l'environne doit être saint pour entrer en contact avec lui, la Religion bénit aussi et consacre le lieu de sa sépulture, afin de lui rappeler à lui-même que la mort ne le dépouille pas de sa sainteté, et qu'il continue d'être respectable jusque dans la cendre du tombeau.

Cette bénédiction de notre dernière demeure est une source de leçons utiles aux vivants. En voici le détail :

Et d'abord, afin de rendre le cimetière plus vénérable, la bénédiction en est réservée à l'évêque ; seulement il peut se faire remplacer par un prêtre. Plus l'homme devient en quelque sorte méprisable, plus il approche du néant et de la poussière, et plus la Religion l'environne de respect.

La veille de la cérémonie, on plante au milieu du cimetière une croix de bois de la hauteur d'un homme, ayant trois pointes de bois propres à tenir des cierges ; savoir, une sur le haut, et deux à l'extrémité des deux bras. Devant la croix on plante un pieu de bois de la hauteur de deux pieds, ayant à son extrémité trois pointes semblables à celles de la croix.

Que signifie cette cérémonie en apparence si singulière ? Loin de vos lèvres le sourire impie du mépris. Tout est grand dans la Religion ; tout est plein de mystère. Cette croix de bois représente le Sauveur du monde, celui qui est *la résurrection et la vie.* Ce pieu de couleur blanchâtre, qu'on prendrait pour un *tibia* [1] décharné, est l'image de l'homme, que la mort rend semblable à un bois sec et inutile. La nuit qui suit la plantation de la croix rappelle les ténèbres du tombeau, comme la cérémonie du lendemain est la vive image de la résurrection. Cette croix debout devant ce pieu annonce hautement que Jésus-Christ protége dans le tombeau même la dépouille de l'homme, qu'il la conserve sous sa main, et qu'il saura lui rendre la vie au jour marqué.

[1] On appelle ainsi, en termes d'anatomie, l'os principal de la jambe.

Le lendemain, l'évêque ou le prêtre commis pour la bénédiction, s'étant revêtu d'un surplis, d'une étole et d'une chappe blanche, se rend au cimetière. La couleur blanche est employée parce qu'il va se faire une joyeuse cérémonie, un mystère consolateur va être proclamé. Précédé du clergé, le prêtre vient se placer devant la croix. A ses côtés sont trois clercs; le premier porte le bénitier, le second l'encensoir, et le dernier trois cierges qu'il allume et met sur le pieu destiné à les recevoir.

Placés sur ce bois privé de sève et de vie, trop fidèle image de l'homme dans le tombeau, ces cierges allumés annoncent la résurrection. Leur nombre marque la sainte Trinité, au nom et par la puissance de qui la résurrection doit s'opérer.

La prière que le prêtre récite aussitôt nous révèle l'esprit de ces belles cérémonies. La voici : « O Dieu tout puissant et plein de miséricorde, vous qui êtes le gardien des âmes, le cœur du salut et de l'espérance des fidèles, écoutez avec faveur notre humble prière, et daignez, par votre bénédiction toute céleste, purifier ce lieu et le rendre saint, afin que les corps qui y reposent après le cours de cette vie, méritent, au grand jour du jugement, la bienheureuse immortalité, et une part de la félicité éternelle avec les âmes justes. Par Jésus-Christ, etc. »

La prière finie, le clergé et les fidèles s'étant mis à genoux devant la croix, supplient tous leurs frères du ciel de joindre leurs supplications aux nôtres, afin

d'obtenir la grâce que nous sollicitons. On chante les litanies des saints; lesquelles étant achevées, le célébrant fait processionnellement avec le clergé le tour du cimetière, qu'il arrose d'eau bénite, en prononçant ces paroles : *Aspergez-moi, Seigneur, avec l'hysope, et je serai pur*, etc. Pendant cette cérémonie, le chœur chante le psaume *Miserere*. C'est un long gémissement qui prend du lieu et de la circonstance quelque chose de solennel et de lugubre, capable d'attendrir le cœur de Dieu.

Le prêtre revient devant la croix : c'est là, en effet, qu'il convient de prier. Il adresse au Dieu de la vie et de la mort l'oraison suivante : « O Dieu qui êtes le créateur de l'univers, le Rédempteur du genre humain et la providence de toutes les créatures visibles et invisibles, nous vous demandons avec une voix suppliante et un cœur dévoué, de daigner purifier, bénir et sanctifier ce cimetière où, après cette vie, les corps de vos fidèles doivent reposer. O vous, qui par votre infinie miséricorde, avez pardonné tous leurs péchés à ceux qui avaient mis en vous toute leur confiance, accordez avec bonté la consolation éternelle à leurs corps qui reposent ici, en attendant le son de la trompette de votre archange. Par Jésus-Christ notre Seigneur, etc. »

Ces dernières paroles, par lesquelles le prêtre proclame la résurrection future, sont aussitôt suivies d'une cérémonie qui en est la vive image. Il ôte du pieu les cierges allumés et les place sur les trois pointes de la croix. Cette action dit à l'homme : «L'espérance de la

résurrection, qui descend avec toi dans la tombe, sera réalisée par Jésus-Christ. Tu es son membre : il est ton chef ; il est ressuscité. Regarde ; son corps déjà brille d'immortalité.» On ôte ensuite le pieu ; mais la croix demeure debout. Elle est là pour dire à toutes les générations : «Vous ressusciterez ; votre Rédempteur est vivant ; il veille sur vous ; il arbore l'étendard de sa victoire, sur le lieu même où la mort vous a vaincues.» Et le prêtre, ne voyant plus dans la croix que le Dieu qu'elle représente, la salue avec respect, l'encense trois fois ; après quoi il se retire. O hommes ! ne craignez plus la mort maintenant, vous ne serez pas longtemps sa proie : voyez l'emblème de la résurrection et de l'immortalité qui vous attend au lieu même de votre sépulture !

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir pris tant de soin pour me sanctifier et pour sanctifier toutes les créatures ; faites-moi la grâce de bien comprendre les salutaires leçons que vous me donnez par toutes vos bénédictions.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai un grand respect pour moi-même.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Qu'est-ce que bénir?

R. Bénir une chose, c'est la purifier et la consacrer à Dieu et aux cérémonies de la Religion. Pour expliquer l'usage des bénédictions dans l'Eglise, il faut savoir que le démon a vicié toutes les créatures, qu'il exerce sur elles sa maligne influence, par laquelle il en fait pour nous autant d'instruments de péché. C'est pour chasser le démon, purifier les créatures et les ramener à leur sainteté et à leur usage primitif que l'Eglise les bénit.

Q. D'où vient à l'Eglise le pouvoir de bénir les créatures?

R. C'est Dieu qui a donné à l'Eglise le pouvoir de bénir les créatures. Dans l'Ancien Testament, Moïse, les prophètes et les prêtres avaient ce pouvoir, et ils en faisaient un usage fréquent. Moïse bénit les eaux de Mara qui étaient amères, et elles devinrent douces. On bénissait la première gerbe des moissons et les prémices des fruits nouveaux. Dans le Nouveau Testament, Notre Seigneur a souvent béni les créatures; il a béni le pain et les poissons dont il nourrit le peuple dans le désert; il a béni les petits enfants. Les apôtres ont fait usage du même pouvoir, et les bénédictions ont souvent opéré des miracles. Héritière des apôtres et de Jésus-Christ, l'Eglise fait un usage fréquent des bénédictions.

Les formules dont elle se sert encore aujourd'hui remontent jusqu'aux premiers siècles. Ainsi, les créatures sont viciées par le démon depuis le péché originel : il faut qu'elles soient sanctifiées ; Dieu peut les sanctifier, et il en a donné le pouvoir à l'Eglise.

Q. Quels effet produisent les bénédictions de l'Eglise ?

R. Les effets produits par les bénédictions de l'Eglise sont généraux ou particuliers. Les effets généraux sont : 1° de soustraire l'objet bénit à l'empire du démon ; 2° de le séparer des choses communes et profanes ; 3° de lui donner la vertu d'exciter en nous des sentiments de foi, d'amour de Dieu et de religion. Les effets particuliers répondent aux différentes intentions de l'Eglise, et sont différents selon la chose qu'elle consacre et le but qu'elle se propose. Les bénédictions produisent leurs effets par leur propre vertu, et non par les dispositions de celui qui bénit.

Q. Quels lieux bénit l'Eglise ?

R. L'Eglise bénit non-seulement ses temples, mais encore la demeure de l'homme. Elle bénit aussi les cimetières, afin que tout ce qui touche l'homme soit saint. Elle a voulu nous donner une grande idée de nous-même, et nous apprendre à nous respecter, puisqu'elle veut que tout ce qui nous approche soit saint.

Q. Pourquoi place-t-on les cimetières près des églises ?

R. On place les cimetières près des églises : 1° afin de montrer que la Religion veille sur ses enfants défunts avec une grande sollicitude ; 2° afin de nous em-

pêcher d'oublier nos morts; 3° afin de nous inspirer de graves pensées lorsque nous venons à l'église; 4° afin de nous montrer l'union qui existe entre les trois églises du ciel, de la terre et du purgatoire.

Q. A qui est réservée la bénédiction du cimetière?

R. La bénédiction du cimetière est réservée à l'évêque. Plus nous devenons misérables et peu de chose, plus l'Eglise nous environne de respect, afin d'apprendre aux autres à nous respecter, et à nous-mêmes combien nous sommes grands. Voilà pourquoi la bénédiction du cimetière est réservée à l'évêque. Dans cette bénédiction, l'Eglise nous donne une vive image de la résurrection, afin de nous consoler et de nous faire envisager la mort comme un sommeil.

PRIÈRE.

O mon Dieu, qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir pris tant de soin pour me sanctifier et pour sanctifier toutes les créatures; faites-moi la grâce de bien comprendre les salutaires leçons que vous me donnez par toutes vos bénédictions.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même, pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'aurai un grand respect pour moi-même.*

VI[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Définition, division du temps. — Fêtes. — Leur objet sous les patriarches, sous Moïse, sous l'Evangile. — Fêtes des martyrs et des saints. — Supériorité des fêtes chrétiennes. — Leur beauté, leurs harmonies, leurs avantages sociaux. — Sanctification des fêtes.

Nous connaissons l'église et le cimetière, cette double demeure où s'accomplissent tous les mystères de la vie et de la mort. Que fait la Religion dans les temples? quelles fêtes s'y célèbrent? voilà les questions auxquelles il faut maintenant répondre. Mais, pour être comprise, la réponse à ces questions demande quelques explications préliminaires. Le *temps*, sa *division*, ce nom même de *fête*, veulent être connus.

Et d'abord, qu'est-ce que le temps? Si nous voulions définir le temps en lui-même, nous dirions avec un poëte célèbre : *Que le temps est l'image mobile de l'immobile éternité*[1]; mais tel n'est point notre objet : nous envisageons le temps dans ce qu'il est par rapport à l'homme déchu, c'est-à-dire à l'homme tel qu'il est aujourd'hui. Or, après le péché originel, Dieu pouvait traiter l'homme comme il avait traité les anges : il

[1] J.-B. Rousseau.

pouvait lui ôter le temps, et le précipiter avec la rapidité de l'éclair dans l'éternité du malheur. Grâces lui en soient rendues, il n'en usa pas de la sorte. Il voulut bien accorder à l'homme le temps, mais pourquoi? Pour faire pénitence. S'il ne la fait pas, il sera traité comme les anges rebelles. Lorsque le temps sera fini, il entendra de la bouche même du souverain Juge cette irrévocable sentence : *Retirez-vous de moi, maudits; allez au feu éternel, qui a été préparé pour le Démon et pour ses anges.* D'après cela, qu'est-ce que le temps aux yeux de la foi, c'est-à-dire de la vérité? Le temps, c'est le délai accordé par la justice divine à la race humaine pour faire pénitence. Oui, il en est ainsi : le temps, la vie est une pénitence perpétuelle; c'est l'oracle infaillible qui le proclame, d'accord avec la raison [1].

Que d'erreurs dissipées, que de systèmes renversés, que d'idées rectifiées, que de regrets peut-être, que de remords excités dans plus d'une âme par cette seule définition! que de vieillards à cheveux blancs apprennent ici qu'on peut mourir à cent ans sans avoir vécu un jour! Quand on réfléchit à cette définition, et qu'on jette un regard sur la face du monde, qu'on voit l'usage que les rois et les peuples, les savants et les ignorants, les riches et les pauvres font du temps, il

[1] Visum est autem sanctæ synodo, præcedenti doctrinæ de pœnitentiam adjungere ea quæ sequuntur de sacramento extremæ unctionis : quod non modo pœnitentiæ, sed et *totius christianæ vitæ* quæ *perpetua pœnitentia esse debet*, consummativum existima, tum est à patribus. Sess., XIV, 9.

y a de quoi se cacher le visage dans ses mains, et s'asseoir, comme Jérémie, pour pleurer sur les ruines de l'intelligence. Homme ! fils d'un coupable et coupable toi-même, tu n'as qu'un jour pour laver la tache qui souille ton âme, et ce jour, tu l'emploies à te souiller davantage ; roi déchu, tu n'as qu'un jour pour reconquérir ton trône, et ce jour, tu l'emploies à poursuivre des fantômes ; esclave du Démon, tu n'as qu'un jour pour briser son joug, et ce jour, tu l'emploies à river tes chaînes. Et voici la nuit qui vient, la nuit noire, profonde, immobile de l'éternité, où nul ne pourra plus agir ! et tu n'y penses pas !

Pour rappeler sans cesse l'homme à lui-même, l'Eglise a divisé le temps. Comme tout ce qui vient de l'Eglise catholique, cette division du temps porte un grand cachet de sagesse et d'utilité. En effet, l'année ecclésiastique se divise en trois parties : la *première*, qui comprend le temps de l'Avent jusqu'à Noël, nous retrace les quatre mille ans de préparations, les soupirs et les espérances du monde ancien, jusqu'au moment où les cieux entr'ouverts laissèrent descendre le Juste, le Désiré des nations. La *seconde*, qui s'étend depuis Noël jusqu'à l'Ascension, renferme toute la vie mortelle du Rédempteur. La *troisième*, enfin, qui commence à la Pentecôte et finit à la Toussaint, rappelle la vie de l'Eglise.

Ainsi cette division du temps, qui nous retrace toute l'histoire du monde et toute l'histoire du Christianisme, passée, présente et future, se termine par la fête du

ciel. En effet, tout conduit là : le ciel, voilà le dernier mot de toutes choses. Cette division, qui a passé dans les idées, dans le langage même, inspire à l'homme, sans qu'il s'en aperçoive, de saintes pensées, lui donne l'intelligence de lui-même et de sa vie, et exerce sur les mœurs des peuples une influence beaucoup plus salutaire qu'on ne pense. Si vous en doutez, les impies du dernier siècle, plus intelligents que vous, n'en doutaient pas. Dans leur fureur d'abolir le Christianisme, voyez quel empressement ils ont mis à supprimer cette division de l'année, afin d'éteindre les souvenirs qui s'y rattachent, pour lui substituer leur division et leur calendrier républicains. Le temps et la raison ont fait une prompte justice de cette folle tentative : on n'efface pas en un jour des idées de dix-huit siècles, surtout lorsque ces idées rappellent des événements qui embrassent l'histoire tout entière du genre humain. L'homme et le Christianisme sont tellement liés, que, pour abolir le second, il faudrait anéantir, puis recréer le premier.

Parmi les événements qui composent notre histoire, il en est de glorieux, il en est de tristes, il en est de consolants ; de tous l'Eglise consacre la mémoire. Mais, chose admirable ! dans les événements les plus tristes que la Religion offre à notre méditation, il y a toujours une place pour l'espérance, partant, pour la joie. Voilà pourquoi les jours où elle en célèbre l'anniversaire, elle les appelle *fêtes*.

Le mot fête veut dire jour heureux, jour agréable[1], et

[1] *Festus*, *festivus*. *Voy*. Ducange.

aussi jour d'assemblée solennelle. Il y a eu chez tous les peuples des jours de fêtes ou d'assemblées, soit civiles, soit religieuses. Comme elles étaient, ainsi qu'elles le sont encore généralement aujourd'hui, suivies d'un repas commun, de là est venu le mot de *festin*, qui signifie régal, repas de fête et de cérémonie. Dans le Christianisme même, les plus saints personnages ont été d'avis que le jeûne et les mortifications ne doivent pas avoir lieu les jours de fête ; qu'il convient, au contraire, de faire un *festin*, c'est-à-dire un repas plus somptueux qu'à l'ordinaire. Leur avis est confirmé par l'exemple même des anachorètes de la Thébaïde.

Nous entendons ici par fêtes les jours auxquels nous nous assemblons pour louer Dieu ; dans ce sens, les fêtes sont aussi nécessaires que les assemblées de religion. Jamais un peuple n'a eu de culte public, sans que les fêtes n'en aient fait partie ; nous les trouvons établies dès l'origine du monde.

Les Patriarches avaient leurs fêtes. Ils assemblent leur famille, tantôt sur la hauteur, à l'ombre du cèdre ou du palmier, tantôt devant la pierre du désert[1] ; ils se lavent, changent d'habits, se purifient, offrent des sacrifices à l'occasion des bienfaits qu'ils ont reçus de Dieu. Noé sauvé du déluge, Abraham comblé des bénédictions et des promesses de Dieu, Isaac assuré de la même protection, Jacob revenu de la Mésopotamie et mis à couvert de la colère de son frère, *fêtent* ces

[1] Gen., XXXV.

heureux événements en élevant des autels et en offrant des sacrifices.

Le Christianisme continuant, développant cette longue chaîne de traditions sacrées, a aussi ses fêtes ; nous en parlerons bientôt en détail.

L'objet principal des fêtes a varié suivant les temps : sous les Patriarches, dans la religion primitive, le principal objet des fêtes était d'inculquer aux hommes l'idée d'un seul Dieu créateur et gouverneur du monde, père et bienfaiteur de ses créatures ; dans la religion juive, elles étaient destinées à réveiller le souvenir d'un seul Dieu législateur, souverain maître et protecteur spécial de son peuple ; dans le Christianisme, elles nous montrent un Dieu sauveur et sanctificateur des hommes, duquel tous les desseins tendent à notre salut éternel. Ainsi, rien ne sert mieux que les fêtes à nous marquer l'objet direct du culte religieux sous les trois époques successives de la révélation; on dirait de magnifiques flambeaux placés sur la route des siècles pour montrer aux générations qui suivent le point précis où en était le développement de la vérité dans les générations qui précèdent.

Un autre objet des fêtes est de fixer, en les rappelant chaque année, les événements mémorables de la Religion. Et quels événements que ceux qui étaient rappelés aux Juifs par les fêtes de Pâques, de la Pentecôte et des Tabernacles ! Quels événements ne rappellent pas aux Chrétiens ces mêmes jours, et l'Ascension, et l'Assomption, et Noël, et tant d'autres ! Toute

l'histoire du genre humain est comme tracée à grands traits dans les fêtes religieuses. Les Juifs perpétuaient aussi par des fêtes des événements moins importants : la délivrance de Béthulie par Judith, la délivrance des Juifs par Esther, furent l'objet de fêtes perpétuelles.

Il en a été de même dans le Christianisme : dès l'origine, on célébra la fête des martyrs. Selon la manière de penser de nos pères dans la foi, la mort d'un martyr était pour lui une victoire, pour ses frères un modèle, pour la religion un triomphe. Le sang de ce témoin cimentait l'édifice de l'Eglise : on solennisait le jour de sa mort, on s'assemblait à son tombeau, on y célébrait les saints mystères ; les fidèles ranimaient leur foi et leur courage par son exemple. Dès le commencement du second siècle, nous le voyons par les actes du martyre de saint Ignace et de saint Polycarpe, et nous ne pouvons pas douter que l'on n'ait fait la même chose à Rome, immédiatement après le martyre de saint Pierre et de saint Paul. En effet, le témoignage des Apôtres et de leurs Disciples, scellé de leur sang, était trop précieux pour ne pas le remettre continuellement sous les yeux des fidèles. Les mêmes motifs qui ont fait établir les fêtes des martyrs, ont donné naissance aux fêtes des *confesseurs*, c'est-à-dire des saints qui, sans avoir souffert la mort, ont édifié l'Eglise par l'héroïsme de leurs vertus. Leur vie est un glorieux témoignage à la sainteté du Christianisme ; elle montre que la morale évangélique n'est impraticable pour per-

sonne. Quelle leçon plus utile à consacrer par une fête perpétuelle !

Ce qui précède nous fait comprendre la supériorité des fêtes chrétiennes sur les fêtes judaïques et patriarcales. Dans celles-ci on honorait de grands événements sans doute ; mais tout grands qu'ils sont, ils n'étaient que l'ombre d'événements plus grands encore. Que conclure de là ? sinon que nos dispositions pour les célébrer doivent être bien plus parfaites que celles des Juifs et des patriarches.

Que dirons-nous de la beauté de nos fêtes, c'est-à-dire de leur harmonie avec les saisons où elles se célèbrent, avec les mystères qu'elles rappellent, et avec les besoins de notre cœur ? Il est bien à plaindre celui qui est insensible à l'admirable succession de nos solennités ! Otez nos fêtes, et voyez quelle monotonie règne dans le cours de l'année ! comme tout devient ennuyeux, insipide dans la succession des jours et des saisons ! Essayez d'intervertir l'ordre dans lequel on les célèbre, et vous verrez quelle profonde sagesse en a déterminé l'époque.

Pour en citer quelques exemples, placez la fête de Pâques ou de la résurrection en automne, alors que tout dans la nature présente l'image de la mort, et les jours qui diminuent, et les arbres qui se dépouillent, et les feuilles desséchées qui roulent emportées par l'aquilon comme la poussière des tombeaux, et l'horizon qui se charge de nuages et qui s'assombrit, que vous en semble ? n'y a-t-il pas là un contraste choquant, et

une difficulté extrême d'entrer dans l'esprit de la solennité? De même encore, célébrez la Fête-Dieu au mois de janvier, et dites-moi si vous sentirez naître dans vos cœurs ces sentiments d'allégresse que doit inspirer le triomphe de l'Homme-Dieu? Au contraire, supposez qu'au lieu de se célébrer en hiver, la fête de Noël se célèbre dans les beaux jours de l'été : ne sentez-vous pas aussitôt s'affaiblir cette piété compatissante pour le nouveau-né de Béthléem? Quelle difficulté d'exciter dans notre cœur, au milieu des chaleurs brûlantes, ces sentiments si vifs pour ce petit enfant transi de froid? Replacez Noël au 25 décembre, et vous éprouvez comme malgré vous cette tendre pitié pour l'enfant divin qui naît au milieu d'une longue nuit d'hiver, dans une grotte humide, ouverte de toutes parts au souffle glacé de l'aquilon. Ne vous en étonnez pas : dans la première supposition, il y a désaccord entre la fête et la saison; dans la seconde, l'harmonie existe, l'ordre est rétabli, les obstacles disparaissent, et, sans peine, le cœur éprouve tout ce qu'il doit éprouver [1].

Descendez encore plus avant dans ces mystérieuses harmonies, et vous verrez que, dans le cours d'une année, il n'est pas un besoin de notre cœur que la succession de nos fêtes ne satisfasse. Ainsi est fait le cœur de

[1] Pour que cette observation soit juste, il n'est pas nécessaire que la même harmonie règne dans tous les climats ; la figure de la terre et le mouvement du soleil la rendent impossible. Certains peuples ont l'été pendant que nous avons l'hiver; il suffit que cette harmonie soit parfaite au centre de la catholicité : là se trouve la perfection des rapports.

l'homme : il ne peut pas, il ne veut pas éprouver toujours le même sentiment ; la variété le fait vivre, la monotonie le tue ; on dirait un luth qui ne résonne bien que lorsque toutes les cordes en sont habilement touchées. Il nous faut en effet tour à tour le sentiment de l'espérance, de la foi, de la sainte tristesse, de la joie, de l'allégresse et de l'amour, quelques sourires et beaucoup de larmes ; il nous faut surtout une grande variété de motifs pour exciter en nous l'amour et la pratique des différentes vertus. Or, étudiez bien l'enchaînement des trois parties de l'année ecclésiastique, la succession de nos fêtes, et dites s'il est dans la Religion une seule vertu qui, dans une année, ne soit proposée à notre imitation avec son motif propre ? une seule fibre dans notre cœur qui ne soit remuée ? Malheur ! malheur ! à ceux qui ne distinguent les saisons que par les sensations du chaud et du froid, et pour qui toutes nos harmonies religieuses ne sont que comme si elles n'étaient pas ! cette insensibilité morale, cette paralysie spirituelle est plus qu'un malheur, c'est une punition ; la punition de ceux qui, s'étant rendus semblables aux animaux par leurs appétits, ont mérité de ne plus connaître la vie que par des sensations grossières [1].

Nos fêtes chrétiennes ont encore d'autres avantages ; elles intéressent au plus haut degré le bien-être matériel de l'homme et la paix de la société. Tant il est vrai, de l'aveu même des impies, que la

[1] Homo cum in honore esset, non intellexit : comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. Ps. 48.

Religion, qui ne semble avoir pour but que la félicité de l'autre vie, est encore le meilleur moyen de nous rendre heureux dès celle-ci ! « Que doit-on penser, demande Jean-Jacques Rousseau, de ceux qui veulent ôter au peuple ses fêtes, comme autant de distractions qui le détournent de son travail ? Cette maxime est barbare et fausse. Tant pis si le peuple n'a de temps que pour gagner son pain ; il lui en faut encore pour le manger avec joie, sans quoi il ne le gagnera pas longtemps. Ce Dieu juste et bienfaisant, qui veut qu'il s'occupe, veut aussi qu'il se délasse. La nature lui impose également l'exercice et le repos, le plaisir et la peine. Le dégoût du travail accable plus les malheureux que le travail même. Voulez-vous rendre un peuple actif et laborieux ? donnez-lui des fêtes... Des jours ainsi perdus feront mieux valoir les autres. »

Mais quelles fêtes donnerez-vous au peuple pour le rendre plus actif et plus laborieux ? des fêtes civiles ? mais elles ne sont et ne peuvent être que pour les habitants des grandes cités : les dépenses qu'elles entraînent, les préparatifs qu'elles demandent, les rendent impossibles dans les campagnes. Si vous n'avez que des fêtes civiles, vous condamnez à n'avoir jamais de fêtes ceux à qui la continuité du travail et des privations les rend le plus nécessaires. Des fêtes civiles ? mais aujourd'hui, divisés comme nous sommes par des haines politiques, les fêtes civiles blessent et humilient une partie des populations : le triomphe des vainqueurs exaspère les vaincus.

Laisserez-vous aux peuples le soin de se procurer des fêtes? mais le peuple, et par peuple j'entends les riches aussi bien que les pauvres, ceux qui habitent des palais comme ceux qui dorment sous le chaume, le peuple ira les demander à la débauche. Vous verrez les uns passant tour à tour de la table au théâtre, se ruiner en folles prodigalités; vous verrez les autres s'ensevelir dans les tavernes, s'y dégrader, s'y abrutir, et, dévorant en quelques heures la subsistance de leur famille pendant une semaine entière, condamner leurs enfants et leurs épouses à la faim et aux larmes. Ce mouvement déréglé, une fois établi, fera chaque jour de nouveaux progrès. Les salles de spectacle, les cafés, les écoles du vice, les lieux de débauche de toute espèce se multiplieront; une fausse politique, un intérêt sordide et un fonds d'irréligion, persuaderont que ces établissements pestilentiels sont devenus nécessaires. Les bons citoyens, les artisans honnêtes s'en plaindront; ils ne pourront plus retenir dans les ateliers les apprentis ni les garçons : gémissements inutiles! au peuple il faut des fêtes.

Vous lui avez ôté les seules qui lui convenaient, parce qu'elles seules pouvaient le rendre plus actif et plus laborieux, par conséquent plus moral; vous l'avez tourné en dérision lorsqu'il y assistait; vous l'en avez dégoûté, il en a cherché d'autres; et maintenant ce peuple immoral, mécontent, inquiète votre sommeil et trouble vos jouissances, en attendant qu'il vous paie par le pillage et la violence vos leçons d'impiété :

tant pis pour vous. Et quelles étaient donc ces fêtes, les seules qui convenaient au peuple? ce sont les fêtes religieuses.

D'abord tous peuvent y prendre part; pas plus que ceux des villes, les habitants des campagnes n'en sont exclus; elles ne sont onéreuses ni au riche, ni au pauvre; souvent ils se font une gloire et un plaisir de contribuer volontairement à leur magnificence. Ici nul n'est froissé; ce n'est ni le triomphe, ni la défaite des autres qu'on célèbre; on ne connaît point de partis dans nos temples; les enfants n'ont plus de haine quand ils sont ensemble dans le giron de leur mère : s'il y a des larmes, ce sont des larmes de joie ou de repentir. Les concerts profanes, les danses voluptueuses des théâtres, les vociférations de la lubricité, les emportements de la fureur, les rixes de la débauche, sont remplacés par de saints cantiques, de magnifiques et touchantes cérémonies. Les passions se taisent, l'âme reprend sa vigueur; l'homme, heureusement délassé, y devient plus actif, plus dispos au travail, parce qu'il y devient meilleur.

Oui, rendre l'homme meilleur, c'est-à-dire plus moral, tel est le grand avantage, l'avantage exclusif des fêtes religieuses; elles rassemblent les hommes aux pieds des autels du Seigneur, cimentent entre eux la paix et la fraternité, rappellent le souvenir des faits sur lesquels la Religion est fondée, et qui sont autant de bienfaits de Dieu. Par conséquent elles rendent les hommes reconnaissants envers le Seigneur, humains et charitables en-

vers leurs frères; elles leur proposent de grands modèles, des saints de tout âge, de tout rang, de toute profession, qui, ayant été ce que nous sommes, faibles et tentés, nous disent du haut du ciel qu'il ne tient qu'à nous d'être un jour ce qu'ils sont. Si vous dites que ces belles leçons, données au milieu du spectacle, tour à tour majestueux, gracieux ou terrible de nos cérémonies, sont tout à fait inutiles, il faut désespérer de l'humanité.

En instituant des fêtes, l'Eglise a donc procuré le bien de la société autant que celui des particuliers; car, dans un Etat policé, la Religion, les mœurs, les vertus sociales ne sont pas moins nécessaires que la subsistance, l'argent, le travail, le commerce; il faut des hommes et non des brutes ou des automates. Or, connaissez-vous un meilleur moyen d'avoir des hommes et des citoyens que la Religion? et dans quelle circonstance la Religion a-t-elle plus d'empire que dans nos solennités?

Autrefois on se plaignit de la multitude des fêtes, et voilà qu'on les a presque toutes supprimées, du moins en France. Qu'y avons-nous gagné? l'ouvrier, le laboureur en a travaillé quelques jours de plus, mais en est-il devenu plus heureux? Hélas! non; il n'y a rien gagné, même pour son travail; car il passe aujourd'hui en débauche plus de jours qu'il n'en passait à l'église, alors que toutes les fêtes existaient ; il y a même une différence à son désavantage : nos jours de fête ne lui coûtaient rien, tandis que les jours de libertinage lui coûtent son argent et sa santé.

L'Eglise avait donc été bien sage, bien maternelle en multipliant ses solennités. Non, jamais elle ne fit de son pouvoir un usage plus utile; heureux du moins si nous savons profiter des fêtes qu'on a bien voulu nous laisser! Pour cela il faut les sanctifier, et pour les sanctifier entrer dans l'esprit de la solennité; mais, qu'est-ce donc que l'esprit d'une solennité? c'est l'intention que l'Eglise s'est proposée en l'instituant; il faut bien la connaître afin de la remplir, et de pénétrer notre âme des dispositions analogues. Tantôt c'est une vertu qui nous est commandée; tantôt c'est un sentiment qu'il faut ranimer : toujours il y a une chose à *croire* et une à *imiter*. Laissons-nous aller aux impressions de la grâce, et le Saint-Esprit nous dira tout ce que nous devons faire pour célébrer nos fêtes de manière à ce qu'elles deviennent le gage de la fête éternelle dont elles sont une faible image. Une neuvaine préparatoire est un des meilleurs moyens que nous puissions employer pour nous disposer, comme la réception fervente du Sauveur est le moyen de profiter des grâces que Dieu répand ces jours-là avec plus d'abondance. Puisse-t-il en être ainsi pour tous ceux qui liront ces lignes[1] !

[1] Sur les matières traitées dans cette quatrième partie du Catéchisme, voyez les ouvrages suivants que nous avons consultés : Saint Justin, ses *deux Apologies ;* Tertullien, *l'Apologétique, les Prescriptions, de la Couronne du soldat ;* Clément d'Alexandrie, les *Stromates* et le *Pédagogue ;* saint Augustin, *la Cité de Dieu, de la* Genèse *à la lettre*, et *les livres contre Fauste ;* Innocent I, sa *Lettre à Decentius; les Constitutions apostoliques;* Isidore de Séville, *des Offices ecclésiastiques ;* Durand, évêque de Mende, *Rationale divinorum officiorum ;* on disait de cet ouvrage : *Cæteri*

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi des fêtes pour me rappeler vos bienfaits et me porter plus efficacement à la vertu.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je me préparerai aux fêtes par une neuvaine.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Qu'est-ce que le temps?

R. Depuis le péché originel le temps est le délai accordé par la justice divine à l'homme coupable pour faire pénitence. C'est pour cela que le concile de Trente dit que la vie chrétienne doit être une pénitence conti-

libri utiles, iste necessarius; Duranti, premier président du parlement de Toulouse, son excellent ouvrage *de Ritibus Ecclesiæ catholicæ;* le cardinal Bona, *Rerum liturgicanum, libri duo;* Boldetti, chanoine de Sainte-Marie, *in Transtevere: Osservazioni sopra i cimiteri de' santi martiri ed antichi cristiani de Roma;* in-fol.; le P. Mamachi, Dominicain, *Dei Costumi dei primitivi Cristiani; Antichità cristiane;* Le Brun, *Cérémonies de la messe, Liturgies de toutes les églises;* Thomassin, *Traité des fêtes;* Baillet, *Fêtes mobiles;* Bergier, *Dictionnaire de théologie;* Jauffret, *du Culte public;* M. Raoul Rochette, *Tableau des Catacombes;* M. Thirat, *Esprit des cérémonies de l'Eglise; Rituel romain,* et plusieurs autres, etc., etc.

nuelle. Ceux qui ne profiteront pas bien du temps entendront de la bouche du souverain Juge cette sentence : *Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel qui a été préparé pour le Démon et pour ses anges.* On n'en profite pas bien quand on l'emploie à offenser Dieu.

Q. Comment se divise le temps de l'année ?

R. Le temps de l'année est divisé pour l'Eglise en trois parties : la *première* comprend l'Avent, et nous rappelle les quatre mille ans pendant lesquels le Messie fut attendu ; la *seconde* s'étend depuis Noël à l'Ascension, et comprend toute la vie mortelle de Notre-Seigneur ; la *troisième* commence à la Pentecôte et finit à la Toussaint ; elle renferme la vie de l'Eglise. L'année ecclésiastique se termine par la fête de la Toussaint ou du Ciel, parce que le Ciel est le but de tous les travaux de Notre-Seigneur, de tous les enseignements de l'Eglise et de toute notre vie.

Q. Qu'est-ce que les fêtes ?

R. Le mot fête veut dire réjouissance, assemblée de religion. Il y a eu des fêtes depuis le commencement du monde ; il y en avait sous les Patriarches, sous la loi de Moïse, comme dans le Christianisme.

Q. Quel est le premier objet des fêtes ?

R. Le premier objet des fêtes est de nous rappeler les principaux événements de la Religion, tels que la naissance, les miracles, la mort, la résurrection, l'ascension de Notre-Seigneur, la descente du Saint-Esprit.

Q. Quel est le second ?

R. C'est de fixer tous ces événements et d'exciter en nous la reconnaissance pour les bienfaits de Dieu. Les fêtes des saints ont pour but de nous remettre devant les yeux leurs vertus et la récompense dont ils jouissent.

Q. Quels sont les avantages des fêtes?

R. Les avantages des fêtes sont d'abord de nous porter à la reconnaissance envers Dieu et à l'imitation des Saints; ensuite d'exciter dans notre cœur les différentes vertus que nous sommes obligés de pratiquer plus particulièrement dans chaque saison de l'année. Les fêtes servent aussi à nous délasser de nos travaux, et à les rendre utiles en nous apprenant à les sanctifier.

Q. Comment faut-il sanctifier les fêtes?

R. Pour sanctifier les fêtes, il faut bien entrer dans leur esprit, c'est-à-dire bien comprendre l'intention que l'Eglise s'est proposée en les instituant, et tâcher d'exciter dans notre cœur les sentiments que la fête doit nous inspirer. Un bon moyen de sanctifier les fêtes, c'est de s'y préparer par une neuvaine, et de recevoir avec ferveur les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi des fêtes pour me rappeler vos bienfaits et me porter plus efficacement à la vertu.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute

chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je me préparerai aux fêtes par une neuvaine.*



VII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Dimanche. — Son histoire. — Son objet. — Dimanche chez les premiers Chrétiens. — Prière en commun, Office. — Origine de l'Office divin. — Différentes heures de l'Office. — Leur harmonie avec Dieu, l'homme et le monde.

La première de toutes les fêtes chrétiennes, c'est le dimanche. En voici l'histoire. Dieu ayant créé le monde en six jours, se reposa le septième. Il le sanctifia et commanda aux hommes de le sanctifier aussi. « Souvenez-vous, leur dit-il, de sanctifier le jour du sabbat. Vous ne ferez ce jour-là aucun travail, ni vous, ni vos enfants, ni vos serviteurs, ni vos servantes, ni votre bétail, ni l'étranger qui se trouve parmi vous, afin qu'ils se reposent aussi bien que vous. Souvenez-vous que vous avez servi vous-même en Egypte, et que Dieu vous en a tirés par sa puissance ; c'est pour cela qu'il vous ordonne le jour du repos[1]. »

Ainsi le repos du sabbat au septième jour fut ordonné aux Juifs non-seulement par motif de religion, mais encore par principe d'humanité. Ce double motif subsiste dans l'institution du dimanche. Le repos de l'âme et du corps, le bien de l'homme tout entier, tel est

[1] Deuter., v, 14.

l'objet de l'institution du *jour du Seigneur* qui peut à juste titre être appelé aussi le *jour de l'homme*. L'impiété s'est montrée cruellement absurde quand, supprimant le dimanche, elle a voulu calculer les forces des ouvriers comme celles des bêtes de somme; quelque robuste qu'il soit, l'homme a besoin de repos; tous les peuples l'ont senti, et tous ont établi des jours pour satisfaire à cette nécessité. Le septième est le plus convenable. « On sait maintenant par expérience que le cinq est un jour trop près, et le dix un jour trop loin pour le repos. La terreur qui pouvait tout en France, n'a jamais pu forcer le paysan à remplir la *décade*, parce qu'il y a impuissance dans les forces humaines, et même, comme on l'a remarqué, dans la force des animaux. Le bœuf ne peut labourer neuf jours de suite; au bout du sixième ses mugissements semblent demander les heures marquées par le Créateur pour le repos général de la nature. Les paysans disaient : Nos bœufs connaissent le dimanche, et ne veulent pas travailler ce jour-là [1]. »

Nous avons dit que le repos du septième jour rappelait l'existence du Dieu créateur du monde. Or, après l'extinction du Paganisme et de l'idolâtrie, il n'a plus été nécessaire de continuer à célébrer le sabbat ou le repos du septième jour en mémoire de la création; la croyance d'un seul Dieu créateur ne pouvait plus se perdre; mais il a été très-important de consacrer par un monument éternel le souvenir du grand

[1] *Génie du Chr.*, 4 part.

miracle qui sert de fondement au Christianisme, la résurrection de Jésus-Christ.

L'établissement du dimanche rend ce fait incontestable et toujours vivant aux yeux de toutes les générations. En effet, ce sont les témoins mêmes de l'événement qui ont établi la fête qui en consacre le souvenir et l'époque ; qui la font célébrer sur le lieu même où il est arrivé par des milliers d'hommes qui ont pu vérifier par eux-mêmes la vérité ou la fausseté du fait, et en prendre toutes les informations possibles. A moins que tous n'aient été saisis de la plus inconcevable démence, auraient-ils pu se résoudre à rendre, par une cérémonie publique, répétée tous les huit jours, témoignage d'un fait imaginaire ou dont ils n'auraient pas été bien convaincus ? Ajoutez que pour assister à cette cérémonie et pour la pratiquer, il a fallu pendant trois cents ans s'exposer aux tourments et à la mort.

Le dimanche est donc une preuve toujours vivante de la résurrection de Notre-Seigneur[1]. Voici de quelle manière les premiers Chrétiens célébraient ce grand jour. Transportons-nous par la pensée à dix-huit siècles, entrons dans une de ces Catacombes illuminées par une foule de petites lampes suspendues à la voûte, ou attachées aux parois : autour de ces tombeaux de martyrs, qu'allons-nous voir ? qu'allons-nous entendre ? Saint Justin va nous expliquer toutes les cérémonies du dimanche primitif.

[1] *Voy.* dans la seconde partie de cet ouvrage ce que nous disons du dimanche, leçon XXVIII.

« Le jour du soleil, c'est ainsi que les Païens nommaient le dimanche[1], tous ceux qui demeurent à la ville ou à la campagne s'assemblent en même lieu. On commence par lire les écrits des Apôtres ou des Prophètes, autant que le temps le permet. La lecture finie, celui qui préside fait un discours à l'assemblée pour l'instruire et pour l'exhorter à mettre en pratique les sublimes maximes de vertu et de religion qu'elle vient d'entendre. Ensuite nous *nous levons* [2] tous pour faire notre prière en commun. Nous prions pour nous-mêmes, et pour ceux qui sont alors baptisés, et pour tous les hommes de quelque nation qu'ils soient, afin qu'ils arrivent à la connaissance de la vérité, qu'ils mènent une vie sainte, pleine de bonnes œuvres, qu'ils observent les commandements du Seigneur et parviennent enfin à la gloire éternelle. Les prières finies, nous nous saluons par le baiser de paix.

» Ensuite on présente à celui qui préside du pain et une coupe de vin et d'eau. Les ayant pris, il rend gloire au Père par le nom du Fils et du Saint-Esprit, et lui fait une longue action de grâces pour ces mêmes dons dont il nous a gratifiés. Les prières et l'action de grâces terminées, tout le peuple assistant dit à haute voix

[1] On lit dans l'Epître catholique de saint Barnabé : « Nous passons dans la joie le jour du dimanche auquel Jésus est ressuscité des morts » : *Diem dominicam in lætitia agimus, in quo Jesus resurrexit a mortuis*. x, 15. —Tertullien : « Nous défendons de jeûner le jour du dimanche : *Die dominico jejunium nefas ducimus. De Coron.*, 3 ; et dans l'*Apologét.*, n. 16.

[2] Les premiers chrétiens priaient debout le dimanche en mémoire et en signe de la résurrection.

amen, mot hébreu qui veut dire : ainsi soit-il. Alors ceux que nous appelons diacres distribuent à chacun des assistants le pain, le vin et l'eau consacrés par l'action de grâces, et en portent aux absents.

Nous appelons cette nourriture *Eucharistie ;* et il n'est permis à personne d'y participer, s'il ne croit la vérité de notre doctrine, s'il n'a été lavé par la rémission des péchés et la nouvelle vie, et s'il ne vit conformément aux préceptes de Jésus-Christ. Car nous ne les prenons pas comme un pain commun et comme un breuvage ordinaire, mais comme la chair et le sang de notre Sauveur. Car nous avons appris que par l'efficace de la prière eucharistique, qui contient la parole même du Sauveur, ce pain et ce vin deviennent la chair et le sang de ce même Jésus qui a été fait chair pour notre salut. En effet, les Apôtres nous ont appris dans les mémoires qu'ils nous ont laissés et qu'on nomme *Evangiles*, que Jésus-Christ leur avait ordonné d'en user ainsi, lorsqu'ayant pris le pain et ayant rendu grâces, il dit : *Faites ceci en mémoire de moi : ceci est mon corps ;* et qu'ayant pris pareillement la coupe et rendu grâces, il dit : *Ceci est mon sang.*

» Ensuite nous nous rappelons ces choses en mémoire les uns des autres. Ceux qui ont du bien soulagent tous les pauvres ; et nous sommes toujours de cœur les uns avec les autres. En toutes ces offrandes, nous bénissons le Créateur de toutes choses, par son Fils Jésus-Christ et par le Saint-Esprit. Les aumônes, que cha-

cun fait avec la plus grande liberté, sont remises entre les mains de celui qui préside et qui est chargé d'assister les veuves, les orphelins, les étrangers, les malades, tous ceux en un mot qui sont dans les larmes pour quelque cause que ce soit [1].

» Nous avons coutume de nous assembler le jour du soleil, parce que c'est le jour auquel Dieu commença de créer le monde ; que c'est ce même jour que Jésus-Christ notre Sauveur est ressuscité, qu'il est apparu à ses Apôtres, et leur a enseigné ce que nous venons de mettre sous vos yeux [2]. »

Est-ce l'histoire du dimanche au second siècle du Christianisme que nous venons d'entendre, ou bien l'histoire du dimanche telle que nous la voyons encore au dix-neuvième siècle? Est-ce le tableau d'une Catacombe ou d'un temple catholique que nous venons de voir ? C'est l'un et l'autre. Voyez-vous, Chrétiens, comment l'Eglise votre mère imprime le cachet de l'immortalité à tout ce qu'elle touche? Ce que faisaient vos pères, ne

[1] Quatre-vingts ans après saint Justin, Tertullien disait encore : « Des vieillards recommandables président ; chacun de nous apporte chaque mois son modique tribut, lorsqu'il le veut et comme il le veut, en raison de ses moyens : car personne n'y est obligé, tout est volontaire. C'est là comme un dépôt de piété qui ne se consomme point en repas ni en stériles dissipations : il s'emploie à la nourriture des indigents, aux frais de leur sépulture, à l'entretien des pauvres orphelins, des domestiques épuisés par l'âge, des naufragés. Qu'il y ait des chrétiens condamnés aux mines, relégués loin de leur patrie, ou détenus dans les prisons uniquement pour la cause de Dieu, on pourvoit à leur subsistance. » (Apologét., XXXIX.)

[2] Apol., *voy*. Mamachi, t. I, 287.

le faites-vous pas encore aujourd'hui de même? Tous les souvenirs du dimanche primitif ne sont-ils pas conservés parmi nous? A nos grand'messes, ne retrouve-t-on pas ces *prières en commun*, ces lectures des *livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament*, ces *instructions* pour nous *exhorter à la vertu*, ce pain *distribué aux fidèles*, ces *dons faits aux pauvres et aux captifs*? Si de superbes esprits dédaignent une *grand'-messe*, c'est qu'ils ne savent pas tout ce qu'elle rappelle de vieilles mœurs et de saintes coutumes. Chose admirable! il n'y a pas dans toute la chrétienté un village, un petit hameau, qui ne puisse offrir tous les huit jours, aux savants et aux érudits, des réminiscences de l'antiquité, des souvenirs des Césars, du Cirque, des Catacombes et des martyrs [1].

Les *prières en commun* de nos pères dans la foi nous donnent lieu de parler ici de l'*office divin*, c'est-à-dire de la véritable *prière en commun* du christianisme.

Quoique les fidèles ne récitent plus l'office, cependant ils y assistent au moins tous les dimanches. Ils en récitent même une partie, *Vêpres*, par exemple, et quelquefois *Complies*. Leur foi, leur piété, leur respect pour toutes les prières et les usages de l'Eglise, ne peuvent que gagner beaucoup à en connaître le sens et la raison.

L'origine de l'office divin, et les différentes heures dont il se compose, voilà ce que nous allons succes-

[1] Tableau poétiq. des fêtes chr., par le vicomte Walsh.

sivement expliquer. Cette partie du culte catholique est aussi intéressante qu'elle est peu connue.

Origine de l'office divin. Tous les hommes ont prié, et prié en commun. Les premiers Chrétiens surtout aimaient à se réunir pour offrir à Dieu le sacrifice de leurs lèvres. A leurs oreilles retentissaient encore ces paroles du divin maître : *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux.* Persécutés, poursuivis comme des brebis innocentes par des loups cruels, ils cherchaient la force et la constance qui leur étaient si nécessaires, en mettant leurs cœurs, leurs vœux et leurs prières en commun avec leurs frères, comme ils partageaient avec eux leur fortune et leurs périls.

La nuit comme le jour, des heures étaient réglées pour la prière. L'auteur des *Constitutions apostoliques* ordonne aux fidèles de prier le matin, à la troisième heure, à la sixième, à la neuvième, le soir et à minuit [1]. Saint Jérôme écrivant à une grande dame sur l'éducation de sa fille, lui dit : « Mettez auprès d'elle une vierge d'un âge mûr, modèle de foi et de pudeur, qui lui apprenne et l'habitue par son exemple à se lever *la nuit* pour prier et chanter les psaumes ; *le matin*, les hymnes sacrées ; *à tierce, à secte, à none*, à continuer le combat, comme une héroïne de Jésus-Christ, et *vers le coucher du soleil*, à allumer son flambeau, comme une

[1] Precationes fiant mane, tertia hora, sexta, nona, et vespere, atque ad Galli canticum. Lib. 8, c. 34. Durantus, lib. 3, c. 11, p. 733.

vierge sage, et offrir le sacrifice du soir [1]. » Le même Saint nous assure, dans ses Lettres, que le moissonneur chrétien accompagnait ses travaux du chant des psaumes, et que le vigneron taillant sa vigne répétait les cantiques de David [2].

Les moines d'Egypte et de la Thébaïde, les solitaires de l'Orient, de la Palestine et de la Mésopotamie, dans chaque monastère, se réunissaient plusieurs fois le jour pour réciter des psaumes et chanter des hymnes à la gloire du Seigneur. Saint Augustin, s'adressant à son peuple, lui dit : « Mes chers frères, je vous en prie, levez-vous de meilleure heure pour assister aux veilles ; venez avant tout à l'office de tierce, sexte et none ; que personne ne s'exempte de cette œuvre sainte, à moins qu'il n'en soit empêché par quelque infirmité, par quelque service qu'il rende au public, ou par une grande nécessité [3]. »

La réunion de toutes ces prières se nomme l'*office divin*, parce que c'est un *devoir* qu'on rend à Dieu pour l'adorer, pour le remercier et lui demander ses grâces.

On voit, par ce qui précède, que l'office, tel à peu près qu'il existe aujourd'hui, remonte à la plus haute antiquité. Héritière des traditions anciennes, l'Eglise l'a établi pour perpétuer ces cantiques sacrés dont reten-

[1] Ad Lætam, epist. 7, *de Instit. filiæ.*
[2] Ad Marcell.
[3] Serm. 1, *Feriæ quartæ*, 56, *de Tempore.* Voy. aussi saint Basile, *Homil. in martyr. Julittam*

tirent et le temple de Jérusalem, et les échos du Sinaï, et les rivages de la mer Rouge : elle a voulu aussi faciliter aux Chrétiens l'exercice de la prière.

Différentes heures de l'office. Ici encore une tradition de trois mille ans. David disait au Seigneur : *Je chante vos louanges sept fois le jour ;* que l'office divin se divise en sept parties, qu'on nomme *heures,* parce qu'elles se récitent à sept heures différentes de la nuit et du jour. Voici le nom de ces différentes heures : *Matines, prime, tierce, sexte, none, vêpres* et *complies.* Cette division est de la plus haute antiquité [1]. Les *laudes*, qu'on compte quelquefois pour une huitième heure, font partie des matines ou de l'office de la nuit.

C'est donc sur la vénérable autorité d'une tradition de trois mille ans qu'est établie la division de l'office en sept heures, adoptée par l'Eglise. Mais cette tradition elle-même, sur quoi repose-t-elle ? Sur les admirables harmonies du nombre sept avec Dieu, l'homme et le monde.

1° Le nombre sept est celui des dons du Saint-Esprit. «L'antique serpent, dit là-dessus saint Jérôme, chassé du cœur humain, revient avec sept démons plus méchants que lui ; impossible à nous de lui résister, si nous ne sommes fortifiés par les sept dons du Saint-Esprit. C'est pour les obtenir que nous prions sept fois le jour [2]. »

[1] Isidor., lib. 1, *de Eccles. offic.;* Raban Maur., lib. 2, *de Instit. cleric.* Basile, lib. 1, *de Instit. monach.* Hieron, *in Exposit. psal.* 118. Cassian., lib. 3, *de Instit. cœnobit*, c. 4.

[2] Hier., *in Job*, cap. 38.

2° Le nombre sept est celui des sept péchés capitau C'est pour les éviter, ou pour nous relever si nous les avons commis, que nous prions sept fois le jour. 3° Tous les besoins spirituels et temporels du genre humain sont au nombre de sept, renfermés dans les sept demandes du *Pater*. C'est pour obtenir l'objet de chacune de ses demandes que nous prions sept fois le jour. 4° Le nombre sept est celui des jours de la création et du repos de Dieu. C'est pour nous rappeler cette grande semaine qui vit sortir le monde du néant, et nous exciter à remercier Dieu de chaque partie de la création, afin qu'usant bien des créatures, nous parvenions au saint repos de l'éternité, que nous prions sept fois le jour. Les raisons de cette division septenaire de la prière existaient déjà il y a trois mille ans. Voilà le fondement de cette vénérable tradition, et la preuve de la profonde sagesse de l'Eglise catholique.

Rêveries que tout cela, diront peut-être les hommes légers, inaccoutumés à réfléchir. Rêveries tant qu'il vous plaira : nous aimons mieux rêver avec saint Jérôme, saint Basile, saint Augustin, Varron, que de raisonner avec vous [1].

Pour se faire une idée de l'excellence de l'office divin, il suffit de savoir de quoi il se compose. C'est un

[1] Voyez encore, sur les autres harmonies du nombre sept, saint Basile, *Homil.* 2, *in Hexaœm.;* Grég. Naz., *Orat.*, 94, *in sanct. Pentecost.;* et Aug., *de Civit. Dei*, lib. 11, c. 37; *de Gen. lit.* 1 *contr. Manich.*, lib. 1; Varro, lib. 1, *Eorum qui inscribuntur hebdomades*, etc., etc.

abrégé [1] de tout ce qu'il y a de plus beau dans le plus beau de tous les livres, l'Ancien et le Nouveau Testament; de tout ce que l'histoire des saints nous offre de plus touchant et de plus sublime; de toutes les prières sorties du cœur embrasé des plus beaux génies, et en même temps des plus grands saints que le monde ait connus; de tous les cantiques sacrés que la foi a inspirés à la piété chrétienne. Que dirai-je encore? Il renferme tout entiers ces chants inimitables, ces poésies immortelles du royal Prophète, où le cœur, l'esprit, l'imagination trouvent comme un océan de beautés sans égales, de pensées sublimes, de sentiments divins. Fut-il jamais un plus beau Bréviaire de choses plus belles? Fut-il jamais une prière plus puissante?

Un monarque veut combler de faveurs son épouse chérie; mais il veut que cette épouse les lui demande. Et voilà que lui-même lui dresse la supplique, lui indique tous les termes dont elle doit se servir, puis la lui remet entre les mains, en lui faisant serment sur son cœur de lui accorder tout ce qu'il lui a promis, aussitôt qu'elle se présentera sa supplique à la main, sur les lèvres et dans le cœur. Voilà Dieu, voilà l'Eglise, voilà le Bréviaire.

Oh! quelle puissance ne doivent pas avoir sur le cœur de Dieu ces trois ou quatre cent mille prêtres catholiques, qui chaque jour se présentent sept fois devant le trône de l'Epoux de l'Eglise pour lui demander, comme il le veut, les faveurs que lui-même a promi-

[2] C'est pourquoi il se nomme bréviaire.

ses et dont a besoin cette épouse chérie! Et quand on pense qu'à chaque heure du jour et de la nuit il y a des milliers de prêtres occupés à cette sublime fonction; que l'Orient prie quand l'Occident se repose, en sorte que la voix de la prière n'est jamais interrompue : ne vous semble-t-il pas être dans la Jérusalem céleste, où les bienheureux répètent sans fin le cantique de l'éternité : *Saint, saint, saint, le Seigneur Dieu des armées ?* Quels fleuves de bénédictions ne doit pas faire couler sur la terre cette puissante supplication! Monde ingrat! monde coupable! monde aveugle! c'est à elle que tu dois ta conservation et ton salut.

Que dirai-je encore? Tous les siècles, tous les pays, toutes les langues, chantent avec nous quand nous chantons les psaumes de David. Tandis que nous en faisons retentir les voûtes de nos églises, ces immortels cantiques se répètent à Rome, à Jérusalem, à Pékin, à Mexico, à Pétersbourg, au Caire, à Constantinople, à Paris et à Londres. Le temple de Salomon, les plaines de Babylone et de Memphis, les bords du Jourdain, les déserts de la Thébaïde, les Catacombes de Rome, les basiliques de Nicée, de Corinthe et d'Antioche les ont entendus. Par combien de bouches plus pures que la mienne ils ont passé! Tobie sur son lit de douleurs, Judith dans le camp d'Holopherne, Esther à la cour d'Assuérus, Judas Machabée à la tête des guerriers d'Israël, les ont répétés. Antoine les murmurait au désert, Chrysostôme à Antioche, Athanase à Alexandrie, Augustin à Hippone, Grégoire à Nazianze, Bernard à Clairvaux, Xa-

vier au Japon. Et après tant de siècles, après avoir exprimé tant de sentiments divers, ces immortels cantiques sont aussi nouveaux qu'au jour où, pour la première fois, David les essaya sur sa harpe. Et cela ne dit rien à votre cœur? et cela n'agrandit pas vos idées? et cela ne vous fait pas comprendre toute la magie de ce nom incommunicable de l'Eglise votre mère.... *catholique ?*

La première heure de l'office s'appelle *matines, veilles, nocturnes* ou *heures du matin,* parce qu'autrefois on les récitait la nuit, comme nous le faisons encore à Noël, et parce que dans les chapitres on les dit aujourd'hui de bon matin. Le dimanche, les matines sont divisées en trois nocturnes ou parties composées de trois psaumes, de trois antiennes, de trois leçons, précédées d'une bénédiction et suivies d'un répons. Les premières leçons sont tirées de l'Ecriture sainte, les secondes des ouvrages des Pères ou des légendes des saints de qui on célèbre les fêtes, et les troisièmes commentent l'Evangile du jour, dont on cite quelques versets.

Et d'abord, les matines du dimanche se divisent en trois nocturnes. Le mot nocturne veut dire office de la nuit. Les anciens divisaient la nuit en quatre parties, de chacune trois heures : la première, depuis six heures jusqu'à neuf; la seconde, depuis neuf heures jusqu'à minuit; la troisième, depuis minuit jusqu'à trois heures, et la quatrième, depuis trois heures à six heures du matin. Chaque partie s'appelait veille ou faction : on disait la première veille, la seconde veille, etc. Cette dénomi-

nation est prise de la langue militaire. Les soldats *veillaient* ou *faisaient faction* chacun pendant trois heures[1].

Comme les armées des Césars, l'armée de Jésus-Christ, l'Eglise, toujours en campagne, ordonne aux ecclésiastiques de veiller tour à tour à la garde du camp, surtout pendant la nuit, car c'est le temps mauvais, disent les Pères, le temps où vient le tentateur, le temps du péché[2].

Aussi dans les premiers siècles, les nocturnes se récitaient séparément : le premier pendant la première veille, le second pendant la deuxième, le troisième pendant la troisième, et laudes pendant la quatrième. Les fidèles y assistaient; mais après chaque nocturne, ils étaient libres d'aller prendre du repos jusqu'au nocturne suivant. Les personnes les plus délicates n'y manquaient pas. Saint Jérôme, écrivant à la fille des Paul Emile et des Scipion, lui dit de se conformer à l'usage et de se lever la nuit deux ou trois fois pour chanter les hymnes et les psaumes[3].

Dans la suite des temps, l'Eglise, ayant égard à la faiblesse humaine, permit de réciter les trois nocturnes avec les laudes dans une même veille de la nuit; mais ses intentions n'ont point changé. Elle veut, par chaque heure de l'office, honorer les principaux mystères de la passion du Sauveur; nous donner à chaque instant du jour et de la nuit les plus utiles leçons,

[1] Végétius, lib. 3, *de Re militari*, c. 8.

[2] Hilar., *in Psal.* 118. Ambros., lib. 7, *in Lucam.*

[3] Noctibus, bis, terque surgendum. *Ad Eustoch.*, *epist.* 22.

et nous procurer les grâces appropriées à chacun de nos besoins. Nous développerons toutes ces choses à mesure que nous expliquerons chaque heure en particulier. Et maintenant on peut demander pourquoi les matines, qui sont la première partie de l'office, commencent le soir. C'est que le jour ecclésiastique commence le soir ; usage vénérable qui nous rappelle l'antiquité, car chez les Juifs aussi le jour commençait le soir. Héritière de la Synagogue, l'Eglise catholique a continué cet usage, d'ailleurs plein de mystères.

Les matines se récitent durant la nuit : 1° parce que c'est durant la nuit que furent mis à mort, par l'Ange exterminateur, les premiers nés des Egyptiens : événement à jamais mémorable qui amena la délivrance de la nation d'Israël, antique figure de l'Eglise ; 2° parce que c'est durant la nuit que naquit le Libérateur du monde ; 3° qu'il accomplit une partie des mystères de sa douloureuse Passion. En mémoire de ces grands événements, les plus grands qui aient marqué dans les annales du monde, en actions de grâces de ces bienfaits, et aussi en expiation des crimes des Juifs et de tant d'autres qui se commettent pendant la nuit, l'Eglise a voulu que les prêtres et les religieux, tous les anges de la prière, fussent en adoration et payassent la dette de l'univers. N'est-ce pas là, que vous en semble, une assez belle idée ?

Aussitôt que la cloche avait retenti dans les airs, qu'il était beau de voir ces prêtres, ces religieux, ces vieillards à cheveux blancs accourir à l'église ! on eût

dit une armée qui court aux armes au premier son de la trompette. « Arrivés à l'église, dit un de ces anciens soldats de Jésus-Christ, nous nous prosternons devant l'autel, nous saluons notre général, nous lui protestons de notre obéissance, tout en reconnaissant que nous ne pouvons vaincre sans lui[1]. »

L'office commence, mais de quelle manière? comme doit commencer toute œuvre surnaturelle, par l'aveu de notre impuissance. Le prêtre fait le signe de la croix sur ses lèvres en disant : *Seigneur, ouvrez mes lèvres, afin que ma bouche puisse chanter vos louanges*. Mais, tandis que le prêtre demande à Dieu la grâce et la permission de chanter ses louanges, le Démon redouble d'efforts pour rendre sa prière inutile ; c'est pourquoi, après la permission obtenue, le prêtre ajoute aussitôt, en s'armant du signe tout-puissant de la croix : *O Dieu ! venez à mon secours ;* et tout le chœur, pénétré aussi de sa propre faiblesse, répond à haute voix : *Seigneur, hâtez-vous de me secourir*. Sur-le-champ le prêtre dit : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit*, et le chœur répond : *Comme il était au commencement, comme il est maintenant, et comme il sera au siècle des siècles :* c'est-à-dire gloire éternelle au Dieu de l'éternité. Pourquoi cette hymne de gloire et de reconnaissance aussitôt après le cri de détresse? En voici la raison : le Seigneur a dit : *Vous n'avez pas fini de m'invoquer que me voilà*[2]. Pleine de confiance en la promesse de son divin époux,

[1] Durandus, lib. 5.

[2] Ad huc te loquente ecce adsum.

l'Eglise, comprenant qu'elle est exaucée, se hâte de rendre gloire à la sainte Trinité. Le *Gloria Patri* fut composé par saint Jérôme qui l'envoya au pape Damase. A la prière du saint anachorète de Bethléem, le souverain pontife établit que cette doxologie se chanterait à la fin des psaumes [1].

Depuis Pâques jusqu'à la Septuagésime, le *Gloria Patri* est suivi de l'*Alleluia.* Ce mot hébreu veut dire joie, allégresse. L'Eglise le place en tête de ses offices, afin de nous exciter à la joie en servant Dieu, suivant cette recommandation du Prophète : *Servez le Seigneur dans la joie. Et quand un enfant sera-t-il heureux, sinon quand il chante les louanges de son père ?*

Après l'alleluia vient l'*invitatoire* ou l'*invitation.* Le prêtre ne se contente pas de louer Dieu tout seul ; prophète de la loi nouvelle, ambassadeur du Très-Haut, il invite tous ses frères à le louer avec lui. L'invitatoire est une phrase qui contient en peu de mots la raison particulière que nous avons de louer Dieu dans la fête qu'on célèbre. Cette prière est suivie de ces paroles : *Venez, adorons,* que le chœur répète jusqu'à six ou sept fois ; car, après avoir donné à ses frères le motif particulier qu'ils ont de louer Dieu dans la fête du jour, l'officiant leur en donne les raisons générales et immuables contenues dans le psaume *Venite exultemus ;* il dit :

« Venez, louons le Seigneur ; il est notre salut. »

Le chœur : « Venez, adorons. »

[1] Quelques auteurs donnent au *Gloria* une origine plus ancienne : ils l'attribuent au concile de Nicée.

L'officiant : « Il est le Dieu des dieux, le maître de l'univers, et, malgré sa grandeur, il ne dédaigne point les prières de ses enfants. »

Le chœur : « Venez, adorons. »

L'officiant : « La mer lui appartient, la terre est l'ouvrage de ses mains ; il nous a faits nous-mêmes, et nous n'avons pas craint de l'offenser. Tombons à ses genoux, répandons devant lui des larmes d'amour et de repentir ; nous sommes son peuple et la brebis chérie qui mange dans sa main. »

Le chœur : « Venez, adorons. »

L'officiant : « Il nous y invite, ne soyons pas sourds à sa voix, dans la crainte qu'il ne nous arrive comme aux Israélites du désert. »

Le chœur : « Venez, adorons. »

L'officiant : « Ils furent pendant quarante ans dans la solitude et condamnés à ne point voir la Terre promise. »

Le chœur : « Venez, adorons. »

Prenez tous les poëtes anciens et modernes, cherchez, cherchez encore, et dites si vous trouverez quelque chose d'aussi beau, d'aussi sublime, d'aussi touchant que ce magnifique dialogue ! Ce poétique entretien, si propre à former dans le cœur l'esprit de la prière, se termine par un élan d'amour pour la sainte Trinité : *Gloria Patri.*

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué le saint jour du dimanche; c'est bien plus pour moi que pour vous que ce jour doit être consacré à la prière; faites-moi la grâce de bien le sanctifier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je m'appliquerai à bien comprendre les cérémonies de l'Église.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Dimanche. — Office.

Q. Quelle est la première fête de l'Eglise?

R. La première fête de l'Eglise est le dimanche. Chez toutes les nations, il est un jour consacré au service de Dieu. Chez les Juifs, c'était le sabbat ou septième jour de la semaine, en mémoire du repos du Seigneur après la création du monde. Les Apôtres ont consacré le dimanche au culte de Dieu, en mémoire de la résurrection de Notre-Seigneur. Le dimanche est donc un monument perpétuel de ce grand miracle.

Q. Comment les premiers Chrétiens célébraient-ils le dimanche?

R. Les premiers Chrétiens célébraient le dimanche avec beaucoup de ferveur; ils se rendaient à l'assemblée des fidèles, priaient en commun, écoutaient la lecture de l'Ecriture et les exhortations des évêques ou des prêtres, s'approchaient tous de la sainte table, et enfin soulageaient les pauvres par des aumônes, chacun suivant ses moyens. Tout ce qui se faisait alors nous le faisons encore à nos grand'messes. L'Eglise rend immortel tout ce qu'elle consacre.

Q. Quelles étaient ces prières que les premiers Chrétiens faisaient en commun?

R. Les prières que les premiers Chrétiens faisaient en commun, c'étaient le chant des psaumes, des hymnes, la lecture de livres saints et d'autres encore : c'est de là qu'est venu l'*office divin*. L'office divin est la réunion des diverses prières établies par l'Eglise, et que les prêtres récitent tous les jours. On l'appelle office divin parce que c'est un devoir que nous rendons à Dieu pour l'honorer, le remercier et lui demander ses grâces.

Q. Comment se divise l'office divin?

R. L'office divin se divise en sept heures ou parties : matines, prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. On appelle ces parties les heures de l'office, à cause qu'elles se récitaient à différentes heures du jour et de la nuit, pour honorer les différents mystères de la Passion de Notre-Seigneur, remercier Dieu de ses principaux bienfaits, et nous rappeler les plus grands événements de la Religion.

Q. A quelle heure se récitaient les matines?

R. Les matines se récitaient pendant la nuit. Les matines se composent de trois nocturnes et d'une quatrième partie appelée *Laudes*. Le premier nocturne se récitait vers les neuf heures du soir, le second à minuit, le troisième à trois heures, et les laudes immédiatement avant l'aurore.

Q. Comment se récitaient-elles?

R. Les matines se récitaient et se récitent encore de la manière suivante : le prêtre fait le signe de la croix sur ses lèvres en disant : « Seigneur, ouvrez mes lèvres, » et tout le chœur répond : « Et ma bouche publiera vos louanges. » Tous ensemble invoquent ensuite le secours de Dieu pour le louer dignement, en disant : « O Dieu ! venez à mon aide ; Seigneur, hâtez-vous de me secourir. » Pleins de confiance qu'ils sont exaucés, ils rendent gloire à Dieu d'avoir écouté leurs prières et disent le *Gloria Patri;* vient ensuite l'*alleluia*, qui veut dire joie, allégresse : c'est le sentiment qui doit animer des enfants quand ils chantent les louanges de leur père. Le prêtre invite tous ses frères à louer le Seigneur, en leur adressant une parole qu'on appelle *invitatoire* ou *invitation* : c'est le motif particulier qu'on a de louer Dieu dans la fête qu'on célèbre ; puis il leur donne les raisons immuables qu'ils ont de le bénir en tout temps : elles sont contenues dans le psaume *Venite*. Le prêtre le récite, il dit : « Venez, louons le Seigneur parce qu'il est notre salut. Et le chœur dit : Venez, adorons. — Il est le Dieu des dieux, le roi des rois. — Venez, adorons. — Il est le maître de l'univers, nous sommes ses

enfants, ses brebis chéries. — Venez, adorons. — Il nous écoutera favorablement, craignons nous-mêmes de ne pas écouter sa voix. — Venez, adorons. » C'est ainsi que l'Eglise forme en nous l'esprit de la prière.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué le saint jour du dimanche ; c'est bien plus pour moi que pour vous que ce jour doit être consacré à la prière; faites-moi la grâce de bien le sanctifier.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'appliquerai à bien comprendre les cérémonies de l'Église.*



VIII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Matines (suite). — Hymne. — Antienne. — Psaumes. — Versets. — Bénédictions. — Leçons. — Répons. — Différence des matines de neuf et de trois leçons. — *Te Deum*. — Verset sacerdotal. — Laudes. — Capitule. — Hymne. — Verset. — Cantique.

Après le *Gloria Patri*, cet élan d'amour, ce cri de joie poussé vers la sainte Trinité ; après la répétition de l'Invitatoire, chant de joie ou de tristesse selon le mystère qu'on célèbre, vient l'hymne ; l'hymne destinée à louer Dieu, à élever en haut les pensées et les affections, à former dans les cœurs les vertus que nous honorons sur la terre, et à fortifier les sentiments que la fête du jour doit inspirer : aussi tous les cœurs et toutes les voix se réunissent pour chanter *l'hymne*.

Trois choses, dit saint Augustin, constituent nos hymnes : 1° la louange ; 2° la louange de Dieu; 3° le chant [1]. L'usage des hymnes remonte jusqu'au berceau du Christianisme. Nos pères dans la foi chantaient des hymnes dans leurs cénacles et dans les Catacombes ; ils suivaient en cela le conseil de saint Paul lui-même [2]. Saint Chrysostôme le premier établit qu'on chan-

[1] Aug., *ad psal.* 72. Grég. Naz., *Carm.*, 15.

[2] *Ad Col.*, III, et *ad Ephes.*, V. Eusèb., *Hist.*, lib. 2.

terait des hymnes pendant l'office de la nuit : voici à quelle occasion. Pendant la nuit, les Ariens couraient les rues de Constantinople, chantant des hymnes où respiraient leurs doctrines impies. En sortant de l'office, les Chrétiens rencontraient ces hérétiques et se trouvaient exposés à les entendre. Pour prolonger l'office jusqu'à ce que les Ariens fussent rentrés dans leurs maisons, et aussi pour fortifier la foi des fidèles par des hymnes orthodoxes, le saint patriarche ajouta les hymnes à matines et à laudes [1].

A matines, l'hymne précède les psaumes; elle les suit à laudes, à vêpres et à complies. Elle les précède à matines, parce que le matin appartient aux justes qui ont la joie d'une bonne conscience, tandis que le soir est aux pénitents dont la conscience éprouve l'aiguillon du remords. La joie conduit les premiers au travail, figuré par les psaumes, comme nous le dirons plus tard; c'est par le travail que les seconds doivent parvenir à la joie. Les hymnes se chantent debout, pour montrer, par l'attitude du corps, que nos cœurs doivent être élevés vers Dieu pendant que notre bouche annonce ses louanges. Ainsi, tout dans le culte extérieur nous rappelle la nécessité du culte intérieur; tout semble nous redire cette parole du divin maître : *Le Père veut des adorateurs en esprit et en vérité.*

L'hymne finie, l'officiant entonne l'antienne. Qu'est-ce qu'une antienne? L'antienne est un chant alternatif, un chant exécuté par deux chœurs qui se répon-

[1] Socrat., lib. 6.

dent. L'antienne signifie l'amour de Dieu, et le psaume le travail des bonnes œuvres. L'officiant entonne le premier mot de l'antienne, afin d'animer le psaume, c'est-à-dire le travail par l'esprit de charité, sans lequel le travail ne sert de rien. Le psaume chanté, tout le chœur reprend l'antienne, afin de mêler constamment la charité à la foi, dont les œuvres ne sont efficaces que par la charité. Ainsi ces deux grandes vertus du Christianisme sont ici comme deux sœurs occupées du même ouvrage qui se donnent la main et s'aident mutuellement. Le prêtre seul, qui entonne l'antienne, vous rappelle Jésus-Christ, de qui seul est venue la charité; tout le chœur, qui la chante à la fin du psaume, vous marque l'effusion de la charité de Jésus-Christ dans tous ses membres.

Le chant des antiennes remonte à la plus haute antiquité et vient d'une origine infiniment respectable. Saint Ignace, martyr, la gloire de l'Orient et le héros du second siècle, ayant entendu les esprits bienheureux chanter en chœur des antiennes dans la Jérusalem céleste, fit connaître sa révélation; et l'usage s'établit de chanter des antiennes dans la Jérusalem terrestre [1].

Après l'antienne vient le chant des psaumes; c'est le pape Gélase qui a établi cette coutume. Ces divins cantiques rappellent les souffrances, les travaux et les combats d'un roi persécuté; sa joie et le bonheur qu'il éprouve de la protection du ciel; et ils expriment avec enthousiasme les sentiments de la plus vive reconnais-

[1] Durandus, lib. 5.

sance. Chants prophétiques, ils expriment les peines, le travail et les combats, le triomphe et la gloire du véritable David, de l'Eglise son épouse, et de l'âme fidèle, sa fille chérie, sa vivante image. Ainsi, quatre voix dans les psaumes : voix de David, voix de Jésus-Christ, voix de l'Eglise, voix du Chrétien.

Il est donc évident que les psaumes représentent le travail de la vie, le labeur des bonnes œuvres. Le mot psaume veut dire chant qui s'exécute sur le psaltérion. Le psaltérion était un instrument de musique : *Je chanterai vos louanges, Seigneur*, disait le saint roi, *sur mon psaltérion à dix cordes.* Paroles mystérieuses qui indiquent que nous devons louer Dieu en accomplissant ses dix commandements. Celui-là seul loue dignement le Seigneur, qui observe sa loi.

Le pape Damase régla que les psaumes se chanteraient à deux chœurs : admirable institution ! Ne vous semble-t-il pas voir les Saints s'exciter alternativement au travail, à la pratique des œuvres saintes,en se communiquant et leurs joies et leurs espérances, et leurs larmes et leurs soupirs, et leur reconnaissance et leur amour ; se renvoyant sans cesse les paroles enflammées qu'ils adressent au Dieu protecteur du faible, appui de l'orphelin, père du pauvre, consolateur de l'affligé et rémunérateur du juste? Ne vous semble-t-il pas encore voir l'accomplissement de ce précepte du grand Apôtre : *Soulagez-vous mutuellement, en portant le fardeau les uns des autres.* Ne vous semble-t-il pas voir ces Chérubins qu'aperçut Isaïe, qui, placés devant le trône de

Dieu, la face voilée de leurs ailes, se crient l'un à l'autre : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées; la terre est remplie de l'éclat de sa gloire*[1] ?

Comme les antiennes, les psaumes se chantent debout, pour exprimer l'ardeur au travail, le zèle du bien. Vous voyez encore les chanoines simplement appuyés sur leurs stalles, pendant qu'on les chante à toutes les heures de l'office, excepté *à complies*. Nous dirons bientôt la cause de cette exception.

Chaque psaume est suivi du *Gloria Patri* : 1° pour rendre gloire à Dieu du bien qu'il vient d'opérer ; 2° pour rappeler à l'homme l'auguste Trinité, de qui tout vient et à qui tout doit retourner ; 3° pour lui redire que la foi en la sainte Trinité est le fondement de la vie chrétienne ; 4° pour témoigner qu'en toutes circonstances, dans la joie comme dans la tristesse, dans le travail comme dans le repos, nous voulons bénir et louer le Seigneur.

Après chaque nocturne viennent trois leçons ; les leçons elles-mêmes sont précédées de *versets* et de *bénédictions* qu'il faut d'abord expliquer. Le verset est une courte maxime, un mot vif, un avertissement donné pour réveiller l'attention. Il peut se faire, en effet, que durant la récitation ou le chant des psaumes qui dure quelquefois longtemps, nous nous laissions aller à la distraction et à la langueur. Le verset se chante donc par une seule voix, afin de réveiller plus sûrement par cette variété tous les assistants et de les tenir attentifs à ce qui va suivre. Qu'en pensez-vous ? connaissait-elle

[1] Is., v, 2-5.

bien la faiblesse humaine, l'Eglise qui a établi ce bel ordre? Auriez-vous trouvé un meilleur moyen pour soutenir l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur?

Au verset chanté par une voix enfantine, succède le *Pater*, entonné par la voix grave de l'officiant. On dit le *Pater*, parce que la leçon va suivre. En effet, l'homme qui a besoin de sagesse et d'intelligence pour comprendre et pour goûter les vérités saintes, ne doit-il pas les demander à celui qui les donne avec abondance et sans reproche? On dit le *Pater* à voix basse, pour exciter le recueillement et marquer que nous parlons seul à seul avec Dieu, et enfin qu'il entend, sans le secours de la parole, la prière de notre cœur. Arrivé à ces mots : *Et ne nos inducas : Et ne nous laissez pas succomber à la tentation*, le prêtre élève la voix, afin d'apprendre à tous pourquoi on récite le *Pater*. C'est afin que ni le lecteur ni l'auditeur ne succombent aux tentations nouvelles de l'ennemi durant la lecture. Tentation de vanité pour l'un, et de négligence pour l'autre.

Le *Pater* est suivi d'une courte prière qu'on appelle *Bénédiction*. Elle a pour but d'obtenir ce qu'on vient de demander par l'Oraison dominicale; dans cette nouvelle prière, on s'adresse tour à tour à chacune des trois personnes de l'auguste Trinité.

Il ne s'agit plus maintenant que de savoir qui sera digne de lire la parole de Dieu. Un des assistants se lève, et, se tournant vers l'officiant, représentant de Jésus-Christ, il lui dit à haute voix : *Jube, Domine, benedicere : Ordonnez, Seigneur, de bénir*, c'est-à-dire

ordonnez qu'on annonce votre parole de bénédiction. Dans ce petit détail voyez une grande leçon. On nous apprend que, dans l'Eglise, nul ne doit exercer le ministère, à moins qu'il n'y soit appelé par l'autorité légitime. A cette demande de bénédiction qui se réitère avant chaque leçon, l'officiant répond par des prières propres à intéresser toute la Jérusalem céleste au succès de la lecture sainte; tantôt il demande que le Seigneur daigne ouvrir notre cœur à sa loi, de peur que la parole sainte que nous allons entendre ne soit comme une semence que les oiseaux du ciel enlèvent, ou que les ronces étouffent, ou que les passants foulent aux pieds; tantôt il demande que nous soyons admis au bonheur des saints dont nous allons lire les vertus. Le prêtre nous souhaite toutes ces choses au nom de Dieu; il montre par là que ce n'est point à lui, homme pécheur, qu'il appartient de bénir, mais à celui qui seul est bon, c'est-à-dire parfait et auteur de tout bien.

Les esprits attentifs, la bénédiction obtenue, les grâces d'intelligence et de sagesse sollicitées, les leçons commencent. Elles se composent soit de l'Ancien, soit du Nouveau Testament, soit des commentaires des Pères et des docteurs, soit de la vie du saint dont on fait la fête. L'Ecriture, c'est la loi; les écrits des Pères, l'explication; la vie du saint, l'application. Quelle instruction plus complète!

Pour les mieux écouter on s'assied et on garde un profond silence. En effet, est-il au monde une parole

qui mérite mieux cette attitude de recueillement et de respect?

Les leçons se terminent par ces paroles : *Tu autem, Domine, miserere nostri : Pour vous, Seigneur, ayez pitié de nous.* Touchant aveu de notre misère! « Oui, mon Dieu, dit le lecteur, pardonnez-nous les fautes qui ont pu accompagner cette lecture; à moi, les sentiments de vanité ou la négligence dont je me suis rendu coupable; à mes frères, les distractions et le peu de ferveur avec lesquelles ils ont peut-être écouté vos divins oracles. »

Tous les assistants répondent : *Deo gratias : Grâces au Seigneur.* Ces paroles se rapportent à la leçon. En voici le sens :« Si c'est un devoir pour l'homme de remercier Dieu de la nourriture corporelle que chaque jour il lui envoie, combien n'est pas plus sacrée l'obligation de lui rendre grâces de la manne de sa parole dont il nourrit notre âme; enfants de Dieu, nous rendons grâces à notre Père céleste de la nourriture spirituelle qu'il vient de nous donner. »

Nous voilà instruits, et même reconnaissants, de la doctrine que nous venons de recevoir. Or, quel moyen de témoigner notre reconnaissance, sinon de mettre en pratique la parole sainte, et d'imiter les beaux exemples qu'on vient de nous mettre sous les yeux? C'est à quoi tous les assistants s'obligent par les *répons* qui se récitent aussitôt après la leçon, et alternativement par les deux chœurs. Les répons de la troisième leçon se terminent par le *Gloria Patri,* afin de nous rappeler

que toutes nos prières et toutes nos œuvres doivent se rapporter à la fin dernière de toutes choses, à la sainte Trinité.

Ainsi se récite ou se chante le premier nocturne, c'est-à-dire la première partie des matines. Dans les premiers siècles de l'Eglise il se récitait vers les neuf heures du soir, au moment où les hommes ont coutume d'aller prendre leur repos. Dans plusieurs églises il se récitait sans invitatoire, parce que les ministres sacrés le récitaient seuls sans que le peuple fût convoqué. Ce premier nocturne s'appelait proprement veille ou vigile, en mémoire des bergers qui veillaient sur leurs troupeaux dans les environs de Bethléem, lorsque le Sauveur du monde naquit. Que de mystères cette heure sacrée nous rappelle! 1° la veille des bergers; 2° les tendres adieux du Sauveur aux Apôtres; 3° son agonie au jardin de Gethsémani. Si nous avons la foi, quelles effusions de cœur, quelles ferventes prières se mêleront, pendant ce premier nocturne, aux gages d'amour et au sang de la grande victime!

Dans les églises où le peuple n'assistait point au commencement de l'office, le second nocturne commençait par l'*invitatoire*, parce que tous les fidèles, hommes et femmes, y étaient convoqués. Ici encore une belle tradition, une touchante harmonie : anges de la terre, les ecclésiastiques invitaient à l'adoration du Sauveur les fidèles confiés à leur vigilance, comme les Anges y avaient invité les bergers de Bethléem. Le second nocturne se chantait à minuit. Que de mystères

encore cette heure sacrée nous rappelle ! 1° la naissance du Sauveur ; 2° l'appel des anges et l'adoration des bergers ; 3° les souffrances du Sauveur devant les tribunaux d'Anne et de Caïphe.

Le troisième nocturne se récitait vers les trois heures du matin : 1° afin d'honorer le Sauveur dans les ignominies de cette nuit horrible qu'il passa à la merci des valets et des soldats ; 2° pour demander pardon de la sentence de mort prononcée contre lui vers cette heure par Caïphe ; 3° pour expier le reniement de saint Pierre.

Le dimanche, et dans certaines fêtes, il y a trois nocturnes à matines ; dans d'autres temps il n'y en a qu'un : d'où vient cette différence ? Elle vient de la solennité plus ou moins grande de la fête. Dans ses grands jours l'Eglise déroule toutes ses magnifiques traditions ; elle nous fait admirer toutes ses belles harmonies ; elle remet sous les yeux de ses enfants l'histoire de soixante siècles, l'histoire du monde, dont elle est héritière.

« Voici, disent nos pères, la raison de cette mystérieuse distribution de nos matines solennelles[1] : les trois nocturnes rappellent les trois grandes époques de l'humané : l'époque patriarcale, l'époque mosaïque et l'époque chrétienne ; chacune de ces trois époques se divise en trois périodes ; de là, dans chaque nocturne, trois psaumes, trois antiennes, trois leçons : on dirait un poëme divisé en neuf chants. L'époque patriarcale a sa première période depuis Adam jusqu'à Noé ; la seconde, depuis Noé à Abraham ; la troisième, d'A-

[1] Durandus, lib. 5.

braham à Moïse. L'époque mosaïque nous offre aussi ses trois époques : la première, de Moïse à David ; la seconde, de David à la captivité de Babylone ; la troisième, depuis la captivité de Babylone au Messie. Enfin, l'époque chrétienne se divise également en trois périodes : la première, qui comprend la fondation de l'Eglise par Notre-Seigneur, et son établissement par les Apôtres : c'est la période des martyrs ; la seconde, qui comprend le temps des grandes hérésies et des grandes lumières de l'Orient et de l'Occident : c'est la période des Pères de l'Eglise ; la troisième, qui comprend le temps de paix qui suivit l'extinction des grandes hérésies : c'est la période de l'Eglise régnante. »

Le nombre trois, tant de fois répété, est une hymne éloquente aux trois adorables personnes de la Trinité, comme les neuf psaumes sont un souvenir des neuf chœurs des Anges et de toutes les harmonies de la Jérusalem céleste, aux cantiques de laquelle sa divine sœur, la Jérusalem terrestre, invite tous ses enfants à mêler leur voix ; en sorte que, dans nos jours solennels, de la voix du ciel et de la voix de la terre il ne se forme qu'une grande voix disant : *Saint, saint, saint est le Dieu des armées ; les cieux et la terre sont remplis de l'éclat de sa majesté.* Quelle source de pensées saintes et touchantes pour les fidèles instruits et pieux ! quelle source d'inspirations sublimes pour le poëte chrétien !

Le troisième nocturne se termine par le *Te Deum.*

Hymne, prière, poëme épique, le *Te Deum* est tout ce qu'on veut, tout ce qu'il y a de plus beau dans aucune langue. Honneur immortel à vous, Ambroise et Augustin, sublimes génies, saints illustres qui avez su rendre les pensées de votre esprit et les affections de votre cœur, comme les Séraphins rendraient les leurs, si les Séraphins parlaient la langue des mortels. Le *Te Deum* est si beau, que les Protestants, si froids, si glacés dans leur culte, si ennemis de l'Église romaine, l'ont soigneusement conservé.

Mais pourquoi se dit-il à la fin du troisième nocturne? A cette question, voici la réponse. Tous les enfants de Dieu, prêtres et fidèles, viennent de louer le Seigneur, de s'exciter mutuellement à la charité, à la ferveur; ils viennent d'entendre la lecture de la loi qui dilate le cœur, l'histoire de leurs frères déjà glorifiés dans le sein du Père commun, ils ont vu des palmes et des couronnes, une récompense immortelle pour un travail de courte durée; comment voulez-vous que tous ensemble, pleins de ces pensées, ils n'éclatent pas en actions de grâces? Ne vous étonnez plus qu'ils chantent le *Te Deum*. Le son des cloches, qui autrefois se mêlait à leur voix, était une nouvelle expression de l'allégresse et de l'ardeur universelle, une solennelle convocation qu'ils faisaient à tous leurs frères et à toutes les créatures de louer avec eux un Père si magnifique et si bon.

Le *Te Deum* est suivi d'un verset appelé *sacerdotal;* ce verset se dit également dans les matines où l'on ne récite pas le *Te Deum*. Par ce verset le prêtre exhorte les fi-

dèles à persévérer dans la louange du Seigneur. Que doit être en effet la vie de l'homme, sinon une hymne à Dieu? hymne de paroles, de sentiment et d'action, commencée au berceau pour ne jamais finir.

Les trois nocturnes forment les trois premières parties des matines ; les *laudes* forment la quatrième. Cette division a été établie, comme nous l'avons déjà indiqué, pour sanctifier les quatre veilles de la nuit. Les *laudes* se récitaient anciennement, et devraient, régulièrement parlant, se réciter encore au point du jour. En voici les raisons : 1° c'est au point du jour que Notre-Seigneur sortit victorieux du tombeau ; 2° c'est au point du jour qu'il marcha sur les ondes, et y fit marcher saint Pierre.

Le mot *laudes* veut dire louanges ; en effet, c'est dans cette partie de l'office de la nuit que nous célébrons particulièrement les louanges de Dieu, et que nous le remercions : 1° de la résurrection du Sauveur, miracle fondamental du Christianisme opéré à ce moment ; 2° des grâces que le Seigneur nous accorde pour marcher comme saint Pierre pendant la nuit de cette vie sur la mer orageuse du monde ; 3° de la création de l'univers, dont l'apparition de la lumière nous retrace l'image ; 4° enfin, du soin paternel avec lequel Dieu a veillé sur nous pendant la nuit, et de la bonté avec laquelle il nous donne un nouveau jour.

De même que les nocturnes, les laudes commencent par l'invocation *Deus in adjutorium*, accompagnée du signe de la croix, et suivie du *Gloria Patri*, de l'*Alleluia*, et de l'imposition de l'antienne. A la fin de chaque

psaume on répète le *Gloria Patri.* La reconnaissance veut qu'il en soit ainsi. N'avons-nous pas vu que les psaumes expriment les bonnes œuvres, le travail chrétien? Or, quoi de plus juste que de rendre grâces à Dieu, de qui vient toute bonne œuvre, et qui mérite en conséquence d'être loué et remercié *comme au commencement,* lorsqu'il créa le ciel et la terre; et *maintenant,* qu'il conserve le monde matériel et spirituel; et *toujours*, parce que la création ne subsistera jamais que par lui; et *aux siècles des siècles,* alors qu'il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et que Dieu sera tout en toutes choses.

A laudes on dit cinq psaumes, ou plutôt quatre psaumes et un cantique. Le renouvellement de nos cinq sens, c'est-à-dire la réparation de tout notre être par le Christianisme, dont on vient de célébrer durant la nuit les principaux mystères, telle est la raison mystérieuse de ce nombre cinq, et l'importante leçon que l'Église nous donne au commencement du nouveau jour. Le dimanche, après les trois premiers psaumes, on chante le cantique des *trois enfants dans la fournaise.* L'Église a voulu nous rappeler et les tribulations des justes de tous les temps, et leur joie au milieu des épreuves, et la Providence qui veilla sur eux; c'est comme si elle nous disait: « Au commencement de ce jour souvenez-vous que vous avez été régénérés en Jésus-Christ, vivez donc saintement, veillez sur vos sens, gardez-vous de les profaner; mais attendez-vous à de rudes combats; ils tourneront à votre gloire; le Seigneur, qui a délivré vos pères, veillera sur vous; le

cantique que vous récitez vous en fournit la preuve. »

Le cantique est suivi du cinquième psaume. En voici le sens : Les enfants de l'Église répondent aux promesses de victoire qu'elle vient de leur donner. « Nous le savons, lui disent-ils, nous serons vainqueurs, et nous en bénissons, et nous invitons toutes les créatures du ciel et de la terre à en bénir avec nous le Seigneur. » C'est pour cela que le cinquième psaume de laude commence toujours par ces mots : *lauda* ou *laudate* : *loue* ou *louez* ; et cette invitation de louer Dieu s'adresse tour à tour aux Anges et aux Saints, à toutes les créatures inanimées, à l'Église, aux nations, aux hommes de toute tribu et de toute langue. L'homme reconnaissant veut que tout ce qui respire s'unisse à lui pour bénir le Bienfaiteur universel.

Le cantique des trois enfants dans la fournaise n'est point suivi du *Gloria*, parce que les augustes personnes de la sainte Trinité y sont louées d'un bout à l'autre [1].

Après la dernière antienne vient le capitule. Le mot capitule veut dire *petit chapitre, petite leçon*. Il se compose de quelques versets de l'Ecriture analogues à l'office du jour. Si cette leçon est plus courte aux offices du jour qu'à ceux de la nuit, c'est que les occupations de la journée réclament notre temps et notre présence. Comme le capitule se récite ordinairement par l'officiant, il n'est point précédé du *Jube*, *Domine*, ou de la

[1] Dans certaines églises, les laudes du dimanche ont huit psaumes. Il serait trop long d'expliquer ici les raisons de cette différence. *V*. Durandus, lib. 5, c. 4.

demande de bénédiction. Outre l'instruction qu'il nous donne, le capitule a pour objet de ranimer la ferveur dans l'âme des assistants ; l'Eglise veut ainsi les préserver du châtiment des Juifs, qui, dégoûtés de la manne, furent exposés aux morsures des serpents.

A laudes en particulier, le capitule est admirablement propre à enflammer notre courage, soit pour pratiquer le bien, soit pour combattre le Démon : tantôt on nous y exhorte à demeurer fermes dans la foi, tantôt à voler aux œuvres de miséricorde ; d'autres fois, à nous revêtir comme des guerriers des armes de lumière. Alors le chœur, semblable à une armée que vient d'électriser la harangue de son général, s'empresse de répondre d'une voix unanime : *Deo gratias!* « Grâces à Dieu ! Telles sont nos dispositions. » Et comme une armée de braves qui ne demande qu'à marcher à l'ennemi, il entonne l'hymne ; l'hymne, expression de son ardeur, de sa reconnaissance et de sa confiance sans bornes au Dieu qui ne l'appelle au combat que pour le conduire à la victoire.

L'hymne finie, vient le verset ; c'est comme un refrain dont le but est de porter l'enthousiasme du soldat chrétien au plus haut degré ; il se chante par une seule voix, à laquelle toutes les autres répondent. Cela se fait ainsi, et pour fixer davantage l'attention, et pour montrer l'unanimité de sentiments qui règne dans tous les cœurs.

Au verset succède l'*antienne* ; oh ! que cette expression d'amour est bien placée après l'hymne où nous venons de chanter et la victoire obtenue par les Saints, nos frères

aînés, et celle que nous espérons pour nous-mêmes : l'amour qui fait l'union, fait aussi la force.

Mais l'homme fragile est si porté à la défiance, que l'Eglise veut encore le rassurer; c'est pourquoi elle place ici le cantique *Benedictus* : *Béni soit le Dieu d'Israël*. Ce cantique contient l'accomplissement littéral de toutes les promesses que Dieu a faites aux Patriarches et aux Prophètes. « Hommes de peu de foi, semble nous dire l'Eglise en nous faisant chanter ce cantique, pourquoi doutez-vous? Le Seigneur, pour qui vous allez combattre, a-t-il manqué à une seule de ses promesses? Interrogez les siècles; ne le voyez-vous pas, toujours le même, d'une main secourant ses soldats, de l'autre couronnant les vainqueurs? »

Le *Benedictus* chanté, l'espérance du chrétien affermie en Dieu, comme l'ancre fixée au rivage qui retient le navire au milieu des tempêtes, on rend grâces à la sainte Trinité, en disant : *Gloria Patri*. On lui proteste de nouveau de son amour sans bornes par la répétition de l'antienne; enfin, on lui demande l'accomplissement de toutes ses promesses par l'oraison qui termine l'office.

Allez maintenant, soldats de Jésus-Christ, maison de Dieu, camp d'Israël; allez au combat; rien ne vous manque pour moissonner des lauriers.

Oh! si nous récitions ces admirables prières de l'office avec l'esprit de foi qui les a disposées, ne serions-nous pas, au sortir de là, suivant le mot de saint Chrysostôme, comme des lions qui respirent le feu, et dont le seul aspect fait trembler les légions infernales? Et pourquoi

n'en serait-il pas ainsi? de qui cela dépend-il? de nous, et de nous seuls.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi tant de belles prières par lesquelles nous sommes assurés d'obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin; je vous demande pardon du peu de foi avec laquelle j'ai prié jusqu'ici.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même; et, en témoignage de cet amour, je dirai souvent, comme les Apôtres : *Seigneur, apprenez-nous à prier.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Office.

Q. Qu'est-ce qu'une hymne?

R. Une hymne est un cantique en l'honneur de Dieu et des Saints. L'usage de chanter des hymnes dans les prières remonte jusqu'au berceau du Christianisme. On les chante debout, pour montrer que nos cœurs doivent être élevés à Dieu pendant que notre bouche publie ses louanges. A matines, l'hymne précède les psaumes.

Q. Qu'est-ce qu'une antienne?

R. Le mot antienne veut dire chant mutuel, chant alternatif, qui s'exécute par deux chœurs qui se ré-

pondent. Dans les prières de l'Eglise, l'antienne signifie l'amour de Dieu, et les psaumes le travail, les épreuves et les souffrances. A matines, l'officiant entonne, après l'hymne, le premier mot de l'antienne, afin d'animer de l'esprit de charité le travail signifié par les psaumes. C'est pour nous rappeler que nos œuvres ne sont méritoires que par la charité. Après chaque psaume, on répète le *Gloria Patri*, pour rendre gloire à la sainte Trinité. Nous reconnaissons par là que tout vient de Dieu, et que tout doit être rapporté à Dieu.

Q. Qu'est-ce que les leçons?

R. Les leçons se composent de quelques passages de l'Ecriture sainte, des explications des Pères de l'Eglise, et de la vie des Saints dont on célèbre la fête. C'est une instruction complète. L'Ecriture, voilà la loi; les commentaires des saints Pères en sont l'explication; la vie des Saints en est l'application.

Q. Qu'est-ce que les versets et les répons?

R. Les versets sont de petites sentences tirées de l'Ecriture sainte, par lesquels l'Eglise se propose de réveiller notre attention; aussi ils se chantent par une seule voix. Les répons qui suivent les leçons expriment la résolution où nous sommes de mettre en pratique la doctrine que nous venons d'entendre, et de suivre les exemples des Saints qu'on vient de nous rappeler.

Q. Comment se terminent les matines?

R. Les matines se terminent par le *Te Deum*. C'est un admirable cantique composé par saint Ambroise et par saint Augustin; nous le chantons pour remercier

Dieu des grâces qu'il nous a faites, et des mystères de la passion de Notre-Seigneur opérés pendant la nuit.

Q. Quels sont ces mystères ?

R. Les principaux sont les adieux du Sauveur aux Apôtres, son agonie au jardin des Oliviers, la naissance du Sauveur, sa résurrection. C'est pour tous ces mystères que l'Eglise a établi des prières pour chaque veille de la nuit ; c'est aussi en expiation des crimes des Juifs et du renoncement de saint Pierre.

Q. Qu'est-ce que les *laudes?*

R. Les laudes, c'est la dernière partie de l'office de la nuit. Le mot laudes veut dire louanges. Cet office est spécialement consacré à remercier Dieu des grâces et des mystères dont nous avons parlé plus haut. Il y a quatre psaumes à laudes et un cantique, pour exprimer la sanctification de nos cinq sens, et pour nous avertir de ne pas les profaner durant le jour. Les laudes se terminent par le chant du *Benedictus : Béni soit le Dieu d'Israël.* Il nous montre l'accomplissement fidèle de toutes les promesses que Dieu a faites aux Patriarches. L'Eglise veut par là ranimer notre confiance, et nous faire travailler avec courage à la gloire de Dieu, en nous montrant qu'il sera fidèle à nous récompenser. Après le *Benedictus,* on dit l'*Oremus,* ou la prière pour demander à Dieu qu'il nous accorde tout ce que nous avons sollicité durant l'office.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi tant de belles prières par lesquelles nous sommes assurés d'obtenir toutes les grâces dont nous avons besoin ; je vous demande pardon du peu de foi avec laquelle j'ai prié jusqu'ici.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même ; et, en témoignage de cet amour, je dirai souvent, comme les Apôtres : *Seigneur, apprenez-nous à prier.*



IXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Office du jour. — Prime. — Tierce. — Sexte. — None. — Vêpres.

Aux nuits coupables du monde l'Eglise vient d'opposer de saintes veilles. Ses Anges ont été en adoration devant Dieu ; ils ont demandé miséricorde pour les mondains ; ils ont éloigné du bercail endormi les lions rugissants, plus redoutables durant les ténèbres que pendant le jour ; ils ont tour à tour mêlé leurs voix et leurs larmes à celles des Anges, pour honorer la naissance et l'agonie du Dieu de Bethléem et de Gethsémani. Que vont-ils faire maintenant ? La nuit est passée. Voici l'aurore qui dore de ses feux naissants la cime élancée des montagnes ; voici les oiseaux qui célèbrent par leurs chants joyeux l'arrivée du soleil ; voici les fleurs qui, ouvrant leur calice, exhalent un parfum délicieux que la brise du matin emporte vers le ciel : on dirait des milliers d'encensoirs d'or et de perles, allumés devant Dieu. La nature est un temple ; voilà les musiciens, voici l'encens du sacrifice. Tout s'émeut, tout semble renaître. Encore une fois, que vont faire les enfants de Dieu, les Anges de la prière ? A la voix de la nature ils vont mêler la leur : l'office du jour commence.

Prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies sont les parties qui le composent.

Aussi bien que celles de la nuit, le Sauveur du monde a marqué toutes les heures du jour par des bienfaits. Il faut l'en bénir. Comme celles de la nuit, les heures du jour apportent à l'homme de nouveaux devoirs; il faut solliciter la grâce pour les accomplir. Tel est, en général, l'objet de l'office du jour; son existence et sa division remontent à la plus haute antiquité [1]. Entrons dans le détail.

Prime est la première heure de l'office du jour. Elle porte le nom de *prime* parce qu'elle se récitait à la première heure du jour, c'est-à-dire vers les six heures du matin, suivant la manière de compter des anciens.

Cette heure a été établie : 1° pour honorer Notre-Seigneur couvert d'opprobres par les Juifs et conduit devant Pilate ; 2° son apparition à ses disciples sur le bord de la mer, après sa résurrection ; 3° pour offrir à Dieu les prémices de la journée, comme les Juifs lui offraient les prémices de la moisson et des fruits, afin de les lui consacrer tout entiers.

Prime se compose de l'invocation *Deus in adjutorium;* du *Gloria Patri,* suivi de l'alleluia ; d'une *hymne;* de *trois psaumes ;* d'une *antienne ;* d'un *capitule ;* d'un *répons,* et de quelques autres prières.

L'hymne que nous chantons à prime, et qui s'y chantait déjà au XIIIe siècle [2], exprime très-bien les senti-

[1] Durandus, lib. 2, c. 7.
[2] *Ibid.*, lib. 5, c. 5.

ments que la foi doit éveiller dans un cœur chrétien à la naissance du jour. A la vue du soleil matériel qui vient éclairer le monde physique, nous supplions le Soleil de justice et de vérité de se lever pour nous, afin que, marchant à sa lumière, nous évitions et les ténèbres et les piéges du démon. Nous prions ce divin soleil d'être lui-même notre guide. « Voyez-vous ces brebis, dit un de nos pères dans la foi[1], qui, durant la nuit, abritées au bercail, demandent à sortir dès le matin dans les vastes campagnes; elles réclament un berger qui les conduise au pâturage et les protége contre les attaques des loups. Nous aussi, lorsque l'aurore vient nous appeler au saint travail, nous nous empressons de demander un maître qui nous instruise et un protecteur qui nous défende. Il nous faut l'un et l'autre : sans cela le loup infernal viendra disperser le troupeau dans des lieux inconnus et déchirer les brebis. »

Pour échapper aux traits du Démon, l'Eglise nous rappelle admirablement dans les psaumes de prime, et dans le symbole de saint Athanase, qu'il faut nous revêtir de la même armure qu'ont portée tous les héros chrétiens : le bouclier de la foi, le casque de l'espérance et le glaive de la charité.

C'est afin de nous y exciter plus fortement que l'Eglise nous remet sous les yeux les combats et les triomphes des Saints. A prime on lit le martyrologe, c'est l'histoire sanglante mais glorieuse de nos frères,

[1] Amator Fortunat., lib. 4, *de Ecclesiast. offic.*, c. 2.

qui, autrefois soldats comme nous, se reposent aujourd'hui dans le ciel sur leurs lauriers immortels.

Après la lecture du martyrologe, l'officiant dit : *Elle est précieuse devant Dieu !* — *la mort de ses Saints*, répond le chœur, et, au nom de tous ses frères, l'officiant exprime ce vœu si chrétien : « Que la sainte Vierge et que tous les saints nous aident, par les prières qu'ils adresseront pour nous au Seigneur, à devenir saints en toutes choses comme est saint celui qui nous a appelés à la sainteté. » Après cette prière, l'officiant répète trois fois : *Seigneur, venez à mon aide ;* et le chœur ajoute : *Seigneur, hâtez-vous de me secourir*. Cette triple répétition est destinée à obtenir protection contre nos trois grands ennemis, le Démon, le monde et la chair. Elle est suivie du *Gloria Patri*, afin de rendre grâce, au nom de tous nos frères, à l'auguste Trinité, de qui est venue la mort précieuse des saints et de qui viendra la nôtre.

Mais, hélas ! des chutes sont à craindre : la faiblesse humaine est si grande ! D'avance nous demandons miséricorde, et trois fois nous disons : *Kyrie eleison* ou *Christe eleison, Seigneur, Christ, ayez pitié de nous;* pour l'obtenir plus sûrement cette miséricorde, nous récitons l'Oraison du Seigneur. Nous la terminons en suppliant le Père céleste de diriger ses enfants, et ses enfants, c'est nous ; et de nous aider à diriger les nôtres, et nos enfants sont nos pensées et nos œuvres.

Tierce est la seconde heure de l'office du jour. On lui donne ce nom parce qu'elle se récitait à la

troisième heure du jour, suivant la manière de compter des anciens. Pour nous, tierce répond à neuf heures du matin. Prime et tierce se composent des mêmes parties, à l'exception des prières finales.

L'Eglise, qui, par ses sacrements, grave, imprime en quelque sorte la sainteté sur tous nos sens, écrit aussi ses augustes mystères dans chaque heure de la journée. Son office les rappelle successivement à notre adoration et à notre amour. Le Sauveur, poursuivi par les clameurs sanguinaires des Juifs ; attaché à la colonne par ordre de Pilate, et cruellement flagellé ; le Saint-Esprit descendant sur les Apôtres et donnant naissance à l'Eglise : tels sont les événements mémorables que nous célébrons par les prières de tierce. Comme les autres heures, celle-ci remonte aux temps apostoliques [1].

En mémoire de la loi nouvelle écrite en lettres de flammes dans le cœur des Apôtres, on chante des psaumes qui célèbrent la douceur, la perfection de cette loi de grâce et d'amour. L'hymne rappelle aussi la descente de l'Esprit saint, qu'on supplie de renouveler en notre faveur les merveilles du Cénacle.

Sexte est la troisième heure de l'office du jour. Elle répond à midi. Même composition, même antiquité que la précédente [2]. De grands souvenirs nous y sont rappelés, car de grands événements consacrent cette heure mémorable. A tierce, l'Eglise nous avait conduits au prétoire, et, en face de cette colonne ensan-

[1] S. Synat., *epist. ad Trallianos.*

[2] *Constit. apostol.*, lib. 8, c. 20.

glantée, elle avait ouvert nos lèvres à la prière. Ici, nous prenant par la main, elle nous conduit au Calvaire, et nous arrête là devant un instrument de supplice. Jésus élevé en croix, voilà le premier objet de nos prières et de nos méditations à l'heure de *sexte*. Aussi l'Eglise, pénétrée de reconnaissance, nous fait chanter des psaumes qui respirent un amour brûlant. *Mon âme est tombée en défaillance en pensant à mon Sauveur*, etc.

Ici une magnifique harmonie qui n'a point échappé à la sagacité de nos pères dans la foi. Instruits par la tradition, ils enseignent que ce fut à la sixième heure du jour qu'Adam se rendit coupable et périt par le fruit de l'arbre. Pour faire coïncider la réparation avec la chute, Jésus voulut être élevé à la même heure sur l'arbre salutaire [1]. Un autre événement est encore l'objet de notre reconnaissance. C'est à l'heure de sexte que Pierre eut la révélation claire de la vocation des Gentils, et qu'il reçut ordre de porter l'Evangile aux nations ; bienfait inappréciable dont vous et moi nous ressentons encore aujourd'hui l'influence. Ainsi, le Fils de Dieu, Jésus attaché à la croix, et Pierre portant l'Evangile aux nations, en faut-il davantage pour

[1] Quo tempore eversio fuit, eodem rursus facta reparatio. S. Cyril. Hierosol., *Catech.* 14. Id., *Theophilact. in Matth., ad ea verba : A sexta autem hora*, etc. Voici encore d'autres harmonies : « Propter protoplastum Adam... (Christus) sexta hora in crucem ascendit, sexto die sæculi, in sexta hora ejusdem millenarii, et sexta hebdomadis et sexta hora sexti diei, etc. » S. Anast., *Sinaït.*, l. 7, *Commentar in hexæm.*

exciter notre ferveur et notre reconnaissance durant cette nouvelle heure?

None, qui vient continuer ces admirables souvenirs, est la quatrième heure de l'Office du jour. C'est pour nous trois heures du soir, et pour les anciens elle était la *neuvième* heure du jour: de là son nom. Elle renferme les mêmes parties que les précédentes, et nous offre la même antiquité [1]. C'est encore sur la grande scène des douleurs que l'Eglise nous retient. Le soleil obscurci, la terre ébranlée, le voile du temple déchiré, l'Homme-Dieu expirant, le côté du nouvel Adam ouvert par la lance du soldat, et donnant naissance à la nouvelle Eve, l'Eglise catholique, notre tendre mère : tels sont les événements que cette heure nous rappelle. En fut-il de plus propres à nous faire répandre devant Dieu des prières et des larmes?

Les psaumes des petites heures du dimanche nous offrent une harmonie si belle, que nous ne pouvons résister au plaisir de la signaler; elle montrera que tout, jusqu'à un iota, est disposé, dans les offices de l'Eglise, avec une sagesse et une profondeur de vue qu'on ne saurait jamais assez admirer. Toutes les petites heures se composent de deux psaumes, dont le second est divisé à prime, à tierce, à sexte et à none. Chaque division de ce psaume contient seize versets. Pourquoi ces deux psaumes seulement? Pourquoi ces seize versets? Ces deux psaumes rappellent les deux alliances de Dieu avec les hommes, l'ancienne et la

[1] S. Basil., *in Regul. interrog.*, 34.

nouvelle. Ces seize versets signifient les interprètes de cette double alliance. Pour l'ancienne, les douze petits Prophètes et les quatre grands; pour la nouvelle, les douze Apôtres et les quatre Evangélistes[1].

Les psaumes et les hymnes des petites heures sont également en harmonie avec les différentes heures du jour auxquelles nous les récitons. Au lever du soleil le commencement, à tierce la continuation, à sexte la perfection, à none la fin de la charité et de la vie; car, hélas! la vie n'est qu'un jour.

Les *vêpres* sont la cinquième heure de l'office du jour. Leur antiquité est la même que celle de l'Eglise[2]. Oh! que c'est à juste titre que l'Eglise a consacré cette heure à la prière! Que de souvenirs elle nous rappelle! C'est d'abord le sacrifice du soir offert chaque jour au temple de Jérusalem; c'est ensuite l'institution de la sainte Eucharistie; c'est enfin la descente de la croix et la sépulture de Notre-Seigneur. Telles sont les raisons pour lesquelles l'Eglise désire si vivement que nous soyons en prières pendant cette heure mémorable.

Connaissent-ils le prix de la prière, leur cœur sait-il battre de reconnaissance, ces Chrétiens de tout âge et de toute condition qui dédaignent d'assister à vêpres? Les vêpres, disent-ils dans leur légèreté impie, les vêpres sont pour les prêtres. Ce n'est donc pas pour vous qu'a été instituée la sainte Eucharistie? Vous ne devez donc rien à Dieu pour ce bienfait? Ce

[1] Durandus, lib. 5, c. 5.
[2] *Constit. apost.*, t. 8, c. 40.

n'est donc pas pour vous que Jésus-Christ a été immolé? L'heure à laquelle ces grands miracles ont été opérés ne vous dit donc rien? Et qu'en faites-vous de cette heure sacrée où des larmes brûlantes devraient couler de vos yeux, et se mêler à des prières plus brûlantes encore? Si je veux le savoir, j'interroge les places publiques, les promenades, les maisons de jeu et de plaisirs profanes; elles me répondront. Eh quoi! ne rougirez-vous jamais de blesser ainsi les convenances chrétiennes? O nos pères dans la foi! qu'auriez-vous pensé si l'on vous eût dit que vos enfants profaneraient une heure si sainte, une heure chargée de tant de bienfaits? Honte à ceux qui trouvent la reconnaissance lourde et difficile! Les cœurs qui se font ingrats sont de tristes cœurs, et ressemblent à ces fruits que le soleil ne peut mûrir et qui n'ont ni saveur ni parfum. Honte aux cœurs serviles qui ne vont à l'église le matin que par crainte, puisque le soir, alors qu'il n'y a pas d'anathème et de menace de péché mortel, ils s'en dispensent!

Pour nous, Chrétiens dociles, plus les vêpres sont abandonnées, plus nous devons nous faire un devoir d'y assister : nos obligations semblent croître en proportion de l'indifférence du grand nombre. Venons au pied des autels prier, gémir, adorer, remercier pour nos frères ingrats, trop heureux si nous pouvons dédommager leur Sauveur et le nôtre.

La beauté de l'office du soir suffirait à elle seule pour nous y rendre assidus. Les vêpres se composent de cinq

psaumes, de cinq antiennes, d'un capitule, d'une hymne, du *Magnificat* et d'une seule oraison, si on ne fait pas mémoire de quelques fêtes. Ce nombre cinq a été établi pour honorer les cinq plaies de Notre-Seigneur, et pour expier les péchés que nous avons commis durant le jour par nos cinq sens.

La trompette de l'Église militante, la cloche, a retenti trois fois : la première, pour annoncer l'office ; la seconde, pour nous dire qu'il est temps de partir ; la troisième, pour marquer que l'office commence. Arrivés à l'église, le clergé et les fidèles se recueillent un instant ; ils préparent leur âme à la prière en récitant le *Pater* et l'*Ave Maria ;* ces deux oraisons se disent à genoux et en silence. On commence par le signe de la croix pour invoquer le secours de la sainte Trinité, et pour confesser les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. La main qui, en le faisant, se porte de quatre côtés, vous redit que le Fils de Dieu est venu appeler ses élus dispersés aux quatre vents. Quand donc vous voyez le célébrant, du haut de son siége élevé, faire le signe adorable, représentez-vous Jésus-Christ sur la croix au sommet du Calvaire, les bras étendus pour embrasser les enfants d'Adam devenus les siens, et les appelant tous dans son cœur par cette parole d'ineffable amour : *Sitio* : J'ai soif de vous.

En faisant le signe de la croix, le prêtre, tourné vers l'autel, dit : *Deus in adjutorium meum intende : O Dieu, venez à mon aide*. Les fidèles, également debout et tournés vers l'autel pour exprimer que leur confiance est toute

aux mérites de Jésus-Christ, répondent avec empressement : *Domine, ad adjuvandum me festina : Seigneur, hâtez-vous de me secourir.* Puis, pour témoigner par avance la reconnaissance que leur inspire cette céleste protection, ils chantent avec un élan d'amour le *Gloria Patri*, etc. : *Gloire au Père*, etc. Leur joie et leur ardeur à publier les louanges de leur Père qui est dans les cieux s'expriment par ce mot : *alleluia*, allégresse, bonheur. Pendant le carême, temps de jeûne et de pénitence, l'*Alleluia* est remplacé par ces mots, qui ont le même sens : *Laus tibi, Domine, rex æternæ gloriæ* : Louanges à vous, Seigneur, roi éternel de gloire.

Après l'imposition de l'antienne destinée à enflammer notre charité[1], un choriste entonne le premier psaume : *Dixit Dominus, Domino meo* : « Le Seigneur, *Père éternel, Dieu tout-puissant*, a dit à *Jésus-Christ, son Fils, au jour de son ascension glorieuse* : Asseyez-vous à ma droite. » Dans ce psaume magnifique l'Église chante la génération éternelle du Fils de Dieu, son sacerdoce également éternel, aussi bien que son empire éternel et absolu sur le monde, devenu la conquête de la croix.

Mais quoi ! les vêpres ne sont-elles pas destinées à honorer les funérailles de Jésus-Christ ? Comment donc l'Église, cette tendre épouse, agenouillée, pour ainsi dire, sur la tombe de son divin époux, ne fait-elle entendre que des chants de joie et des hymnes de triomphe et d'immortalité ? Ah ! c'est qu'elle voit la vie sortir du

[1] Explication des matines à la leçon précédente.

sein de la mort, et la victoire des souffrances : grande leçon pour nous!

Le second psaume des vêpres du dimanche est le *Confitebor*. Il est comme la suite du premier. Par la bouche de David, l'Église chante les bienfaits du règne de son divin époux ; elle célèbre en particulier l'institution du banquet divin, auquel sont invitées toutes les générations qui viennent en ce monde.

Que reste-t-il maintenant, sinon à décrire le bonheur de ceux qui se soumettent à l'empire de Jésus-Christ? c'est ce que l'Église fait dans le psaume : *Beatus vir qui timet Dominum : Heureux l'homme qui craint le Seigneur*. A côté de la description simple et touchante du bonheur de l'homme juste qui craint Dieu et observe ses commandements, l'Église place le tableau du pécheur. Durant sa vie il est triste et malheureux ; au moment de la mort il grince des dents et sèche d'épouvante ; après la mort il entre dans le lieu des supplices, à la porte duquel il laisse l'espérance : l'espérance d'en sortir jamais.

L'Église vient de rappeler aux justes dans le psaume précédent que le Seigneur les rend heureux s'ils portent son aimable joug. Quoi de plus naturel que de les exhorter maintenant à chanter leur bonheur? Et voilà que cette tendre mère, empruntant la voix du roi-prophète, les exhorte à louer et à bénir la grandeur, la puissance, et surtout l'admirable bonté de leur Père céleste. *Laudate, pueri, Dominum, laudate nomen Domini : Mes enfants, louez le Seigneur, louez le nom du Seigneur.*

Cette invitation provoque un élan d'amour, et toutes les bouches et tous les cœurs s'unissent pour répondre : *Oui, que le nom du Seigneur soit béni, dès maintenant et jusqu'au siècle des siècles : Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in seculum;* et dans la suite de ce psaume admirable, chacun proclame à l'envi les raisons particulières qu'il a de bénir le Dieu bon, le Dieu qui veille sur le pauvre et le faible comme sur la prunelle de son œil.

Des motifs personnels qui pressent chacun de nous et tous les hommes en général de bénir Dieu et de l'aimer, l'Église passe aux raisons spéciales à la grande famille catholique. A moins que nous n'ayons un cœur de bronze, ces bienfaits sont tels que nous devons fondre d'amour en nous les rappelant. Tel est l'objet du cinquième psaume : *In exitu Israel de Ægypto, domus Jacob de populo barbaro : Lorsque Israël sortit de l'Egypte, la maison de Jacob de chez un peuple barbare.* Ici l'Église, nous reportant au delà de trois mille cinq cents ans, sur les bords de la mer Rouge et au désert du Sinaï, déroule à nos regards le magnifique tableau des merveilles et des prodiges que Dieu opéra pour tirer Israël de l'Égypte et le faire entrer dans la terre promise. Sous ces miracles de l'Égypte, de la mer Rouge, du désert et du Sinaï, l'Église nous en fait apercevoir de plus glorieux et de plus consolants opérés en notre faveur : notre délivrance du Démon, du péché, de la mort et de l'enfer par le baptême; la foi, qui nous conduit au travers du désert de la vie, comme la

colonne conduisait Israël; la loi de grâce descendant du Calvaire, comme la loi antique descendait du Sinaï; le pain des anges nourrissant notre âme, comme la manne nourrissait les Hébreux; et ces miracles de la loi nouvelle présentés eux-mêmes comme un gage de miracles plus grands encore par lesquels le Seigneur veut nous conduire du désert de la vie dans la Jérusalem céleste : tels sont les bienfaits que l'Église nous rappelle. Alors, comme David, comparant le Dieu tout-puissant et fort aux idoles faibles et impuissantes des nations, l'Église nous presse, dans toute l'étendue de sa charité et de son zèle, de nous attacher irrévocablement au Seigneur, qui nous a donné des marques si éclatantes de sa grandeur, de sa puissance et de sa bonté.

Ce psaume auquel la poésie profane n'a rien à comparer est suivi de l'antienne et du *capitule*. Le capitule des dimanches ordinaires est tiré de l'épître de saint Paul aux Ephésiens[1] : *Benedictus Deus*, etc. : « Béni soit Dieu, le père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, pour nous conduire au ciel, nous a comblés par son Fils de toutes sortes de bénédictions spirituelles, comme il nous a élus en lui avant la création du monde, afin que nous fussions saints et irrépréhensibles à ses yeux. »

Le célébrant lit debout le capitule, et s'adresse aux fidèles qui viennent de chanter les louanges de Dieu, afin d'encourager leur zèle et de donner à leur piété un nouvel élan. Cette posture, dictée par la bienséance,

[1] Cap. I.

convient aux saintes paroles qu'il prononce, et exprime le respect qu'il porte aux membres de Jésus-Christ qui l'écoutent.

Les fidèles reçoivent avec reconnaissance cette courte exhortation, et répondent *Deo gratias : Nous en rendons grâces à Dieu.*

Alors on entonne l'hymne ; l'hymne, expression d'amour, d'ardeur, de courage, pour accomplir ce qu'on vient d'entendre ; c'est le chant d'une armée qui marche au combat. L'hymne varie suivant la fête ; elle exprime toujours les sentiments analogues à la circonstance du jour. Le règne de Jésus-Christ commencé sur la terre, consommé dans le ciel, voilà ce que l'Eglise chante le dimanche. Aussi l'hymne des vêpres du dimanche est un long soupir vers le ciel. Heureux le Chrétien qui sait se pénétrer de l'esprit de cette sainte prière ! son cœur éprouve une consolation et un bonheur que le monde et ses plaisirs ne sauraient lui donner.

L'Eglise vient de chanter les bienfaits du Seigneur ; elle a vu dans le passé sa délivrance du Démon, son établissement sur la terre, les faveurs sans nombre dont elle a été l'objet ; elle a vu dans l'avenir le ciel entr'ouvert pour la recevoir et consommer son bonheur en l'immortalisant. Comment exprimera-t-elle toute sa reconnaissance ? Elle succombe sous le poids, elle cherche un interprète des sentiments qu'elle éprouve ; elle l'a trouvée. A la place de la sienne, une voix s'élève au son de laquelle le ciel et la terre

doivent faire silence; une voix si suave, si pure, si mélodieuse, et en même temps si puissante, qu'elle réjouit infailliblement le cœur de Dieu : cette voix est celle de l'auguste Marie. Voici donc la douce Vierge de Juda, la Mère de Dieu, la Vierge par excellence, la Vierge du ciel, qui va soupirer la reconnaissance de la vierge de la terre, la chaste épouse de l'Homme-Dieu, l'Eglise catholique. On entonne le *Magnificat* : ce chant sublime, élan d'ineffable amour, poëme en dix chants, prophétie magnifique, qui valut à Marie le titre glorieux de Reine des Prophètes : *Mon âme glorifie le Seigneur, etc.*

On se tient debout pendant le *Magnificat*, par respect pour les paroles de Marie, et parce que cette noble attitude montre bien la joie et le contentement d'un cœur comblé de grâces et disposé à tout entreprendre pour témoigner à son bienfaiteur les sentiments de sa reconnaissance.

Pendant le *Magnificat*, le célébrant sort de sa place et va se revêtir de la chape. Bientôt, précédé d'un clerc qui porte l'encensoir, il monte à l'autel, prend le vase qui contient l'encens, en met sur le feu, et dit : *Ab illo benedicaris in cujus honore cremaberis : Soyez béni par celui en l'honneur duquel vous allez être consumé.* En prononçant ces paroles il forme le signe de la croix pour rappeler que ce n'est que par les mérites de Jésus-Christ que toute bénédiction se répand sur la terre; puis il prend l'encensoir des mains du clerc, encense trois fois la croix placée sur le tabernacle,

d'abord à droite, ensuite à gauche, enfin de chaque côté, comme pour environner l'autel, figure de Jésus-Christ, du parfum que le feu exhale, et qui est le symbole de la foi des fidèles et de la ferveur de leurs prières.

Cette cérémonie achevée, le clerc encense le célébrant, et lui rend ainsi honneur comme au représentant de Jésus-Christ. Le prêtre dit ensuite : *Dominus vobiscum* : *Que le Seigneur soit avec vous.* Les fidèles répondent : *Et cum spiritu tuo* : *Et qu'il soit avec votre esprit.*

Il chante ensuite l'oraison de la messe appelée *collecte*, parce qu'elle recueille en quelque sorte les prières et les vœux des assistants pour les adresser à Dieu.

Le prêtre dit de nouveau : *Dominus vobiscum*, et après ce souhait de paix et de charité, les clercs invitent les fidèles à louer et à bénir le Seigneur par ces mots : *Benedicamus Domino* : *Bénissons le Seigneur.* Tous les assistants répondent : *Deo gratias* : *Nous rendons grâces à Dieu.* Ainsi se termine cette partie de l'office du soir. Connaissez-vous quelque chose de plus beau, de plus complet, de mieux ordonné?

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir instruit des saintes cérémonies de votre culte; faites qu'elles raniment en moi l'esprit de la foi et de la prière.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus

toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai régulièrement à vêpres.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME ÉTABLI.

Q. Quelles sont les heures qui composent l'office du jour?

R. Les heures qui composent l'office du jour sont : prime, tierce, sexte, none, vêpres et complies. Dans l'heure de prime on honore 1° le Sauveur couvert d'opprobre et présenté à Pilate par les Juifs ; 2° son apparition aux Apôtres sur le bord de la mer après sa résurrection. On consacre aussi à Dieu le commencement de la journée.

Q. Pourquoi les autres heures ont-elles été établies?

R. Les autres heures ont été établies pour honorer la suite des mystères de Notre-Seigneur et de la religion. A *tierce* on honore le Sauveur condamné à mort; on célèbre aussi la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; à *sexte*, c'est Notre-Seigneur attaché à la croix; à *none*, c'est Notre-Seigneur expirant pour l'amour de nous.

Q. Pourquoi récite-t-on trois psaumes, et le *Gloria Patri* après chaque psaume, dans ces différentes heures?

R. On récite trois psaumes, et le *Gloria Patri* après

chaque psaume, dans ces différentes heures, pour rappeler le mystère de la sainte Trinité et honorer chacune des trois personnes.

Q. Qu'est-ce que les vêpres ?

R. Les vêpres, c'est la partie de l'office qu'on récite le soir. Le mot *vêpres* veut dire *soir*. Dans cet office on célèbre les funérailles de Notre-Seigneur, et on le remercie de l'institution du saint sacrement de l'autel. On récite cinq psaumes à vêpres pour honorer les cinq plaies de Notre-Seigneur, et pour demander pardon des péchés que nous avons commis pendant le jour par nos cinq sens.

Q. Quel est le sens des psaumes des vêpres du dimanche ?

R. Voici le sens des psaumes des vêpres du dimanche. Le premier nous rappelle la naissance éternelle de Notre-Seigneur, son sacerdoce et son empire également éternel, empire qu'il a obtenu par ses souffrances. Dans le second psaume on célèbre les merveilles du règne de Jésus-Christ, et en particulier l'institution de la sainte Eucharistie. Dans le troisième, on chante le bonheur de celui qui se soumet à Jésus-Christ, et on dit le malheur du pécheur qui se révolte contre lui. Dans le quatrième, on invite tous les hommes à louer le Sauveur, dont le règne nous rend si heureux. Dans le cinquième, l'Eglise redit à ses enfants les bienfaits particuliers qu'ils ont reçus de Dieu, et les invite à l'en remercier. Ce cinquième psaume nous rappelle notre délivrance du péché, notre entrée dans le Christia-

nisme, et nous annonce notre entrée dans le ciel.

Q. Que signifie l'hymne du dimanche?

R. L'hymne du dimanche exprime un grand désir du ciel. L'Eglise vient de nous dire que nous irions dans cette bienheureuse patrie, et tous ensemble nous soupirons après ce bonheur en chantant l'hymne.

Q. Pourquoi chante-t-on le *Magnificat*?

R. On chante le *Magnificat* pour exprimer à Dieu toute notre reconnaissance. Dans les psaumes nous avons célébré les bienfaits du Seigneur, et ceux que nous avons reçus et ceux que nous attendons. Pour lui témoigner sa reconnaissance, l'Eglise emprunte la voix de la sainte Vierge, et chante le beau cantique que Marie prononça chez sa cousine Elisabeth. Unissons notre cœur au cœur de Marie, afin de remercier dignement le Seigneur, qui a fait pour nous de si grandes choses.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir instruit des saintes cérémonies de votre culte; faites qu'elles raniment en moi l'esprit de la foi et de la prière.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai régulièrement à vêpres.*

Xe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Complies. — Usage de la langue latine dans la liturgie. — Sagesse de l'Eglise. — Chant, sa raison, son origine, sa beauté. — Exemple de saint Augustin, — de Jean-Jacques Rousseau.

L'homme comblé de bienfaits vient d'exprimer à Dieu sa reconnaissance; il est animé des meilleures dispositions. La terre lui paraît triste, la vie pesante; il soupire vers le ciel : mais son exil n'est pas fini. Le jour est sur son déclin. La nuit, temps mauvais sous tous les rapports, va bientôt commencer. Il va dormir, mais le Démon ne dormira pas; au contraire, il va multiplier ses piéges. Lion rugissant, il va rôder avec plus de fureur, afin d'emporter et de déchirer quelques brebis. Telle est la position de l'homme à la chute du jour. S'il venait vous demander ce qu'il doit faire pour éviter les embûches de l'ennemi, et se conserver fidèle à Dieu jusqu'au retour de la lumière, quels conseils lui donneriez-vous? En attendant votre réponse, je vais vous dire ceux que l'Eglise lui donne. Vous me direz ensuite si vous connaissez quelque chose de mieux.

« Mon fils, lui dit-elle, jetez-vous entre les bras de votre Père céleste; priez l'ange qui vous garde et les saints qui vous aiment de vous protéger; priez surtout

Marie de veiller sur vous comme la tendre mère veille sur son fils endormi. Sous leur puissante protection dormez en paix : le Démon ne pourra vous nuire. » Et pour fortifier dans le Chrétien ces vifs sentiments d'une confiance enfantine, l'Eglise lui fait réciter les *complies*[1]. La preuve de ce que nous venons de dire se trouve dans l'explication même de cette dernière heure de l'office : écoutez.

Les complies commencent par ces paroles : *Convertissez-nous, ô Dieu qui êtes notre Sauveur, et détournez de nous votre colère.* La seule chose qui puisse éloigner Dieu de nous, et l'empêcher de prendre de notre repos le soin paternel que nous sollicitons, c'est le péché. Voilà pourquoi nous commençons par le supplier de nous en purifier en nous convertissant de tout notre cœur ; nous lui en donnons le plus puissant motif en lui rappelant qu'il est notre Sauveur.

Le premier psaume nous rappelle le roi-prophète témoignant au Seigneur sa reconnaissance pour les marques de protection qu'il en avait reçues, et implorant son secours contre ses ennemis. Sa confiance est en Dieu, et il se repose absolument sur son sein paternel. Quel cantique pouvait être mieux placé dans la bouche du Chrétien, cet autre roi-prophète, qui, ayant combattu ses ennemis, et terminé sa journée avec l'aide de Dieu, va, dans un repos nécessaire, prendre de nouvelles forces et une nouvelle vigueur pour combattre l'ennemi de

[1] Complies veut dire complément, parce que cette heure complète l'office.

son salut? Tel est le sens du psaume *Cum invocarem : Lorsque je l'ai invoqué, ce Dieu auteur de ma justice m'a exaucé.*

Mes enfants, invoquez donc le Seigneur, dit l'Eglise dans ce premier cantique; votre espérance ne sera point trompée. Voulez-vous savoir de quelle manière Dieu protége l'homme qui espère en lui? Le second psaume va vous l'apprendre. Il nous montre effectivement celui qui habite sous la garde du Très-Haut, reposant avec assurance sous la protection du Dieu du ciel; le Démon et ses embûches, les méchants et leurs machinations éloignées de la demeure du juste : *Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur.*

Que reste-t-il maintenant? un avis à nous donner, mais un avis bien salutaire : c'est d'être nous-mêmes sur nos gardes, et si nous nous éveillons durant la nuit, de tourner aussitôt notre cœur vers Dieu. Tel est l'objet du troisième psaume : *Ecce nunc benedicite Dominum : Maintenant donc, bénissez le Seigneur.* S'il en est ainsi, conclut l'Eglise : *Du haut de la montagne de Sion, le Dieu qui a fait le ciel et la terre vous bénira.*

Tous les cœurs et toutes les voix se réunissent pour chanter l'antienne, c'est-à-dire pour assurer qu'ils seront fidèles aux recommandations qu'on vient de faire. L'hymne qui vient ensuite est un long soupir vers le ciel, en quelque sorte le commencement de cette prière de la nuit qu'on ne manquera pas de faire s'il survient des insomnies.

Le célébrant insiste sur cette disposition essentielle

en récitant le capitule, immédiatement après que l'hymne est chantée. « *Mes frères*, dit-il, vous êtes tous enfants de la lumière et enfants du jour *par la foi et par la charité que Dieu vous a données;* nous ne sommes point enfants de la nuit et des ténèbres, *puisque nous croyons en Jésus-Christ;* ne dormons donc pas comme les autres, *qui n'ont pas le même bonheur*, mais veillons et soyons sobres. » Vraiment l'Église n'a rien oublié; ces dernières paroles contiennent un avis de la dernière importance pour éviter le mal durant la nuit.

Les fidèles, reconnaissants de cette leçon, remercient le prêtre et bénissent le Seigneur par ces paroles : *Deo gratias : Nous en rendons grâces à Dieu.*

Ici commence entre tous ces enfants de la même famille réunis maintenant aux pieds de leur Père commun, et bientôt dispersés dans leurs maisons particulières, un colloque, une espèce d'adieu, de bonsoir chrétien, dont la langue ne peut exprimer la tendresse ni la touchante naïveté : c'est au cœur de la sentir.

Un enfant de chœur chante de sa voix, pure comme celle d'un Ange : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum :* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

Les fidèles répondent : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum :* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

L'enfant de chœur : *Redemisti me, Domine, Deus veritatis :* Vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vé-

rité. L'ange de la terre donne à Dieu les plus puissants motifs de nous protéger ; nous lui appartenons, il nous a achetés à grand prix, et il est le Dieu de vérité, le Dieu fidèle à ses promesses. Or, il a promis de nous protéger.

Les fidèles : *Commendo spiritum meum* : Je remets mon âme.

L'enfant de chœur : *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto :* Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Les fidèles : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum :* Seigneur, je remets mon âme entre vos mains.

La pensée de l'exil et l'approche des dangers de la nuit jettent sur ce répons une mélancolie qui ne permet pas d'achever le *Gloria Patri : Comme il était au commencement, et maintenant, et aux siècles des siècles.* Ces paroles sont réservées à la patrie : l'Eglise de la terre ne les fait entendre que dans le moment de ses grandes joies.

L'enfant de chœur : *Custodi me, Domine, ut pupillam oculi* : Gardez-moi, Seigneur, comme la prunelle de l'œil.

Les fidèles : *Sub umbra alarum tuarum protege me* : Protégez-moi à l'ombre de vos ailes.

Dites, connaissez-vous quelque chose de plus beau que ce colloque ? quelque chose qui peigne mieux la candeur d'un petit enfant entre les bras de son père ? Cet enfant chéri, assuré que le Dieu qui règne dans le ciel l'aime avec la tendresse d'un père, n'a plus qu'un désir, c'est de quitter cette terre d'exil, cette vallée de

larmes, et d'aller se reposer en paix dans le sein du Seigneur. Et voici sa mère, l'Eglise catholique, toujours si bien inspirée, qui lui met dans la bouche les paroles du vieillard Siméon, lequel, après avoir vu le salut d'Israël, ne demandait plus qu'à mourir : *Nunc dimittis*, etc. : *Laissez maintenant, ô mon Dieu! votre serviteur s'en aller en paix.*

Vient ensuite une prière qui résume admirablement les demandes adressées à Dieu dans les complies. Voilà donc la famille chrétienne qui va se séparer. Celui qui en est, sur la terre, le chef et le père ne peut quitter ses enfants sans leur souhaiter les plus abondantes bénédictions; le prêtre ne se contente pas du salut ordinaire : *Dominus vobiscum* : *Que le Seigneur soit avec vous;* il lui faut des expressions plus touchantes, et qui rendent mieux l'affection qu'il leur porte et le désir qu'il a de les voir heureux. Il dit : *Gratia Domini, etc.* : « Que la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ, la charité de Dieu *le Père* et la communication du Saint-Esprit soit avec vous. *Amen* : Puisse-t-il en être ainsi. »

Avant de se retirer, tous ensemble saluent une dernière fois leur tendre mère qui est au ciel; ils la supplient d'abaisser sur ses enfants les regards de sa miséricorde, de leur ouvrir ses bras maternels. Est-il, en effet, un asile plus sûr que le sein d'une mère? Et alors vous entendez les voûtes du temple retentir tour à tour du *Salve Regina*, de l'*Inviolata*, de l'*Ave Regina cœlorum*, que les anges écoutent avec bonheur, et s'en vont

répéter sur leurs harpes d'or, dans la Jérusalem céleste, aux pieds de la Vierge pleine de grâces, notre mère et leur reine.

Allez maintenant, enfants bien-aimés, dormez en paix; le remords ne troublera point votre sommeil.

« Ainsi le dimanche a passé doucement pour ceux qui savent vraiment le sanctifier; la prière, la charité, des joies innocentes, des réunions de familles, des loisirs paisibles l'ont rempli; et quand ce jour est fini, quand avec tous les autres jours il va tomber dans l'abîme du passé, il y va radieux des bonnes œuvres qu'il a fait faire, et parfumé de l'encens brûlé devant les autels [1]. »

Finissons ce qui regarde les complies en ajoutant que cette dernière heure de l'office du jour se trouve indiquée dans les anciens Pères de l'Eglise [2]. L'usage de prier avant de prendre son repos semble établi par la nature elle-même. L'Eglise l'a consacré, et en nous ordonnant de remercier Dieu à la fin de la journée, elle propose à notre adoration le Sauveur mis dans le sépulcre ; en sorte que, dans son office quotidien, elle honore son divin époux depuis sa naissance jusqu'à sa sépulture. Quel beau sujet de méditation pour ses enfants! quel admirable moyen de les rendre tels qu'ils doivent être, d'autres Jésus-Christ [3]!

[1] *Tableau poét. des fêtes chrét.*, p. 33.

[2] S. Basil., *in Regul. interrog.*, 37. Clem Alexand., lib. 2, *Pædag.*, c. 4. S. Isid., lib. 1, c. 21, *de Offic. ecclesiast.*

[3] *Christianus alter Christus.*

Toutes les heures de son office, l'Eglise les offre à Dieu dans une langue inconnue aujourd'hui à la plupart des fidèles; elle les lui adresse en chantant. C'est ici le lieu de faire admirer dans ce double usage la profonde sagesse de l'Eglise. Et d'abord, pourquoi l'usage de la langue latine dans les prières publiques?

1° C'est pour conserver l'*unité* de la foi. A la naissance du Christianisme, le service divin se fit en langue vulgaire dans la plupart des églises. Mais, comme toutes les choses humaines, les langues sont sujettes au changement. La langue française, par exemple, n'est plus la même qu'elle était il y a deux cents ans; bon nombre de mots ont vieilli; d'autres ont changé de signification. La tournure des phrases diffère autant que nos modes diffèrent de celles de nos aïeux. Cependant une chose doit rester immuable, c'est la foi. Pour la mettre à l'abri de cette instabilité perpétuelle des langues vivantes, l'Eglise catholique emploie une langue fixée, une langue qui, n'étant plus parlée, n'est plus sujette au changement. L'expérience prouve que l'Eglise a été, ici comme partout, dirigée par une sagesse divine. Voyez ce qui se passe chez les Protestants; ils ont voulu employer dans leurs liturgies les langues vivantes, et voilà qu'ils sont sans cesse obligés de renouveler les formules, de retoucher les versions de la Bible : de là des altérations sans fin. Si l'Eglise en avait fait de même, il aurait fallu tous les cinquante ans assembler des conciles généraux pour rédiger de nouvelles formules dans l'administration des sacrements

2° C'est pour conserver la *catholicité* de la foi. L'unité de langage est nécessaire pour entretenir une liaison plus étroite et une communication de doctrine plus facile entre les différentes églises du monde, et pour les rendre plus fidèlement attachées au centre de l'unité catholique. Otez la langue latine; et voilà que le prêtre italien qui voyage en France, ou le prêtre français qui voyage en Italie, ne peut plus célébrer les saints mystères ni administrer les sacrements. C'est là ce qui arrive au Protestant. Hors de sa patrie, il ne peut plus participer au culte public ; un Catholique n'est dépaysé dans aucune des contrées de l'Eglise latine. Honneur donc aux souverains pontifes qui n'ont rien négligé pour introduire partout la liturgie romaine. L'homme impartial y trouve une nouvelle preuve de leur zèle éclairé pour la catholicité, caractère auguste de la véritable Eglise. Hélas ! si les Grecs et les Latins n'avaient eu qu'une même langue, il n'aurait pas été aussi aisé à Photius et à ses adhérents d'entraîner toute l'Eglise grecque dans le schisme, en attribuant à l'Eglise romaine des erreurs et des abus dont elle ne fut jamais coupable !

3° C'est pour conserver à la Religion la *majesté* qui lui convient. Une langue savante, qui n'est entendue que des hommes instruits, inspire plus de respect que le jargon populaire. Les mystères les plus saints ne paraîtraient-ils pas ridicules s'ils étaient exprimés dans un langage trop familier? Chacun le comprend. Les Protestants eux-mêmes, ennemis jurés de la langue ro-

maine, l'ont senti comme les autres ; mais plutôt que de renoncer à leurs préjugés anticatholiques, ils ont mieux aimé devenir inconséquents avec eux-mêmes. Ils ont fait traduire l'office divin en français : fort bien ; mais les Bas-Bretons, les Picards, les Auvergnats, les Gascons n'avaient-ils pas autant de droit de faire l'office divin dans leurs patois que les Calvinistes de Paris en avaient de le faire en français? Pourquoi les réformateurs, si zélés pour l'instruction du bas peuple, n'ont-ils pas traduit la liturgie et l'Ecriture sainte dans tous ces jargons? Cela n'aurait-il pas contribué beaucoup à rendre la Religion respectable[1] ?

Au contraire, la langue grecque en Orient, la langue latine en Occident, double idiome du peuple-roi, conservent quelque chose de la majesté romaine, qui convient on ne peut mieux à la majesté bien plus grande de l'Eglise catholique. A une Religion maîtresse du monde la langue des dominateurs du monde, comme à une doctrine immortelle une langue immuable.

Si la Religion et la raison doivent des actions de grâces à l'Eglise catholique pour avoir adopté les langues grecque et latine, les sciences ne lui doivent pas moins de reconnaissance. En immortalisant la langue, l'Eglise a immortalisé la littérature des Grecs et des Romains, de même que les papes ont sauvé, en les sanctifiant, les monuments des Césars. Sans la croix qui la domine, il y a longtemps que la colonne trajane ne serait plus debout.

[1] Bergier, art. *Langue*.

Du reste, il n'est pas vrai que, par l'usage d'une langue morte, les fidèles se trouvent privés de la connaissance de ce qui est contenu dans la liturgie. Loin de leur interdire cette connaissance, l'Eglise recommande à ses ministres d'expliquer au peuple les différentes parties du saint sacrifice et le sens des prières publiques [1]. Bien plus, elle n'a pas absolument défendu les traductions des prières de la liturgie par lesquelles le peuple peut voir dans sa langue ce que les prêtres disent à l'autel. Il n'est donc pas vrai, comme l'en accusent les protestants, qu'elle ait voulu cacher ses mystères; non, elle a voulu seulement les mettre à l'abri des altérations, suite inévitable des changements du langage [2].

De la langue de l'Eglise catholique passons à son chant; disons son origine, son usage, sa beauté.

Le chant est naturel à l'homme; on le trouve chez tous les peuples. Le chant est essentiellement religieux; au commencement on le voit partout employé dans le culte divin. Cet accord universel prouve que le chant est agréable au Seigneur, et que c'est un moyen légitime de lui rendre une partie du culte que nous lui devons. Mais qu'est-ce que le chant? Le chant, répond un ancien et pieux auteur, c'est la langue des Anges [3]; c'est peut-être la langue que l'homme parlait avant sa chute. Dans cette hypothèse, notre parole actuelle ne serait qu'une

[1] Conc. Trid., sess. 22, c. 8.

[2] Voy. le cardinal Bona, *Rer. Liturg.*, lib. 1, c. 5, p. 33.

[3] Durandus, lib. 5, c. 11.

ruine de cette parole primitive [1]. L'homme tout entier ayant été dégradé par le crime originel, on conçoit que sa *parole* a dû subir une dégradation correspondante. Du moins il semble que le chant sera la langue du ciel ou de l'homme complétement régénéré ; car il n'est parlé que de chants et d'harmonies parmi les heureux habitants de la Jérusalem céleste. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, le chant est l'expression vive et mesurée des sentiments de l'âme ; son pouvoir est magique ; c'est un autre mystère.

Pour rapprendre à l'homme sa langue primitive, ou pour lui enseigner celle qu'il doit parler dans le ciel, la Religion a consacré l'usage du chant dans ses divins exercices. Elle ne veut pas que les hommes se réunissent au pied des autels sans parler la langue des Anges ou la langue de l'innocence. Exilé, c'est dans nos temples que l'homme retrouve l'idiome et le chemin de sa patrie. Roi déchu, c'est là encore qu'il lui est donné de bégayer la langue qu'il parla aux jours de son bonheur. Connaissez-vous un enseignement plus utile, une pensée plus admirable ! L'homme chante donc ; l'Eglise chante avec lui. En cela elle se montre la fidèle héritière de tout ce qu'il y a de vrai, de beau, de bon dans les traditions de l'univers : car tous les peuples ont chanté. Nous ne parlerons pas des païens ; ils avaient perverti l'usage du chant : au lieu de célébrer le souverain Auteur de la nature, ils chantaient les crimes et les aventures scandaleuses de leurs fausses divinités.

[1] *Annal. de phil. chrét.*, an 1830.

Les Hébreux ne furent pas plutôt réunis en corps de nation, qu'ils surent relever par les accents de la voix les louanges du Seigneur. Qui ne connaît les cantiques sublimes de Moïse, de Débora, de David, de Judith, des Prophètes? David ne se borna point à composer des psaumes ; il établit des chœurs de chantres et de musiciens pour louer Dieu dans le tabernacle. Salomon, son fils, fit observer le même usage dans le temple ; Esdras le rétablit après la captivité de Babylone.

Dès l'origine du Christianisme, le chant fut admis dans l'office divin, surtout lorsque l'Eglise eut acquis la liberté de donner à son culte l'éclat et la pompe convenables. Elle y fut autorisée par les leçons de Jésus-Christ et des Apôtres. La naissance de ce divin Sauveur avait été annoncée aux bergers de Bethléem par les cantiques des Anges. On connaît ceux de Zacharie, de la sainte Vierge, du vieillard Siméon. Pendant sa prédication, le Sauveur lui-même trouva bon que les troupes de peuple vinssent au-devant de lui, l'accompagnassent dans son entrée à Jérusalem en chantant : *Hosanna béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, salut et prospérité au Fils de David*, et continuassent ainsi jusque dans le temple[1].

Saint Paul exhorte les fidèles à s'exciter mutuellement à la piété par des hymnes et des cantiques spirituels[2].

Nos pères dans la foi mirent en pratique les leçons

[1] Matth., XXI, 9.
[2] Eph., V, 19.

du grand Apôtre. Pline le jeune les ayant interrogés pour savoir ce qui se passait dans leurs assemblées, ils lui dirent qu'ils se réunissaient le dimanche pour chanter des hymnes à Jésus-Christ comme à un Dieu [1]. Il en a été de même dans toute la suite des siècles.

Les plus grands hommes que l'Eglise ait produits et que la terre ait admirés, attachaient au chant une telle importance, qu'ils ne dédaignaient pas de le régler eux-mêmes et de l'enseigner aux autres : témoin saint Athanase, saint Chrysostôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Grégoire, pape.

Saint Ambroise, qui régla le chant de l'Eglise de Milan dans un temps où les théâtres du Paganisme subsistaient encore, évita soigneusement d'en imiter la mélodie ; saint Grégoire, qui fit la même chose pour l'Eglise de Rome dans un siècle où ces théâtres n'existaient plus, ne trouva aucun inconvénient à introduire dans le chant ecclésiastique des airs plus agréables, mais qui ne pouvaient rappeler aucun souvenir dangereux.

De là est venue la distinction entre le chant *ambrosien* et le chant *grégorien*. Le premier est plus grave, le second plus mélodieux. Le premier est encore en usage dans l'église de Milan, le second s'est répandu dans une grande partie de la chrétienté. Saint Grégoire prit dans toutes les églises ce qu'il y avait de mieux; le fond fut le chant des anciens Grecs; il choisit les modulations qui lui plurent davantage, les accommoda à

[1] Epist. 97.

son goût, qui était exquis, et leur donna d'exprimer avec plus de charmes les mystères joyeux ou douloureux, la douce tristesse de la pénitence et le bonheur d'une vie pleine de vertus.

A l'exemple de David, Pepin, roi de France, mais surtout Charlemagne, son fils, donnèrent un grand soin au chant religieux. Ayant remarqué que le chant gallican était moins agréable que celui de Rome, ils envoyèrent dans cette capitale du monde chrétien des clercs intelligents pour étudier et apprendre le chant de saint Grégoire, et bientôt ils l'introduisirent dans les Gaules. Cependant toutes les églises de France ne l'adoptèrent pas uniformément; plusieurs n'en prirent qu'une partie, et le mêlèrent avec celui qui était précédemment en usage. Telle est la cause de la différence qui existe entre le chant des divers diocèses[1].

Cependant ce chant, tel qu'il existe aujourd'hui, quoiqu'il ait fait de grandes pertes en passant par la main des Barbares, a encore des beautés du premier ordre, et demeure, par l'usage auquel il est appliqué, bien au-dessus de la musique. Sans mesure et sans rhythme, il offre aux connaisseurs non prévenus un caractère de grandeur, une mélodie pleine de noblesse, et une féconde variété d'affections. Est-il quelque chose de plus sublime en effet que le chant solennel de la Préface et du *Te Deum*? Quoi de plus touchant que les lamentations de Jérémie, et de plus joyeux que les hymnes de Pâques? Où trouver quelque chose de plus majestueux

[1] Lebœuf, *Traité hist. du chant*, c. 3.

que le *Lauda Sion*, de plus déchirant que le *Dies iræ?* et l'office des morts est un chef-d'œuvre; on croit entendre les sourds retentissements du tombeau. Dans l'office de la semaine sainte on remarque la *Passion* de saint Matthieu : le récitatif de l'historien, les cris de la populace juive, la noblesse des réponses de Jésus, forment un drame pathétique.

Pergolèse a déployé dans le *Stabat Mater* la richesse de son art; mais a-t-il surpassé le simple chant de l'Église? Il a varié la musique sur chaque strophe, et pourtant le caractère essentiel de la tristesse consiste dans la répétition du même sentiment, et, pour ainsi dire, dans la monotonie de la douleur. *Diverses* raisons peuvent faire couler des larmes; mais les larmes ont toujours une *semblable* amertume; d'ailleurs il est rare qu'on pleure à la fois pour une foule de maux, et quand les blessures sont multipliées, il y en a toujours une plus cuisante que les autres, qui finit par absorber les moindres peines. Ce chant pareil, qui revient à chaque couplet sur des paroles variées, imite parfaitement la nature; l'homme qui souffre promène ainsi ses pensées sur différentes images, tandis que le fond de ses chagrins reste le même.

Pergolèse a donc méconnu cette vérité, qui tient à la théorie des passions, lorsqu'il a voulu que pas un soupir de l'âme ne ressemblât au soupir qui l'avait précédé. Partout où il y a variété, il y a distraction, et partout où il y a distraction, il n'y a plus de tristesse[1].

[1] *Génie du Christianisme*, t. II, c. II.

Que dirons-nous des psaumes? la plupart sont sublimes de gravité, particulièrement le *Dixit Dominus Domino meo*, le *Confitebor tibi* et le *Laudate pueri*. L'*In exitu* offre un mélange indéfinissable de joie et de tristesse, de mélancolie et d'espérance ; le *Kyrie eleison*, le *Gloria in excelsis* et le *Credo* des grandes fêtes élèvent l'âme, et le *Veni Creator* exprime bien les ardentes supplications d'un cœur qui veut être exaucé.

Faut-il s'étonner, après cela, que notre chant sacré fasse de si vives impressions sur les hommes qui ont de l'oreille et du cœur? « Je ne pouvais me lasser, ô mon Dieu ! s'écrie saint Augustin, de considérer la profondeur de vos conseils dans ce que vous avez fait pour le salut des hommes, et la vue de ces merveilles remplissait mon cœur d'une douceur incroyable. Combien le chant des hymnes et des psaumes qu'on chantait dans votre Église me faisait-il répandre de larmes, et combien étais-je vivement touché d'entendre retentir vos louanges dans la bouche des fidèles! car à mesure que ces paroles toutes divines frappaient mes oreilles, les vérités qu'elles expriment s'insinuaient dans mon cœur, et l'ardeur des sentiments de piété qu'elles y excitaient faisait couler de mes yeux une grande abondance de larmes, mais de larmes délicieuses, et qui faisaient alors le plus grand plaisir de ma vie [1]. »

Et pour citer un homme bien différent, nous dirons qu'on se rappelle encore avoir vu plus d'une fois Jean-Jacques Rousseau assister aux vêpres de Saint-Sulpice,

[1] *Conf.*, lib. 9, c. 6.

pour y éprouver ce divin enthousiasme dont une âme sensible ne saurait se défendre quand elle prend part avec quelque recueillement aux sublimes mélodies qui, jointes à l'accord d'un peuple immense et à la décence des rites sacrés, prenaient dans cette superbe église un degré d'intérêt capable d'élever la piété jusqu'aux cieux, et d'attendrir le cœur même d'un sceptique. Le simple récitatif de nos prières faisait sur cet homme une telle impression, qu'il ne pouvait l'entendre sans être touché jusqu'aux larmes. « Un jour, dit Bernardin de Saint-Pierre, étant allé avec Rousseau promener au Mont-Valérien, quand nous fûmes parvenus au sommet de la montagne nous formâmes le projet de demander à dîner aux ermites qui en ont fait leur demeure. Nous arrivâmes chez eux un peu avant qu'ils se missent à table, et pendant qu'ils étaient à l'église, J.-J. Rousseau me proposa d'y entrer et d'y faire notre prière. Les ermites récitaient alors les litanies de la Providence, qui sont fort belles. Après que nous eûmes fait notre prière dans une petite chapelle, et que les ermites se furent acheminés à leur réfectoire, Jean-Jacques me dit avec attendrissement : « Maintenant j'éprouve ce qui est dit dans l'Évangile : Quand plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. Il y a ici un sentiment de paix et de bonheur qui pénètre l'âme[1]. »

[1] *Etudes de la Nature*, t. 3, p. 506.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi tant de moyens de me parler au cœur; ne permettez pas que je sois insensible à votre voix.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je chanterai de cœur aussi bien que de bouche les louanges de Dieu.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Quelle est la dernière heure de l'office du jour?

R. La dernière heure de l'office du jour sont les *complies*. Le mot complies veut dire complément, accomplissement. On donne ce nom à cette heure parce qu'elle achève l'office.

Q. De quoi se composent les complies?

R. Les complies se composent de l'invocation, de trois psaumes, de l'hymne, du cantique, d'une prière et d'une antienne à la sainte Vierge. Le premier psaume exprime notre confiance en Dieu au moment d'aller prendre notre repos; le second marque les effets de la protection de Dieu sur ceux qui espèrent en lui; dans le troisième l'Église nous invite à élever notre cœur à Dieu lorsque nous nous éveillons pendant la nuit. Ce psaume nous rappelle l'usage des premiers Chrétiens qui se

levaient pendant la nuit pour prier. L'hymne est un long soupir vers le ciel, cette patrie bienheureuse où il n'y aura plus ni ténèbres ni dangers. Dans le capitule le prêtre nous recommande la vigilance et la sobriété. Ces deux vertus sont très-importantes pour éloigner les tentations ou pour les vaincre si elles se présentent. Les fidèles remercient le prêtre de cette instruction en répondant : *Deo gratias.*

Q. Que se fait-il ensuite?

R. Après le *Deo gratias* commence un touchant colloque, une espèce d'adieu et de bonsoir chrétien. Un enfant de chœur le commence en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » Tous les fidèles répondent en répétant les mêmes paroles. L'enfant de chœur rappelle à Dieu les raisons qu'il a de nous garder pendant la nuit; il est notre Rédempteur, il nous a rachetés à grand prix, et il est le Dieu de vérité qui a promis de veiller sur ses enfants. Puis il termine en disant : « Gardez-moi comme la prunelle de votre œil; » et les fidèles ajoutent : « Protégez-moi à l'ombre de vos ailes. » Ensuite on entonne le cantique du vieillard Siméon. Le Chrétien, assuré que Dieu l'aime avec la tendresse d'un père, demande d'aller se reposer dans ses bras. Avant de se séparer, les fidèles se mettent sous la protection de leur bonne mère. Une antienne à la sainte Vierge termine les complies.

Q. Pourquoi l'Église fait-elle usage du latin dans ses offices?

R. L'Église fait usage du latin dans ses offices pour

des raisons très-sages : 1° pour conserver l'unité de la foi : les langues vivantes changent continuellement ; ces variations perpétuelles entraîneraient bientôt des différences et des altérations dans la liturgie et dans les formules des sacrements ; 2° pour conserver la catholicité de la foi : si chaque église avait sa langue, nous serions étrangers les uns aux autres ; un prêtre italien, par exemple, qui voyagerait en France ne pourrait plus dire la messe ; il en serait de même d'un prêtre français qui voyagerait en Italie ; 3° pour rendre ses mystères plus respectables.

Q. Quelle est l'origine du chant ecclésiastique ?

R. Le chant est naturel à l'homme. Il est essentiellement religieux. Tous les peuples en ont fait usage dans leurs cérémonies. L'Église catholique, qui a conservé tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans les traditions anciennes, a conservé le chant. Dès les premiers siècles on a chanté dans les assemblées de religion. C'est saint Ambroise et surtout saint Grégoire, pape, qui ont arrangé le chant que nous avons aujourd'hui. Le chant de l'Église est très-beau, témoin celui de la Préface, du *Te Deum*, du *Dies iræ*, des psaumes du dimanche. Il produit dans l'âme les plus vives impressions de piété. Pour que le chant soit agréable à Dieu, il faut l'accompagner des sentiments du cœur et éloigner toute pensée de vanité.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi tant de moyens de me parler au cœur; ne permettez pas que je sois insensible à votre voix.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je chanterai de cœur aussi bien que de bouche les louanges de Dieu.*

XI[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Nature du sacrifice. — Sa nécessité. — Sacrifices anciens. — Sacrifice du Calvaire. — Sacrifice sanglant. — Il réunit en les accomplissant tous les sacrifices anciens. — La messe est un vrai sacrifice, le même que celui du Calvaire,—La messe est nécessaire.

S'il était utile d'expliquer l'office canonial dont les fidèles ne récitent qu'une partie et seulement une fois chaque semaine, il est nécessaire d'exposer en détail l'acte sublime qui s'accomplit chaque jour sur nos autels, et auquel tous les Chrétiens sont rigoureusement obligés d'assister les dimanches et les fêtes. Cet acte c'est la messe, c'est le sacrifice catholique.

Qu'est-ce que le sacrifice en général? Le sacrifice est-il indispensable dans la religion? La messe est-elle un vrai sacrifice? La messe est-elle nécessaire? Telles sont les questions préliminaires auxquelles nous avons à répondre.

Et d'abord, qu'est-ce que le sacrifice? *Le sacrifice, c'est l'offrande faite à Dieu d'une chose qu'on détruit en son honneur pour reconnaître son souverain domaine sur toutes les créatures*[1]. Le sacrifice est plus qu'une

[1] Oblatio facta Deo per immutationem alicujus rei, in signum supremi dominii, ex legitima institutione. B. Lig., *Theol. moral.*, in compend. redact., t. 2, c. 4.

simple offrande : ce qui le constitue essentiellement, c'est le changement ou la destruction de la chose offerte; condition indispensable qui se trouve même dans le sacrifice non sanglant, comme nous le verrons bientôt.

La définition du sacrifice donne la réponse à notre seconde question, savoir : le sacrifice est-il indispensable dans la religion?

Dès que vous admettez un Dieu créateur, conservateur de toutes choses, principe de tous les biens naturels et surnaturels dont jouit la créature, vous êtes obligé d'admettre que la créature lui doit l'hommage de tout ce qu'elle est et de tout ce qu'elle a. Bien plus, Dieu même ne peut dispenser la créature de ce devoir, parce qu'il ne peut pas se dispenser lui-même de faire tout pour sa gloire, étant la fin de toutes ses créatures aussi bien qu'il en est le principe. Prétendre le contraire, serait admettre que Dieu peut agir pour un autre que pour lui, c'est-à-dire pour une fin indigne de lui ; ce serait lui ôter la sagesse ; ce serait détruire la notion de son être, ce serait le nier.

Et maintenant, le seul vrai moyen de reconnaître et d'honorer le souverain domaine de Dieu, non-seulement sur la vie et la mort, mais sur l'être même, c'est le sacrifice. En effet, Dieu seul est auteur de tout l'être. Pour honorer son souverain domaine sur l'être créé, il faut la consomption et la destruction entière de cet être. Si dans le sacrifice tout n'est pas détruit et consumé par la mort des hosties et des victimes, cela vient de l'imperfection du culte humain et de l'impuissance

de l'homme qui ne peut faire davantage. La mort n'est donc là proprement qu'une représentation de cette entière destruction de l'être, qui devrait se faire dans le sacrifice, en hommage à l'être divin et à son domaine sur tout l'être créé.

Il suit de là que tout sacrifice demande bien la destruction, mais non pas la mort de la victime, la mort n'étant qu'une des manières dont les choses peuvent être détruites, ou qui représentent la destruction des choses; car la destruction des choses offertes à Dieu en sacrifice sous la loi de Moïse, se faisait de différentes manières. Par exemple, les pains de proposition étaient détruits par la manducation et consumés par le feu naturel de l'estomac; l'agneau pascal l'était par la mort, d'autres victimes par le feu.

Le sacrifice est donc l'acte essentiel, indispensable de la Religion. Il est aussi impossible de concevoir une Religion sans sacrifice que de concevoir Dieu sans domaine sur ses créatures, et les créatures sans obligation de rendre hommage à Dieu. Dans l'état d'innocence il y aurait eu des sacrifices, puisqu'il y aurait eu une Religion; mais il n'y aurait point eu de sacrifices sanglants, puisque la mort n'est entrée dans le monde que par le péché, suivant le langage de l'apôtre saint Paul [1].

Depuis le péché, le sacrifice est devenu sanglant, et il a dû l'être. Le souvenir de la faute originelle resta

[1] Voyez, sur toutes ces notions, l'excellent ouvrage du P. de Condren, l'*Idée du sacerdoce et du sacrifice de Jésus-Christ*, p. 48. Voyez aussi S. Thomas, 1 p., q. 45, art. 5.

profondément gravé dans la mémoire de l'homme ; il sentit qu'il avait besoin d'expiation. « Les dieux sont bons, et nous tenons d'eux tous les biens dont nous jouissons ; nous leur devons la louange et l'action de grâces ; mais les dieux sont justes et nous sommes coupables : il faut les apaiser ; il faut expier nos crimes, et, pour y parvenir, le moyen le plus puissant, c'est le sacrifice. » Telle fut la croyance antique, et telle est encore, sous différentes formes, celle de tout l'univers. Les hommes primitifs dont le genre humain entier reçut ses connaissances fondamentales se crurent coupables. Les institutions générales furent toutes fondées sur ce dogme. En sorte que les hommes de tous les siècles n'ont cessé d'avouer la dégradation primitive et universelle, et de dire comme nous, quoique d'une manière moins explicite : *Nos mères nous ont conçus dans le crime ;* car il n'y a pas un dogme chrétien qui n'ait sa racine dans la nature intime de l'homme, et dans une tradition aussi ancienne que le genre humain.

Persuadé qu'il était coupable, qu'il avait mérité la mort, et qu'il lui fallait une expiation, l'homme égorgea des victimes. C'est Dieu lui-même qui lui apprit le mérite des sacrifices sanglants. En effet, comment l'homme aurait-il pu imaginer qu'un animal immolé à sa place l'exemptait de la mort, et que Dieu acceptait cette substitution ? Si elle n'était révélée, cette idée serait la plus étrange et même la plus absurde qu'on puisse concevoir. Mais en enseignant à l'homme le sacrifice sanglant, Dieu lui dit : « Vous êtes coupable, vous méritez la

mort ; je veux que vous le reconnaissiez. Vous immolerez donc des victimes, et vous avouerez par là que c'est vous qui devriez être immolé ; à la place de votre sang j'accepterai le leur ; je vous exempterai de la mort que vous méritez, et vous pardonnerai les crimes qui vous en ont rendu digne. »

Et pour que l'homme n'oubliât pas que c'est lui qui devait être la victime, Dieu voulut qu'on choisît pour le sacrifice les animaux les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et par leurs habitudes. Ne pouvant enfin immoler l'homme pour sauver l'homme, on choisissait dans l'espèce animale les victimes les plus *humaines*, s'il est permis de s'exprimer ainsi, et toujours la victime était brûlée en tout ou en partie, pour attester que la peine naturelle du crime est le feu, et que la *chair substituée* était brûlée à la place de la *chair coupable* [1].

Les Païens ne s'en tinrent pas là. Ils conclurent que plus la victime serait importante, plus le sacrifice serait efficace. Cette croyance, juste dans ses racines, mais corrompue par le Démon, enfanta de toutes parts l'horrible superstition des sacrifices humains. Ils en vinrent au point de croire qu'on ne pouvait plus *supplier pour une tête* qu'au prix d'une tête [2]. Voilà ce qui se passait universellement dans l'ancien Paganisme.

[1] *Eclairciss. sur les sacrif.*, par M. de Maistre, p. 396.

[2] Macrob., *Satur.*, I, 7.

Lorsque nous arrivâmes en Amérique à la fin du quinzième siècle, nous y trouvâmes cette même croyance, mais bien autrement féroce. Il fallait amener aux prêtres mexicains jusqu'à vingt mille victimes par an ; et pour se les procurer il fallait déclarer la guerre à quelque peuple : mais au besoin les Mexicains sacrifiaient leurs propres enfants. Le sacrificateur ouvrait la poitrine des victimes, et se hâtait d'en arracher le cœur tout vivant. Le grand-prêtre en exprimait le sang, qu'il faisait couler sur la bouche de l'idole, et tous les prêtres mangeaient la chair des victimes [1].

Loin d'être agréables à Dieu, ces sacrifices païens étaient d'horribles attentats qui provoquaient sa juste colère. Les sacrifices des Juifs étaient innocents, il est vrai, mais ils étaient par eux-mêmes absolument inefficaces. Et quelle proportion, je vous prie, entre un Dieu irrité et le sang d'un bouc? Une injure qui s'adresse à l'être infiniment parfait est par cela même infinie ; il faut, pour égaler la réparation à l'offense, une expiation d'un prix infini. Or cette expiation vous la chercheriez vainement dans les sacrifices anciens. Si Dieu daignait les agréer, ce n'était point à raison de leur valeur intrinsèque, mais comme images d'un sacrifice digne de lui, c'est-à-dire d'un mérite et d'une valeur infinie. Mais un sacrifice d'un mérite infini suppose une victime d'un prix infini. Dieu seul est infini : la seule

[1] *Eclairciss.*, p. 413.

victime digne de Dieu, capable de proportionner l'expiation à l'offense, c'est donc Dieu lui-même.

Oui, un Dieu, victime d'un Dieu, immolé pour l'homme, tel est le grand, le profond mystère que la raison humaine soupçonnait, dont elle appelait l'accomplissement et dont elle figurait l'efficacité toute-puissante par une multitude de sacrifices impuissants. Dieu ne laissa point ignorer au genre humain que toute cette multitude de sacrifices ne pouvaient satisfaire à sa justice, et qu'un jour ils seraient remplacés par un sacrifice unique, et uniquement digne de lui. Voici ce qu'il disait aux Juifs par la bouche de Malachie, cinq cents ans avant l'immolation de la grande victime : *Je ne veux plus de vous, et je ne recevrai plus d'offrande de votre main; voici que depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations; en tous lieux une victime pure est offerte et sacrifiée à la gloire de mon nom, parce que mon nom est grand parmi les nations*[1].

Le Seigneur cependant voulut bien dissimuler et attendre pendant quarante siècles; mais enfin l'heure de la grande expiation sonna à l'horloge de l'éternité. Et voici que, dans la plénitude des temps, l'Agneau de Dieu, l'auguste et sainte victime attendue par le ciel et la terre avec tant d'impatience, descendit sur la terre. Immolations, hosties pacifiques, holocaustes, sacrifices de tout genre, ombres vaines, disparaissez : voici la réalité qui vient. Le genre humain n'a plus besoin de

[1] Mal., II, 11.

vous : un sacrifice unique va vous remplacer ; seul il satisfera à toutes les demandes du Créateur, à tous les devoirs et à tous les besoins de la créature. Entendez le Fils de Dieu, le prêtre catholique du Père[1], qui, en entrant dans le monde, annonce la fin de votre règne : *O mon Père !* dit-il, *vous n'avez point voulu des hosties ni des oblations, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez point agréé les holocaustes ni les sacrifices pour le péché ; alors j'ai dit : Voici que je viens pour accomplir votre volonté : je le veux, et votre volonté est une loi écrite en tête du livre de ma vie et gravée au milieu de mon cœur*[2].

Et la sainte victime a été immolée, et nous connaissons le lieu, le jour, l'heure et l'efficacité de son sacrifice. *L'autel fut à Jérusalem, mais le sang de la victime baigna l'univers*[3].

A la vue de ce sang, Dieu et l'homme, le ciel et la terre, les Anges et toutes les créatures tressaillirent en quelque sorte de douleur et de joie. Ce sang fut utile à tous : à Dieu il rendit la gloire, à l'homme la paix ; car *il a plu à Dieu de réconcilier toutes choses par celui qui est le principe de la vie et le premier-né d'entre les morts, ayant pacifié par le sang qu'il a répandu sur la croix tant ce qui est en la terre que ce qui est au ciel*[4].

[1] Sacerdos patris catholicus. Tertull.

[2] Hebr., x, 5.

[3] Orig., *Homil.* 1 *in Levit.*, n. 3.

[4] Ad Coloss., I, 20. Ephes., I, 10. Hebr., IX, 23.

Par les paroles que le Fils de Dieu adresse à son Père, il est clair que le corps du Sauveur a été substitué à tous les sacrifices anciens. En effet, ces sacrifices étaient de quatre sortes : 1° l'*holocauste*, dans lequel on brûlait la victime tout entière : la fin principale de ce sacrifice était d'honorer Dieu dans sa sainteté infinie, dans son souverain domaine et dans la plénitude de toutes ses perfections; 2° le *sacrifice pacifique* : il était offert à Dieu en actions de grâces de ses bienfaits et pour lui rendre hommage de ses dons; 3° le *sacrifice de propitiation* : il était offert pour rendre à la justice de Dieu la satisfaction qui lui est due, à cause de nos péchés, et pour nous le rendre propice; 4° le *sacrifice impétratoire* : il s'offrait à Dieu pour obtenir de sa libéralité les grâces et les bienfaits nécessaires à la vie spirituelle et corporelle, temporelle et éternelle. Quoique ce sacrifice semble regarder simplement l'intérêt de la créature, c'est cependant un hommage que nous rendons à Dieu, un aveu de notre dépendance et de l'indigence où nous sommes de son secours, en le reconnaissant pour la source et la cause de tous biens.

Il ne faut pas oublier que dans tous ces sacrifices les prêtres et le peuple *devaient* participer à la victime en en mangeant une partie. Cette manducation était essentielle. Quoique, dans l'holocauste, la victime fût consumée tout entière, le peuple ne laissait pas d'y participer, en quelque sorte, en mangeant d'une autre hostie qu'on offrait avec l'holocauste.

Telle était la grande loi et l'indispensable condition

du sacrifice, loi révélée, condition imposée par Dieu lui-même, puisque, chose très-remarquable! cette participation à la victime avait lieu chez toutes les nations.

« Par toute la terre, dit Pélisson, on mangeait la chair des victimes. Dans toutes les nations, le sacrifice qui finissait par là était regardé comme un festin solennel de l'homme avec Dieu : d'où vient que l'on trouve si souvent dans les anciens poëtes païens le festin de Jupiter, les viandes de Neptune, pour signifier les victimes dont on mangeait après les avoir immolées à ces fausses divinités; et s'il y avait parmi les Juifs des holocaustes, c'est-à-dire des sacrifices où la victime était entièrement brûlée en l'honneur de Dieu, on les accompagnait de l'offrande d'un gâteau, afin qu'en ces sacrifices mêmes il y eût à manger pour l'homme [1]. »

On communie avec la Divinité par l'entremise des substances qui lui sont immolées : telle fut la foi du monde entier avant la naissance du Sauveur. Nous le répétons, la communion faisait partie du sacrifice; elle en était le complément et le lien de l'unité religieuse. Cette idée universelle était juste et prophétique. Elle annonçait une autre communion, comme les sacrifices anciens annonçaient un autre sacrifice [2].

[1] *Traité de l'euch.*, pag. 182. Paris, 1694.

[2] Après l'abolition des sacrifices grossiers de l'ancienne loi, la conservation du culte extérieur exigeait un signe, symbole de la victime morale. Jésus-Christ, avant de quitter la terre, pourvut à la grossièreté de nos sens qui ne peuvent se passer de signe matériel : il institua l'eucharistie, où, sous les espèces sensibles du pain et du vin, il cacha l'offrande invisible de son sang et de nos cœurs.

Ce sacrifice est celui du Calvaire. Il est temps de montrer qu'il répond parfaitement aux sacrifices anciens et qu'il les accomplit tous. 1° Le sacrifice du Calvaire est holocauste ou *latreutique;* car il est tout consacré et tout offert à Dieu, pour qui il est immolé tout entier; 2° il est *pacifique* ou d'actions de grâces, puisqu'il est offert pour remercier Dieu de ses bienfaits et pour lui rendre hommage de ses dons; 3° il est *propitiatoire*, puisqu'il a été offert pour expier les péchés du monde et pour satisfaire à la justice divine; 4° il est *impétratoire,* puisqu'il a été offert pour mériter et obtenir à tous les hommes les grâces et les biens nécessaires à la vie du corps et de l'âme, du temps et de l'éternité; il accomplit et remplace tous les sacrifices anciens, puisqu'il est d'un prix infini : telle est la doctrine de l'Eglise catholique [1].

Comme tous les sacrifices anciens, le sacrifice de la nouvelle alliance doit être accompagné d'une communion à la victime sainte; et comme ce sacrifice est celui de tous les temps, de tous les pays jusqu'à la fin du monde, il faut que la communion à la victime qui y est offerte soit possible à toutes les générations qui viendront sur la terre jusqu'à la consommation des siècles. Et voilà qu'il est entré dans les incompréhensible desseins de l'amour tout-puissant de perpétuer jusqu'à la fin du monde, et par des moyens bien au-dessus de notre faible intelligence, ce même sacrifice du Calvaire,

[1] Conc. Trid., sess. 22, c. 2 et can. 3.

matériellement offert une seule fois pour le salut du genre humain.

Par une immense bonté, attaquant une immense dégradation, la chair divinisée et perpétuellement immolée de la victime du Calvaire est présentée à l'homme sous la forme extérieure de sa nourriture privilégiée; *et celui qui refusera d'en manger ne vivra point*[1].

Et comme la parole, qui n'est dans l'ordre matériel qu'une suite d'ondulations circulaires excitées dans l'air, et semblables, dans tous les plans imaginables, à celles que nous apercevons sur la surface de l'eau frappée dans un point; comme cette parole, dis-je, arrive cependant dans sa mystérieuse intégrité à toute oreille touchée dans tout point du fluide agité, de même l'essence corporelle de celui qui s'appelle parole, rayonnant du centre de la toute-puissance, qui est partout, entre tout entière dans chaque bouche, et se multiplie à l'infini sans se diviser. Plus rapide que l'éclair, plus actif que la foudre, le sang *théandrique* pénètre *les entrailles coupables* pour en dévorer les souillures[2]. Par une véritable affinité divine, il s'empare des éléments de l'homme, et les transforme sans les détruire[3].

C'est ainsi que, depuis la venue du Rédempteur, l'homme communie à Dieu, non plus d'une manière figurative, mais d'une manière réelle et substantielle;

[1] Joan., VI, 54.

[2] Adhæreat visceribus meis... ut in me non remaneat scelerum macula. *Liturg. de la messe.*

[3] Eclaircissements sur les sacrifices.

et il en sera de même tant qu'il y aura des hommes à sanctifier.

Or, la continuation du sacrifice de la croix, qui met l'homme en état de participer par la manducation à la grande victime du Calvaire, c'est le sacrifice de l'autel, c'est la messe. Cette simple explication nous fournit la réponse à notre troisième question : La messe est-elle un vrai sacrifice?

Oui, la messe est un vrai sacrifice. En effet, la messe, ou le sacrifice de l'autel, est le même que celui de la croix. A l'autel et au Calvaire, je vois la même victime, le même prêtre, les mêmes fins : la seule différence est dans la manière dont le sacrifice est offert : sanglante au Calvaire, elle est non sanglante à l'autel.

Et d'abord, à l'autel et au Calvaire, c'est la *même victime,* notre Seigneur Jésus-Christ, qui s'offre et s'immole sous les espèces du pain et du vin.

C'est le *même prêtre*. Au Calvaire, Notre-Seigneur s'immola lui-même : *C'est moi-même qui donne ma vie ; ce n'est pas un autre qui me l'ôte malgré moi ; c'est moi qui la sacrifie de mon plein gré ;* de même à l'autel. Le prêtre mortel n'est que le ministre du Prêtre éternel ; il n'agit que par son ordre et par délégation, suivant cette parole : *Faites ceci en mémoire de moi.* Pour montrer encore mieux que le prêtre n'agit qu'au nom de Jésus-Christ, il ne dit pas : *Ceci est le corps de Jésus-Christ*, mais *Ceci est mon corps*. Le prêtre secondaire s'efface et disparaît pour laisser le prêtre principal convertir la substance du pain et du vin en la substance de son corps et de son sang.

A l'autel et au Calvaire, *l'objet* du sacrifice est *le même*. Dieu est le seul à qui il est offert. C'est pour la gloire de Dieu, pour reconnaître parfaitement son souverain domaine, en lui offrant une victime égale à lui, qu'eut lieu le sacrifice du Calvaire. Il en est de même du sacrifice de l'autel. Jamais l'Eglise catholique n'offre la messe à un Saint, à un Ange, pas même à l'auguste Marie. Le sacrifice étant l'acte du culte suprême, il ne peut sans idolâtrie être offert à aucune créature; et les hérétiques, qui osent accuser l'Eglise de le faire, la calomnient.

Il y a quinze cents ans que saint Augustin leur répondait : « Nous ne bâtissons point de temples, nous n'ordonnons point de prêtres, nous n'instituons point de sacrifices pour les Martyrs; car ils ne sont pas nos dieux : c'est leur Dieu qui est notre Dieu. Il est vrai que nous honorons leurs tombeaux comme ceux de bons serviteurs de Dieu qui ont combattu pour la vérité jusqu'à la mort et répandu leur sang pour propager la vraie Religion et vaincre l'erreur; mais qui a jamais entendu un prêtre catholique, debout devant l'autel consacré à Dieu sur le corps d'un martyr, dire dans ses prières : Pierre, Paul ou Cyprien, je vous offre ce sacrifice? Lorsqu'on l'offre sur leurs monuments, on l'offre à Dieu, qui les a faits hommes et martyrs, et qui les a associés à ses Anges. Que si ces solennités ont été instituées sur leurs sépulcres, c'est afin de rendre grâces au vrai Dieu de la victoire qu'ils ont remportée, et que cela nous excite à nous rendre

dignes, en imitant leur courage, d'avoir part à leurs couronnes et à leurs récompenses. Tous les actes de religion et de piété qui se pratiquent aux tombeaux des saints Martyrs sont donc des honneurs qu'on rend à leur mémoire, et non des sacrifices qu'on leur offre comme à des dieux. En un mot, quiconque connaît l'unique sacrifice des Chrétiens qui s'offre à Dieu sur ces tombeaux, sait aussi qu'on n'y sacrifie point aux Martyrs [1]. »

Le sacrifice de l'autel est offert pour les *mêmes fins* que celui du Calvaire, pour adorer Dieu, pour le remercier, pour expier nos péchés et pour lui demander ses grâces : telle est encore la foi de l'Eglise universelle; telle est aussi la parole de Notre-Seigneur : *Faites ceci en mémoire de moi,* c'est-à-dire : offrez, comme je viens d'offrir, la même victime, au même Dieu, et pour les mêmes fins [2]. »

Le sacrifice de la messe est donc le même que celui du Calvaire : la seule manière de l'offrir est différente [3].

Que dis-je? Au sacrifice de la messe le Sauveur renouvelle non-seulement les mystères de sa mort, mais encore ceux de sa résurrection et de sa vie glorieuse.

1° Il y renouvelle les mystères de sa mort. En changeant le pain en son corps, Jésus-Christ offre ce corps adorable comme il l'a offert sur la croix; l'Eucharistie

[1] *Cité de Dieu*, liv. 8, c. 27.

[2] Conc. Trid., sess. 22, c. 1, etc.

[3] Una enim eademque est hostia, idem nunc offerens sacerdotis ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, sola offerendi ratione diversa. *Id.*, c. 11.

renferme sa passion[1]. Nous n'annonçons sa mort en le mangeant, suivant l'expression de saint Paul, que parce qu'il offre sur nos autels sa mort précieuse[2]; et il est vrai de dire, avec saint Cyprien, que le sacrifice que nous offrons est la passion même du Sauveur[3]. Tout l'appareil extérieur du Calvaire qui manque à l'autel n'avait rien de commun avec le sacrificateur; l'essentiel du sacrifice de la croix consistait en l'oblation que Jésus-Christ fit de son corps. La même chose a lieu sur l'autel.

2° Il y renouvelle les mystères de sa résurrection et de sa vie glorieuse. A l'autel, le Sauveur s'offre comme à sa résurrection, puisqu'il y offre son corps immortel et glorieux; il s'y offre comme à son ascension, puisqu'il y monte encore de l'autel de la terre au sublime autel du ciel, suivant les paroles du Canon, pour y aller résider et intercéder en notre faveur, offrant ainsi toujours une même hostie. C'est pour cela que nous disons à la messe que nous offrons ce sacrifice pour renouveler la mémoire de la passion, de la résurrection et de l'ascension de notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà donc à la messe la réunion de tous les mystères qui ont été les diverses parties, ou la continuation, ou le fruit du sacrifice du Sauveur. Voilà donc à la messe l'accomplissement littéral de cette prophétie de David : *En donnant*

[1] Cœnam suam dedit, passionem suam dedit. S. Aug., *in Psal.* 21.

[2] I Cor., XI, 26.

[3] Passio est enim Domini sacrificium quod offerimus. *Epist.* 63 *ad Cæcil.*

sa nourriture à ceux qui le craignent, il a renouvelé la mémoire de toutes ses merveilles[1].

Ces explications répondent d'avance à notre quatrième question : La messe est-elle nécessaire?

Oui, la messe est nécessaire dans le plan chrétien de notre sanctification. Il est vrai, le sacrifice du Calvaire a pleinement satisfait à Dieu pour tous nos péchés; il a pleinement acquitté toutes nos dettes, car il est d'un prix infini; il suffit, et au delà, pour sanctifier mille mondes, fussent-ils mille fois plus coupables que le nôtre. Tout cela est vrai, et néanmois la messe est nécessaire; car il faut que le sacrifice du Calvaire se consomme en nous, il faut qu'il nous soit appliqué, identifié par la communion à la grande victime. Or, cette divine victime ne pouvait pas être mangée par les fidèles sur le Calvaire. Voilà ce qui manquait à l'autel de la croix, et c'est à l'autel de l'Eglise que cette manducation s'accomplit par la communion. La même victime est offerte sur le Calvaire et sur nos autels; mais au Calvaire elle n'est qu'offerte, ici elle est offerte et distribuée, suivant l'expression de saint Augustin[2]. C'est à l'autel, ajoute saint Ambroise, que s'accomplit la perfection du sacrifice de la croix, car Jésus-Christ nous y nourrit réellement tous les jours du sacrement de sa passion[3].

[1] Ps. CX.

[2] *Conf.*, lib. 9, c. 12 et 13.

[3] Significans passionem Domini Jesu, cujus quotidie vescimur sacramento. *In Psal.* 43.

Ainsi, par le sacrifice de la croix Jésus-Christ paya le prix de notre rançon, et par celui de l'autel il nous applique le fruit de ce paiement. Il suit de là que le sacrifice de la grande victime, commencé sur le Calvaire, ne se termina pas alors, mais commença pour durer aux siècles des siècles [1]. Il faut que toutes les générations venant en ce monde trouvent le divin banquet préparé, et qu'elles puissent se sanctifier, se diviniser, se *christianiser*, s'il m'est permis de le dire, en s'incorporant le sang et la chair du Christ, victime unique, éternelle, catholique du ciel et de la terre. La messe est donc absolument nécessaire dans le plan chrétien de notre sanctification.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué le sacrifice de nos autels pour perpétuer le sacrifice du Calvaire et nous en appliquer le fruit; faites-moi la grâce d'assister toujours à la sainte messe avec les dispositions nécessaires pour en profiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai au sacrifice de l'autel, comme j'aurais assisté au sacrifice du Calvaire.*

[1] B. Lig., *Selva,* t. 2, p. 197.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Du sacrifice et de la messe.

Q. Qu'est-ce que le sacrifice?

R. Le sacrifice est l'offrande faite à Dieu d'une chose qu'on détruit en son honneur pour reconnaître son souverain domaine sur les créatures. Le sacrifice n'est plus qu'une sainte offrande. Pour qu'il y ait sacrifice, il faut que la chose soit détruite ou changée.

Q. Le sacrifice est-il nécessaire?

R. Le sacrifice est nécessaire. Dieu étant l'auteur de toutes choses, le maître absolu de la vie et de la mort, il veut qu'on reconnaisse son souverain pouvoir sur tout ce qui existe, autrement il n'aurait pas agi pour sa gloire, ce qui serait contraire à son infinie sagesse. Le sacrifice est le seul moyen de reconnaître ce pouvoir absolu de Dieu sur tout ce qui existe ; le sacrifice est donc nécessaire. En détruisant une créature à l'honneur de Dieu, l'homme lui dit par cette action : Je reconnais que vous êtes le maître de la vie et de la mort de tout ce qui existe, je reconnais votre souverain empire sur toutes les créatures et sur moi-même.

Q. Pourquoi des sacrifices sanglants?

R. Les sacrifices sanglants sont pour expier le péché. Si l'homme était resté innocent, il n'y aurait point eu de sacrifices accompagnés de la mort de la victime, puisque saint Paul nous dit que la mort n'est entrée

dans le monde que par le péché. Mais l'homme ayant péché et s'étant rendu digne de mort, il y a eu des sacrifices sanglants. En les offrant, l'homme dit à Dieu : Je confesse que j'ai mérité d'être mis à mort comme cette créature que je vous immole.

Q. Qu'est-ce qui a établi les sacrifices?

R. C'est Dieu qui a établi les sacrifices. L'homme n'aurait jamais imaginé que le sang d'un animal pût plaire à Dieu et expier le péché. Il est vrai que le sacrifice des animaux, non plus que celui des autres créatures, n'était pas agréable à Dieu pour lui-même, mais parce qu'il représentait un sacrifice d'un prix infini qui devait un jour avoir lieu. Aussi Dieu l'avait dit aux Juifs, en leur annonçant le sacrifice futur.

Q. Combien y avait-il de sortes de sacrifices chez les Juifs ?

R. Il y avait chez les Juifs quatre sortes de sacrifices : 1° *l'holocauste* où la victime était consumée par le feu : on l'offrait pour adorer Dieu ; 2° le sacrifice *pacifique*, pour le remercier ; 3° le sacrifice *propitiatoire,* pour expier le péché ; 4° le sacrifice *impétratoire,* pour demander les grâces de Dieu. Dans les sacrifices, les fidèles et les prêtres mangeaient de la chair de la victime; c'était une espèce de communion avec Dieu par le moyen des viandes qui lui étaient immolées. Dans l'holocauste, on offrait un gâteau, afin qu'il y eût quelque chose à manger. Tous ces sacrifices ont été rejetés comme incapables d'honorer Dieu suivant qu'il le mérite.

Q. Par quoi ont-ils été remplacés?

R. Ils ont été remplacés par un sacrifice unique et éternel, le sacrifice du Calvaire. Ce sacrifice honore Dieu parfaitement, et nous acquitte de tous nos devoirs et de toutes nos dettes, puisque la victime en est d'un prix infini. Cette victime, c'est notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu lui-même.

Q. Qu'est-ce que la messe?

R. La messe est la continuation et le renouvellement du sacrifice de la croix. A l'autel et au Calvaire c'est la même victime qui s'immole, c'est le même prêtre qui l'immole; elle est offerte au même Dieu et pour les mêmes fins, c'est-à-dire pour adorer Dieu, le remercier, expier et demander. La seule différence entre la messe et le sacrifice du Calvaire, c'est qu'à l'autel Notre-Seigneur est offert d'une manière non sanglante, tandis qu'au Calvaire il est offert d'une manière sanglante.

Q. La messe est-elle nécessaire?

R. La messe est nécessaire. Il faut que nous participions à la victime du Calvaire en mangeant sa chair et en buvant son sang. C'est par la messe que cette manducation devient possible. Le sacrifice de la croix est le prix de notre rançon, le sacrifice de l'autel en est l'application à chacun de nous.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué le sacrifice de nos autels pour perpétuer

le sacrifice du Calvaire et nous en appliquer le fruit; faites-moi la grâce d'assister toujours à la sainte messe avec les dispositions nécessaires pour en profiter.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai au sacrifice de l'autel, comme j'aurais assisté au sacrifice du Calvaire.*



XIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Excellence du sacrifice de la messe.—Le prêtre.—Ses préparations. — Ses vêtements. — Amiet. — Aube. — Cingulon. — Manipule. — Etole. — Chasuble. — Etole du diacre. — Dalmatique.—Tunique du sous-diacre. — Surplis. — Chape.

Si un sauvage sorti du fond des déserts arrivait tout à coup dans une de nos villes chrétiennes, et qu'on lui dît : Il y a parmi nous un sacrifice dans lequel, à la voix d'un prêtre, le ciel s'ouvre, le Fils du grand Esprit descend sur un autel, s'immole entre les mains du sacrificateur, et nous donne sa chair à manger et son sang à boire, afin de nous faire vivre de sa vie et de faire de nous des dieux; quelles pensez-vous que seraient les pensées de ce pauvre sauvage? quel son respect pour un si auguste sacrifice? quel son désir d'y prendre part? quelles sa préparation, sa frayeur religieuse avant d'y participer? quel son attendrissement en y participant? quelles sa reconnaissance et sa joie après y avoir participé?

Or, tous ces sentiments, nous devons, oui, nous devons les éprouver. Que dis-je? ils doivent être en nous d'autant plus parfaits que nous sommes plus riches de lumières et de grâces. Cependant, que chacun de nous mette ici la main sur sa conscience, et qu'il

dise s'il ne doit pas envier la foi et les dispositions du sauvage ignorant dont nous venons de parler. Hâtons-nous de changer ; autrement, quelles excuses aurons-nous à présenter au souverain Juge? quelles réponses à ce reproche trop bien mérité : *Malheur à toi, Bethsaïde ; malheur à toi, Corozaïn ; car si les miracles que j'ai opérés devant tes yeux eussent été faits en faveur de Sodome et de Gomorrhe, c'est-à-dire des peuples les plus sauvages et les plus corrompus, ils auraient fait pénitence dans la cendre et le cilice.*

Pour détourner de nous cet anathème, apportons désormais à l'auguste sacrifice les dispositions que demandent et le prêtre qui l'offre et la victime qui est offerte, et à laquelle nous devons participer. Dans cette vue, recueillons soigneusement les précieuses instructions, les pieux sentiments dont l'Eglise nous offre une source abondante dans tout ce qui précède ou accompagne la célébration de nos augustes mystères.

Prenez d'abord le prêtre qui en est le ministre, et voyez avec quel soin on le prépare à cet emploi tout divin ; considérez cet homme devenu supérieur en puissance aux Anges mêmes : l'Eglise l'a tiré de la masse commune pour l'élever à des fonctions qui font trembler les esprits célestes ; elle l'a séparé, elle l'a longtemps éprouvé, elle l'a fait passer par beaucoup de degrés avant qu'il ait pu arriver au sanctuaire. Il a fallu former son cœur, orner son esprit, s'assurer que ses lèvres seraient les fidèles dépositaires de la science, et sa conduite le modèle du troupeau. Le pontife de la

nouvelle alliance, après avoir consulté le ciel et la terre, après des jeûnes et des supplications réitérées, a fait couler sur lui l'onction divine, l'huile du sacerdoce royal. La parole de Jésus-Christ y est engagée, sa promesse est formelle, le Saint-Esprit est descendu sur cet homme, il lui a communiqué ses dons les plus excellents et des pouvoirs surhumains.

Tant de préparations ne suffisent pas; et voilà le ministre sacré qui se lève avant l'aurore pour vaquer à de longues prières, lorsqu'enfin la cloche, cette trompette de l'Eglise militante, sonne l'heure du sacrifice. Recueilli, pénétré, tremblant à la vue de ses augustes fonctions, le prêtre s'avance pour offrir la victime qui réconcilie la créature avec son Dieu; silence au ciel, silence à la terre : il va négocier les plus grands intérêts du genre humain.

Arrivé à la sacristie, le prêtre se lave les mains en disant : « Seigneur, purifiez mes mains, afin que je puisse, sans souillure d'âme et de corps, accomplir votre saint ministère. » L'usage de se laver les mains avant la prière remonte aux siècles apostoliques; les premiers Chrétiens n'y manquaient jamais. C'est ainsi que dans ses moindres pratiques l'Eglise a conservé de vénérables traditions.

Arrêtons-nous maintenant à considérer les vêtements sacrés dont le prêtre va se revêtir. Ils sont comme un livre plein d'instruction et de piété ; souvent peut-être on l'a ouvert à nos yeux, et nous n'y avons rien compris.

Les vêtements du prêtre qui va célébrer les saints

mystères sont : 1° l'amict, 2° l'aube, 3° le cingulon, 4° le manipule, 5° l'étole, 6° la chasuble. Si le célébrant est un évêque, il en ajoute d'autres encore que nous expliquerons plus loin.

Dans l'ancienne loi, Dieu avait voulu que les prêtres et les lévites eussent des vêtements particuliers et consacrés, lorsqu'ils immolaient les victimes. Héritière des traditions antiques, l'Eglise a voulu que ses ministres fussent aussi revêtus d'habits particuliers et sacrés, lorsqu'ils exerceraient leurs augustes fonctions. Le respect dû aux choses saintes, et par les prêtres et par les fidèles, en fait un devoir. D'ailleurs les hommes n'ont-ils pas toujours besoin de signes extérieurs et sensibles qui les rappellent intérieurement à la grandeur invisible des mystères? Aussi l'usage des habits sacerdotaux remonte jusqu'aux Apôtres [1]. « Les vêtements ecclésiastiques dont se servent les prêtres et les autres ministres pour offrir à Dieu le culte divin avec tout le respect qu'il mérite, doivent être propres et consacrés, et, comme tels, nul ne doit en faire usage que les prêtres et ceux qui sont dédiés au saint ministère [2]. » Vous venez d'entendre les paroles de saint Etienne, pape et martyr, qui vivait en 250. « La Religion divine, ajoute saint Jérôme, a un habit pour le ministère de l'autel, et un autre pour l'usage com-

[1] Euseb., lib. 3, c. 8.

[2] *Epist. ad Hilar.* Voyez aussi Tertull., *de Monogamia*, c. 12 ; Orig., *Homil.* 11 *in cap.* 20 *Levit.;* Hieron., lib. 13, *Comment. in cap.* 44 *Ezech.;* Bona, lib. 1, c. 24.

mun. » Dans le temps des persécutions, les vêtements sacrés étaient nécessairement moins riches ; mais, quand l'Eglise fut en paix, et qu'elle compta parmi ses enfants les puissants du siècle, elle ne craignit pas de célébrer son culte avec magnificence. Tout ce qu'il y a de grand dans le monde vient de Dieu, et doit être consacré à sa gloire. *L'or et l'argent m'appartiennent, dit le Seigneur* [1]. Et quel plus noble usage en peut-on faire que de les employer au culte de celui qui les a créés et qui nous en a fait don?

Dès l'origine, on eut pour les vêtements sacrés le plus grand respect. Il n'était point permis aux femmes de les toucher; on les gardait avec un soin religieux dans des lieux consacrés. Le prêtre Rogatien faisait tant de cas de la tunique dont il était revêtu en offrant le saint sacrifice, qu'il la laissa par testament à saint Jérôme, pour qui il avait une vénération toute particulière [2].

Voyons maintenant l'origine de ces divers ornements, les changements que la propreté et la commodité y ont introduits, les intentions de l'Eglise en les faisant prendre à ses ministres, et la raison pour laquelle ils sont de diverses couleurs, suivant les fêtes.

1° De l'amict [3]. L'amict est un voile blanc que le prêtre pose d'abord sur sa tête, et qu'il rabat ensuite sur son cou et sur ses épaules ; il l'attache avec deux tresses

[1] Agg., 9.
[2] Hieron., *Epist. ad Heliod. Epitaph. Rogat.*
[3] Amictus.

qui viennent se croiser sur sa poitrine. Le mot amict vient d'un verbe latin qui signifie couvrir [1]. Ce vêtement fut introduit, il y a plus de mille ans, pour couvrir le cou que les ecclésiastiques et les laïques portaient nu jusqu'alors. Sa destination naturelle est donc de conserver la voix de ceux qui doivent chanter les louanges de Dieu, et de rappeler au prêtre la modestie avec laquelle il doit faire usage de la sienne, et le soin qu'il doit avoir de retrancher pendant le sacrifice toute parole étrangère à cette action qui doit l'occuper tout entier. Aussi l'évêque, en donnant l'amict au jeune ordinand, l'avertit qu'il est un signe de la retenue et de la modestie de la voix.

Les fidèles qui assistent à la messe sont pour ainsi dire cosacrificateurs avec le prêtre, obligés jusqu'à un certain point d'y apporter les mêmes dispositions que lui. Ils doivent donc prendre pour eux cet avertissement, et se souvenir qu'une fois en présence des saints autels, toute conversation, toute parole avec la terre leur est interdite.

Comme tout dans le prêtre doit rappeler Jésus-Christ, le souverain sacrificateur, l'amict figure le Fils de Dieu qui, descendu du ciel pour sauver le monde, couvrit sa divinité du voile mystérieux de l'humanité [2]. Il est encore le signe de ce voile d'ignominie dont on couvrit sa face adorable, alors qu'une multitude effrénée, insultant à sa qualité de prophète, banda ces yeux qui voient

[1] Amicire.

[2] Durandus, c. 2. Durantus, lib. 2, c. 9.

dans les ténèbres, et disait : « Devine, Christ, quel est celui qui t'a frappé? » Posé sur la tête, l'amict figure le casque du guerrier, et rappelle au prêtre qu'il est un soldat. En effet, le prêtre qui se dispose à offrir les saints mystères va livrer un grand combat. Cette dernière signification de l'amict est exprimée dans la prière que le prêtre récite en le prenant : « Seigneur, mettez sur ma tête le casque du soldat, afin que je puisse résister aux coups du Démon. »

2° L'aube [1], ainsi nommée à cause de sa blancheur, remonte à la plus haute antiquité. Le grand-prêtre de la loi s'en revêtait pour le sacrifice ; les Païens eux-mêmes se servaient de ce vêtement, lorsqu'ils immolaient à leurs dieux : c'était un vol fait à la véritable Religion. Partout on a compris que, pour s'approcher de la Divinité, il fallait d'autres vêtements que ces habits de peau de bête dont Dieu couvrit l'homme coupable.

Il est remarquable que les prêtres, non-seulement chez les Chrétiens, mais chez les Juifs et chez les Païens, ont toujours employé les tuniques de lin dans les fonctions religieuses : c'est un fait universel et incontestable [2]. Quelle en peut être la raison? « C'est, répond

[1] Alba.

[2] *Voyez* Apulée, dans son *Apologie ;* le même, *Fables milésiennes*, liv. 2 ; Ovide, en parlant des prêtres d'Isis :

> Nec tu linigeram fieri quid possit ad Isim
> Quæsieris.

et ailleurs :

> Nunc dea linigera colitur celeberrima turba.

Scheffer dit la même chose des Pythagoriciens, *de Italica Philoso-*

un philosophe païen, parce que les vêtements faits de la dépouille des animaux ne sont pas assez purs. »

Ce que Pythagore entrevoyait, nos auteurs chrétiens nous le disent ouvertement. L'homme a toujours eu la conscience de sa chute ; il a su que les vêtements faits de la substance des animaux étaient un opprobre, une punition, une livrée de dégradation : il les a quittés pour s'approcher de Dieu, et a témoigné, en prenant d'autres vêtements, du désir qu'il avait de recouvrer sa pureté en *revenant* à Dieu. En effet, il aurait pu se servir de vêtements de *laine* blanche pour ses fonctions religieuses, s'il n'avait voulu marquer que sa disposition de pureté : mais non ; il y avait là un souvenir de la souillure primitive, et il a pris des vêtements de *lin* [1]. Ces vêtements nouveaux étaient donc l'emblème de la vie nouvelle d'innocence et de sainteté qu'on venait chercher dans les sacrifices [2].

L'aube était aussi un vêtement particulier à la noblesse romaine : c'est cette toge ou robe traînante affec-

phia, c. 14. Apollonius, interrogé sur cet usage, répondit : *Vestem quam e morticinis plerique ferunt non puram esse ratus Pythagoras, linea veste usus est.* (Apud Philost., lib. 8.)

[1] Alba lineum vestimentum, longissime distat a tunicis pelliceis, quæ de mortuis animalibus fiunt, quibus Adam vestitus est post peccatum, et novitatem vitæ significat, quam Christus et habuit et docuit et tribuit, de qua dicit Apostolus : Exuite veterem hominem *.

[2] Durantus, lib. 2, c. 9.

* Rupert. Tuitiens., lib. 1, *de div. Offic.*, c. 20. Innoc. III, lib. 1, *Myst. Missæ*, c. 36.

tée à la classe distinguée, par où l'on jugeait du rang des personnes.

Comme il n'est point sur la terre de dignité qui égale celle du sacerdoce, il était juste qu'on lui consacrât le vêtement auquel l'usage attachait les idées les plus nobles. Par sa longueur et par sa blancheur, l'aube rappelle au prêtre la persévérance dans les bonnes œuvres, la gravité qui doit accompagner ses fonctions, et surtout la grande pureté qu'il doit apporter à la célébration des divins mystères : la prière qu'il récite en la prenant ne lui laisse aucun lieu de douter de l'intention de l'Eglise à ce sujet. *Seigneur*, dit-il, *lavez-moi, purifiez mon cœur, afin que, blanchi dans le sang de l'Agneau, je jouisse éternellement de la joie promise à ceux qui auront dignement rempli leurs fonctions.*

Parés de leurs aubes, les ministres des autels ressemblent à cette troupe de serviteurs fidèles que saint Jean nous montre dans son Apocalypse, vêtus de robes blanches, continuellement debout devant l'autel de l'Agneau, occupés à le servir dans son temple, qui est le ciel. Ici nous avons le même autel, la même victime, le même sacrifice : pourquoi les sacrificateurs de l'Agneau n'auraient-ils pas des robes blanchies dans son sang ? Ce n'est donc pas seulement la plus belle antiquité, c'est encore la divine image de la Jérusalem céleste, que l'aube met sous nos yeux.

Qu'à la vue de cet habit du prêtre, les fidèles se souviennent de la sainteté du sacrifice auquel ils assistent, et des dispositions d'innocence ou du moins de com-

ponction et de pénitence qu'ils doivent y apporter. Jésus-Christ, dans le cours de sa passion, fut aussi revêtu, par ordre d'Hérode, d'une robe blanche figurée par l'aube, qui devient ainsi le mémorial de cette circonstance des ignominies du Sauveur.

3° Le cingulon[1]. Après avoir pris l'aube, le prêtre se ceint comme un guerrier prêt au combat. Le cingulon et l'aube sont de la même antiquité. Les peuples anciens, qui se servaient d'habits longs et larges, ont toujours pris une ceinture pour marcher et pour agir plus commodément. Aujourd'hui, le cingulon sert au même usage. Il est destiné à retenir l'aube, qui deviendrait incommode sans cela. De plus, il avertit le prêtre que sa vertu doit être forte et énergique, son courage sans faiblesse, et que pour monter à l'autel de l'Agneau sans tache, pour boire son sang, il doit retrancher jusqu'au moindre sentiment de la vie sensuelle et mondaine. L'Eglise veut qu'en se ceignant ainsi, il demande à Dieu de mettre autour de ses reins une ceinture d'innocence et de pureté, afin de conserver la plus aimable des vertus.

Le cingulon, qui est une espèce de corde, peut servir à nous rappeler les liens dont le Sauveur fut lié au jardin des Oliviers, devant ses juges, à la colonne, et en montant au Calvaire. En venant à la messe, les fidèles doivent aussi se ceindre des liens du Sauveur, c'est-à-dire retrancher toute mollesse, toute superfluité dangereuse, déposer toute vanité, se resserrer dans les

[1] Cingulum.

bornes de la mortification chrétienne, afin de n'être point embarrassés pour marcher à la suite du Sauveur et combattre avec lui [1].

4° Le manipule [2] que le prêtre porte au bras gauche était autrefois une espèce de mouchoir destiné à essuyer le visage pendant les saints offices. Sous ce rapport, le manipule est de la plus haute antiquité. Vers le dixième siècle, on orna ce mouchoir, on le garnit de franges et de dorures, en sorte qu'il devint un ornement dont la signification mystérieuse est tout à la fois l'histoire de nos misères et la consolation de nos peines [3].

Il servait d'abord à essuyer les larmes et la sueur. Cet antique usage du manipule nous rappelle qu'ici nous sommes condamnés au travail ; que le ciel souffre violence ; qu'il faut gagner à la sueur de notre front le pain de la vie éternelle ; que nous avons mille sujets de pleurer pendant la nuit de notre exil, mais que viendra bientôt le jour de l'éternité où le Seigneur essuiera nos pleurs ; jour heureux où, marchant avec allégresse, nous nous présenterons au Père de famille, comme des moissonneurs laborieux, portant en nos mains les gerbes recueillies dans les travaux et dans les larmes.

Tel est le sens de la prière que le prêtre adresse à Dieu, en pendant le manipule à son bras : *Seigneur, que je mérite de porter le manipule des larmes et de la*

[1] Raban. Maur., lib. 1, *de Instit. cleric.*, c. 13. S. Bernard., *Lib. Sentent.* Beda, lib. *Collectanea.* Bona, *Rer. Liturg.*, lib. 1, c. 27.

[2] Manipulum.

[3] Bona, *ibid.*

douleur, afin que je reçoive dans l'allégresse la récompense promise au travail. Le Sauveur l'a adouci, ce travail, en joignant au sien les verges et les fouets dont le manipule est la figure, et qu'il nous remet sous les yeux pendant le saint sacrifice.

L'évêque ne prend le manipule que lorsqu'il est à l'autel, après avoir récité le *Confiteor*. D'où vient cet usage ? Le voici. Autrefois la chasuble, de forme ronde, enveloppait tout le corps, et le manipule, qui servait de mouchoir, ne se mettait qu'en dernier lieu au bras qui restait libre. Cet usage, alors commun à tous les prêtres, n'a plus lieu que pour les évêques. Le sous-diacre lui met le manipule après la confession, parce que, dans l'antiquité, on avait coutume de soulever la chasuble en ce moment-là, pour qu'elle n'embarrassât pas le prêtre montant à l'autel [1].

5° L'étole [2], qui entoure le cou du prêtre et descend sur ses genoux, est un ornement de dignité et d'autorité. On en fait usage dans l'administration de plusieurs sacrements, et toutes les fois qu'on remplit une fonction qui a pour objet immédiat le corps adorable de Notre-Seigneur, ou que l'on exerce certains autres ministères pour lesquels elle est prescrite. Hélas ! la prévarication de notre premier père nous a tous dépouillés de notre grandeur et de notre vêtement d'immortalité, dont celui-ci est l'image.

En voyant l'étole, prêtres et fidèles, nous devons,

[1] Bona, *ibid.*
[2] Stola.

rois déchus, gémir de nos pertes, rendre grâces à Jésus-Christ, qui les a réparées, élever nos esprits et nos cœurs vers l'immortel séjour où, participant tous aux fonctions sacerdotales devant l'autel éternel de l'auguste victime, nous serons revêtus de l'étole de la gloire et des brillants ornements d'une royauté toute divine. Mais pour y parvenir, il faut auparavant porter l'ignominie de Jésus-Christ, nous charger des liens par lesquels il a brisé les nôtres, et voilà tout ce que dit à notre foi l'étole de nos cérémonies. Aussi, en la prenant, le prêtre a-t-il soin de dire à Dieu : *Rendez-moi, Seigneur, le vêtement de l'immortalité que j'ai perdu par la prévarication de mon premier père, et quoique je m'approche, sans en être digne, de vos mystères sacrés, faites que j'arrive cependant à la félicité éternelle.*

L'étole, appelée dans le principe *orarium,* parce qu'elle servait à essuyer le visage, était un linge très-propre et très-fin, que des personnes de distinction portaient autour du cou. Elle remonte aux premiers siècles de l'Eglise. Le concile de Laodicée, réservant ce vêtement d'honneur aux évêques, aux prêtres et aux diacres, défendit aux autres ministres de le porter [1].

[1] Conc. Laod., can. 28. L'usage de l'étole, dans le sens que nous venons de dire, était déjà connu des Romains. Nos pères n'inventèrent pas une nouvelle mode. L'étole était l'ornement des dames romaines : sa longueur les distinguait des personnes mal famées ou d'une condition inférieure. Pour gagner les bonnes grâces du peuple, Aurélien fut le premier qui lui donna l'*orarium*, afin que sur le passage de l'empereur le peuple pût agiter en l'air cet *orarium* et témoigner de sa joie. Vopisc., *in Aurelian.*

6° La chasuble [1] est le dernier ornement du prêtre qui va célébrer. C'était autrefois un manteau rond et fort large, sans ouverture sur les côtés : il était commun aux laïques et aux ecclésiastiques ; mais ceux-là le quittèrent, et l'Eglise, qui sait sanctifier les choses les plus communes, le conserva et le donna exclusivement aux prêtres pour offrir le saint sacrifice. Il y a de cela onze cents ans. Les Grecs ont conservé la chasuble sans aucun changement. Les Latins en ont retranché peu à peu, depuis environ trois siècles, tout ce qui empêchait d'avoir les bras libres. Lorsqu'elle avait sa forme primitive, on était obligé de la soulever pendant que le prêtre encensait ou qu'il élevait le calice et la sainte hostie. Cet usage de soulever la chasuble dans ces circonstances s'est conservé, quoiqu'on lui ait donné une forme plus commode en la faisant moins large et en la coupant sur les côtés, tant l'Eglise aime ce qui rappelle son antiquité. C'est un service qu'elle rend aux sciences ; combien d'usages perdus, si l'Eglise ne les eût immortalisés en les adoptant !

De là encore est venu l'usage dont peu de personnes

[1] *Casula* vel *planeta*. *Casa* signifie maison, et *casula*, une petite maison. La chasuble était autrefois ronde et si ample, qu'elle enveloppait tout le corps : c'était comme une petite maison dans laquelle un homme habitait. De là son nom. S. Isid., *Origin.*, lib. 19, c. 24.

Planeta ou planète. La chasuble, qui n'avait qu'une ouverture pour y passer la tête, et qui n'avait rien pour la fixer, pouvait tourner facilement autour du cou : c'était donc un vêtement errant, et de là assez bien nommé *planète*. *Gemma animæ*, lib. 1, c. 207.

comprennent l'origine ; savoir que, pendant le carême et dans les autres jours de jeûne, le diacre et le sous-diacre servent à l'autel sans dalmatique. En effet, comme dans la primitive Eglise leurs fonctions étaient plus multipliées les jours de jeûne et de carême, ils ôtaient leur chasuble ou la relevaient fort haut afin d'être plus libres. *Diaconi levant planetas in scapulas*, dit l'Ordre romain. Aujourd'hui, ils ôtent donc leur dalmatique par un reste de l'antique usage.

L'évêque, en donnant la chasuble au prêtre dans l'ordination, l'avertit qu'elle est le signe de la charité qui doit nous revêtir tout entiers ; de cette charité qui doit se répandre sur toutes nos œuvres et faire la gloire de nos autres vertus, de même que ce vêtement couvre tous les autres ; de cette charité qui doit nous faire compatir aux misères d'autrui, et nous apprendre à les couvrir d'un manteau de miséricorde qui les cache aux yeux des hommes, et d'un manteau de pardon qui les efface aux yeux de Dieu. La chasuble est encore la figure du joug de Jésus-Christ, que les prêtres et les fidèles doivent porter tous les jours ; de ce joug doux et aimable qui fait notre gloire et notre bonheur. Une grande croix est marquée sur la chasuble ; d'autres, plus petites, sur les différentes choses servant au sacrifice. C'est afin que nous ayons sans cesse sous les yeux l'obligation de porter la croix à la suite du Sauveur, et de nous faire souvenir que nous ne pouvons rien que par la croix ; qu'elle est toute notre espérance ; que l'autel est un vrai Calvaire où se renouvelle et se perpétue le sacrifice de la croix,

et où nous devons nous-mêmes nous immoler sur la croix de Jésus-Christ.

Des ornements du prêtre, passons à ceux du diacre et du sous-diacre qui l'assistent à l'autel. Outre l'amict, l'aube, la ceinture et le manipule, les diacres portent encore la dalmatique et une étole qui leur est propre ; l'habit particulier au sous-diacre, c'est la tunique.

L'étole du diacre se place sur l'épaule gauche. Cet usage est emprunté des Romains. Dans les fêtes solennelles du peuple-roi, les principaux ministres des tables mettaient une serviette d'honneur sur leur épaule gauche. L'Eglise donna cette marque de distinction à ceux qui servaient au banquet divin et aux tables où se réunissaient les fidèles pour célébrer leurs innocentes agapes. Mais ce linge blanc, attaché sur l'épaule gauche des diacres, voltigeait lorsqu'ils allaient et venaient dans l'église pour remplir leur ministère. Comme il pouvait les embarrasser, surtout lorsqu'il eut pris une forme très-allongée, on en fit passer les deux bouts au côté droit et on les y arrêta. C'est encore ce qui s'observe aujourd'hui.

Quel que soit notre état, nous sommes tous les diacres, c'est-à-dire les serviteurs de Jésus-Christ. Ayons soin de retrancher tout ce qui pourrait embarrasser nos pieds dans la voie des commandements, ou retenir nos mains dans la pratique des bonnes œuvres. Tels sont les enseignements que nous donne le diacre paré de son étole.

La dalmatique [1] est ainsi appelée parce que c'était l'habit distinctif des habitants de la Dalmatie, province de la Grèce. Au second siècle, le pape saint Sylvestre ordonna que les diacres s'en serviraient à l'église. Auparavant, ils portaient la tunique [2]. La dalmatique, dans sa première forme, avait des manches courtes et larges, très-commodes pour ceux qui étaient obligés d'agir beaucoup; elle devint commune aux évêques et aux diacres. La dalmatique était de soie blanche, ornée d'or et de deux bandes de pourpre. C'est pourquoi elle est devenue un habit de solennité qui doit inspirer une sainte joie, et au diacre qui la porte, et aux fidèles qui la voient. Tel est le sens de la prière que l'évêque adresse au diacre lorsqu'il l'en revêt dans l'ordination, et que le diacre lui-même récite en la prenant pour servir à l'autel [3].

L'ornement particulier du sous-diacre, c'est la tunique [4]. Dans les premiers siècles de l'Eglise, les sous-diacres servaient à l'autel revêtus seulement d'une aube; plus tard on leur a donné la tunique, qui est aussi un vêtement d'honneur et de joie [5]. La tunique était chez les Romains l'habit ordinaire des simples serviteurs; maintenant c'est comme la dalmatique un ornement ordinairement riche, fait de la même étoffe que la chasuble

[1] Dalmatica.
[2] Colobia.
[3] Isid., *Orig.*, lib. 19, c. 22. Bona, lib. 1, c. 24.
[4] Tunica.
[5] Honor., in *Gemma animæ*, lib. 1, c. 229.

des prêtres, et il a des manches larges et courtes qui ne gênent nullement ceux qui s'en servent.

Les ministres inférieurs portent le surplis[1]. Ce vêtement était autrefois plus long ; mais sa couleur est demeurée la même. Du temps de saint Jérôme, il était déjà ordonné aux ecclésiastiques de n'assister aux saints offices qu'en vêtements blancs : touchante prescription par laquelle l'Eglise a voulu rappeler à ses enfants, et l'innocence qu'exigent les augustes mystères, et les noces de l'Agneau, où les saints assistent avec des vêtements dont l'éclatante blancheur est l'image de la pureté[2].

La chape[3] est un autre vêtement sacré commun aux différents ordres de ministres.

C'était autrefois un large manteau, semblable à ceux dont on se sert aujourd'hui, excepté qu'à la place du collet il y avait un chaperon qu'on retirait sur la tête pendant la pluie : de là le nom de *pluviale* donné à la chape. Elle était en usage dans les cérémonies de l'Eglise avant le huitième siècle[4]. Sa richesse, ses couleurs éclatantes, figurent ce vêtement de gloire et d'immortalité dont nous serons revêtus après la résurrection[5].

Comme on le voit, les habits sacerdotaux sont un livre mystérieux où le fidèle pieux peut lire de grandes leçons de vertu, de pureté et de charité, et le savant

[1] Superpellicum.
[2] Bona, lib. 1, c. 24.
[3] Pluviale.
[4] Ordre romain.
[5] Durandus, lib. 3, c. 1.

lui-même les mœurs et les usages de l'antiquité la plus vénérable. De chacun de ces ornements, comme de chacune des bénédictions et des cérémonies du culte catholique, sort, pour ainsi dire, une voix qui dit aux hommes chrétiens ou non : Du fond de toutes ces choses, quinze, dix-huit, trente et quelquefois soixante siècles vous contemplent ; toutes les générations humaines revivent à vos yeux, représentées par quelqu'un de leurs rites, par quelque événement mémorable de leur histoire. Est-il possible d'avoir de la science et de la foi sans être saisi, en les voyant, d'un respect profond, d'une vénération vraiment religieuse ? Celui pour qui tout cela n'est qu'un spectacle muet, laisse à douter s'il conserve quelque chose de l'être intelligent[1].

Quant à la richesse des ornements sacrés, sans doute des habits brochés en or et relevés par des broderies n'ajoutent pas à la valeur du sacrifice : le Seigneur préfère des mœurs pures aux ornements les plus magnifiques ; mais n'est-il pas du devoir de l'homme de rendre à Dieu le plus d'honneurs qu'il lui est possible, et de faire servir à la majesté de son culte ce qu'il y a de plus beau et de plus riche sur la terre ? Les ministres des rois ne paraissent jamais en leur présence sans être revêtus d'habits précieux ; ils feraient injure à leur maître, et croiraient manquer à sa majesté s'ils venaient auprès de lui sans les ornements, symboles des pouvoirs qui leur sont délégués. L'Eglise veut que les prêtres de Jé-

[1] Quas aures habeat, aut quid in hoc homini simile sit, nescio. Cic.

sus-Christ agissent de la même manière; et pour donner plus de gloire à son époux et inspirer à ses enfants plus de piété et plus de respect, elle demande que les ornements de ses clercs soient non-seulement décents et propres, mais toujours en rapport par leur richesse à la condition et à la fortune des fidèles[1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les vêtements sacrés de vos ministres; faites que je m'instruise désormais en les voyant, et que je m'excite à pratiquer les vertus qu'ils représentent.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec soin les cérémonies de l'Eglise.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Vêtements du prêtre.

Q. Quels sont les ornements du prêtre qui va célébrer la messe?

R. Les ornements du prêtre qui va célébrer la messe sont l'amict, l'aube, le cingulon, le manipule, l'étole et

[1] M. Thirat, *Esprit des cérém.*, p. 272.

la chasuble. Avant de s'en revêtir, le prêtre se lave les mains : cet usage de se laver avant la prière remonte aux premiers siécles de l'Eglise.

Q. Qu'est-ce que l'amict?

R. L'amict est un voile blanc que le prêtre passe sur sa tête et dont il se couvre les épaules. L'usage en fut établi, il y a plus de mille ans, pour couvrir le cou et conserver la voix du prêtre obligé de chanter les louanges de Dieu ; il rappelle la modestie des paroles et le soin que nous devons avoir de retrancher toute conversation inutile lorsque nous sommes à l'église.

Q. Qu'est-ce que l'aube ?

R. L'aube est une tunique blanche, large, et qui descend jusqu'aux pieds. Elle remonte aux premiers siècles de l'Eglise ; elle est le symbole de l'innocence et de la pureté sans tache que le prêtre doit apporter à l'autel et les fidèles au saint sacrifice.

Q. Qu'est-ce que le cingulon ?

R. Le cingulon est une ceinture destinée à retenir l'aube afin qu'elle n'embarrasse pas le prêtre dans sa marche : il rappelle les liens dont le Sauveur fut chargé dans sa passion, ainsi que le détachement de la vie sensuelle.

Q. Qu'est-ce que le manipule ?

R. Le manipule est un ornement que le prêtre porte au bras gauche ; c'était dans le principe un mouchoir destiné à essuyer la sueur et les larmes ; il rappelle au prêtre le travail des bonnes œuvres et la récompense qui l'attend.

Q. Qu'est-ce que l'étole?

R. L'étole est un ornement que le prêtre passe autour de son cou et qu'il croise sur sa poitrine ; c'est le symbole de sa dignité et de sa puissance. L'étole était autrefois un linge très-fin et très-blanc que les personnes de distinction portaient autour du cou. L'Eglise l'a consacré à ses usages dès les premiers siècles.

Q. Qu'est-ce que la chasuble ?

R. La chasuble était autrefois un grand manteau rond et large dont les laïques se servaient aussi bien que les ecclésiastiques. Les premiers ayant cessé d'en faire usage, l'Eglise le retint et le donna aux prêtres. La chasuble n'avait point d'ouverture pour passer les bras, en sorte que le prêtre était obligé de la relever lorsqu'il voulait se servir de ses mains. Le diacre et le sous-diacre la soulevaient eux-mêmes au moment de la consécration : cela se fait encore aujourd'hui.

Q. Quels sont les ornements du diacre et du sous-diacre?

R. Les ornements du diacre sont : l'étole, placée sur l'épaule gauche et attachée sous le bras droit : elle est ainsi placée pour ne pas gêner ses mouvements ; la dalmatique ; c'est un ornement de forme carrée, long et large, avec des espèces de manches courtes : il a été donné au diacre parce qu'il est plus commode pour ceux qui sont obligés d'agir beaucoup, comme faisaient les diacres dans la primitive Eglise. La tunique est l'ornement particulier du sous-diacre ; c'était le vêtement ordinaire des simples serviteurs chez les Romains.

Q. Pourquoi l'Eglise a-t-elle donné des vêtements particuliers à ses ministres ?

R. L'Eglise a donné des vêtements particuliers à ses ministres : 1° afin d'inspirer plus de respect pour la Religion et surtout pour le saint sacrifice ; 2° afin de nous rappeler les dispositions avec lesquelles nous devons y assister. Ces ornements sont quelquefois très-riches, parce que tout ce que nous avons venant de Dieu, il est juste de lui en faire hommage.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir multiplié les vêtements sacrés de vos ministres; faites que je m'instruise désormais en les voyant, et que je m'excite à pratiquer les vertus qu'ils représentent.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'étudierai avec soin les cérémonies de l'Eglise.*



XIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Vêtements des évêques. — Les pantoufles et les bas. — La croix pectorale. — La petite tunique et la dalmatique. — Les gants. — l'anneau. — La mitre. — La crosse. — Le pallium. — Le grémial. —Couleurs des ornements. — parements de l'autel.

Les ornements dont nous avons parlé dans la leçon précédente sont communs à tous les prêtres ; il en est d'autres réservés aux évêques ; ils s'en revêtent lorsqu'ils doivent officier solennellement : ce sont les pantoufles, les bas, la croix pectorale, la petite tunique, la dalmatique, les gants, l'anneau, la mitre et la crosse, et le pallium, si c'est un archevêque, enfin le grémial. Ces ornements comme les autres sont pleins des souvenirs de la plus haute antiquité, et donnent au fidèle éclairé les plus touchantes leçons de sainteté et de sagesse chrétiennes.

1° Les pantoufles et les bas[1]. La chaussure des anciens, surtout des Romains, consistait en une semelle retenue par des courroies croisées sur le pied et passées autour de la jambe. Sous les empereurs, cette chaussure fut remplacée, pour les personnes de distinction, notamment pour les princes et les sénateurs, par une

[1] Caligæ, sandalia.

autre plus riche appelée *compagia*, relevée d'or et de pourpre, et qui couvrait mieux le pied [1].

Pénétrée de respect pour les choses saintes, l'Eglise s'empressa de donner à ses pontifes la chaussure sénatoriale, la plus distinguée qui fût alors connue, afin que les augustes mystères fussent offerts avec une magnificence extérieure capable d'imprimer le respect et d'exciter dans les cœurs des sentiments de piété. Ailleurs que dans leurs fonctions, les évêques portaient la chaussure ordinaire. Voilà pourquoi, encore aujourd'hui, l'évêque, arrivé à l'église et monté sur son trône, quitte ses souliers et revêt la chaussure antique, et la dépose après le saint sacrifice. La prière que l'évêque récite en prenant ce noble vêtement rappelle qu'il est le successeur des Apôtres, envoyé comme eux pour annoncer l'Evangile : *Mettez, Seigneur, une chaussure à mes pieds, afin que j'aille annoncer l'Evangile de la paix ; et protégez-moi à l'ombre de vos ailes.*

Par respect pour les saints mystères, l'Eglise défendit à tous ses ministres, prêtres, diacres et sous-diacres, de s'approcher de l'autel sans avoir les pieds couverts. Cette défense subsista tant que subsista la chaussure romaine, qui laissait le pied presque nu. C'est pourquoi tous portaient des espèces de *compagia*, mais différentes de celles des évêques [2].

[1] Compagia. *Voy.* Tubellius Pollio, Julius Capitol., et *Hist. de l'Acad. des inscript.*, t. 11.

[2] Omnis presbyter missam celebret ordine Romano cum sandaliis. *Capitul. Carol. Magn.*, lib. 5, c. 219.

2° La croix pectorale. Dans les premiers siècles de l'Eglise, tous les fidèles, hommes et femmes, portaient une petite croix suspendue au cou; usage vénérable dont on ne saurait trop déplorer la cessation. Pour le perpétuer autant qu'il est son pouvoir, l'Eglise a voulu que ses pontifes portassent une croix sur leur poitrine, surtout lorsqu'ils célèbrent les saints mystères. Cette croix, placée sous les yeux de l'évêque, lui rappelle et le Dieu qui mourut pour lui, et les Martyrs qui signèrent de leur sang la foi qu'il professe; car cette croix pectorale était remplie de reliques de Martyrs, comme l'indique la prière que l'évêque récite en la prenant.

3° La petite tunique et la dalmatique [1], qui sont l'ornement du diacre et du sous-diacre, nous rappellent que l'évêque est revêtu de la plénitude du sacerdoce, comme elles lui disent à lui-même qu'il doit avoir à un degré supérieur toutes les vertus.

4° Les gants [2]. Avant le huitième siècle les gants faisaient déjà partie du vêtement épiscopal [3]; ils rappellent un fait historique de la plus haute antiquité, et donnent à l'évêque une grande leçon de vertu. Jacob, voulant obtenir la bénédiction de son père Isaac, se présenta devant lui les mains couvertes d'une peau de chevreau; cette ruse, qui induisit le saint vieillard dans une mystérieuse erreur, valut à Jacob les bénédictions les plus abondantes. Comme Jacob, le pontife vient demander à

[1] Tunicella, dalmatica.

[2] Chirothecæ.

[3] Ordre romain.

Dieu le Père les biens véritables : pour cela il cherche à se confondre avec son frère aîné notre Seigneur Jésus-Christ, comme Jacob se cacha sous le vêtement d'Esaü pour obtenir la bénédiction paternelle. Tel est le sens de la prière que fait l'évêque lorsqu'il prend ses gants : *Seigneur*, dit-il, *environnez mes mains de la pureté du nouvel homme qui est descendu du ciel, afin qu'à l'exemple de Jacob votre bien-aimé, qui, s'étant couvert les mains de la peau des chevreaux, obtint la bénédiction de son père, après lui avoir offert une viande et une boisson excellentes, j'obtienne, en considération de la victime salutaire offerte par mes mains, la bénédiction de votre grâce.* Ce n'est pas que Dieu puisse être trompé ; mais il veut, lorsque nous nous présentons pour obtenir ses faveurs, que nous soyons d'autres Jacob, c'est-à-dire d'autres Jésus-Christ.

5° L'anneau[1] est le signe de l'alliance spirituelle qui existe entre l'évêque et son église, c'est comme le cachet de leur contrat ; car chez les anciens, comme chez les modernes, on appose un cachet aux contrats, afin de les confirmer et de les rendre authentiques. De là, l'usage encore existant de donner un anneau à l'épouse dans la célébration du mariage.

L'anneau épiscopal est donc le signe et le cachet de l'alliance de l'évêque avec son église ; c'est aussi un signe d'autorité. L'évêque porte l'anneau au second doigt de la main droite, suivant la coutume des Hébreux. L'anneau lui rappelle encore le secret inviolable des

[1] Annulus.

mystères, la discrétion parfaite avec laquelle il doit les annoncer, de peur de jeter les perles devant les pourceaux. Toutes ces leçons, utiles aux prêtres et aux fidèles aussi bien qu'aux pontifes, sont contenues dans les paroles adressées à l'évêque lorsque le pontife consécrateur lui remet l'anneau dans la cérémonie de l'ordination : *Recevez l'anneau, marque de discrétion et de dignité, signe de fidélité, afin que vous sachiez taire ce qui doit être tu, manifester ce qui doit être manifesté, lier ce qui doit être lié, et délier ce qui doit l'être*[1].

6° La mitre[2] nous reporte à la plus haute antiquité. La tête du grand-prêtre et des sacrificateurs de la loi mosaïque en était ornée[3]. L'histoire de l'Eglise fait mention de la mitre de saint Jean l'Evangéliste et de l'apôtre saint Jacques[4]. Il est vrai, la mitre telle que les évêques la portent aujourd'hui diffère de l'ancienne par la matière dont elle est faite, et par les ornements qui en rehaussent l'éclat ; mais elle est la même quant au fond. Vêtement de gloire et de dignité, la mitre rappelle à l'évêque son souverain sacerdoce, la consécration de tous ses sens, et la connaissance parfaite qu'il doit avoir de l'Ancien et du Nouveau Testament, figurés par les deux bandes qui retombent sur ses épaules[5]. Pénétré de cette pensée, l'évêque demande à Dieu, en

[1] Ordre romain.

[2] Mitra, cidaris.

[3] Honor., *Gemma animæ*, lib. 1, c. 214.

[4] Euseb., lib. 5, c. 24.

[5] Innoc. III, c. 60. Antonin., 3 pars. *Summ.*, tit. 20, c. 2. Steph. Eduens. episc., *lib. de Sacram. altar.*, c. 11.

prenant la mitre, qu'il lui donne la force et la discrétion nécessaire, pour éviter toutes les embûches que le Démon peut lui tendre.

7° La crosse[1] est l'emblème de la puissance pastorale, c'est la houlette du berger; touchante figure qui nous montre l'Eglise comme un bercail; les fidèles en sont les brebis, les évêques les pasteurs : ce n'est point la force aveugle et brutale qui gouverne, c'est la charité, la sollicitude éclairée et soutenue par la foi. En donnant la crosse à l'évêque au jour de son ordination, on lui adresse ces paroles : « Recevez le bâton, signe de votre gouvernement sacré, et souvenez-vous de fortifier les faibles, d'affermir ceux qui chancèlent, de corriger les méchants, de diriger les bons dans le chemin du salut éternel; recevez aussi le pouvoir d'élever ceux qui sont dignes, et d'abaisser ceux qui sont indignes, avec le secours de Jésus-Christ notre Seigneur. » Ainsi, ce que le sceptre est au roi, la crosse l'est à l'évêque. Son usage remonte aux premiers siècles du Christianisme[2]. Lorsqu'il monte à l'autel, l'évêque quitte la mitre et la crosse; sa puissance disparaît devant celle de Jésus-Christ. Par la raison contraire, il en reprend les insignes lorsqu'il se tourne vers le peuple[3].

8° Le pallium[4]. Si le pontife est un archevêque ou un patriarche, après s'être revêtu de tous ses orne-

[1] Pedum, seu baculus pastoralis.
[2] Ordre romain.
[3] *Gloss. in can. disciplinæ*, dist. 45.
[4] Pallium.

ments, il prend le pallium. Le pallium est un ornement qui se porte sur les épaules; il est formé de deux bandelettes de laine blanche, larges de deux doigts, qui pendent sur la poitrine et sur les épaules, et qui sont parsemées de croix noires. Les métropolitains le portent comme une marque de juridiction sur les églises de leur province. On le regarde aussi comme l'emblème de l'humilité, de l'innocence et de la charité. Il sert à rappeler au prélat qui en est décoré, qu'il doit, à l'exemple de Jésus-Christ, le prince des pasteurs, chercher la brebis égarée, et la rapporter au bercail sur ses épaules. La matière même du pallium indique sensiblement cette touchante signification.

Il est fait de la laine d'agneaux parfaitement blancs. Le jour de sainte Agnès, et dans l'église de son nom, bâtie à Rome sur la voie Nomentane, on bénit chaque année des agneaux blancs dont la laine doit servir à faire le *pallium ;* on les garde ensuite dans quelque communauté de religieuses jusqu'à ce que le temps de les tondre soit arrivé. Les *pallium* faits de leur laine se déposent sur le tombeau de saint Pierre, et y restent toute la nuit qui précède la fête de cet Apôtre. Le lendemain ils sont bénis sur l'autel de l'église qui lui est consacrée, et envoyés aux prélats qui ont le droit de les porter. Ce droit est restreint à certains jours, et ne s'étend pas audelà de l'église. Au contraire, le souverain pontife porte toujours et partout le pallium, comme étant investi de la suprême puissance et de la juridiction universelle de toutes les églises[1].

[1] Bona, lib. 1, c. 24.

Le pallium est de la plus haute antiquité. Saint Isidore de Péluse[1], qui vécut au milieu du cinquième siècle, et saint Grégoire le Grand, parlent du pallium et en expliquent les différentes significations[2]. On en rapporte l'origine à saint Lin, second successeur de saint Pierre[3]. Il rappelle l'éphod du grand-prêtre des Juifs.

9° Le grémial. Lorsque l'évêque s'assied pendant la messe pontificale, on lui place sur les genoux un voile de soie ou d'autre étoffe précieuse, appelé grémial, du mot latin *gremium, giron.* Il sert à reposer les mains du pontife et à préserver ses ornements, que la sueur pourrait ternir[4].

Tels sont les ornements particuliers aux évêques. Si nous réfléchissons à tout ce mystérieux appareil dont la Religion environne ses ministres lorsqu'ils doivent offrir la victime sainte, voici la pensée qui se présentera naturellement à notre esprit : elle est donc bien auguste cette victime, il est donc bien saint le sacrifice catholique, elles sont donc bien redoutables les fonctions du sacerdoce ! Nous-mêmes, qui assistons à ces graves mystères, nous devons donc être bien purs ! Et c'est là justement une des fins que l'Eglise s'est proposées en établissant ses nombreuses cérémonies et en donnant à ses prêtres tant de vêtements doublement vénérables et par leur antiquité et par leur signification.

[1] Lib. 1, epist. 136.
[2] Greg. Magn., lib. 2, epist. 54.
[3] Auctor vetus, *Rit. eccl. S. R. E.*, lib. 1, tit. 10, c. 5.
[4] *Cerem. episc.*, lib. 1, c. 11.

La diversité de leurs couleurs n'est pas non plus sans instruction. Le blanc, figure de l'innocence de l'Agneau de Dieu, et le rouge, figure de son sang répandu pour nous, remontent aux temps apostoliques; les autres couleurs sont aussi d'une haute antiquité[1]. L'Église, cette divine épouse de Jésus-Christ, se présente devant son époux revêtue d'une agréable et mystérieuse variété; sa gloire et sa beauté essentielle sont au dedans sans doute, mais cet appareil extérieur en est l'expression. Suivant les circonstances où elle se trouve, elle laisse paraître ses dispositions au dehors, afin d'avertir ses enfants d'en apporter de semblables.

Comme les qualités essentielles des mystères ou des saints peuvent être envisagées sous différents points de vue, les couleurs qu'on emploie pour célébrer les fêtes ne sont pas les mêmes dans tous les diocèses; l'important est de se conformer aux règlements des lieux où l'on est, et de bien entrer dans l'esprit des usages que l'on suit.

Dans le rit parisien on se sert du blanc, symbole de la pureté et de la sainteté, aux fêtes de Marie, à celles des saints Anges, des docteurs, des prêtres, des confesseurs, des vierges, et de tous les justes qui n'ont pas versé leur sang pour la foi : les pontifes sont exceptés, pour eux on prend la couleur verte. La vue du blanc, en nous rappelant l'Agneau de Dieu, nous dit : Aimez la pureté, les choses saintes sont pour les saints; offrez à Dieu une âme sans tache et digne d'être reçue un

[1] Durand., *Rational.*, lib. 3, c. 18, n. 9.

jour dans la Jérusalem céleste, où rien de souillé n'entrera jamais.

Le rouge, qui présente d'abord l'idée du sang et du feu, s'emploie pour célébrer les fêtes des martyrs et la fête du Chef des Martyrs, notre Seigneur Jésus-Christ, immolé pour nous dans l'Eucharistie. Comme le propre du Saint-Esprit est d'éclairer les âmes et d'embraser les cœurs ; comme il descendit sur les Apôtres en forme de langues de feu, on se sert du rouge pour l'honorer. Se pourrait-il que cette image du sang et du feu nous laissât froids et sans courage? Le souvenir des amphithéâtres, le souvenir du cénacle ne nous dira-t-il rien? n'avons-nous pas reçu le même Esprit, et ne sommes-nous pas les enfants des Martyrs? leur sang ne coule-t-il plus dans nos veines? pourrions-nous nous plaindre des faibles sacrifices qu'on nous demande, en regardant cette nuée de témoins qui ont vaincu en s'immolant?

Paris prend le rouge à tous les dimanches ainsi qu'à toutes les féries d'après la Pentecôte, comme étant une suite de cette fête, où le rouge convient aux langues de feu qui parurent sur la tête des Apôtres.

On prend le vert pour les pontifes : symbole d'espérance, couleur générale de la nature, le vert nous dit les travaux de tous ces célestes laboureurs qui ont cultivé le champ du Père de famille, soutenus dans leurs travaux par l'espérance d'une abondante moisson. Rome emploie le vert aux dimanches ordinaires et aux féries; il semble juste, en effet, de consacrer par un

usage plus fréquent cette couleur que nous avons continuellement sous les yeux. N'est-il pas convenable que l'habitant des campagnes, qui vient le matin recevoir la bénédiction du Père de famille avant d'aller à son héritage, ou qui vient le dimanche se délasser devant le Seigneur des travaux de la semaine, retrouve dans nos temples sa prairie, son arbre, son raisin? N'est-ce pas là une belle et touchante harmonie? Et puis, vous tous qui aimez à contempler les merveilles de la nature, n'êtes-vous pas heureux de rencontrer jusqu'aux pieds des autels un mémorial des bienfaits du Créateur, et un motif nouveau de bénir celui qui répand la verdure sur nos campagnes, la fécondité dans nos champs, qui habille le lis de la vallée, qui nourrit l'oiseau, musicien des chaumières, et qui prépare des aliments à tout ce qui respire?

Le violet, dont la teinte est moitié sombre, moitié éclatante, rappelle tout ensemble, et les travaux et les avantages de la pénitence. Il s'emploie dans les temps et dans les circonstances où la douleur et l'espérance naissant de cette même douleur, sont le fond du culte divin. Ainsi, pendant l'Avent, on gémit, on soupire; mais on gémit seulement du retard; on soupire, mais ces soupirs appellent le Juste et le font descendre: on emploie le violet. En carême on pleure ses fautes, mais on voit le pardon à la fin de la sainte quarantaine; on pleure les souffrances de Jésus-Christ, mais on voit apparaître le jour glorieux de sa résurrection; on pleure dans les calamités, dans les afflictions publiques ou particulières,

mais on en attend la fin des larmes mêmes que l'on verse : cet ineffable mélange de tristesse et de consolation, de douleur et d'espérance, est exprimé par le violet. A la mort des rois, comme la puissance ne meurt pas[1], et que le même coup qui fait tomber la couronne de la tête de l'un la porte sur la tête d'un autre, on prend le violet. Cette couleur doit donc toujours nous anéantir et nous confondre dans notre misère, mais relever notre courage par la considération des miséricordes infinies du Seigneur. Elle doit toujours nous dire que nous devons aller à la gloire par les tribulations, et que notre seule espérance est dans la croix, notre seul bonheur ici-bas dans l'espérance, parce qu'il n'y a sur la terre que des joies souffrantes.

Mais quand l'Eglise pleure ses enfants, qui sont morts tout entiers pour la vie présente, alors, n'envisageant que les peines du purgatoire, d'où il faut les tirer, n'entendant que leurs supplications lamentables, ne voyant qu'avec effroi ce passage terrible du temps à l'éternité, sentant toujours la plaie malheureuse qui a introduit la mort dans le monde, toujours incertaine sur les dernières dispositions de celui pour qui elle prie; alors cette tendre mère, tout entière à sa douleur, se revêt de noir, et se présente ainsi devant son divin époux. Par cette lugubre couleur elle lui dit éloquemment combien grande est son affliction, combien d'idées tristes réveille en elle ce châtiment du péché qui s'exécute sur

[1] On connait le viell adage : Le mort saisit le vif; ou : Mort le roi, vive le roi !

le genre humain depuis six mille ans. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que sans rien dire, le prêtre, revêtu d'ornements noirs, est un prédicateur bien éloquent; il me semble que de cette chasuble couverte de larmes sort une voix qui dit : Souviens-toi, ô homme, que tu es poussière, et que tu retourneras poussière; tu ne sais ni le jour ni l'heure; sois prêt. A ton frère, hier; à toi, demain, aujourd'hui peut-être.

Pour conclusion, les fidèles qui assistent à nos augustes mystères doivent se souvenir que c'est à eux, bien plus encore qu'aux Israélites, que s'adressent ces paroles: *Vous êtes les prêtres du Dieu vivant, une race royale, un peuple de saints*, et que les préparations que Dieu prescrit au sacrificateur de la nouvelle alliance pour monter à l'autel, il les demande d'eux pour en approcher. Comme autrefois il envoya Moïse vers le peuple pour le sanctifier pendant deux jours, et lui ordonner de laver ses vêtements, parce qu'il devait être témoin de la présence du Seigneur sur la montagne, ainsi il veut que ses prêtres avertissent les fidèles de ne jamais s'approcher de la montagne sainte, du vrai Sinaï, sans cet ensemble de vertus intérieures et de dispositions extérieures figurées par les vêtements sacerdotaux.

Voici les parements de l'autel et les vases sacrés qui vont continuer le même avertissement : ouvrons nos esprits et nos cœurs pour le recevoir.

L'autel représente un tombeau, nous savons pourquoi : les tombeaux des Martyrs furent les premiers autels du Christianisme. Telle est encore la raison pour

laquelle on renferme des reliques de Saints et de Martyrs dans nos autels. Durant les premiers siècles les autels étaient en bois, en pierre ou en marbre, indifféremment; ils étaient massifs ou supportés par des pieds et des colonnes. On les couvrait, pour offrir le saint sacrifice, d'une grande nappe en lin ou en soie, à laquelle on donnait le nom de *palle*. Dès le temps de saint Augustin les autels étaient ornés de fleurs[1], souvent même des guirlandes de lis et de roses décoraient les murs des églises[2]; aujourd'hui trois nappes sont posées sur l'autel, celle qui est par-dessus est enrichie de dentelles et de broderies. L'Église a prescrit l'usage de ces trois nappes en lin, et faciles à laver, pour parer au grave inconvénient qui pourrait résulter de la chute du calice. L'autel doit être consacré par l'évêque; avant cette consécration, qui remonte à la plus haute antiquité, il n'est pas permis d'y célébrer les saints mystères[3].

Sur l'autel vous voyez trois cartons appelés *canons*, parce qu'ils servent à diriger le prêtre, en mettant sous ses yeux des prières qu'il serait obligé de lire avec gêne dans le Missel. Le plus grand se place au milieu devant le tabernacle, le second à gauche, et le troisième à droite. L'autel, suivant l'antique usage, est placé à l'orient, afin que les fidèles regardent le soleil levant, image de celui qui est le vrai soleil, et dont la lumière,

[1] *De Civ. Dei*, lib. 22, c. 8.

[2] S. Hier., *Epitaph. Nepot.* Greg. Turon., *de Gloria conf.*, c. 50. Paulin., *Natal.* 3 *S. Felicis*.

[3] Hincmarus Remens., *in Capitul.* Beda, lib. 5, *Hist.*, c. 11. Athan., *Apol. ad Constantium*. Euseb., lib. 4, *de Vita Constantini*.

après avoir dissipé les ténèbres du Paganisme, éclaire tout homme venant en ce monde[1].

Au milieu de l'autel est le tabernacle, où l'on conserve la sainte Eucharistie. En parlant de la communion, dans la seconde partie du Catéchisme, nous avons expliqué la forme des anciens tabernacles. L'usage de conserver le saint sacrement dans un tabernacle placé au centre de l'autel, sous le pied même de la croix, est d'une assez haute antiquité[2]. Remarquez-vous toutes les belles traditions que vous rappelle ce mot de tabernacle? Le désert du Sinaï, la manne, Aaron et ses lévites, toutes les merveilles accomplies en faveur de l'antique Église il y a plus de trois mille ans, sont là réunies dans ce seul mot. Aujourd'hui, ce même mot vous en rappelle de plus grandes encore : la Cène, le Calvaire, le passage du Rédempteur sur la terre, sa présence perpétuelle au milieu des enfants des hommes. Connaissez-vous, dites-moi, un mot plus riche que celui-là?

Le tabernacle est surmonté d'une grande croix; bien des siècles déjà l'y ont vue, bien des générations l'y ont adorée; elle est là pour rappeler que le sacrifice de nos autels est la continuation du sacrifice du Calvaire, et pour apprendre que c'est à Dieu seul que cet acte suprême de Religion se rapporte, et non aux Saints ou aux Martyrs. Trois flambeaux, ou du moins un de chaque côté, brûlent pendant la messe pour honorer le signe de la Rédemption et rappeler les Catacombes. La

[1] Tertull., *adv. Valent.*, c. 3.
[2] Voyez Burchard, lib. 5 *Decret.*, c. 9.

Religion, l'histoire, l'antiquité, tout ce qu'il y a de plus propre à élever l'âme, à toucher le cœur et à saisir les sens se trouve réuni sur un autel catholique. Si pour l'indifférent stupide l'autel n'est qu'une pierre, pour le savant, et surtout pour le Chrétien, il est le plus éloquent de tous les livres; des volumes de commentaires suffiraient à peine pour l'expliquer. O enfants des hommes! jusques à quand aurez-vous des yeux pour ne point voir?

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir pris tant de soin de m'instruire en multipliant les ornements et les signes sacrés de la Religion; ouvrez mon esprit et mon cœur à ces saints enseignements.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je remercierai Dieu d'avoir établi les augustes cérémonies de la Religion.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Q. Quels sont les ornements des évêques lorsqu'ils officient solennellement?

R. Les ornements des évêques lorsqu'ils officient solennellement, sont : la chaussure, la croix pectorale, la petite tunique, la dalmatique, les gants, l'anneau,

la mitre, la crosse, le pallium si c'est un archevêque, et le grémial.

Q. Quelle est l'origine et la signification de ces divers ornements?

R. Voici l'origine et la signification de ces divers ornements : la chaussure que l'évêque prend à l'église était la chaussure des princes et des sénateurs romains. L'Église l'a donnée à ses pontifes, comme une chaussure plus distinguée et qu'ils ne doivent porter que dans la célébration des saints mystères; c'est pourquoi ils la prennent et la quittent à l'église. Elle signifie que les évêques sont les successeurs des Apôtres, ces grands missionnaires qui parcoururent le monde pour annoncer l'Évangile.

Q. Qu'est-ce que la croix pectorale?

R. La croix pectorale est une croix que les évêques portent sur leur poitrine ; c'est un reste de l'antique et saint usage où étaient tous les premiers Chrétiens de porter une croix suspendue à leur cou; celle des évêques doit renfermer des reliques, afin qu'ils aient toujours présent le souvenir de Notre-Seigneur et des Martyrs.

Q. Qu'est-ce que la petite tunique et la dalmatique ?

R. La petite tunique et la dalmatique sont les ornements propres aux sous-diacres et aux diacres. L'évêque les prend pour marquer qu'il est revêtu de la plénitude du sacerdoce.

Q. Qu'est-ce que les gants ?

R. Les gants dont l'évêque se sert quand il ponti-

fie signifient la bénédiction qu'il vient solliciter de Dieu, et la pureté avec laquelle il s'approche de l'autel. L'usage des gants pour l'évêque est très-ancien dans l'Église.

Q. Qu'est-ce que l'anneau ?

R. L'anneau est le signe de l'alliance que l'évêque contracte, dans son ordination, avec son église ; il est aussi la marque de la discrétion qu'il doit apporter dans l'enseignement de la doctrine.

Q. Qu'est-ce que la mitre ?

R. La mitre est un ornement dont l'origine remonte jusqu'à l'ancienne loi. Le grand-prêtre des Juifs la portait, quoiqu'elle fût d'une forme différente. Dans les premiers siècles ce vêtement d'honneur différait aussi de ce qu'il est aujourd'hui. Il signifie la royauté du sacerdoce chrétien ; les deux bandes qui retombent sur les épaules marquent l'Ancien et le Nouveau Testament, dont l'évêque doit avoir une parfaite connaissance.

Q. Qu'est-ce que la crosse ?

R. La crosse est le sceptre de l'évêque, c'est la houlette du berger ; elle lui rappelle qu'il est pasteur, qu'il a le droit de punir les rebelles : mais qu'il est obligé de ramener au bercail la brebis égarée, et qu'il doit veiller sur tout le troupeau.

Q. Qu'est-ce que le pallium et le grémial ?

R. Le pallium est un ornement fait de laine d'agneau blanc, et marqué de petites croix noires. Il est formé de deux bandelettes qui retombent sur la poitrine

et sur les épaules. Il est la marque de la charité et de l'innocence qui doit caractériser le pasteur. Le souverain pontife ne quitte jamais le pallium. Le grémial est un voile de soie qu'on place sur les genoux de l'évêque lorsqu'il est assis pendant la messe pontificale, et semble destiné à préserver ses ornements.

Q. Pourquoi l'Église se sert-elle de différentes couleurs dans ses ornements?

R. L'Église se sert de différentes couleurs dans ses ornements pour nous faire mieux entrer dans les dispositions demandées par les fêtes qu'elle célèbre : le blanc nous rappelle l'innocence, le rouge la charité, le violet la pénitence et l'espérance, le vert la patience et la foi, le noir la pensée de nos fins dernières.

Q. Quels sont les parements de l'autel?

R. Les parements de l'autel sont : les trois nappes dont on le couvre par respect, les chandeliers, le tabernacle et la croix. Toutes ces choses nous rappellent les plus touchants souvenirs et nous donnent les plus salutaires instructions.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir pris tant de soin de m'instruire en multipliant les ornements et les signes sacrés de la Religion; ouvrez mon esprit et mon cœur à ces saints enseignements.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour

de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je remercierai Dieu d'avoir établi les augustes cérémonies de la Religion.*



XIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Vases sacrés. — Calice. — Patène. — Ciboire. — Ostensoir. — Bénédiction de l'eau bénite avant la messe du dimanche. — Aspersion de l'eau bénite.

Si les ornements des ministres et les parements de l'autel sont pleins de souvenirs et d'instructions, les vases sacrés n'offrent pas un moindre intérêt à la pieuse curiosité du savant et du fidèle. Et d'abord, leur consécration, leur éclat, leur richesse, nous rappellent notre consécration au Seigneur et la sainteté qu'il exige de nous. Car nous aussi nous sommes des vases sacrés ; nous devons être d'autant plus saints que le Dieu trois fois saint, dont le corps adorable touche simplement les calices et les ciboires, s'incorpore à nous. Les principaux vases sacrés sont : le calice, la patène, le ciboire et l'ostensoir.

Le calice est aussi ancien que le Christianisme. C'est dans une coupe que Notre-Seigneur consacra son sang divin et le donna à boire à ses Apôtres. Le calice était un vase dont les Juifs se servaient dans leurs repas ; tous buvaient dans la même coupe, qu'on se transmettait de main en main. Dans les premiers siècles, alors que nos pères n'étaient riches que de leur pauvreté et de leurs

vertus, les calices étaient quelquefois de verre, de cuivre, ou de tout autre métal moins précieux ; mais aussitôt que les ressources le permirent, les calices et les autres vases sacrés furent d'or et d'argent. Le pape Zéphirin défendit d'en faire désormais d'autre métal [1]. L'Eglise exige aujourd'hui que les calices soient d'argent, au moins la coupe, dont l'intérieur doit être doré. Par respect pour le corps et le sang de Notre-Seigneur, on consacre les vases qui servent à l'autel : cette consécration est de la plus haute antiquité [2].

Lorsque tout le peuple communiait sous l'espèce du vin, les calices étaient beaucoup plus grands qu'aujourd'hui. On en cite un entre autres, donné par Charlemagne, du poids de dix-huit livres. Ces calices avaient ordinairement deux anses, afin de pouvoir les transporter plus facilement. Il paraît néanmoins que ce n'était pas dans le calice principal que le peuple prenait le précieux sang, mais bien dans des calices plus petits, où l'on mettait une partie du sang du Sauveur, consacré à l'autel dans le calice principal [3]. C'était aussi dans des calices précieux que le peuple offrait le vin et l'eau qui devaient être consacrés [4]. Ils ont été remplacés par les burettes. Quelque saints que fussent tous ces vases destinés à l'autel, les évêques les plus pieux et les plus éclairés, tels que saint Ambroise à Milan, saint

[1] Durantus, lib. 1, c. 7.

[2] Ordre Rom.

[3] Ces calices s'appelaient *calices ministeriales*.

[4] Ces calices s'appelaient *amulæ* ou *hamæ*.

Augustin à Hippone, Deo-Gratias à Carthage, n'hésitaient pas à les vendre pour soulager les pauvres ou racheter les captifs : ils donnaient le moins pour le plus.

La patène est un petit plat d'or ou d'argent doré sur lequel repose le pain qui doit être consacré. Lorsque, durant les beaux jours de l'Eglise, tous ceux qui assistaient à la messe avaient le bonheur de recevoir la sainte Eucharistie, chaque fidèle présentait à l'offrande le pain qui devait être changé au corps de Jésus-Christ. Ces offrandes étaient placées sur la patène et mises sur l'autel : alors les patènes étaient fort grandes; il n'est même pas douteux qu'il n'y en eût plusieurs. Le prêtre s'en servait encore pour rompre le pain et le distribuer plus commodément. Aujourd'hui, la patène n'est utile qu'au prêtre pour déposer l'hostie qu'il doit consacrer au saint sacrifice. L'usage de l'offrande est aboli; le nombre des communiants est malheureusement moins considérable, et l'on emploie pour distribuer l'Eucharistie les ciboires, où l'on conserve les espèces consacrées.

Le ciboire, fait en forme de calice couvert, doit être en argent. L'Eglise exige que l'intérieur de la coupe soit doré. On gardait autrefois ce vase précieux dans une tour ou une colombe d'argent suspendue au-dessus de l'autel : aujourd'hui on le place dans le tabernacle. Le ciboire rappelle naturellement l'arche d'alliance du peuple d'Israël, où était renfermée la manne, figure de l'Eucharistie. Mais autant la réalité l'emporte sur la figure, autant l'arche d'alliance de la nouvelle loi

l'emporte sur l'ancienne : c'est assez dire quel doit être notre respect pour elle.

Près du tabernacle, ou en face de l'autel, est suspendue une lampe nuit et jour allumée ; elle est là pour nous rappeler que Jésus-Christ, lumière éternelle du monde, est présent sur nos autels, qu'il attend nos adorations, et que notre vie doit briller devant lui comme un flambeau par la sainteté de nos œuvres saintes.

Dans le tabernacle se place aussi l'ostensoir. L'ostensoir, construit en forme de gloire ou de soleil, nous rappelle par sa forme le véritable Soleil dont la gloire a éclairé le monde. Lorsque, prosternés au pied des autels, nous voyons apparaître l'ostensoir, quels sentiments doivent se presser dans notre âme au souvenir des peuples sur lesquels n'a point encore brillé ce divin soleil, et du monde entier avant que ce soleil se fût levé sur lui !

L'ostensoir n'est pas aussi ancien que les autres vases sacrés ; son origine remonte au temps où l'impiété et l'erreur attaquèrent la présence réelle de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie. Toujours attentive aux besoins de ses enfants, l'Eglise protesta contre le blasphème et l'hérésie. Elle établit la fête solennelle du Saint-Sacrement, et fournit aux âmes chrétiennes l'occasion de manifester leur foi, et de rendre à son divin époux l'adoration et l'hommage qu'il mérite dans le sacrement de son amour. Auparavant, on se contentait, à la messe, après le Canon, d'élever un peu aux yeux des fidèles le corps et le sang de Jésus-Christ, en

disant : *Omnis honor et gloria : Tout honneur et toute gloire lui appartiennent.* Depuis l'hérésie de Béranger, on fit solennellement l'élévation des saintes espèces aussitôt après les paroles de la consécration. Dans l'intérieur de l'église, les assistants se prosternaient pour adorer, et la cloche annonçait, comme elle l'annonce encore aujourd'hui, à ceux qui n'avaient pu assister au sacrifice, que le Fils de Dieu venait de descendre sur l'autel, et qu'ils avaient à lui offrir leur respect et leurs vœux.

Vers le même temps, on fit extérieurement des processions où l'on portait avec pompe l'auguste sacrement. Dans l'église, et à des reposoirs préparés au dehors, on bénissait le peuple avec la sainte hostie ; on la portait d'abord renfermée dans une bourse, comme nous faisons encore dans l'administration des malades éloignés de l'église. Bientôt, pour exposer le Sauveur avec plus de décence et de pompe aux adorations des fidèles, on fit des tabernacles portatifs qu'on appelait *melchisédechs*, et que nous appelons *ostensoirs*. On en vit de toutes formes et de toutes grandeurs; plusieurs représentaient une tourelle percée à jour. Cet emblème est riche d'idées chrétiennes et de souvenirs vénérables; nous l'avons expliqué en parlant de la communion. Ces ostensoirs étaient d'or ou d'argent doré, quelquefois enrichis de pierres précieuses. Aujourd'hui la gloire au moins doit être en argent, et le croissant ou cercle qui soutient et renferme la sainte hostie doit être doré[1].

[1] Thiers, *Exposit. du Saint-Sacrement*, liv. 2, c. 1, *sub fine. Histoire des Sacrements*, t. 11, p. 296. M. Thirat, *Esprit des Cér.*, 244.

Nous venons de parler de tous les préparatifs au sacrifice redoutable. Le prêtre et ses ornements, l'autel et ses parements, et ses vases sacrés, nous sont maintenant connus. Si c'était un jour ordinaire, nous accompagnerions immédiatement le prêtre à l'autel ; mais il ne faut pas oublier que nous expliquons les cérémonies du dimanche. Or, la messe de ce premier des jours est précédée de la bénédiction de l'eau bénite et de la procession.

La bénédiction de l'eau rentre dans les bénédictions générales de l'Eglise ; c'est la même raison qui l'a établie. Comme les autres, elle renferme toute l'histoire du genre humain ; elle nous dit la création de l'homme et de toutes choses dans un état de perfection ; la dégradation de l'homme ; la victoire du Démon sur lui et sur toutes les créatures qu'il remplit de ses malignes influences ; la réhabilitation ou la sanctification de toutes choses par Jésus-Christ.

La bénédiction de l'eau remonte comme les autres aux temps apostoliques[1]. « Il faut, dit saint Cyprien, que l'eau soit purifiée et sanctifiée par le prêtre[2]. » L'usage de bénir l'eau chaque dimanche avant la messe est de la plus haute antiquité ; il se lie évidemment à la coutume où étaient les premiers Chrétiens de se laver les mains et le visage avec de l'eau bénite afin de se purifier en entrant dans l'église[3]. Que veut donc l'Eglise

[1] S. Basile, *de Spir. sancto*, c. 27.
[2] Epist. 70.
[3] *Microlog.*, c. 41

en bénissant l'eau et en la répandant sur les fidèles? Mère tendre et pleine de sollicitude, elle veut rappeler à ses enfants leur chute et leur rédemption; elle veut les purifier et leur donner toute la sainteté nécessaire pour assister dignement aux mystères redoutables; elle veut enfin les préserver de tout ce qui pourrait les souiller et leur nuire : dans cette vue elle joint à ses prières les signes les plus convenables pour montrer la fin qu'elle se propose.

Le propre de l'eau c'est de laver, le sel préserve de la corruption; et l'eau et le sel mêlés ensemble sont un symbole de pureté et d'innocence. Telle est la matière de l'eau bénite. Revêtue du pouvoir même de son divin époux à qui toute puissance a été donnée au ciel et sur la terre, l'Eglise ordonne à ses ministres de soustraire ces deux créatures, l'eau et le sel, au pouvoir du Démon, et de les rendre utiles à l'homme en les rappelant, par la sanctification, à leur destination primitive. Et le prêtre exorcise l'eau et le sel.

Exorciser veut dire conjurer et commander. C'est un terme qui ne convient qu'à ceux qui parlent avec une suprême autorité. Dans la langue de l'Eglise, exorciser signifie conjurer le démon, le chasser, lui défendre de nuire. Exorciser l'eau et le sel, veut dire que le prêtre commande au Démon, de la part de Dieu et par les mérites de la croix de Jésus-Christ, de laisser libres ces deux créatures, de ne plus s'en servir pour nuire aux hommes, en sorte qu'elles soient désormais utiles à notre salut. Tel est le sens des exorcismes qu'on fait

sur toutes les créatures inanimées. On s'adresse à elles, mais c'est au Démon que vont les commandements ; de même que c'est sur le Démon que retomba l'anathème divin après la chute de nos premiers pères, quoique Dieu ne parlât qu'au serpent. Que les créatures soient viciées, que le Démon exerce sur elles un grand empire, qu'elles aient besoin d'être sanctifiées, c'est une vérité de foi catholique dont nous avons donné les preuves en parlant des bénédictions en général.

Donc, le dimanche avant la messe, le prêtre, représentant de celui qui a créé les éléments, qui a commandé durant sa vie mortelle aux créatures inanimées, à la mer, aux vents et aux tempêtes, qui a tant de fois chassé le Démon des possédés ; le prêtre se revêt d'un surplis et d'une étole, et, précédé de deux clercs, dont l'un porte un flambeau allumé, l'autre un peu de sel et un aspersoir, il se rend auprès du bénitier. Dans quelques diocèses l'eau se bénit à la sacristie ; ailleurs c'est à l'autel, au chœur ou dans la nef. Ce dernier usage est plus conforme à l'antiquité et semble faire plaisir au peuple [1].

Aussitôt le prêtre demande à Dieu son assistance en disant : *Adjutorium nostrum : Toute notre aide est dans le nom du Seigneur.* Les fidèles, représentés par le clerc, répondent : *Qui fecit, etc. : Qui a fait le ciel et la terre.* Dites, la confiance de l'Eglise peut-elle être mieux placée ?

Puis étendant la main sur le sel, en signe de com-

[1] Lebrun, p. 53.

mandement, et pour montrer qu'il agit au nom du Tout-Puissant, le prêtre continue ainsi :

«Sel, créature de Dieu, je t'exorcise au nom du Dieu vivant †, du Dieu vrai †, du Dieu saint †, du Dieu qui par le prophète Elisée te fit jeter dans les eaux pour les rendre salubres ; je t'exorcise afin que tu deviennes pour les fidèles une source de salut, et que tu procures à tous ceux qui te goûteront la santé de l'âme et du corps ; que l'esprit immonde, sa malice et ses ruses fuient et disparaissent de tous les lieux où tu seras répandu, et cela, au nom de celui qui viendra juger les vivants et les morts et le siècle par le feu. »

Le sel délivré des malignes influences du Démon, que reste-t-il au prêtre, sinon de conjurer le Seigneur de venir prendre possession de sa créature, de la bénir de nouveau et de la rendre utile au genre humain ? Il invite tous les fidèles à se réunir à lui pour obtenir la même grâce. Prions, dit-il, et il continue ainsi :

« Dieu éternel et tout-puissant, nous implorons avec humilité votre souveraine clémence : daignez dans votre miséricorde bénir † et sanctifier † ce sel que vous avez créé à l'usage du genre humain ; qu'il serve à tous ceux qui en prendront au salut de leur âme et de leur corps, et que tout ce qui en sera touché et aspergé soit préservé de toute impureté et toute attaque des esprits de malice. Par Jésus-Christ notre Seigneur, qui vit et règne avec vous en l'union du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. » Tous les fidèles, par la bouche du clerc, répondent : « Qu'il en soit ainsi : *Amen.* »

Voilà le sel purifié, oui, purifié, c'est-à-dire ramené à sa destination primitive, qui était d'être utile à l'homme, et, en procurant son avantage, de procurer la gloire du Créateur. Oui, quoi qu'en puisse dire l'impiété ou la légèreté mondaine, il en est ainsi. Si elle en doute, qu'elle réponde donc aux questions suivantes : Est-il vrai que les créatures sont viciées et assujetties au Démon qui s'en sert pour nuire à l'homme et le tenter? Est-il vrai que Dieu peut les purifier et les soustraire à l'influence du Démon ? Est-il vrai qu'il le veut ? Est-il vrai qu'il peut et qu'il veut communiquer son pouvoir à des hommes choisis? Est-il vrai qu'il le leur a communiqué ? L'a-t-il dit ? Répondre affirmativement à ces questions, c'est être *catholique*. Y répondre négativement, c'est abjurer le sens commun, c'est faire le procès au genre humain. Et qui êtes-vous pour vous arroger un pareil droit et pour dire : Moi seul je suis sage, seul éclairé parmi les mortels ?

Le prêtre ayant donc sanctifié le sel, reprend de nouveau l'attitude du commandement ; il étend la main, et, s'adressant à l'eau, il dit :

« Eau, créature de Dieu, je t'exorcise, au nom de Dieu †, le Père tout-puissant, au nom de Jésus-Christ †, son Fils, notre Seigneur, et par la vertu du Saint-Esprit †, afin que tu sois une eau pure et sainte, capable de détruire la puissance de notre ennemi et de le renverser lui-même avec ses anges apostats. Par notre Seigneur Jésus-Christ qui viendra juger les vivants et les morts et le siècle par le feu. »

Et le prêtre invite les fidèles à demander avec lui que Dieu veuille opérer ce qu'il demande. Prions, dit-il, et il continue ainsi :

« O Dieu ! qui, en faveur du genre humain, avez donné à l'eau d'immenses propriétés, écoutez favorablement nos prières, et répandez la vertu de votre bénédiction ✝ sur cet élément qui est préparé pour diverses purifications ; faites que, servant à vos mystères, il reçoive l'effet de votre grâce divine pour chasser les démons et guérir les malades ; que tout ce qui sera aspergé de cette eau, dans les maisons et dans les autres lieux où se trouveront les fidèles, soit préservé de toute impureté et de tous maux ; que cette eau en éloigne tout souffle pestilentiel, ou corrompu ; qu'elle écarte les piéges de l'ennemi caché, et tout ce qu'il pourrait y avoir de nuisible à la santé ou au repos de ceux qui les habitent, et qu'enfin cette santé, que nous demandons par l'intercession de votre saint nom, nous soit conservée contre toutes sortes d'attaques. Par Jésus-Christ notre Seigneur, etc. »

Pendant ces exorcismes et ces oraisons, le prêtre fait plusieurs signes de croix pour rappeler que ce n'est que par les mérites de Jésus-Christ que le Démon a perdu sa puissance, et que les créatures cessent de nous être nuisibles.

Le prêtre prend ensuite le sel avec la main droite, et le répand dans l'eau en forme de croix en prononçant ces paroles : « Que le mélange du sel avec l'eau se fasse au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. »

Alors les fidèles, par la bouche du clerc, répondent : Qu'il en soit ainsi : *Amen*. Vient ensuite une magnifique et touchante prière par laquelle le prêtre conjure le Seigneur, au nom de l'Eglise, de donner à l'eau bénite toutes les vertus exprimées dans les oraisons précédentes ; il dit :

« O Dieu ! auteur d'une puissance invincible, et roi d'un empire inébranlable, qui triomphez toujours glorieusement, qui réprimez les efforts de toute domination opposée, qui abattez la fureur de l'ennemi rugissant, et qui domptez puissamment la malice de vos ennemis ; nous vous supplions très-humblement, Seigneur, de regarder d'un œil favorable cette créature de sel et d'eau, de relever sa vertu et de la sanctifier par la rosée de votre grâce, afin que, par l'invocation de votre saint nom, toute corruption de l'esprit impur soit bannie des lieux qui en seront aspergés ; que la crainte du serpent venimeux en soit éloignée, et qu'en implorant votre miséricorde nous soyons en tous lieux assistés par la présence du Saint-Esprit. Par notre Seigneur Jésus-Christ, etc. »

Ces prières nous apprennent que nous avons lieu d'attendre quatre effets de l'eau bénite : 1° de chasser le Démon des lieux qu'il a pu infester, et de faire cesser les maux qu'il a causés ; 2° de l'éloigner de nous, des lieux que nous habitons, et de tout ce qui sert à nos usages ; 3° de servir à la guérison des maladies ; 4° de nous attirer en toute occasion la présence et le secours du Saint-Esprit pour le bien de notre âme et de notre

corps. Nous avons vu que, suivant saint Thomas et le commun des théologiens, l'eau bénite sert aussi à effacer les péchés véniels.

Et tous ces effets sont réellement produits par l'eau bénite. Pour les révoquer en doute, il faut nier l'histoire ecclésiastique depuis la première page jusqu'à la dernière; il faut regarder comme des imposteurs ou des *imbéciles* les hommes les plus vertueux et les plus grands génies qui aient jamais brillé sur la terre : Tertullien, Origène, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Epiphane, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Bernard et bien d'autres [1].

C'en est assez pour justifier l'Eglise qui fait usage de l'eau bénite, qui en asperge chaque dimanche les fidèles et le temple où ils viennent assister aux saints offices, et qui en conserve toujours à la porte de la maison du Seigneur.

C'en est assez pour justifier les fidèles qui, suivant les conseils de l'Eglise, ne doivent pas se contenter de prendre de l'eau bénite dans l'église, mais encore l'emporter dans leurs maisons, l'y garder avec soin, en prendre en se couchant, en se levant, et en divers autres temps de la journée, pour éloigner d'eux l'esprit des ténèbres et attirer le secours de Dieu dans mille dangers imprévus du corps et de l'âme.

L'eau étant bénite, le prêtre, revêtu de l'aube et de l'étole, en fait l'aspersion. L'Eglise veut purifier les fidèles afin qu'ils puissent assister au saint sacrifice avec

[1] Durantus, lib. 1, c. 21.

plus d'attention, d'innocence et de piété. En faut-il davantage pour nous faire prendre la résolution efficace de pas manquer à l'aspersion? Si pendant la messe nous sommes distraits, tièdes, pesants, n'est-ce pas notre faute? Avons-nous pris le moyen établi par l'Eglise pour éviter ces inconvénients?

Arrivé au pied de l'autel, le prêtre entonne ce verset du psaume 50e : *Asperges me : Vous m'aspergerez, Seigneur ;* et le chœur continue : *Avec l'hysope, et je serai purifié; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige.*

Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi ce verset? Parce qu'il est très-propre à nous marquer les effets de l'eau bénite? Pourquoi le prophète David dit-il : Vous m'aspergerez avec l'*hysope,* et non pas avec toute autre chose? Pour trois raisons : la première, parce que l'hysope est un petit arbrisseau dont les feuilles, pressées et touffues, sont très-propres à retenir les gouttes d'eau pour l'aspersion. La seconde, parce que la propriété médicale de l'hysope est de purifier et de dessécher les mauvaises humeurs; ce qui la rend un signe très-convenable de la purification de l'âme et du corps par l'eau bénite. La troisième, parce que l'aspersion du sang de l'agneau pascal sur les portes des maisons, l'aspersion de l'eau qui purifiait de la lèpre, se faisaient avec un bouquet d'hysope.

Ces aspersions étaient des figures de celle du sang de Jésus-Christ. Or, il convenait que la réalité s'accomplît par le même moyen que l'ombre et la figure. Pendant

l'aspersion, nous devons donc nous regarder comme le peuple d'Israël, dont les tribus, passant devant Moïse au pied du Sinaï, étaient aspergées du sang des victimes, et demander sur nous l'aspersion du sang de Jésus-Christ, la grande victime, c'est-à-dire l'application des mérites de son sang précieux, qui seul peut effacer les péchés et nous préserver de tous les maux.

Au temps pascal, c'est-à-dire depuis Pâque à la Trinité, on chante : *Vidi aquam : J'ai vu l'eau sortir par le côté droit du temple*, etc. Tout occupée du baptême qu'on administrait la veille de Pâque, l'Eglise a choisi ces paroles pour en rappeler le souvenir à ses enfants. Ce temple sacré, ouvert du côté droit, est le Sauveur dont le côté entr'ouvert laissa couler du sang et de l'eau, emblème du sacrement de la régénération. Entrons donc dans les vues de cette bonne mère, et sollicitons avec ardeur la conservation ou le recouvrement de notre innocence baptismale.

Après avoir entonné l'*Asperges me*, le prêtre récite à voix basse le psaume *Miserere*. Pour obtenir la purification de notre âme, il faut entrer dans les sentiments exprimés dans ce cantique du roi pénitent. Le prêtre asperge :

1° L'autel. Il jette par trois fois de l'eau bénite, au milieu, au côté de l'Evangile et au côté de l'Epître ; il asperge ensuite le sanctuaire, dont il fait le tour. L'Eglise se propose par là d'éloigner de ce lieu saint et redoutable l'esprit des ténèbres, qui, au sentiment des

Pères, fait tous ses efforts pour troubler les prêtres et les ministres qui servent à l'autel.

2° Le prêtre se donne de l'eau bénite à lui-même en portant l'aspersoir à son front; il asperge ensuite tout le peuple en descendant dans la nef. De retour à l'autel, il invoque le Seigneur et le conjure d'accorder à l'assemblée sainte les effets attachés à l'eau bénite. Voici sa prière :

« Exaucez-nous, Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, et daignez envoyer des cieux votre saint ange, qui conserve, entretienne, protége, visite et défende tous ceux qui sont en ce lieu. Par notre Seigneur Jésus-Christ. »

Et cette prière, qui a traversé bien des siècles [1], qui a passé par les lèvres de tant de saints prêtres et pontifes, qui a retenti aux oreilles de tant de saints, nos pères et nos amis; cette prière, qui nous rappelle la puissance des Anges protecteurs, leurs miracles de charité, à partir d'Abraham et de Tobie, l'assistance de celui qui veille à notre garde; cette prière, dis-je, a tout ce qu'il faut pour remplir notre cœur de confiance, d'allégresse et de piété. Puisse-t-elle toujours produire en nous ces saintes dispositions!

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi des bénédictions pour sanctifier toutes les

[1] Sacram. Gelas., 238.

créatures ; faites-moi la grâce de ne jamais m'en servir que pour votre gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai tous mes efforts pour assister à l'aspersion de l'eau bénite avant la messe.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Vases sacrés. — Eau bénite.

Q. Quels sont les principaux vases sacrés ?

R. Les principaux vases sacrés sont : le calice, la patène, le ciboire et l'ostensoir. On les appelle sacrés parce qu'ils sont consacrés par les bénédictions de l'évêque, et destinés uniquement au culte de Dieu.

Q. Qu'est-ce que le calice ?

R. Le calice est la coupe dont le prêtre se sert à l'autel pour consacrer et pour prendre le sang précieux de Notre-Seigneur. Le calice est aussi ancien que le Christianisme. C'est dans une coupe que le Sauveur consacra son sang et le donna à boire à ses Apôtres. Les calices étaient autrefois beaucoup plus grands qu'aujourd'hui, parce que le peuple communiait sous l'espèce du vin. Les calices doivent être, au moins la coupe, d'or ou d'argent.

Q. Qu'est-ce que la patène ?

R. La patène est une espèce de plat sur lequel le prêtre met l'hostie qu'il offre et qu'il consacre à la messe. La patène était autrefois très-large; il y en avait même plusieurs pour recevoir le pain offert par les fidèles, qui communiaient tous à la messe.

Q. Qu'est-ce que le ciboire ?

R. Le ciboire est un vase sacré qui ressemble à un calice fermé par un couvercle. On y garde la sainte Eucharistie pour l'usage des fidèles et des malades. Le ciboire se renferme dans le tabernacle; il doit aussi être d'or ou d'argent, par respect pour le corps de Notre-Seigneur. Cela nous apprend quelle doit être la pureté de notre cœur pour communier.

Q. Qu'est-ce que l'ostensoir ?

R. L'ostensoir est une espèce de tabernacle portatif dans lequel on expose Notre-Seigneur à l'adoration des fidèles, dans les bénédictions ou dans les processions. L'usage des ostensoirs remonte au temps où l'on établit la fête du Saint-Sacrement.

Q. Quelle cérémonie précède la messe du dimanche ?

R. La cérémonie qui précède la messe du dimanche, c'est la bénédiction de l'eau bénite et l'aspersion. L'Église bénit l'eau parce que toutes les créatures ont été viciées par le Démon, qui s'en sert pour nous tenter et pour nous nuire. Le prêtre met du sel dans l'eau pour marquer que l'eau bénite empêche nos âmes de se corrompre par le péché, et pour marquer aussi que le Démon n'aura plus le pouvoir d'infecter cette eau sanctifiée.

Q. Quels sont les effets de l'eau bénite ?

R. Les effets de l'eau bénite sont : 1° de chasser les démons ; 2° de servir à la guérison des malades ; 3° de nous attirer le secours de Dieu ; 4° de servir à effacer les péchés véniels. Nous devons donc la prendre avec beaucoup de respect, en avoir chez nous, en faire le signe de la croix sur nous, au moins en nous levant et en nous couchant.

Q. Pourquoi fait-on l'aspersion dans l'église ?

R. On fait l'aspersion dans l'église pour chasser le Démon et pour purifier les fidèles, afin qu'ils assistent à la messe avec attention, innocence et piété. L'usage de l'eau bénite est aussi ancien que l'Eglise. La puissance de cette eau sanctifiée a été prouvée par un grand nombre de miracles.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi des bénédictions pour sanctifier toutes les créatures ; faites-moi la grâce de ne jamais m'en servir que pour votre gloire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je ferai tous mes efforts pour assister à l'aspersion de l'eau bénite avant la messe.*

XV[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Processions en général. — Procession du dimanche avant la messe. — Division de la messe. — Signification de ce mot. — Première partie de la messe, la préparation au bas de l'autel.

L'aspersion finie, la procession commence. Avant d'y aller, sachons ce que nous allons faire. La procession est une marche religieuse et solennelle du clergé et du peuple. Voici encore un de ces rites de l'Eglise catholique dont l'existence remet sous nos yeux l'antiquité la plus reculée. Chez tous les peuples il y a eu des processions : on connaît celle que fit Salomon avec une magnificence digne de lui, pour transporter l'arche d'alliance dans le temple de Jérusalem ; on connaît celle du peuple juif lorsqu'il vint à la rencontre du Sauveur, portant en ses mains des branches d'olivier, et chantant *Hosanna, gloire au Fils de David ;* on connaît celles des Païens eux-mêmes, et en particulier celle que la ville d'Autun faisait en l'honneur de Cybèle : elle est devenue fameuse par le martyre de saint Symphorien, dont elle fut l'occasion[1].

Cette antiquité, cette universalité des processions, ne prouve-t-elle pas que ce rit sacré est d'institution di-

[1] Sur les processions des Païens, voyez Brisson, lib. 2, *de Formulis*.

vine, et vient d'une révélation primitive? Où l'homme aurait-il pris l'idée qu'une marche solennelle pouvait honorer la Divinité? Héritière de tous les usages et de toutes les traditions saintes et immortelles, l'Eglise, en adoptant les processions, a pris son bien où elle l'a trouvé, chez les Juifs aussi bien que chez les Païens. Dès le principe elle fit acte de propriété. Ses premières processions eurent lieu dans les Catacombes, en attendant qu'elle pût les faire à la face du soleil[1]. Quels étaient le recueillement et la ferveur de ces processions de Chrétiens, la plupart destinés au martyre, marchant à la lueur des flambeaux dans des galeries souterraines, au milieu des tombeaux de leurs frères immolés pour la foi, sous la conduite d'un évêque, plus vénérable encore par ses vertus que par ses cheveux blancs? il est facile de nous en faire une idée. Puisse cette idée salutaire nous accompagner nous-mêmes lorsque nous marchons sur les traces de nos pères. Eh quoi! la procession du dimanche dans l'intérieur de l'église ne se fait-elle pas dans une catacombe à la lueur des flambeaux, entre des tombeaux de Martyrs dont les ossements sacrés reposent, à notre droite et à notre gauche, dans les chapelles latérales de la basilique? Et nous-mêmes ne sommes-nous pas, ne devons-nous pas être des martyrs de la paix, comme dit saint Cyprien[2], toujours prêts à nous immoler et toujours immolant nos convoitises au Dieu pour qui nos aïeux répandirent leur

[1] Boldetti, *Observ. supra i cimiter.*, lib. 11, c. 16, p. 529.
[2] Habet et pax martyres suos.

sang? Que dis-je? notre foi n'est-elle pas, suivant l'expression de Tertullien, un engagement au martyre de sang[1]?

Mais pourquoi des processions? quelle est la raison, quel est le sens de ce fait si ancien et si universel? d'où vient que l'Eglise le conserve si religieusement? pourquoi, dans ses jours de joie comme dans les temps de deuil, ordonne-t-elle des processions à ses enfants?

Pénétrons le mystère. La procession est un grand enseignement : c'est l'image de la vie, c'est toute l'histoire du monde, passée, présente et future. Qu'est-ce, en effet, que la vie de l'homme, sinon une marche vers le ciel? sorti de Dieu, il doit retourner à Dieu. Mais qui dirigera sa route, sinon celui qui est la lumière et le guide de tout homme venant en ce monde?

Et voilà que dans nos processions la croix part du pied de l'autel : c'est Jésus-Christ sortant du sein de son Père pour descendre parmi les hommes; la croix s'avance accompagnée de lumières; les fidèles se mettent à sa suite : c'est Jésus-Christ paraissant au milieu de nous, répandant la lumière de sa doctrine, et recueillant sur son passage les élus de Dieu, dispersés aux quatre vents; la croix précède la marche : c'est Jésus-Christ conducteur de l'homme dans la route du ciel; bientôt à la croix se réunissent des bannières; sur l'une est l'image de Marie, sur les autres l'image des saints : viennent encore des châsses, espèces de chars de triomphe où reposent les corps sacrés des glorieux vainqueurs du

[1] Debitricem martyrii fidem.

monde et du Démon. Tous sont là pour diriger nos pas et animer notre courage. Le peuple suit en priant, en chantant tour à tour ses espérances et ses douleurs. Ah ! c'est ici surtout qu'est l'image de la vie, de la vie chrétienne. N'est-ce pas au milieu des prières, des larmes, des soupirs que l'exilé accomplit son voyage jusqu'aux frontières de la patrie? n'est-ce pas sur les traces de Jésus-Christ, et sous la protection de Marie et des Saints, que nous devons marcher vers le ciel? n'est-ce pas là une des plus importantes leçons dont l'homme ait besoin?

La procession est à peine en marche, que le son des cloches se fait entendre : ce sont les trompettes de l'Eglise militante qui annoncent le passage du grand Roi et de son armée ; passage accompagné de combats sans cesse renaissants contre les légions infernales, contre les séductions du monde et les passions révoltées. La procession décrit différentes lignes, parcourt différentes routes : c'est Jésus-Christ parcourant le monde, appelant à lui tous les hommes de l'Orient et de l'Occident.

Enfin la procession rentre dans l'église : c'est Jésus-Christ rentrant dans le ciel, conduisant à sa suite les élus sauvés par son sang et éclairés par ses paroles. La croix vient se reposer au pied de l'autel, au même lieu d'où elle était partie : c'est Jésus-Christ se reposant sur son trône à la droite de son Père, après lui avoir conquis un peuple entier d'adorateurs. Les fidèles, rendus au lieu d'où ils étaient partis, c'est l'homme, enfant du ciel, de retour au ciel ; c'est l'exilé revenu dans la patrie.

La procession est finie; la vie est terminée : et voilà une grande, une touchante leçon donnée à l'homme; une leçon plus significative, plus éloquente et plus complète que tous les discours des philosophes[1].

Telle est la signification générale des processions. La plupart se rattachent aussi à des événements mémorables dont elles conservent le souvenir de générations en générations. Celle du dimanche, avant la grand'messe, a été établie pour rappeler une circonstance de la résurrection de Notre-Seigneur.

Il est écrit que les Anges, s'adressant aux saintes femmes venues pour visiter le sépulcre, leur dirent : « Allez, dites aux disciples et à Pierre : Le Seigneur vous précédera en Galilée. » Et le Seigneur lui-même, les rencontrant comme elles sortaient du sépulcre, leur dit, après qu'elles l'eurent adoré et embrassé ses pieds sacrés : « Allez, avertissez mes frères d'aller en Galilée : là ils me verront. » L'Eglise, prenant pour elle ces paroles, se met en marche tous les dimanches avant l'auguste sacrifice, et s'en va, comme les saintes femmes, annoncer de toutes parts à ses enfants que son époux est ressuscité. C'est le même jour et presque à la même heure où cet ordre fut donné sur le Calvaire aux saintes femmes, que l'Eglise l'accomplit depuis dix-huit cents ans, sur tous les points du globe. Et voilà comment nos moindres cérémonies attestent à toutes les générations les grands événements sur lesquels repose

[1] Sur tout ceci, voyez les intéressants détails donnés par Durand, *Ration. div. offic.*, lib. 4, c. 6.

l'histoire du genre humain. A cette procession l'Eglise asperge ses enfants d'eau bénite en mémoire du baptême, parce que tous les dimanches de l'année sont comme une suite du dimanche de Pâque et de la Pentecôte, jours solennels où le baptême se donnait dans les premiers siècles : la nuit qui précédait ces grandes fêtes faisait partie des fêtes elles-mêmes. On croit communément que c'est le pape Agapet qui a établi la procession du dimanche [1].

Lorsque la procession rentre dans le chœur on chante une antienne au saint patron de l'église : on le supplie de veiller sur les fidèles, surtout durant le sacrifice. Celle qu'on chante à Nevers s'adresse à saint Cyr et à sainte Julitte, sa mère, patrons de la cathédrale : elle est ainsi conçue : *Parentes nostri*, etc. : « O nos pères, et vous tous qui habitez dans les cieux, intercédez pour nous auprès du Seigneur notre Dieu, afin qu'il agisse avec nous dans sa miséricorde, qu'il nous donne la joie du cœur, et qu'il fasse régner la paix pendant tout le cours de notre vie. »

Ces prières et toutes les processions doivent nous faire penser que nous sommes voyageurs sur la terre, que le ciel est notre patrie, que nous avons besoin de Jésus-Christ pour y tendre et pour y arriver. Il est la voie, la vérité et la vie : la voie par où l'on marche, la vérité où l'on tend, et la vie où l'on demeure éternellement [2].

[1] Rupert., lib. 7, c. 20. Durandus, lib. 4, c. 6. *Idem*, lib. 11, c. 10. Meunier, *Traité des processions*. Eveillon, *de Process. Ecclesiæ*.

[2] S. Aug., *Tract. in Joan.* Le P. Lebrun, 93.

Nous voici revenus de la procession : recueillons-nous maintenant, l'auguste sacrifice va commencer. Nous diviserons la messe en six parties [1].

La *première* comprend la préparation au sacrifice, qui se fait au bas de l'autel ; la *deuxième*, depuis l'Introït jusqu'à l'Offertoire ; la *troisième*, depuis l'Offertoire jusqu'au Canon ; la *quatrième*, depuis le Canon jusqu'au *Pater;* la *cinquième*, depuis la prière *Libera nos* jusqu'à la Communion ; la *sixième*, depuis la Communion jusqu à la fin de la messe.

Le mot messe veut dire *renvoi*. Dans les premiers siècles de l'Eglise il y avait deux renvois des assistants. Le premier avait lieu après l'évangile et l'instruction, lorsque le diacre avertissait les catéchumènes, les infidèles, les pénitents et tous ceux qui ne devaient point participer aux saints mystères, de sortir de l'église : et ce renvoi s'appelait la messe ou le renvoi des catéchumènes. Le second avait lieu lorsqu'après la célébration du saint sacrifice le même diacre disait aux fidèles : « Sortez, le moment en est venu [2].» Et ce second renvoi s'appelait la messe ou le renvoi des fidèles [3]. Le nom de messe donné aux saints mystères semble né avec l'Eglise ; on le trouve dès l'origine du Christianisme. Vers l'an 166, le pape saint Pie, écrivant à Juste, évêque de Vienne, lui dit : « Notre sœur Euprepia, comme vous vous en souvenez, a donné sa maison aux pauvres. Nous y demeu-

[1] Lebrun, *id.* Le P. de Condren, *Idée du Sacerdoce*, etc.

[2] Ite, missa est.

[3] Bona, lib. 1, c. 1.

rons maintenant et nous y célébrons la messe[1]. » En 254, le pape saint Corneille, écrivant à Lupicin, évêque de la même église de Vienne, lui dit : « Il n'est pas permis maintenant aux Chrétiens de célébrer publiquement la messe, même dans les Catacombes les plus connues, à cause de la violence de la persécution[2]. »

La *première* partie de la messe est la préparation qui se fait au bas de l'autel. Le prêtre chargé du ministère le plus auguste et le plus redoutable sort de la sacristie, paré de ses ornements, et s'avance avec modestie et gravité pour consommer la grande action qui doit réconcilier le ciel avec la terre. Encore un instant, et il fera pleuvoir sur le monde les bénédictions les plus abondantes, ou plutôt il fera pleuvoir le Juste, auteur de toute grâce. Arrivé au pied de l'autel, qu'il salue profondément, il n'ose en franchir les degrés, ou, s'il les monte pour quelques préparatifs, il les redescend bientôt comme repoussé par la majesté du Dieu qui va paraître.

Il se prosterne de nouveau et dit : *In nomine Patris*, etc. Pour sacrifier une victime, il faut avoir droit sur sa vie ; or, Dieu seul a droit sur la vie du Verbe incarné, victime du sacrifice de l'autel. Afin donc de pouvoir offrir Jésus-Christ à Dieu son Père, le prêtre a besoin de l'autorité de Dieu même. Cette autorité lui a été promise, elle est attachée à son sacerdoce, il l'invoque en disant : *Au nom du Père.*

[1] Soror nostra Euprepia, sicut benè recordaris, titulum domus suæ pauperibus assignavit, ubi nunc commorantes missas agimus. Baronius, ann. 166.

[2] Bona, c. 3, p. 13.

Au nom du Père, qui seul a le droit de sacrifier son Fils, parce que lui seul a droit sur sa vie ; au nom du Père, par l'autorité, par le choix et par la vocation de qui je suis prêtre.

C'est aussi *au nom du Fils, et Filii,* c'est-à-dire en sa personne et en sa place, comme faisant partie de ce prêtre unique et éternel, comme associé à son sacerdoce et revêtu de sa puissance, afin qu'il fasse sur la terre, par mon ministère, ce qu'il fit lui-même sur la croix, et ce qu'il fait encore dans le ciel.

C'est enfin *au nom du Saint-Esprit, et Spiritus sancti,* c'est-à-dire en sa puissance ; car c'est par lui que la victime de ce sacrifice a été formée dans le sein de l'auguste Marie ; c'est par lui que je peux avoir la sainteté nécessaire à mes redoutables fonctions.

Telle est donc la signification du signe de la croix que le prêtre forme sur lui au commencement de la messe :

Au nom du Père, dont je suis prêtre ;

Au nom du Fils, de qui je suis prêtre ;

Au nom du Saint-Esprit, par qui je suis prêtre ;

Au nom du Père, à qui j'offre le sacrifice ;

Au nom du Fils, que j'offre en sacrifice ;

Au nom du Saint-Esprit, par qui je l'offre en sacrifice.

Le prêtre a besoin de se rappeler tous ces souvenirs pour oser entreprendre d'immoler la grande victime. Cosacrificateurs avec le prêtre, les fidèles aussi doivent se les rappeler ; et pour cela, ils doivent faire avec un

respect et une attention particulière le signe de la croix, qui commence la messe.

Etonné de ce qu'il va faire, le prêtre s'écrie : *Quoi, j'irai à la montagne sainte, je monterai à l'autel du Dieu vivant ! Introïbo ad altare Dei!* Ici commence entre lui et le peuple assemblé, représenté par le clerc qui répond la messe, un de ces dialogues inimitables qu'on ne trouve dans aucune langue humaine.

Craignant que la frayeur n'arrête le prêtre, le clerc semble l'encourager au nom de tout le peuple, que réunit le désir de recueillir les fruits du sacrifice : *Oui*, lui dit-il, *vous irez vers le Dieu bon et clément qui réjouit notre jeunesse : Ad Deum*, etc.

Ces paroles ne le rassurent pas encore. Alors, s'adressant directement à Dieu, il le prie d'entrer en jugement avec lui, avant qu'il franchisse le pas sacré. Il le conjure de ne point faire attention à ses fautes, mais de se souvenir seulement qu'il est de la nation sainte, et qu'il désire être entièrement séparé du mensonge et de l'iniquité ; il le supplie de lui envoyer d'en haut sa divine lumière, cet esprit de vérité et de foi qui peuvent le conduire sûrement à la montagne du salut, à ce tabernacle auguste où réside la majesté du Tout-Puissant.

Pendant qu'il s'occupe ainsi avec le Seigneur, toujours tremblant sur son indignité, le peuple représenté par le clerc, effrayé de cette indécision et de ces retards, l'interrompt à plusieurs reprises pour l'exciter. Il lui rappelle que le Seigneur est notre force et notre

soutien ; qu'il sait guérir nos blessures et rendre à notre âme sa beauté ; et le peuple lui répète : *Oui, vous irez à l'autel du Dieu qui réjouit notre jeunesse.*

Cédant à ces instances réitérées, le prêtre s'écrie : *Oui, mon Dieu, je chanterai vos louanges à la face de la terre ; et toi, mon âme, pourquoi es-tu triste et me troubles-tu de la sorte ?*

Oui, continue le peuple, *espérez au Seigneur ; nous le bénirons avec vous. Il est notre Sauveur et notre Dieu.*

Gloire lui soit rendue : Gloria Patri, etc., répond le prêtre.

Et le peuple, unissant sa voix à la sienne, continue la louange de l'auguste Trinité : *Sicut erat*, etc.

Mais, comme s'il se repentait de la promesse qu'il vient de faire d'avance, le prêtre s'étonne de nouveau : *Quoi ! je monterai à l'autel de Dieu !*

Assurément, lui répond le peuple, le Dieu de miséricorde vous y appelle. Encore une fois, *c'est le Dieu bon, le Dieu qui réjouit notre jeunesse.*

Eh bien ! c'en est fait, dit le prêtre, *je mets ma force et ma confiance dans le nom du Seigneur : Adjutorium*, etc.

Elle est bien placée, répond le peuple : *c'est lui qui a fait le ciel et la terre : Qui fecit*, etc.

Alors, s'inclinant profondément et se frappant la poitrine comme le Publicain qui n'osait lever les yeux, le prêtre se proclame coupable à la face du ciel et de la terre. Placé entre la Jérusalem céleste et la Jérusalem

terrestre, il appelle ces deux cités à entendre le récit de ses fautes, et les conjure d'en solliciter le pardon : *Confiteor*, etc.

Et le peuple de la terre, unissant sa voix à celle du peuple du ciel, répond : « Que le Seigneur Dieu tout-puissant ait pitié de vous, et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle : » *Misereatur*, etc. Et pendant que toute l'Eglise demande grâce et pardon pour son ministre, celui-ci reste profondément incliné dans l'attitude d'un suppliant. Avant de se relever, il exprime le seul vœu qu'il ait dans le cœur : *Amen* : « Qu'il en soit ainsi, dit-il au peuple, que le Seigneur exauce vos prières et purifie mon âme. »

Touché de cette humilité du prêtre, le peuple comprend que lui aussi a besoin de pardon et de miséricorde. Et, de fait, n'offre-t-il pas avec le prêtre ? ne doit-il pas être saint comme lui ? Le Seigneur verra-t-il avec complaisance l'offrande de son ministre, si le peuple pour qui il prie ne fait rien pour se purifier lui-même? Et voilà que le peuple, prenant à son tour l'attitude du pénitent, confesse humblement ses fautes, se frappe la poitrine, et demande au prêtre, qu'il appelle son père, de prier pour lui le Dieu tout-puissant. Et le prêtre répond : « Que le Seigneur tout-puissant ait pitié de vous, et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle. » Puis, mêlant sa cause à celle du peuple, il ajoute : « Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde l'indulgence, l'absolution et la rémission de nos péchés. » Et en disant cette

prière, il fait le signe de la croix, afin de rétablir en lui-même et dans le peuple l'image de Jésus crucifié ; image d'innocence et de sainteté parfaite.

De quel œil pensez-vous que l'Eglise du ciel, cette sœur aînée de l'Eglise de la terre, doive voir sa jeune sœur s'humiliant ainsi et se repentant devant le Père commun ? Les brebis prient pour le pasteur, et le pasteur pour les brebis. Est-il un spectacle plus attendrissant et plus propre à faire descendre sur la terre un fleuve de miséricordes ?

Plein de confiance, le prêtre, s'adressant au Seigneur, lui dit : « Maintenant, Seigneur, vous vous convertirez à nous ; vous nous regarderez d'un œil favorable : ce regard nous donnera la vie : » *Deus tu conversus*, etc.

Et le peuple ajoute cette touchante parole : « Et *votre* peuple se réjouira en vous. Votre peuple, ce peuple que vous avez tant aimé, pour qui vous avez opéré tant de prodiges ; ce peuple qui vous est cher comme la prunelle de votre œil ; ce peuple se réjouira en vous, et la joie des enfants fera le bonheur et la gloire du Père : » *Et plebs tua*, etc. Ces prières mutuelles, ce touchant commerce de charité, cette humiliation devant Dieu, ont ramené dans le cœur la confiance et la joie. Le prêtre et le peuple achèvent leur admirable dialogue en conjurant le Seigneur de laisser monter jusqu'à l'oreille de son cœur le cri de leur amour.

Je dis que ce dialogue est admirable. Si nous voulions l'examiner avec les yeux profanes de la critique littéraire, il ne serait pas difficile de montrer que l'E-

glise, qui le met dans la bouche de ses enfants, au moment de l'action la plus redoutable et la plus sainte, a parfaitement connu la *théorie des passions*. En effet, un sentiment vif, profond, quel qu'il soit, douleur, amour, haine, tristesse, indignité, se replie sans cesse sur lui-même. Vous pouvez varier les termes pour l'exprimer, mais c'est toujours lui. Or, voyez comment le sentiment d'indignité, de misère, d'humilité, qui pénètre le prêtre et le peuple en présence de l'autel du Dieu trois fois saint, se répète sans cesse et s'exprime dans chaque parole ! Mais je m'oublie.

L'*Introibo* et le psaume *Judica* sont en usage dans l'Eglise romaine depuis plus de sept cents ans[1]. Avant le neuvième siècle, on laissait aux évêques et aux prêtres la liberté de faire cette préparation, selon leur dévotion, soit seuls et en silence, soit avec les ministres. Si les souverains pontifes ont depuis changé cet usage, gardez-vous de penser qu'ils se soient crus plus éclairés et plus sages que leurs prédécesseurs ou les Apôtres, non ; mais le temps et les circonstances l'ont exigé.

Aux messes des morts et au temps de la passion, on supprime ce psaume, à cause de ces paroles : *O mon âme, pourquoi êtes-vous triste? Quare tristis es?* etc. Ces paroles doivent bannir toute tristesse, au lieu que les cérémonies lugubres de l'office des morts et du temps de la passion l'inspirent. Cependant, à ces messes-là même, l'Eglise n'ôte pas au prêtre la consolation intérieure qu'il espère trouver à l'autel ; c'est

[1] Innocent III, lib. 11, *de Myst. missæ*, c. 13.

pourquoi il dit toujours : *J'entrerai jusqu'à l'autel du Dieu qui réjouit ma jeunesse* [1].

Avant de quitter le peuple pour monter à l'autel, le prêtre lui dit : *Que le Seigneur soit avec vous : Dominus vobiscum ;* et le peuple répond : *Et aussi avec votre esprit : Et cum spiritu tuo.* Ces paroles, tirées de l'Écriture, sont, depuis une haute antiquité, employées par l'Eglise pour exprimer le salut mutuel du prêtre et du peuple. Ce peu de mots renferment un grand sens. Accoutumés à les entendre sortir de la bouche du prêtre, et peut-être à lui répondre par habitude, avons-nous jamais médité ce qu'il nous promet de la part de Dieu, et ce que nous lui désirons à notre tour?

Que le Seigneur soit avec vous! Eh! que peut le prêtre nous souhaiter de meilleur? C'est au moment du sacrifice qu'il adresse ces paroles aux fidèles. C'est comme s'il leur disait : « Que pendant l'auguste action où le ciel va s'ouvrir, où Dieu va descendre, où je vais traiter de vos plus grands intérêts, l'Esprit de Dieu repose sur vous ; qu'il forme en vous l'esprit de prière, qu'il vous donne les saintes dispositions de repentir et de ferveur nécessaires au succès de vos demandes. Que le Seigneur soit avec vous dans ce moment où il désire lui-même avec tant d'ardeur de s'unir à vous. » Est-il un souhait plus touchant et plus étendu? N'y mettons point d'obstacle, et il s'accomplira en notre faveur.

La réponse que le peuple fait au prêtre renferme les mêmes vœux : *Et avec votre esprit.* Le peuple ne dit

[1] Lebrun, p. 113.

pas : Et avec vous, mais : Avec votre esprit, parce que, dit un auteur du neuvième siècle, tout est mystérieux et spirituel dans les fonctions qu'il va remplir, et que son cœur ne peut être pénétré de la grandeur de son ministère, qu'autant que son esprit s'applique à réfléchir sur les grandes vérités que lui présentent les prières qu'il va réciter. En un mot, le peuple ne regarde plus le prêtre comme un homme, mais comme un pur esprit, comme un ange de Dieu qui va pénétrer pour lui dans le redoutable sanctuaire, et accomplir la fonction la plus angélique dont une créature puisse être honorée.

Ainsi le prêtre souhaite aux fidèles que Jésus-Christ soit au milieu d'eux, et le peuple fait la même prière pour le prêtre, afin que Jésus-Christ soit tout en tous ; que lui seul prie, aime, adore dans tous les cœurs, et que tous les cœurs réunis ne forment qu'un seul cœur en Jésus-Christ. Afin d'entretenir et de renouveler cette union, on répète cette prière jusqu'à huit fois durant la messe. Puissions-nous ne pas l'oublier !

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le saint sacrifice de la messe, où vous m'appliquez les mérites de votre mort et passion ; faites-moi la grâce d'y assister avec plus de piété que je n'ai fait jusqu'ici.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour

de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai le Confiteor au commencement de la messe avec beaucoup de piété.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Processions.—Première partie de la messe.

Q. Qu'est-ce que les processions?

R. Les processions sont des marches religieuses et solennelles du clergé et du peuple.

Q. L'usage des processions est-il bien ancien?

R. L'usage des processions est bien ancien. On le trouve sous la loi de Moïse. L'Ecriture nous parle des processions magnifiques que firent David et Salomon pour transporter l'Arche d'alliance à Jérusalem. Les Païens eux-mêmes faisaient des processions en l'honneur de leurs faux dieux : c'était un reste de la tradition primitive qu'ils avaient conservée, mais qu'ils profanaient.

Q. Que signifient les processions?

R. Les processions sont l'image de notre vie; elles nous rappellent que nous sommes des voyageurs sur la terre. La croix qui marche en tête, suivie des bannières, montre que pour arriver au ciel nous devons suivre les traces de Jésus-Christ et des Saints. La procession revient au lieu d'où elle était partie, pour nous apprendre que nous devons retourner à Dieu, d'où nous som-

mes sortis. Il faut assister aux processions avec beaucoup de recueillement, de piété et de modestie.

Q. Pourquoi a-t-on établi la procession du dimanche avant la grand'messe ?

R. On a établi la procession du dimanche avant la grand'messe en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ. Le Sauveur étant ressuscité, apparut aux saintes femmes, et leur dit d'aller annoncer cette nouvelle aux Apôtres. L'Eglise, épouse de Notre-Seigneur, prenant pour elle ces paroles, se met en marche, chaque dimanche matin, pour imiter le voyage des saintes femmes, et pour annoncer à tous ses enfants la résurrection du Sauveur.

Q. En combien de parties se divise la sainte messe?

R. La sainte messe se divise en six parties : 1° la préparation qui se fait au bas de l'autel ; 2° depuis l'Introït jusqu'à l'Offertoire ; 3° depuis l'Offertoire jusqu'au Canon ; 4° depuis le Canon jusqu'au *Pater ;* 5° depuis le *Pater* jusqu'à la Communion ; 6° depuis la Communion jusqu'à la fin de la messe.

Q. Que veut dire le mot de messe ?

R. Messe veut dire renvoi, parce que, dans les premiers siècles, le diacre renvoyait les catéchumènes à l'Offertoire et les fidèles à la fin de la messe. Il disait aux premiers : *Catéchumènes, sortez ;* et aux seconds : *Allez, le moment de sortir est venu.*

Q. De quoi se compose la première partie de la messe?

R. La première partie de la messe se compose du signe

de la croix, d'un psaume, du *Confiteor* et de plusieurs autres prières. Dans toutes ces prières le prêtre confesse son indignité et redoute de monter à l'autel. Le peuple l'encourage : il craint d'être privé des fruits du sacrifice. Le prêtre confesse publiquement qu'il est pécheur; il se frappe la poitrine, et prie le peuple d'intercéder pour lui. Le peuple le fait, et demande à son tour la même grâce au prêtre; car c'est par le repentir qu'il faut se préparer au saint sacrifice. Le prêtre dit : *Que le Seigneur soit avec vous,* et il répète cette parole jusqu'à huit fois durant la messe, et le peuple répond : *Et avec votre esprit.* Ces paroles renferment tout ce que nous pouvons désirer de meilleur. Si le Seigneur est avec nous, que peut-il nous manquer, soit pour le corps, soit pour l'âme? Ah! que nous entendrons bien la messe, si nous ne mettons point d'obstacle au souhait que nous fait le prêtre!

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le saint sacrifice de la messe, où vous m'appliquez les mérites de votre mort et passion ; faites-moi la grâce d'y assister avec plus de piété que je n'ai fait jusqu'ici.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai le Confiteor au commencement de la messe avec beaucoup de piété.*

XVI[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Encensements. — Seconde partie de la messe, depuis l'Introït jusqu'à l'Offertoire. — Introït. — Kyrie eleison. — Gloria in Excelsis.

Voilà le prêtre et les fidèles qui viennent de se souhaiter mutuellement la vraie disposition pour bien profiter de l'auguste sacrifice. Que le Seigneur soit avec son peuple et avec son ministre; qu'il prie, qu'il aime, qu'il adore en eux et avec eux, et les bénédictions les plus abondantes leur sont assurées. Après avoir recommandé aux fidèles de prier toujours : *Oremus, Prions,* le prêtre part et s'avance lentement vers l'autel, redoublant ses instances pour obtenir d'entrer sans souillure dans le Saint des saints. Nouveau Moïse, il n'oublie pas, en montant au Sinaï, le peuple bien-aimé qu'il a laissé dans la plaine. Pour les fidèles aussi bien que pour lui-même, il fait cette prière : « Nous vous en supplions, Seigneur, ôtez de nous nos iniquités, afin que nous puissions entrer dans votre sanctuaire avec un cœur pur. Par Jésus-Christ, notre Sauveur. *Amen.* »

Arrivé devant le tabernacle, il s'incline profondément et baise l'autel, pour exprimer son respect envers Jésus-Christ, qui va bientôt y descendre, et sa vénération pour les saints martyrs dont les reliques y sont renfer-

mées. Il accompagne cette cérémonie de la prière suivante : « Nous vous prions, Seigneur, par les mérites de vos Saints, dont les reliques sont ici, et de tous les Saints, qu'il vous plaise me pardonner tous mes péchés. *Amen.* » En plaçant sous la table de l'autel les reliques des Martyrs, l'Eglise de la terre a voulu imiter ce que saint Jean avait remarqué dans le ciel : « J'ai vu, dit-il, sous l'autel de l'Agneau, les âmes de ceux qui sont morts pour le nom de Jésus[1]. »

C'est avec raison que le prêtre se recommande aux Saints en général et aux Martyrs en particulier. Les prières des uns, le sang des autres, unis aux mérites et au sang de Jésus-Christ, sont d'une valeur infinie, et leur intercession puissante est bien capable de lui obtenir de Dieu la rémission de toutes ses fautes.

Le prêtre fait à voix basse ces deux prières, parce qu'elles le regardent personnellement : elles sont très-anciennes dans l'Eglise[2].

Aux messes solennelles, après que le prêtre a dit les prières précédentes et baisé l'autel, le diacre le prie de bénir l'encens, en lui disant : « Bénissez, mon révérend père. » Le mot de père est bien touchant par la vénérable antiquité qu'il rappelle : c'était le nom que les premiers Chrétiens donnaient aux prêtres et aux évêques, aussi bien qu'aux auteurs de leurs jours. Rien n'est plus juste : les prêtres et les évêques ne sont-ils pas les pères de nos âmes ? L'usage de cette appellation

[1] Apoc., VI, 13.
[2] Bona, lib. 2, 222.

s'est conservé intact dans les communautés religieuses : c'est là que les saintes traditions de l'Eglise primitive se sont réfugiées avec le véritable esprit de l'Evangile.

Le célébrant met de l'encens dans l'encensoir en disant : « Soyez béni par celui en l'honneur de qui vous serez brûlé, » et le bénit en faisant le signe de la croix. Il reçoit l'encensoir des mains du diacre, encense la croix, le fond de l'autel vers les chandeliers, le devant et les deux côtés.

D'où vient l'usage des encensements, et quelle est sa signification?

Pour arriver à l'origine de l'encens dans le culte divin, il faut franchir trois mille cinq cents ans, se transporter au désert du Sinaï, écouter Dieu lui-même prescrivant à Moïse la manière de composer le parfum qui devait être brûlé dans le tabernacle[1]. Quand un usage repose sur une pareille antiquité et vient d'une source aussi respectable, on peut sans doute le pratiquer sans rougir. Une des fonctions principales des prêtres de l'ancienne loi était de brûler de l'encens sur l'autel des parfums. Les Païens, héritiers infidèles de la tradition primitive, conservèrent l'usage de l'encens dans leurs cérémonies[2].

En l'adoptant pour les siennes, l'Eglise catholique ne fut point l'imitatrice des Païens, elle ne fit que pratiquer sous l'Evangile ce qui était ordonné sous la loi. Le Sauveur lui-même lui apprit, par son exemple, que l'offrande de l'encens continuerait d'être agréable à

[1] Exod., XXX, 34.
[2] Tertull., *Apol.*, c. 30. Arnob., lib. 2.

Dieu. Parmi les présents qu'il inspire aux Mages de déposer à ses pieds, l'encens est marqué en termes exprès. Plus tard, le Fils de l'homme, invité à dîner chez un Pharisien, se plaint de ce qu'on ne lui a pas parfumé la tête, comme on le faisait aux personnes qu'on voulait honorer [1]. Marie, sœur de Lazare, n'y manqua point dans une occasion semblable [2]. Dès les premiers siècles, l'Eglise fit usage des encensements [3]; et nous voyons Constantin, à peine monté sur le trône des Césars, s'empresser de faire présent aux églises d'encensoirs d'or, pour leur servir pendant la célébration des augustes mystères [4].

Quelle est maintenant la raison de cet usage si constant, si ancien et si universel?

1° L'encens qu'on brûle durant les saints mystères est comme un holocauste offert à Dieu : on témoigne par là que toutes les créatures doivent être employées et consumées pour son service et pour sa gloire. La liturgie orientale fait connaître clairement cette intention, puisqu'elle fait accompagner l'encensement de cette prière : *Gloire à la très-sainte, consubstantielle et vivifiante Trinité, maintenant, toujours et dans tous les siècles des siècles* [5].

2° L'encens qu'on brûle à l'autel, d'où le parfum se répand dans l'église, est une figure de la bonne odeur de

[1] Luc, VII, 46.
[2] Joan., XII, 3.
[3] *Can. des Apôtres, Liturgie de S. Jacques,* etc.
[4] *Pontifical. Damas.*, et Metaphr., *in Vita S. Nicolai.*
[5] *Euch. Græc.*, p. 2.

Jésus-Christ, qui se répand de l'autel sur l'âme des fidèles : toute l'antiquité chrétienne s'accorde à lui reconnaître cette belle et mystérieuse signification [1]. Les Pères nous disent que l'encensoir représente l'humanité de Jésus-Christ, le feu sa divinité, et la vapeur du parfum sa grâce. « L'encensoir, dit saint Augustin, est comme le corps du Seigneur, et l'encens comme ce même corps offert en sacrifice pour le salut du monde et reçu comme un doux parfum par le Père céleste [2]. »

Pénétrés de ces idées mystérieuses et sublimes, les premiers Chrétiens avaient tant de vénération pour l'encens qu'on brûlait dans l'église, qu'ils tâchaient d'en respirer l'odeur en disant ce que le prêtre dit encore aujourd'hui : « Que le Seigneur allume en nous le feu de son amour et la flamme de l'éternelle charité [3]. »

3° L'encens a toujours été pris pour une vive expression des prières que nous adressons à Dieu et du désir ardent que nous avons qu'elles s'élèvent vers lui comme ce doux parfum s'élève en haut. La prière qui accompagnait les encensements dans les anciennes liturgies et qui l'accompagne encore aujourd'hui, ne laisse aucun doute à cet égard. *O Jésus-Christ,* dit l'Eglise orientale, *qui êtes Dieu, nous vous offrons cet encens comme un parfum spirituel, afin que vous daigniez le recevoir en*

[1] S. Denis, *Hierarch. eccles.*, c. 3 et 4. Simon Thessal., *de Templo.* D. Thom., 3 part., q. 83, art. 5.

[2] *Homil.* 6 *in Apoc.*, x, 3.

[3] Voyez le P. Menard, p. 271.

votre saint et sublime autel, d'où nous attendons les effets de votre miséricorde[1].... *Que ma prière, Seigneur,* dit l'Eglise occidentale, *s'élève vers vous comme cet encens.*

C'est sans doute pour se conformer à l'esprit de l'Eglise, que l'an 526, à Césarée en Palestine, le saint prêtre Zozimas, fondant en larmes, dans le moment où la ville d'Antioche fut abîmée, fit apporter l'encensoir dans le chœur, y alluma de l'encens, se prosterna par terre, et joignit à la fumée de cet encens ses pleurs, ses soupirs et ses prières pour tâcher d'apaiser la colère de Dieu[2].

Il est donc certain que l'encens a toujours été regardé comme un symbole de nos prières. Pouvait-on en trouver un plus expressif? L'encens ne s'élève en haut que par l'activité que le feu lui donne; et nos prières, qui ne sont réellement que les désirs de notre cœur, ne peuvent aller jusqu'à Dieu si elles ne sont animées par le feu de l'amour divin. Ce qui s'élève de l'encens est de bonne odeur: leçon touchante qui nous dit de préparer tellement notre cœur, qu'il ne s'en élève rien qui ne soit agréable à Dieu. Tout l'encens est consumé, il ne reste aucune partie qui ne s'élève en vapeur; de même tous les désirs de notre cœur doivent tendre vers Dieu sans qu'aucun s'attache à la terre.

4° Si l'encens représente les prières des Saints de la terre, à plus forte raison représente-t-il celles des Saints

[1] *Liturg. Chrysost., Euch.*, p. 52.
[2] Evag., *Hist. eccl.*, lib. 4, c. 7.

du ciel. Et voilà pourquoi l'apôtre saint Jean nous dit : *Les vieillards étaient prosternés devant l'Agneau, ayant chacun des coupes d'or pleines de parfums, qui sont les prières des Saints*[1]. Puisque l'encens représente les prières des saints, le premier encensement ne pouvait être mieux placé qu'immédiatement après la prière *Oramus te*, dans laquelle nous prions Dieu d'avoir égard aux prières des Saints pour nous faire miséricorde[2].

Autrefois on encensait tout le tour de l'autel ; aujourd'hui, la disposition des lieux ne le permettant plus, on se contente d'encenser le fond, le dessus et les trois côtés qui paraissent.

Après avoir encensé l'autel, le célébrant remet l'encensoir aux mains du diacre ; celui-ci encense le prêtre. Il faut en donner la raison. Chez tous les peuples, et surtout en Orient, l'encensement a été une marque d'honneur. Pour faire honneur à une personne on parfumait la chambre dans laquelle on la recevait[3]. On répandait de l'huile odoriférante sur sa tête. On parfumait les habits de cérémonie[4]. Parmi les présents que Jacob envoya en Egypte à Joseph, il fit mettre des parfums, et la reine de Saba fit présent à Salomon d'une quantité de parfums les plus exquis[5].

Conformément à cet usage, on encense l'autel, parce qu'il est la figure de Jésus-Christ ; on encense le saint

[1] Apoc., VIII.
[2] Lebrun, p. 556.
[3] Cant., I, 11.
[4] Gen., XXVII, 27.
[5] III Reg., X, 2.

Evangile, parce qu'il renferme la parole de Jésus-Christ; on encense les prêtres et les lévites, parce qu'ils sont les ministres de Jésus-Christ; on encense les reliques des Saints, parce qu'ils sont les restes précieux des membres de Jésus-Christ; on encense les choristes, c'est-à-dire ceux qui chantent les louanges de Dieu, parce qu'ils sont en quelque sorte les organes dont l'Eglise se sert pour rendre à l'Eternel, par Jésus-Christ, l'hommage de la prière; on encense les princes et les supérieurs dans l'ordre temporel, parce que toute autorité venant de Dieu, on l'honore dans ceux qui sont ici-bas les images vivantes du Roi des rois, du Seigneur des seigneurs. Il ne faut donc pas s'y méprendre : tous ces honneurs sont relatifs et remontent à celui qui seul mérite l'honneur, l'empire et la gloire[1].

Ici commence la seconde partie de la messe. Elle comprend l'*Introït*, le *Kyrie*, le *Gloria in excelsis*, la *Collecte*, l'*Epître*, le *Graduel* ou le Trait, l'*Evangile* et le *Credo*. L'Eglise joint ici l'instruction, la louange de Dieu et la prière, parce qu'il faut remplir de saintes pensées, de saints mouvements l'esprit et le cœur des fidèles, pour les disposer à la célébration des redoutables mystères. Cette pratique, pleine de sagesse, nous vient des premiers siècles. Alors seulement on avait soin de ne rien mettre dans cette partie de la messe qui eût un rapport trop marqué au sacrifice de l'Eucharistie, de peur de révéler les mystères aux ca-

[1] Cochin, *Cérém. de la messe*, p. 222.

téchumènes qui pouvaient assister à ces prières et à ces lectures jusqu'à l'oblation [1].

Lors donc que le prêtre a été encensé, il va du côté de l'Epître et commence l'*Introït*. Le mot *introït* veut dire *entrée*, parce qu'on le chante au moment où le prêtre vient à l'autel. Quelques-uns croient qu'on le chantait pendant que les fidèles entraient à l'église, et c'est pourquoi il se composait d'un psaume entier et quelquefois de plusieurs [2]. C'est le pape Célestin qui a établi l'Introït. Auparavant, la messe commençait par une lecture de l'Ecriture sainte, comme cela se pratique encore aux veilles de Pâque et de la Pentecôte [3].

L'Introït, qui se composait originairement d'un psaume entier, a été réduit à quelques versets; mais on a laissé le *Gloria Patri*, parce que, dans l'office, chaque psaume est suivi de cette prière. Et d'ailleurs, la messe pouvait-elle mieux commencer que par la louange de la très-sainte Trinité, à qui le saint sacrifice doit être offert?

Pourquoi l'Eglise a-t-elle choisi de préférence les chants du roi-prophète pour composer l'Introït? Un ancien auteur répond en ces termes: « L'entrée du prêtre à l'autel figure le premier avénement du Fils de Dieu sur la terre, et l'Introït est le cri par lequel le monde ancien appelait le Désiré des nations, et on emploie pour s'exprimer les paroles de David, parce qu'il fut

[1] Lebrun, p. 157.
[2] Rhenan. ad Tertull., *de Coron. mil.*
[3] Amal., lib. 3, c. 5. *Lib. Pontif.*, c. 42.

du nombre de ces rois et de ces prophètes qui désirèrent si ardemment de voir ce que nous voyons, et d'entendre ce que nous entendons [1]. Plus heureux que tous ces saints personnages, les enfants de l'Eglise catholique dilatent leur cœur, expriment leur allégresse en saluant l'avénement du Rédempteur ; ils possèdent celui que les Patriarches, les Prophètes, les rois, les prêtres, tous les anciens justes appelaient par ces paroles enflammées : Envoyez, Seigneur, l'Agneau dominateur du monde ; venez, Seigneur, et ne tardez pas [2]. »

Pendant l'Introït, auquel nous devons nous faire un devoir d'assister, unissons nos cœurs et nos désirs à ceux des anciens justes, entrons dans leurs dispositions ; un ardent désir est une condition indispensable pour bien profiter de l'auguste sacrifice. Oh ! quelles eussent été les dispositions d'Abraham, d'Isaac et de David, s'ils avaient eu, comme nous, le bonheur d'assister à la messe, à l'immolation de cet Agneau de Dieu, qu'ils appelaient avec tant d'ardeur !

Le prêtre dit l'Introït du côté de l'Épître, et s'y tient longtemps pendant la messe. En voici la raison : Dans les anciennes églises bien orientées, la sacristie est au midi, à la droite de ceux qui entrent, et le prêtre, placé de ce côté-là, se trouve plus à portée de tous les ministres qui vont et viennent de la sacristie à l'autel. C'est par la même raison qu'on place de ce côté-là le siége de l'évêque ou du célébrant aux messes solennelles.

[1] Matth., XI ; Luc., X.

[2] Maxim., *in Exposit. Liturg.*

L'autel, qui est le lieu propre du sacrifice, n'est pas la place nécessaire de l'Introït, ni de tout ce qui précède l'oblation. Il y a déjà plus de mille ans que le pontife, après avoir baisé l'autel, allait se placer à son siége, et ne revenait à l'autel que quand il fallait offrir. Les évêques font encore de même aux messes solennelles. Il est une autre raison de cet usage, c'est que la longueur de ce qui est lu ou chanté jusqu'à l'Offertoire demandait qu'on se plaçât hors de l'autel, afin de pouvoir s'asseoir [1], d'autant mieux qu'aux grandes fêtes on répétait, comme on répète encore, l'Introït deux fois, pour plus de solennité.

Après l'Introït, le prêtre ayant les mains jointes, en signe d'humilité et d'anéantissement devant la majesté de Dieu, va au milieu de l'autel, pour dire alternativement avec le peuple, représenté par le clerc, trois fois *Kyrie eleison*, trois fois *Christe eleison*, et trois fois *Kyrie eleison.*

Kyrie eleison sont deux mots grecs qui signifient : *Seigneur, ayez pitié.* L'usage de cette prière, commencé dans l'Eglise grecque, est de la plus haute antiquité dans l'Eglise latine. Considérant, dit un ancien concile, que dans l'Eglise de Rome, aussi bien que dans toutes les provinces d'Orient et d'Italie, s'est établie la sainte et très-salutaire coutume de répéter souvent avec un grand sentiment de ferveur et de componction *Kyrie eleison*, nous voulons que dans toutes nos églises, à matines, à la messe et à vêpres, on in-

[1] Rit. Laud., p. 98. Id., Ord. Roman.

troduise, avec le secours de Dieu, ce saint usage [1].

Comment avait-il commencé dans l'Eglise grecque elle-même? Rien de plus touchant que son origine; la voici : Dans les premiers siècles, les catéchumènes et les pénitents assistaient à la messe jusqu'à l'Offertoire. Touchés des désirs des premiers et des larmes des seconds, les fidèles avaient soin de les recommander au Seigneur. Les catéchumènes et les pénitents se mettaient à genoux, et le diacre disait : *Catéchumènes, priez;* puis, s'adressant aux fidèles : *Que les fidèles prient pour eux, et surtout les enfants* [2]. Oh! oui, les enfants, les anges de la terre, dont le cœur pur et les mains innocentes élevées vers le ciel sont tout-puissants sur le cœur de Dieu. Et le diacre faisait tout haut diverses demandes pour les catéchumènes; il disait : « Prions tous pour les catéchumènes, afin que le Seigneur, plein de bonté et de miséricorde, entende leurs prières et leur accorde les demandes de leur cœur. » Les fidèles, et surtout les enfants, répondaient : *Kyrie eleison :* « Seigneur, ayez pitié. »

Le diacre : « Qu'il leur découvre l'Evangile du Christ. »

Les fidèles, et surtout les enfants : « Kyrie eleison : Seigneur, ayez pitié. »

Le diacre : « Qu'il les éclaire et qu'il leur apprenne ses commandements. »

[1] Concil. Vasens. sub Leone I, can. 5.

[2] Les Constitutions apostoliques ajoutent : Que le peuple, sur chacune des choses que le diacre propose, dise : *Kyrie eleison,* et surtout les enfants. *Constit. apost.*, liv 8, c. 5 et 6.

Les fidèles, et surtout les enfants : « Seigneur, ayez pitié. »

Le diacre : « Qu'il leur inspire une crainte chaste et salutaire ; qu'il ouvre les oreilles de leur cœur, afin qu'ils s'occupent de sa loi jour et nuit. »

Les fidèles, et surtout les enfants : « Seigneur, ayez pitié. »

Le diacre : « Qu'il les unisse et les mette au nombre de ses ouailles, les rendant dignes de la régénération et du vêtement de l'immortalité. »

Les fidèles, et surtout les enfants : « Seigneur, ayez pitié. »

Le diacre : « Qu'il les purifie de toute tache de corps et d'esprit, qu'il habite en eux avec son Christ, qu'il bénisse leur entrée et leur sortie, et fasse réussir tous leurs projets. »

Les fidèles, et surtout les enfants : « Seigneur, ayez pitié. »

Le diacre : « Qu'ils reçoivent la rémission de leurs péchés par le baptême, afin qu'ils soient rendus dignes des saints mystères et de la demeure des Saints. »

Les fidèles, et surtout les enfants : « Seigneur, ayez pitié. »

Après ces invocations en faveur des catéchumènes, le diacre en commençait d'autres pour les pénitents. Les fidèles, et *surtout les enfants*, y répondaient comme aux premières : *Seigneur, ayez pitié.*

Le nombre de ces invocations n'était pas rigoureusement déterminé. De là est venu que, dans le prin-

cipe, lorsque l'Eglise eut appliqué ces prières à tous les fidèles, le *Kyrie eleison* se récitait plus ou moins de fois, suivant les circonstances. Aujourd'hui, une pieuse coutume approuvée par l'Eglise fait dire neuf fois *Kyrie* ou *Christe eleison*, pour imiter le chant des Anges, qui comprend neuf chœurs. On dit trois fois *Kyrie* en l'honneur du Père, trois fois *Christe* en l'honneur du Fils, et trois fois *Kyrie* en l'honneur du Saint-Esprit, pour adorer et invoquer également les trois personnes de la sainte Trinité.

L'Église latine a conservé les paroles grecques, pour montrer que l'Église occidentale ne faisait qu'une avec sa sœur l'Église orientale, et que par elles Dieu était loué et béni dans toutes les langues[1].

Désormais lorsque nous entendrons le *Kyrie eleison*, reportons-nous par la pensée dans ces anciennes basiliques de Constantinople ou de Nicée, et tâchons de le redire avec les mêmes sentiments, et surtout avec la même innocence que les enfants de ces heureux siècles; ou bien encore, disons-le comme l'aveugle de Jéricho, qui n'employa pas d'autres prières pour obtenir du Fils de David la guérison qu'il sollicitait. Hélas! cette prière ne nous convient pas moins qu'à lui. Puisse-t-elle être dans notre cœur comme elle était dans celui de tant de Saints qui l'ont dite avant nous!

Après le *Kyrie eleison*, le prêtre, toujours au milieu de l'autel, étend les mains en signe de prière, et, les élevant jusqu'à la hauteur des épaules pour signifier

[1] S. Aug., *Append.*, p. 44.

par ce geste l'amour des choses célestes et le désir qu'il a de les posséder, entonne le *Gloria in excelsis Deo*. A ce dernier mot, il joint les mains et fait une inclination par respect pour le nom de Dieu.

Le *Gloria in excelsis* touche au berceau du Christianisme; les Anges ont entonné ce chant d'amour sur la crèche de l'enfant de Bethléem, et l'Église l'a continué. Telle est l'origine du *Gloria in excelsis*. Dès le temps de saint Athanase, les fideles le récitaient à la prière du matin, les simples femmes le savaient par cœur [1]. Depuis plus de treize cents ans au moins il est d'usage de le dire à la messe [2].

Pendant l'Avent, le Carême, aux messes de morts, et à certains autres jours, on ne chante point le *Gloria*. L'office alors rappelle la pénitence ou la tristesse, et l'on n'ose pas se réjouir et chanter la gloire céleste, tandis qu'on pleure sa propre misère et les souffrances des âmes du purgatoire.

Cantique de louanges et d'amour, le *Gloria* est admirablement placé après le *Kyrie eleison*. L'Église vient de crier miséricorde vers son divin époux; pleine de confiance qu'elle est exaucée, elle entonne l'hymne de sa reconnaissance, et, empruntant les paroles mêmes des Anges, elle chante le grand mystère de l'Incarnation, qui fait son bonheur, son espérance et sa gloire; elle en bénit le Seigneur, et sollicite ainsi sa protection toute-puissante.

[1] *De Virgin.* vers. fin. *Constit. apost.*, lib. 7, c. 47.
[2] *Sacrament. de S. Greg.*

Le prêtre, qui l'entonne seul, et auquel tout le peuple répond, rappelle bien la manière dont il fut chanté par les Anges. Un de ces esprits célestes apparaît aux bergers, et leur annonce la grande nouvelle; il n'a pas fini de parler, qu'une multitude d'Anges, unissant leurs voix à la sienne, chantent avec lui : *Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté.* L'Introït exprime les vœux des Patriarches, le *Gloria in excelsis* en annonce l'accomplissement. Deux grandes époques du genre humain, l'époque antérieure au Messie, et l'époque qui lui est postérieure, se réunissent ainsi dans la seconde partie du sacrifice catholique. Cette pensée n'est-elle donc pas assez élevée pour nous dire quelque chose? sera-t-elle incapable d'éclairer notre esprit, de fixer notre imagination et d'enflammer notre cœur?

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir perpétué le sacrifice du Calvaire; faites-moi la grâce d'entrer dans les sentiments de componction, de reconnaissance et de joie qu'inspirent les premières prières de la messe.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je m'efforcerai de réciter le Kyrie eleison comme les premiers Chrétiens.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Encensements. — Seconde partie de la messe.

Q. Que fait le prêtre en montant à l'autel?

R. En montant à l'autel le prêtre récite une prière par laquelle il demande à Dieu d'entrer sans souillure dans son saint tabernacle.

Q. Que fait-il lorsqu'il est arrivé à l'autel?

R. Lorsqu'il est arrivé à l'autel, il demande à Dieu, par l'intercession des Saints, et surtout des Martyrs dont les reliques reposent dans l'autel, de lui pardonner ses péchés; il baise l'autel par respect pour le Sauveur, qui doit bientôt y descendre, et par vénération pour les Martyrs dont les restes précieux y sont renfermés.

Q. Quelle cérémonie succède à ces prières?

R. La cérémonie qui succède à ces prières dans les messes solennelles, c'est l'encensement. L'usage d'offrir de l'encens dans le culte divin fut prescrit à Moïse par le Seigneur lui-même. Notre-Seigneur permit aux Mages de lui en offrir, et l'Église catholique en fait brûler en son honneur dans les solennités. L'encens qui se consume et qui s'élève vers le ciel en parfum d'agréable odeur nous apprend que nous devons nous consumer, ainsi que toutes les créatures, en l'honneur de Dieu; il marque aussi que nos prières doivent s'élever vers Dieu par le feu de la charité, et que nous

devons par nos vertus répandre autour de nous la bonne odeur de Jésus-Christ.

Q. Pourquoi encense-t-on le prêtre?

R. On encense le prêtre parce qu'il est représentant de Jésus-Christ. Offrir de l'encens à une personne était chez les anciens une marque d'honneur. On encense aussi les ecclésiastiques, parce qu'ils sont les ministres de Dieu; on encense les rois et les supérieurs, parce qu'ils sont les dépositaires de son autorité : mais l'honneur qu'on leur rend se rapporte à Dieu.

Q. Que fait le prêtre après l'encensement?

R. Après l'encensement le prêtre va du côté de l'Epître, fait le signe de la croix, et lit l'Introït. Ici commence la seconde partie de la messe. Le mot *introït* veut dire entrée, parce qu'on le chante lorsque le prêtre vient à l'autel pour y célébrer la messe. L'Introït se compose ordinairement de quelques versets des psaumes. L'Église emploie les paroles du roi-prophète pour annoncer le grand mystère qui va s'accomplir, et après lequel les justes de l'ancienne loi soupirèrent si longtemps. Il doit exciter en nous un grand désir de bien entendre la messe.

Q. Quelle prière vient après l'Introït?

R. Après l'introït vient le *Kyrie eleison.* Ces paroles grecques signifient : Seigneur, ayez pitié. On récite neuf fois *Kyrie* ou *Christe eleison* pour rappeler les neuf chœurs des Anges. L'Église latine conserve ces paroles grecques pour montrer qu'elle ne faisait qu'une avec l'Église orientale, et que le nom du Seigneur est béni

dans toutes les langues. Au *Kyrie* succède le *Gloria in excelsis*.

Q. Qu'est-ce que le *Gloria in excelsis* ?

R. Le *Gloria in excelsis* est une hymne de louange, de reconnaissance et d'amour, que l'Eglise adresse à Dieu après avoir imploré sa miséricorde. Les Anges nous ont appris les premières paroles du *Gloria in excelsis*, et l'Eglise a continué. Cette hymne remonte jusqu'aux temps apostoliques. En la récitant, nous devons nous réjouir, avec les Anges et avec les premiers Chrétiens, de la naissance du Sauveur qui va bientôt s'immoler pour nous sur l'autel.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir perpétué le sacrifice du Calvaire ; faites-moi la grâce d'entrer dans les sentiments de componction, de reconnaissance et de joie qui inspirent les premières prières de la messe.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je m'efforcerai de réciter le Kyrie eleison comme les premiers Chrétiens.*



XVII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Deuxième partie de la messe (Suite). — Oraison. — Epître. — Graduel. — Trait. — Alleluia. — Prose.

En finissant le *Gloria in excelsis*, le prêtre fait le signe de la croix. Cet usage nous reporte à dix-huit siècles. C'est une tradition des premiers Chrétiens, qui, nous le savons, ne manquaient jamais à faire le signe de la croix au commencement et à la fin de leurs principales actions. Pouvaient-ils, et nous-même pouvons-nous trop souvent avoir recours à ce signe tout-puissant, et nous rappeler que toute bénédiction nous est venue de la croix ? Soigneuse de conserver les saintes pratiques des premiers âges, l'Eglise a voulu que, durant les saints mystères, on fît le signe de la croix à la fin du *Gloria in excelsis*, avant l'Evangile, après le *Credo*, l'Oraison dominicale, le *Sanctus*, etc. [1].

Le cantique des Anges vient de retentir ; la paix apportée au monde par Jésus-Christ a été annoncée ; quoi de plus naturel que le prêtre, cet ange d'ici-bas, la souhaite aux fidèles? Mais de quelle manière va-t-il le faire? Il baise l'autel pour puiser la paix dans le sein même du Sauveur ; il le baise au milieu, parce que

[1] Durandus, *Rational.*, lib. 5, n. 15.

c'est là qu'est la pierre sacrée, tombeau des martyrs et figure de la pierre angulaire de l'Église, Jésus-Christ; il joint les mains, et, se tournant vers le peuple les yeux baissés, il ouvre les mains pour marquer sa charité et dit : *Que le Seigneur soit avec vous.*

En Orient, les prêtres, au lieu de dire : *Dominus vobiscum : Que le Seigneur soit avec vous*, ont toujours dit : *Pax vobis : Que la paix soit avec vous.* C'est par ces douces paroles que le Sauveur, après sa résurrection, saluait les Apôtres. Les évêques d'Occident ont conservé cet usage. Quand ils ont dit le *Gloria in excelsis*, ils disent : *Pax vobis : Que la paix soit avec vous*, pour souhaiter aux fidèles cette paix qu'ils viennent d'annoncer. Comme presque partout les évêques seuls, jusqu'au onzième siècle, ont dit le *Gloria in excelsis* à la messe, ils ont dit aussi seuls : *la paix soit avec vous*, à cause du rapport de ces paroles avec l'hymne angélique.

Le peuple répond : *Qu'il soit aussi avec votre esprit.* Pleins de reconnaissance pour le souhait si avantageux que le prêtre vient de leur faire, les fidèles lui rendent le salut en priant pour lui [1].

Riche des bénédictions de ses frères, le prêtre se tourne du côté de l'Epître et dit : *Prions.* C'est la seconde fois depuis le commencement de la messe qu'il se donne à lui-même et au peuple cet avertissement essentiel. Prions ; nos cœurs viennent de s'unir par le souhait d'une charité mutuelle; le Seignenr est avec vous,

[1] Remig. Antissiod., *Expos. miss.*

il est aussi avec mon esprit ; il prie en vous, il prie en moi ; ayons confiance ; le Fils de Dieu, qui règne dans nos cœurs, n'est-il pas toujours exaucé à cause du respect qui lui est dû ?

Et le prêtre tient ses mains ouvertes et élevées : souvenirs de trois mille ans, tradition de dix-huit siècles. Souvenirs de trois mille ans : c'était les mains élevées vers le temple de Jérusalem que priaient les Israélites [1]. Tradition de dix-huit siècles : c'était les mains étendues, pour imiter Jésus-Christ sur la croix, que priaient nos pères, exprimant par cette attitude leur disposition au martyre, au sacrifice entier de leur fortune, de leur famille, de leur vie même, plutôt que de renoncer à la foi [2] ; usage touchant si jamais il en fut, et que l'Eglise a pris soin de conserver. Ah ! quand nous verrons désormais un prêtre à l'autel, sur la montagne du sacrifice, les mains étendues, pourrons-nous oublier Notre-Seigneur en croix, nos pères dans les Catacombes, se disposant au martyre ? pourrons-nous oublier que nous sommes les enfants de Jésus-Christ et des martyrs, et que nous devons être leurs imitateurs, du moins par la disposition de notre cœur ? et si nous n'élevons plus nos mains pendant la prière, élevons du moins nos affections et nos pensées.

Après avoir averti tout le peuple de prier avec lui, le prêtre commence l'Oraison [3]. Cette prière s'appelle

[1] Ps. XXVII.

[2] Tertull., *Apolog.*, et *de Orat.*, c. 13.

[3] Autrefois, aux stations ou processions des jours de jeûne, le peuple se rendait dans une église où il attendait l'évêque, qui com-

oraison, ce qui est la même chose que *prière; bénédiction*, parce qu'elle est destinée à attirer sur l'Église la bénédiction de Dieu; *collecte*, pour deux raisons; la première, parce qu'elle se fait sur le peuple assemblé: le mot collecte veut dire assemblée; la seconde, parce qu'elle est un précis de tout ce que le prêtre doit demander à Dieu, soit pour lui-même, soit pour les fidèles.

La plupart des collectes qui sont encore en usage ont été rédigées par saint Grégoire et le pape Gélase; mais le fond est de tradition apostolique [1]. Rien n'est plus vénérable, et nous pouvons ajouter que rien n'est plus complet. Les collectes de la messe forment un recueil unique. Quelque variés que soient nos besoins, nos vœux, nos souffrances, il n'en est pas un qui ne trouve son expression dans ces admirables oraisons. Ajoutez qu'il règne dans ces collectes une simplicité et une onction qu'on cherche vainement ailleurs. A l'Eglise catholique seule il appartenait de les composer. L'épouse véritable connaît seule la manière de parler à son époux: seule elle connaît le chemin de son cœur. Autant elle l'emporte sur les sectes par la vérité de son enseigne-

mençait par l'oraison appelée *Ad collectam*, c'est-à-dire *A l'assemblée* ou *Sur l'assemblée*. De là on allait à une autre église, où l'on commençait la messe. Le célébrant disait : *Oremus*, prions. Le diacre disait : *Flectamus genua*, afin que les assistants fissent à genoux une petite pause pendant laquelle on priait en silence. Le diacre disait ensuite : *Levate*. On se levait, et le célébrant disait l'oraison, dans laquelle il exposait les demandes de l'assemblée. *Sacrament. S. Greg.*, in cap. *Jejun.*, p. 34. Bona, lib. 2, c. 5.

[1] Bona, lib. 2, c. 5.

ment, autant elle leur est supérieure par la beauté de ses prières.

Communément, aux jours de pénitence, le prêtre en dit un plus grand nombre ; dans les grandes solennités, il les restreint à une seule, pour fixer les fidèles sur le mystère du jour, seul objet qui doit les occuper dans les fêtes importantes ; car nos mystères, quelque différents qu'ils paraissent par les objets qu'ils nous présentent, se rapportent tous à une seule et même fin, la gloire de Dieu et notre salut. L'Eglise veut que nous comprenions que c'est demander tout à Dieu, que de lui demander l'application du mystère qu'elle célèbre.

Dans les fêtes des Saints, les collectes sont une demande relative aux principales vertus qui ont distingué ces amis de Dieu, et pour nous un engagement à l'imitation de leurs exemples. Mais elle a bien soin de nous faire apercevoir la différence essentielle que la foi lui fait mettre entre le Saint qu'elle honore et le Dieu qu'elle invoque. Ici, le Saint est désigné sous le nom de serviteur, et Dieu est supplié sous le nom de Seigneur et de maître.

Les collectes s'adressent ordinairement à Dieu le Père, parce que c'est à lui que le sacrifice est offert ; elles finissent par cette conclusion : *Per Dominum nostrum Jesum Christum : Par Jésus-Christ notre Seigneur*. Cela veut dire que c'est en Jésus-Christ et par Jésus-Christ que s'adresse toute prière ; car il n'est pas d'autre médiateur entre Dieu et l'homme que le Sauveur Jésus ; cela veut dire encore que Jésus-Christ,

qui est chargé de toutes nos dettes, se charge aussi de présenter toutes nos supplications et tous nos vœux ; cela veut dire enfin que toute grâce nous est donnée en vue des mérites de Jésus-Christ. Et comme ce divin intercesseur s'immole sur l'autel, et que nous le donnons à son Père en échange des bienfaits que nous attendons, il n'est rien de plus propre que cette formule à ranimer notre confiance. En demandant par Jésus-Christ, nous avons droit de tout obtenir. Puissions-nous en être bien convaincus et pénétrés en récitant la collecte !

A la fin des oraisons, les assistants répondent : *Amen.* Ce mot est une acclamation courte, mais énergique, qui veut dire ici : « Que cela soit ainsi ; que les vœux que vous venez de présenter au Seigneur soient exaucés. Nous le souhaitons, nous nous unissons à vous pour le demander ; nous promettons de n'y mettre aucun obstacle, ni par des actes, ni par des volontés contraires. » La signification de ce mot varie suivant les circonstances. Dit après l'exposition des vérités de la foi, après le chant du Symbole, par exemple, il signifie : cela est vrai, je le crois. Après la demande d'une faveur ou l'exposé d'un devoir, *amen* signifie j'y consens, je le désire.

Amen, c'est encore là un de ces mots que nous ne devons prononcer qu'avec le plus profond respect. Et le moyen qu'il en soit autrement, si nous pensons qu'il a passé de siècle en siècle, répété par les lèvres angéliques de tant de saints pontifes, de tant de vierges, de tant de solitaires, de tant de Chrétiens, nos pères dans la foi et nos modèles dans la vertu ? Il a été prononcé par

les martyrs dans les Catacombes, dans les prisons et même sur les échafauds; il semble encore couvert de leur sang, et parfumé de l'encens de leur charité[1].

Que sera-ce si nous pensons que cet *Amen*, prononcé par les Anges et par les Saints, retentit perpétuellement et retentira aux siècles des siècles sous les voûtes d'or de la Jérusalem céleste? Oh! ranimons notre foi, et l'Eglise de la terre nous représentera d'une manière sensible l'Eglise du ciel, si, en chantant le même cantique, nous le chantons dans le même esprit. Si nous ne savons dire qu'*Amen*, efforçons-nous du moins de le dire comme les Anges, les élus et les Saints. Prenons-y garde; en répétant ce beau mot, n'avons-nous jamais menti? Nous disons *Amen* à tout ce que l'Eglise demande et promet en notre nom, et peut-être n'en suivons-nous pas moins la perversité de nos volontés et de nos désirs! O mon Dieu! qu'est-ce donc que l'*amen* de l'hypocrite, l'*amen* de l'avare, l'*amen* de l'ambitieux, l'*amen* du vindicatif, l'*amen* des voluptueux, sinon une outrageante ironie? Malheur à celui qui s'en rend coupable!

Après l'oraison, le célébrant dit d'une voix intelligible l'*épître*, parce que c'est une instruction pour le peuple. Aux grand'messes, c'est le sous-diacre qui la chante. Autrefois cette fonction appartenait au lecteur, parce que l'épître ne se chantait pas, elle se lisait[2].

L'usage de lire l'Ecriture dans les assemblées de re-

[1] S. Justin, *Apol.*, 2.

[2] De là le nom de lutrin, lectrin, letrin, lectricium, lectorium, legeolium, donné au pupitre sur lequel on la lisait.

ligion remonte à la plus haute antiquité. Les Juifs commençaient leurs prières dans les synagogues par la lecture de Moïse et des Prophètes [1]. Les premiers Chrétiens imitèrent cet usage dans leurs réunions du dimanche. *Nous nous assemblons,* dit Tertullien, *pour lire les divines Ecritures, et y voir ce qui convient aux divers temps* [2]. A la lecture de l'Ancien Testament on joignait celle du Nouveau : *On lit dans l'assemblée,* dit saint Justin, *les écrits des Prophètes et des Apôtres* [3]. L'Eglise a religieusement conservé cet usage.

Non-seulement on lisait dans la primitive Eglise les livres de l'Ecriture sainte, mais encore les actes des Martyrs [4]. On aimait surtout à lire les lettres des souverains pontifes et des autres évêques, qu'on appelait lettres de paix ou de communion. Par ce commerce de lettres, l'unité, la paix, la communion était conservée entre le pontife de Rome, chef suprême de l'Eglise, et les évêques et toutes les Eglises du monde. Ces lettres faisaient encore distinguer les Catholiques des Hérétiques. On les envoyait d'une Eglise à l'autre, afin que les fidèles connussent quels étaient ceux avec qui ils devaient communiquer [5].

Cette lecture est appelée *épitre,* parce qu'elle est ordinairement tirée des épîtres des Apôtres, et surtout de

[1] Act., XIII et XV.
[2] *Apol.*, c. 39.
[3] *Apol.*, 2.
[4] Euseb., lib. 5, c. 1.
[5] Bona, lib. 2, c. 7.

saint Paul. Redevables aux Grecs et aux Barbares, missionnaires du monde entier, les Apôtres ne pouvaient pas séjourner longtemps au milieu des Eglises qu'ils avaient fondées. Pour soutenir dans la foi les enfants qu'ils venaient d'enfanter à Jésus-Christ, ils leur écrivaient, au milieu de leurs courses et de leurs travaux, des lettres pleines d'utiles conseils. Jamais famille n'éprouva autant de joie à recevoir des nouvelles d'un père chéri, que ces fervents Chrétiens en avaient à recevoir les lettres de leurs pères dans la foi. Ces monuments de leur sollicitude et de leur charité étaient conservés avec un soin extrême. Par respect on les lisait, comme les paroles de Dieu même, dans les assemblées saintes. Les évêques en développaient le sens aux fidèles : c'est ce qui nous a valu tant de beaux ouvrages des Pères de l'Eglise.

On s'assied pendant l'épître; nos pères le faisaient aussi, afin d'écouter la lecture avec plus de recueillement et d'attention. Ecoutons-la comme nous écouterions saint Pierre, saint Paul ou saint Jean, s'ils paraissaient au milieu de nous : c'est leur propre parole qui retentit à nos oreilles, comme elle retentissait aux oreilles de nos pères. Puisse-t-elle faire sur nous les mêmes impressions qu'elle faisait sur eux !

Nous sommes redevables à saint Jérôme de la distribution des épîtres et des évangiles pour tout le cours de l'année; il envoya son travail au pape Damase. L'Eglise romaine l'adopta, et c'est de cette Eglise, mère

et maîtresse de toutes les autres, que nous vient l'ordre que nous suivons encore aujourd'hui [1].

Et maintenant, pourquoi lit-on l'épître avant l'évangile? Ce n'est pas sans une raison profonde. Dans l'introït, nous avons entendu la voix des Prophètes; dans l'épître, nous entendons celle des Apôtres, voix d'hommes inspirés qui nous préparent à entendre la voix du Maître. Ne semble-t-il pas entendre l'apôtre saint Paul écrivant aux Hébreux : *Dieu a parlé aux hommes par plusieurs voix et de plusieurs manières, et enfin par son Fils?* Ne semble-t-il pas voir le Sauveur lui-même renouvelant à la messe ce qu'il faisait durant sa vie mortelle, lorsqu'il envoyait saint Jean-Baptiste ou ses Apôtres deux à deux devant lui, pour lui préparer les voies? Ne semble-t-il pas voir les douces clartés de l'aube et les rayons dorés de l'aurore, préparant nos yeux aux feux étincelants du soleil? Que de souvenirs dans l'ordre de nos lectures saintes [2] !

La parole de vie vient de tomber, par la lecture de l'épître, sur le cœur des assistants, comme une rosée salutaire, pour les vivifier et leur faire produire des fruits dignes de la récompense éternelle. Pleins de reconnaissance, les fidèles répondent qu'ils sont disposés à faire ce qui leur a été enseigné. Leur réponse est exprimée par le graduel ou répons, par le trait, par l'*Alleluia* et la prose.

[1] Bona, lib. 2, c. 7. Durantus, lib. 2, c. 18. Le livre de saint Jérôme est intitulé *Comes,* vel *Lectionarius*. Pamel., t. 2 *Liturgicor.*

[2] Durantus, lib. 2, c. 18. Alcuin., *de Celebr. missæ*.

Le répons ou la réponse des fidèles se nomme *graduel*, parce que les choristes chargés de la proclamer se plaçaient sur les degrés inférieurs de l'ambon ou du jubé. C'est encore ce qui s'observe aujourd'hui. Nous voyons aux grandes fêtes ceux qui doivent chanter le répons et l'alléluia venir se placer à côté des choristes, au lutrin, qui représente l'ambon [1].

Les répons établis, ou plutôt mis en ordre par saint Grégoire, sont toujours analogues aux vérités et aux exhortations contenues dans l'épître [2]. Les fidèles y protestent de leur bonne volonté et de leurs saines dispositions à se conformer entièrement aux préceptes apostoliques.

Dans les jours de tristesse et de jeûne, comme pendant le carême, la réponse du peuple ou le répons s'appelle *trait*, parce qu'elle se chante lentement et d'un ton lugubre. C'est le gémissement de l'exil [3].

Au contraire, lorsque l'Eglise est dans la joie, comme dans le temps pascal et les dimanches consacrés à la mémoire de la résurrection de son époux, le chant du répons est moins grave; il est même précédé et suivi de l'alleluia.

[1] Raban Maur., lib. 1, *de Instit. cleric.*, c. 33.

[2] C'est Saint Jérôme qui, comme nous l'avons dit plus haut, distribua, à la prière du pape Damase, les psaumes, les évangiles et les épîtres dans l'ordre où ils sont. Les papes saint Grégoire et Gélase y ajoutèrent les oraisons, les répons et les versets. Saint Ambroise y ajouta les graduels, les traits et l'alleluia. Il le fit pour entretenir la piété des catholiques de Milan, obligés de veiller dans leurs églises pour en défendre l'entrée aux Ariens.

[3] Hug. à S. Vict., *Specul. eccl.*, c. 7. Alcuin, *de divin. Offic.*, cap. *de Septuagesima*.

L'alléluia est un mot hébreu qui veut dire *louez Dieu,* mais qui exprime en même temps un mouvement, un transport de joie, qu'on n'a pas cru pouvoir rendre par aucun mot grec ou latin ; ce qui l'a fait conserver partout dans sa langue originale.

Il faut le dire, l'alléluia est un mot de la langue du ciel, que la Jérusalem bienheureuse a laissé tomber sur la terre, et que l'Eglise voyageuse s'est empressée de recueillir. Il est pour elle le chant de ses grandes solennités, jours heureux où elle s'efforce de participer d'avance aux joies de sa sœur aînée, en bégayant son éternel cantique. Saint Jean, dit le cardinal Bona, entendit dans le ciel les chœurs des Anges qui chantaient *alleluia* sur leurs harpes d'or, afin que nous sachions que ce mot ineffable est descendu du ciel dans l'Eglise [1].

Cette coutume de chanter l'alléluia est louée par saint Augustin comme une tradition de la plus haute antiquité. « Nous ne disons pas l'alléluia avant Pâque, dit ce grand évêque, parce que le temps de la passion de Jésus-Christ marque le temps des afflictions de cette vie ; et sa résurrection désigne la béatitude dont nous jouirons un jour. C'est dans cette vie bienheureuse que nous louerons Dieu sans cesse ; mais, pour le louer éternellement, il faut commencer de le louer en ce monde. C'est pourquoi nous chantons plusieurs fois *alleluia*, en nous excitant ainsi les uns et les autres à louer Dieu ; mais faites que tout ce qui est en vous le loue,

[1] Lib. 2, c. 6, p. 368.

votre langue, votre voix, votre conscience, votre vie et vos actions [1]. »

L'alleluia est donc réservé pour les temps de joie. Mais quoi ! ne devons-nous pas louer Dieu en tout temps? Sans doute. Aussi, lorsque l'Eglise nous fait quitter l'alléluia à la Septuagésime, elle nous fait dire : *Laus tibi, Domine, rex æternæ gloriæ : Louange soit à vous, Seigneur, roi d'éternelle gloire.* Ces paroles renferment le sens principal de l'alléluia, mais non pas le transport ou l'effusion de joie qu'il inspire ou qu'il exprime; transport de joie qui ne cessera jamais dans le ciel, mais qui est souvent, hélas ! interrompu dans la vallée des larmes [2].

L'Eglise prolonge tant qu'elle peut le chant de l'alléluia ; elle voudrait qu'il lui fût déjà permis de ne plus l'interrompre. De là ce grand nombre de notes dont il est chargé. «Nous avons coutume, dit saint Bonaventure, de multiplier les notes sur la dernière lettre de l'alléluia, parce que la joie des Saints dans le ciel est indicible et interminable [3]. » Cette longue suite de notes s'appelle *neume*.

Le mot *neume* signifie *souffle*. C'est, comme nous venons de le dire, une longue suite de notes qu'on chante à la suite de l'alléluia. On les chante aussi, dans certaines églises, après la dernière antienne de l'office du soir, aux jours des grandes solennités. Par cette longue

[1] *In Psal.* CXLVIII et CXVIII.
[2] Durantus, lib. 2, c. 20.
[3] *De Exposit. missæ*, c. 2.

suite de sons inarticulés, l'Eglise marque que les paroles lui manquent pour exprimer le ravissement de son admiration et les langueurs de son amour, quand elle pense aux magnificences et aux délices de la Jérusalem céleste. Quelle parole humaine, en effet, pourrait dire ce que l'œil de l'homme n'a point vu, ce que son oreille n'a point entendu, ce que son cœur même, tout vaste qu'il est, ne saurait concevoir ! En entendant l'Eglise chanter ses neumes, ne vous semble-t-il pas voir la reine de Saba, ravie hors d'elle-même à la vue des gloires de Salomon, manquer de paroles pour exprimer ce qu'elle éprouvait [1] ? Et cependant ces richesses ne lui appartenaient pas, ce palais n'était pas pour elle. Enfants du véritable Salomon, héritiers de son trône, futurs compagnons de son bonheur, ah ! efforçons-nous d'exciter en nous, à la vue du ciel, du ciel qui nous est destiné, quelques-uns des sentiments de la reine étrangère !

Les neumes ont donné lieu aux proses ; voici de quelle manière. Sous cette longue suite de notes, on plaça quelques paroles, puis quelques versets, qui exprimaient la joie et qui étaient comme une suite de l'alléluia. Peu à peu on en augmenta le nombre, enfin on en fit des hymnes, c'est-à-dire des chants de joie, analogues à la fête. Ce changement eut lieu vers le neuvième siècle. De là vient 1° que l'Eglise romaine, toujours fidèle aux anciens usages, n'a qu'un très-petit nombre de proses ; de là vient 2° que les proses furent et sont encore appe-

[1] Non habebat ultra spiritum.

lées *sequentia*, ce qui veut dire *suite*; en effet, elles sont la suite ou le prolongement de l'alléluia; de là vient 3° qu'on ne dit les proses qu'aux messes où l'on chante l'alléluia.

Il faut excepter la messe solennelle pour les morts, où l'on dit la prose *Dies iræ.* Quoique, suivant l'opinion commune, elle soit l'ouvrage du cardinal Malabranca, qui mourut en 1294, elle ne fut dite à la messe qu'au commencement du dix-septième siècle. C'était par respect pour l'ancien usage, qui ne permettait pas de dire de prose quand il n'y avait pas d'alléluia. Enfin on a cessé de faire attention aux raisons de l'institution des proses, pour ne plus y voir qu'une marque de solennité. En conséquence, on n'a pas voulu l'ôter aux grand'messes de morts, où se trouve souvent une nombreuse assemblée.

Le mot *prose* signifie *discours libre*, qui n'est pas gêné comme les vers. On a eu raison d'appeler ainsi ces hymnes, dont la plupart sont écrites dans un style fort libre, quoique rimées. Il y a dans ce laisser-aller quelque chose qui convient bien à la prière. Ici comme partout, on voit cette familiarité touchante, et quelquefois naïve, de l'épouse quand elle parle à son divin époux. Je ne sais, mais la mesure des vers, l'obligation de renfermer sa pensée dans un nombre voulu de syllabes, gêne les épanchements du cœur, comprime ses élans et refroidit son ardeur. Pour tout dire, en un mot, il me semble que les proses, surtout les anciennes, *prient*, et que nos hymnes modernes ne *prient* pas ou ne prient

guère. On croit communément que le premier auteur des proses fut un moine de Saint-Gall, en Suisse, nommé Notker. Il vivait vers l'an 880 [1].

Il est donc vrai, quels que soient ses cérémonies, ses prières ou ses chants, l'Eglise catholique vous apparaît toujours la même, toujours attentive à nous tracer dans son culte extérieur les vertus que nous devons pratiquer, les sentiments qui doivent nous animer pour nous rendre agréables à Dieu. Le Chrétien charnel qui ne voit que la superficie des cérémonies sacrées, qui n'entend que cette harmonie extérieure qui frappe l'oreille du corps, trouve quelquefois nos chants et nos solennités froids et insipides; que dis-je? il ose se dédommager par de sacriléges plaisanteries de l'ennui qu'il a éprouvé dans le temple de Dieu. Ne vous en étonnez pas; il lui manque un sens, le sens de la foi : c'est un aveugle qui veut juger des couleurs. Mais le Chrétien qui vit de l'esprit, attentif à tout dans la maison du Seigneur, pénètre la fin de toutes nos cérémonies; il ne s'y dit pas une parole, les ministres n'y font pas une démarche, qu'il n'en découvre le motif, qu'il n'en pénètre le sens et qu'il ne s'en applique le fruit.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir mêlé les instructions et les prières pendant la

[1] Radulf. Tungrensis, prop. 23. Cornel. Schultingus, *Biblioth eccl.*, t. 1, p. 2, c. 6 et 7.

seconde partie de la messe, afin de me préparer dignement aux saints mystères ; faites-moi la grâce d'être attentif au sens de tous les cantiques et de toutes les cérémonies.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai l'épître avec un grand désir d'en profiter.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Seconde partie de la messe (Suite).

Q. Que fait le prêtre en finissant le *Gloria in excelsis* ?

R. En finissant le *Gloria in excelsis*, le prêtre fait le signe de la croix. C'est pour imiter les premiers Chrétiens, qui faisaient ce signe adorable avant et après leurs principales actions. C'est aussi pour rappeler le sacrifice de la croix qui va s'accomplir sur l'autel.

Q. Que fait-il ensuite ?

R. Ensuite il baise l'autel afin de puiser dans le sein du Sauveur, représenté par l'autel, la paix qu'il va souhaiter aux fidèles ; car, après avoir baisé l'autel, le prêtre se tourne vers le peuple, étend les bras en signe de charité, et dit : Que le Seigneur soit avec vous. Le peu-

ple répond : Et avec votre esprit. Le prêtre, revenu au côté de l'Epître, dit : Prions : *Oremus*. C'est la seconde fois, depuis le commencement de la messe, qu'il se donne à lui-même et au peuple cet avis important. Aussitôt il commence la prière appelée collecte.

Q. D'où lui vient ce nom ?

R. Ce nom a été donné à cette prière : 1° parce qu'elle se fait pour l'assemblée ; le mot collecte veut dire assemblée ; 2° parce qu'elle contient en abrégé toutes les demandes que les fidèles présentent au Seigneur. Les collectes sont très-vénérables par leur antiquité ; la plupart remontent, pour le fond, jusqu'aux temps apostoliques. Nous devons les réciter avec la même ferveur que les premiers Chrétiens.

Q. Comment se termine la collecte ?

R. La collecte se termine par ces mots : Par notre Seigneur Jésus-Christ. C'est au nom de Jésus-Christ que nous prions ; c'est par ses mérites que nous attendons l'effet de nos demandes. Le peuple répond : *Amen* : Qu'il en soit ainsi ; c'est-à-dire nous désirons obtenir tout ce qui est exprimé dans la prière ; nous promettons de n'y point mettre obstacle, ni par notre volonté, ni par notre conduite. Cela nous apprend dans quelles dispositions nous devons répondre *Amen*.

Q. Qu'est-ce que l'épître ?

R. L'épître est une lecture des livres saints qui suit la collecte. On l'appelle épître, parce qu'elle est ordinairement tirée des lettres des Apôtres, et surtout de saint Paul. On s'assied pendant l'épître afin de l'écouter

avec plus de recueillement. L'épître est suivie du graduel ou répons. Le graduel est un verset tiré de l'Ecriture, qui contient la réponse que le peuple fait à l'épître. Il répond qu'il est disposé à pratiquer les instructions qu'il vint d'entendre. On l'appelle graduel, parce qu'il se chante sur les degrés du lutrin. Dans les jours de deuil et de jeûne, on chante cette réponse du peuple d'un ton triste et traînant ; alors on l'appelle le *trait*. Dans les jours de joie, on le chante d'un ton plus gai ; il est précédé et suivi de l'alléluia.

Q. Qu'est-ce que l'alléluia et la prose ?

R. L'alléluia est une expression de joie. C'est le chant des Saints dans le ciel. Pour marquer l'allégresse qu'il inspire, on multiplie les notes sur la dernière lettre de l'alléluia. On a ensuite mis des paroles sous ces notes ; c'est de là que sont venues les proses qu'on appelle aussi *séquences*, ou *suite*, parce qu'elles sont comme la continuation de l'alléluia. En les chantant, ou en les entendant chanter, nous devons entrer dans l'esprit de l'Eglise et nous réjouir par la pensée du ciel.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir mêlé les instructions et les prières pendant la seconde partie de la messe, afin de me préparer dignement aux saints mystères ; faites-moi la grâce d'être attentif au sens de tous les cantiques et de toutes les cérémonies.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute

chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai l'épître avec un grand désir d'en profiter.*



XVIIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Seconde partie de la messe (Suite). — Evangile. — Credo. — Troisième partie de la messe. — Offertoire. — Offertoire dans les premiers siècles.

En répondant à l'épître par le graduel ou le trait, l'alléluia et la prose, toute l'assemblée des fidèles s'est montrée disposée à mettre en pratique les saintes leçons qui lui sont données. La voix des Prophètes et des Apôtres vient de la préparer à entendre une voix plus sainte encore, celle du Fils de Dieu, le maître des Prophètes et des Apôtres. Le voici qui va parler, on va lire l'Evangile ; recueillons-nous pour l'entendre, ou plutôt étudions les cérémonies qui en accompagnent la lecture : elles suffisent pour nous donner les dispositions que la foi demande de nous.

Le prêtre vient au milieu de l'autel, lève les yeux au ciel, puis, s'inclinant profondément, il fait cette prière : « Dieu tout-puissant, purifiez mon cœur et mes lèvres ; ô vous qui avez purifié les lèvres du prophète Isaïe avec un charbon ardent, daignez par votre pure miséricorde sanctifier mon cœur, afin qu'il puisse annoncer dignement votre saint Evangile. » C'est ainsi que ne se croyant jamais assez pur pour répéter les paroles de

vie qui sortirent autrefois de la bouche de l'Homme-Dieu, le prêtre fait instance auprès du Seigneur pour qu'il soit dans son cœur et sur ses lèvres. Pendant ce temps-là les fidèles aussi doivent demander à Dieu que leurs cœurs deviennent cette bonne terre où la semence sacrée fructifie et rapporte au centuple.

L'usage de lire l'Evangile à la messe remonte au moment même où ce livre divin fut écrit [1]. N'est-il pas bien juste que ceux qui assistent au sacrifice de Jésus-Christ connaissent ses préceptes et ses actions, et marquent publiquement qu'ils les respectent et qu'ils les aiment? L'Evangile est le prédicateur de la croix, il n'a triomphé que par elle. Voilà pourquoi le prêtre, avant de le lire, le marque d'abord de ce signe adorable, et le fait ensuite sur son front, sur ses lèvres et sur son cœur : tous les assistants l'imitent.

Nous faisons le signe de la croix sur notre front, pour marquer que nous croyons les vérités contenues dans l'Evangile, qu'elles sont notre gloire et que nous n'en rougirons jamais [2]; sur nos lèvres, pour marquer que nous sommes prêts à les professer hautement devant le monde, ou comme nos pères, en face même des tyrans, s'il était nécessaire ; sur notre cœur, pour montrer qu'elles y sont gravées, que nous les aimons et qu'elles seront toujours la règle de nos pensées et de nos affections. A la lecture de l'Evangile tous les fidèles se tiennent debout, comme des gens prêts au

[1] Bona, lib. 2, c. 7.
[2] S. Aug., *in Psal.* CXLI.

combat et disposés à marcher courageusement à la suite de Jésus-Christ partout où il les appellera. Cette coutume est de la plus haute antiquité [1].

En finissant la lecture, le prêtre baise l'Evangile en signe d'amour et de respect. Tout le peuple, représenté par le clerc, répond : *Louange soit à vous, Christ.* Jamais louange fut-elle mieux méritée ? Que sommes-nous ? nous sommes des captifs du Démon, des exilés du ciel, des voyageurs qui traversent le désert de la vie, la vallée des larmes. Qu'est-ce que l'Evangile ? c'est la bonne nouvelle ; c'est aux captifs la nouvelle de leur délivrance, aux exilés la nouvelle que les portes de la patrie leur sont ouvertes, aux voyageurs la nouvelle qu'un guide charitable et sûr est descendu du ciel pour les protéger et les conduire jusqu'au terme. Oh ! si nous sentons ce que nous sommes depuis l'Evangile, ce que nous fûmes avant l'Evangile, ce que nous serions encore sans l'Evangile, avec quel profond sentiment de reconnaissance nous dirons : *Gloire soit à vous, Christ*, Christ, Sauveur du monde.

Aux grand'messes, la lecture de l'Evangile est accompagnée de cérémonies pleines de mystères, toutes propres à nourrir la piété et le respect profond que nous devons à la parole de Dieu. Le diacre porte le livre des Evangiles sur l'autel. L'usage de mettre et de prendre le livre des Evangiles sur l'autel vient de ce qu'autrefois on le portait en cérémonie à l'autel dès le commencement de la messe. L'Eglise voulait qu'on se re-

[1] Ordre Rom.

présentât Jésus-Christ lui-même, en voyant le livre qui contenait ses divines paroles [1].

L'honneur de chanter l'évangile est réservé au diacre. Le respect dû à ce livre divin, la majesté des cérémonies qui en accompagnent la lecture, exigeaient que cet office fût rempli par le ministre sacré qui approche le plus de la dignité sacerdotale [2].

Autrefois dans l'Eglise d'Alexandrie, cette noble fonction n'était remplie que par l'archidiacre, et dans plusieurs autres l'évangile était dit par des prêtres, et par des évêques aux grandes fêtes, comme à Constantinople le jour de Pâque [3]. Nous dirons en passant qu'à Rome, lorsque le souverain pontife célèbre la messe solennelle, l'épître et l'évangile se chantent en grec et en latin : c'est un cardinal qui chante l'évangile. La divine parole annoncée dans ces deux langues rappelle l'antique union de l'Orient et de l'Occident. Puisse la divine Providence la rétablir un jour !

Le diacre monte à l'autel, se met à genoux et récite la prière que nous avons rapportée plus haut : *Dieu tout-puissant, purifiez, etc.* Dans ce diacre qui monte à l'autel ne vous semble-t-il pas voir Moïse, appelé par la voix de l'Eternel sur le mont Sinaï, au milieu des foudres et des éclairs, pour recevoir la loi et la transmettre au peuple d'Israël ? Le diacre se prosterne au pied de l'autel et en présence du livre de la loi, parce

[1] Amalar., *de Offic. eccl.*, lib. 3, c. 5.
[2] Bona, lib. 2, c. 7.
[3] Sozom., *Hist.*, lib. 7.

qu'il sait qu'il n'appartient point à l'homme de devenir l'organe des vérités éternelles. Il se relève et prend sur l'autel le livre qui contient ces adorables vérités, ce qui signifie qu'il les reçoit de la bouche même de Jésus-Christ, que l'autel représente, afin que les fidèles n'ignorent pas que ce sont les vérités du ciel qui vont leur être manifestées.

Le diacre se remet à genoux, demande la bénédiction au prêtre ou à l'évêque, et lui baise la main. Le diacre avait demandé à Dieu de pouvoir dignement annoncer l'évangile; il demande, maintenant au prêtre ou à l'évêque la permission de l'annoncer ; car dans l'Eglise nul ne doit exercer de ministère s'il n'y est appelé. Répondant à sa demande, le célébrant lui dit : *Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, afin que vous annonciez dignement et comme il faut l'évangile. Comme il faut,* c'est-à-dire avec piété et modestie, afin qu'il vous soit utile à vous-même, et que tous ceux qui l'entendront en soient édifiés. En recevant la bénédiction du célébrant, le diacre lui baise la main pour lui marquer son respect et sa reconnaissance.

Alors le diacre, précédé de l'encens, qui signifie et la prière qui peut seule rendre la parole de Dieu féconde, et la bonne odeur des vertus que cette parole répand dans les cœurs [1], marche vers le lieu qui doit le mettre à portée d'être entendu du peuple. Le thuriféraire est précédé de trois ministres, dont deux portent des flambeaux allumés, le troisième la croix. Ces cierges

[1] *Append. ad Sacr. S. Greg.*, p. 258.

allumés qui précèdent le Livre sacré sont un signe de la joie que nous donne l'évangile, et rappellent aux Chrétiens que Jésus-Christ, dont ils vont entendre la parole, est la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde : le feu de ces lumières est le symbole de la charité que l'évangile doit allumer dans nos cœurs. Un des ministres porte la croix. Cet étendard du Sauveur rappelle éloquemment que c'est lui qui va parler dans son Evangile, et que ce sont des maximes de crucifiement qu'il va faire entendre. Il veut que ses disciples en aient l'image sous les yeux, afin qu'ils s'accoutument à en porter le sentiment dans le cœur.

Le diacre élève le livre, non-seulement pour qu'il soit vu et honoré de tous ceux qui vont l'entendre, mais encore pour annoncer que c'est une morale descendue du ciel qui va les instruire. A cette vue tous ceux qui sont dans le chœur se lèvent par respect ; pénétré du même sentiment, le clergé se tient aussi debout sans s'appuyer en aucune manière sur les stalles [1].

[1] C'est ce qui a toujours été recommandé, depuis qu'on s'est servi de quelque appui dans l'église. La longueur de l'office ne permettant pas à tout le monde de se tenir debout sans appui, on introduisit, vers l'an 800, l'usage de s'appuyer sur des bâtons. On s'en est servi aux IX[e], X[e], XI[e] et XII[e] siècles ; on fit même alors ces bâtons en forme de potence, qu'on appelait *reclinatoria*, pour s'y mieux appuyer. Plus tard, on fit des formes et des stalles, et ce petit appui qu'on appelle *miséricorde*, sur lequel on s'appuie sans paraître assis. Mais, dès qu'on était à l'évangile, tout le monde quittait les bâtons ou potences, et on se tenait debout, comme des serviteurs devant leur maître. (Amalar., lib. 3, *de eccl. Offic.*, c. 18.) Les Chrétiens orientaux se servent encore de bâtons en forme de potence, qu'ils quittent à l'évangile. *Voy.* Lebrun, p. 225.

Jusqu'au neuvième siècle, le diacre, arrivé au jubé ou au lieu destiné à lire l'Evangile, se tournait au midi, c'est-à-dire du côté des hommes, qui, séparés des femmes, occupaient cette partie de l'église. Depuis le milieu du neuvième siècle le diacre se tourne au septentrion. Une raison mystérieuse a causé ce changement. L'aquilon représente le souffle du malin esprit. Et l'Ecriture, dit un ancien auteur [1], nous apprend elle-même cette signification, puisqu'elle adresse au Démon ces paroles : *O Lucifer, tu disais en ton cœur : Je m'établirai à l'aquilon* [2]. Ainsi on se tourne, en lisant l'évangile, vers le côté gauche de l'église, qui est ordinairement le septentrion, pour montrer qu'on se propose de dissiper, par la parole de Dieu, les mauvaises impressions du souffle de l'aquilon, c'est-à-dire du Démon.

A peine le diacre a-t-il élevé la voix pour dire au peuple : *Dominus vobiscum : Que le Seigneur soit avec vous*, et il en a plus besoin que jamais dans ce moment solennel : que tout le peuple se lève en répondant : *Et cum spiritu tuo : Et avec votre esprit*. Et dans les siècles passés vous auriez vu tous les fidèles déposant respectueusement leurs bâtons, et les chevaliers des différents ordres militaires, et la noblesse polonaise tirer l'épée du fourreau et la tenir élevée pendant toute la lecture de l'évangile, témoignant ainsi de leur disposition à combattre vaillamment et à verser leur sang pour la défense de la Religion. L'histoire est là, brillante de

[1] Remig. Antiss., *Exposit. missæ*.
[2] Isai., XIV., 1.

leurs faits immortels, pour attester que ce n'était pas une vaine cérémonie [1].

Le diacre, formant le signe de la croix sur le livre sacré, puis sur son front, sur ses lèvres et son cœur, annonce ensuite celui des évangélistes qui nous a transmis la vérité que l'Eglise va proposer à notre méditation. Quoique Jésus-Christ ait confié à quatre de ses disciples le soin de nous transmettre ses préceptes et ses actions, il règne entre eux un tel concert, un si parfait accord, que c'est toujours la *suite du saint Evangile de Jésus-Christ : Sequentia sancti Evangelii.* Aussi répondons-nous : *Que la gloire vous en soit rendue, ô mon Dieu !*

Le livre des Evangiles étant placé sur un pupitre, ou tenu par le sous-diacre, le diacre, selon le rit romain, l'encense de trois coups : un au milieu, un à la droite, et le troisième à la gauche, comme pour montrer que c'est là la source du parfum de la divine parole qui doit se répandre dans nos esprits ; selon le rit parisien, c'est le thuriféraire seul qui, au lieu d'encenser le livre, encense le diacre qui va prononcer hautement cette sainte parole [2].

Après que le diacre a chanté l'évangile, le sous-diacre porte le livre ouvert au célébrant qui le baise ; et il est encensé comme le principal ministre, *qui doit*, suivant l'expression de saint Paul, *répandre en tout lieu la bonne*

[1] Bona, lib. 2, c. 7.

[2] Lebrun, p. 230. Cet usage remonte à plus de huit cents ans. On le trouve dans l'Ordinaire du Mont-Cassin, écrit vers l'an 1100.

odeur de la connaissance de Jésus-Christ[1]. De tout cet appareil que l'Eglise met à la lecture de l'Evangile, de toutes les prières qui la précèdent, de toutes les cérémonies qui l'accompagnent et qui la suivent, que devons-nous conclure? sinon que nous ne devons jamais y assister qu'avec un cœur pur ou du moins avec un cœur pénitent; et que la crainte, la vénération, la docilité, la confiance et la fidélité sont autant de dispositions relatives à cette cérémonie.

Le dimanche et les jours de fêtes la lecture de l'Evangile est suivie de l'instruction. Cet usage est aussi ancien que le Christianisme : nous le voyons pratiqué depuis les temps apostoliques[2]. Rien n'est plus naturel. L'Evangile est comme la manne qui tombait dans le désert; elle avait besoin de préparation pour devenir la nourriture des Israélites. Pour être l'aliment de notre vie spirituelle, l'Evangile aussi a besoin de préparation : c'est un pain qu'il faut rompre aux petits, c'est-à-dire aux fidèles. Et voilà l'importante fonction dont le prêtre va s'acquitter.

L'instruction de la grand'messe s'appelle *prône;* ce qui veut dire *annonce*[3]. En effet, le prêtre annonce, et les fêtes de la semaine, et les futurs mariages, et enfin la parole de Dieu, qui n'est que le commentaire de l'Evangile. Dans un grand nombre de diocèses, toutes ces choses sont précédées par d'admirables priè-

[1] II Cor., XI, 14.
[2] Just., *Apol.* 2.
[3] Præconium.

res, appelées prières du prône. La famille catholique, réunie au pied de l'autel, prie pour ses supérieurs spirituels et temporels, pour les vivants et pour les morts; usage qui nous apprend à tous que la charité est catholique comme la foi, et que pour participer au même sacrifice, nous ne devons, comme nos pères, n'être qu'un cœur et qu'une âme. On voit par là combien il est important d'assister à la messe paroissiale.

Avons-nous jamais réfléchi sur tout ce qu'il y a de social dans cette instruction évangélique du dimanche? Vous ne trouvez rien de semblable chez les peuples les plus célèbres de l'antiquité. Grâces soient rendues à Jésus-Christ de nous avoir préparé dans son Eglise un cours d'instruction ignoré, jusqu'à lui, de tous les sages de la terre! et dans cette instruction, voyez quelle morale! l'humilité, dont le nom n'a point de synonyme chez aucun philosophe de l'antiquité, mise à la place de l'orgueil, une des maladies les plus incurables de notre nature; l'amour de Dieu et des hommes prêché comme la fin et le sommaire de la loi; toutes les vertus recommandées, tous les vices proscrits, tous les penchants de l'homme pour le bien excités et soutenus par de dignes motifs; telle est l'instruction évangélique dont l'égalité sainte des Chrétiens fait une des plus touchantes maximes. La philosophie reconnaissait encore des libres et des esclaves, des patriciens et des plébéiens, elle appelait les empereurs des *dieux*; lorsque déjà l'Eglise donnait à tous les hommes le nom de frères, de très-chers, d'enfants de Dieu, d'héritiers de sa gloire;

lorsqu'elle établissait sur la terre l'image de la société du ciel, et qu'elle leur apprenait, comme elle le fait encore aujourd'hui, à consacrer le septième jour par la communion des mêmes prières et des mêmes rites [1].

A peine le prêtre est-il descendu de chaire qu'il reparaît à l'autel d'où il entonne le *Credo*. C'est une protestation solennelle que l'on croit toutes les vérités dont on vient d'entendre l'explication, et que l'on sera fidèle à les suivre dans la pratique. Le Symbole que nous chantons à la messe est celui qui fut composé en 325 par le concile général de Nicée. Il est aussi appelé Symbole de Constantinople, parce que le concile général qui se tint en cette ville y ajouta des explications opposées aux nouvelles erreurs des Macédoniens. L'Eglise a cru que cette formule, plus étendue que celle qui nous vient des Apôtres, n'en serait que plus propre à inspirer aux Chrétiens le respect pour les dogmes qu'elle renferme, et la fidélité à les honorer. C'est toujours la même foi que nous professons, soit que nous récitions la formule transmise par les Apôtres, soit que nous chantions avec l'Eglise le Symbole de Nicée et de Constantinople.

Oh ! que cette pensée est propre à donner de l'énergie à notre foi ! Si un miracle de la puissance divine appelait subitement dans une de nos églises les catholiques de toutes les contrées de l'univers, si le même miracle réveillait les générations éteintes dans chacun des dix-huit siècles qui nous précèdent, et les réunissait aux générations vivantes, et qu'il nous fût donné d'entendre

[1] *Voy.* Jauffret, *du Culte public*, p. 244.

leur chant et leur langage, nous les entendrions toutes redire le même Symbole que nous répétons et que nos neveux répéteront après nous.

Si le même miracle dont nous parlons rappelait à la vie tous les Hérétiques, tous les Protestants des divers siècles et des divers pays, et qu'on demandât à chacun d'eux sa profession de foi ; qu'entendrions-nous ? une confusion de voix, véritable image de l'enfer ou de la tour de Babel ; autant de symboles que de sectes, que d'individus dans chaque secte ; symboles opposés les uns aux autres, variables suivant les temps et les pays. Si la vérité est une, dites de quel côté elle se trouve : chez les Catholiques ou chez les Protestants ?

Jusqu'au cinquième siècle on ne récitait point le Symbole durant la messe ; le vendredi saint seulement l'évêque le disait à haute voix pendant l'instruction qu'il adressait aux catéchumènes. Mais les erreurs des Macédoniens faisant quelques progrès, Timothée, évêque de Constantinople, le fit chanter comme une protestation contre l'hérésie[1]. Ce fut en 510. Cet usage passa bientôt en Occident[2]. Toutefois on ne le disait pas encore à Rome au commencement du onzième siècle. Voici à cette occasion les remarquables paroles d'un ancien auteur[3], témoin occulaire du fait qu'il raconte.

« En 1016, l'empereur saint Henri étant venu à Rome, fut très-étonné de voir qu'on ne chantait pas le

[1] Theodor. Lector., lib. 2 *Collectaneorum*.

[2] Conc. Tolet. 3, can. 2.

[3] Berno Augiens., *de Rebus ad miss. pertin.*, c. 2.

Credo à la messe ; il en demanda la raison aux clercs, qui lui répondirent en ma présence : « L'Eglise romaine ne chante pas le *Credo* parce qu'elle n'a jamais été souillée d'aucune hérésie ; mais que, suivant la doctrine de Pierre, elle demeure immuable dans l'intégrité de la foi catholique. Elle n'a donc pas besoin de le chanter comme les églises qui ont pu tomber dans l'erreur. » Néanmoins, le saint empereur fit instance auprès du souverain pontife pour que le Symbole fût chanté à Rome comme dans le reste de la chrétienté ; le pape Benoît VIII se rendit à sa prière, et le Symbole fut chanté ; ce qui a continué jusqu'à ce jour [1].

Lorsqu'en chantant le *Credo* on est arrivé à ces mots : *Et homo factus est : Et il s'est fait homme*, on se prosterne ou l'on s'incline pour honorer les abaissements de Jésus-Christ. « C'est par l'humiliation, dit saint Augustin, qu'il faut approcher d'un Dieu humble ; humiliation, non de nos corps, mais de notre cœur qui doit se pénétrer des sentiments d'un Dieu, fait esclave pour nous rendre la liberté ; fait homme, homme pauvre, lui qui commande à la nature entière ; homme inconnu, lui qui descendait des rois de Juda, et qui avait été établi le roi des nations ; homme mortel, lui qui n'avait point mérité la mort par le péché. Que toute créature s'abaisse donc au souvenir d'un mystère où un Dieu, du haut de sa gloire, est descendu dans le profond abîme des humiliations et des indignités, pour sauver le monde coupable. »

[1] Bona, lib. 2, c. 8.

Maintenant on dit le Symbole dans certains jours pour trois raisons principales. La première, c'est pour proclamer de générations en générations les triomphes que l'Eglise a remportés sur les anciennes hérésies ; la seconde, c'est le concours du peuple : on le dit tous les dimanches, qui de tout temps ont été les jours de l'assemblée des Chrétiens ; la troisième, à cause du rapport du Symbole avec la fête qu'on célèbre : on le dit aux fêtes de Notre-Seigneur, parce qu'il est parlé de lui dans le Symbole ; on le dit aux fêtes des Apôtres qui nous ont annoncé la foi, et à celles des docteurs qui l'ont prêchée et défendue.

Nous avons vu que dans les premiers siècles de l'Eglise on ne chantait pas le *Credo*. Lorsqu'on devait le dire on faisait sortir les catéchumènes ; alors commençait la messe des fidèles. Tout ce qui précède depuis le commencement jusqu'après l'instruction composait celle des catéchumènes. Nous voici donc arrivés à la troisième partie de la messe ; elle comprend le commencement du sacrifice ou l'offertoire, et les prières qui le suivent jusqu'à la préface.

Lors donc que toutes les prières, toutes les cérémonies, toutes les instructions dont nous venons de parler, et qui formaient la préparation au redoutable sacrifice, étaient achevées, le diacre donnait ordre aux catéchumènes, aux pénitents, aux Juifs, aux Hérétiques de se retirer ; ceux-là seuls étaient admis à rester qui avaient reçu la grâce du baptême, et qui étaient censés l'avoir conservée intacte ou recouvrée par la pénitence. Cet

ancien usage nous apprend quel respect profond l'Église a toujours eu pour les divins mystères; et cet usage seul serait une preuve de sa foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; cet usage nous dit aussi quelle sainteté nous devons apporter à la messe. Si les pécheurs n'en sont plus exclus comme autrefois, l'Église veut du moins qu'ils n'y assistent qu'avec un désir, un commencement de conversion, avec ces gémissements qui, partant d'un cœur contrit et humilié, appellent la miséricorde du Seigneur.

Avant l'offertoire le prêtre salue de nouveau les fidèles de la manière accoutumée : *Dominus vobiscum.* Le peuple, de son côté, voyant approcher le moment terrible, et sentant plus vivement que jamais combien il lui importe que son sacrificateur soit revêtu de la vertu d'en haut, répond en lui souhaitant encore l'assistance du Seigneur. *Et cum spiritu tuo.* Aussitôt qu'il est retourné vers l'autel, le prêtre dit *Oremus :* Prions ; exhortant l'assemblée à se tenir de plus en plus unie à Dieu, à mesure que tout se dispose plus prochainement à la grande action. Incontinent il récite la prière appelée l'*offertoire*, parce que c'est durant ce temps-là que dans la primitive église les fidèles offraient le pain et le vin destinés au sacrifice [1].

Voici de quelle manière se faisait cette offrande : chaque fidèle apportait le vin et le pain qu'il voulait présenter à l'autel. Les hommes d'abord, et ensuite les femmes déposaient leurs offrandes sur des nappes blan-

[1] Bona, lib. 2, c. 8.

ches. L'évêque recevait ces oblations, qui étaient mises par un sous-diacre dans une nappe tenue par deux acolytes. L'archidiacre recevait les petits calices ou burettes[1] que chaque fidèle lui présentait, et en versait du vin dans un grand calice tenu par un sous-diacre. L'archidiacre mettait sur l'autel autant de dons offerts[2] qu'il en fallait pour la communion du peuple, ou bien les présentait à l'évêque, qui les y plaçait lui-même; puis il versait à travers un couloir le vin dans le calice où devait se faire la consécration ; un sous-diacre allait recevoir du premier chantre la burette d'eau[3], et l'apportait à l'archidiacre, qui en versait dans le calice, après quoi il la plaçait sur l'autel devant le pontife, à droite des oblations[4].

Les prêtres et les autres ministres de l'Eglise faisaient leurs offrandes à l'autel, au lieu que les fidèles les faisaient hors du chœur ou de la balustrade qui séparait le clergé du peuple[5]. C'est là que l'évêque ou

[1] Amulas.

[2] Oblata.

[3] Fontem.

[4] Ordre romain.

[5] Ainsi tous les fidèles offraient à l'autel du pain, du vin, de l'huile, et toutes les choses nécessaires pour la célébration des saints mystères et pour la communion. Quand on avait pris ce qu'il fallait pour cet usage, les ministres de l'autel vivaient du reste et des autres aumônes faites à l'Eglise. La diversité du pain et du vin qui étaient offerts pour consacrer n'était pas sans inconvénient. L'Eglise trouva bon qu'une seule personne offrît le pain, le vin et le luminaire nécessaires pour le sacrifice, et que le reste des fidèles offrissent en argent ce qu'ils auraient la dévotion de donner pour la subsistance des ecclésiastiques. De là nos *of-*

le prêtre officiant allait les recevoir. Par respect pour la dignité souveraine dont il était revêtu, l'empereur était excepté de cette règle générale pour les laïques. Il portait lui-même son offrande à l'autel : savoir, le pain qu'il avait pétri de ses propres mains. C'est à l'occasion de cet usage qu'eut lieu un des faits les plus remarquables de notre sainte antiquité. Voici de quelle manière saint Grégoire de Nazianze le rapporte.

L'empereur Valens, étant à Césarée, vint à l'église le jour de l'Epiphanie, environné de tous ses gardes, et se mêla, pour la forme, au peuple catholique, car il était Arien. Quand il entendit le chant des psaumes, qu'il vit ce peuple immense, et l'ordre qui régnait dans le sanctuaire et aux environs, les ministres sacrés plus semblables à des anges qu'à des hommes, saint Basile devant l'autel, le corps immobile, le regard fixe, l'esprit uni à Dieu, comme s'il ne fût rien arrivé d'extraordinaire, ceux qui l'environnaient remplis de crainte et de respect; quand, dis-je, Valens vit tout cela, ce fut pour lui un spectacle si nouveau, que la tête lui tourna et sa vue s'obscurcit. On ne s'en aperçut pas d'abord, *mais quand il fallut apporter à l'autel son offrande qu'il avait faite de ses mains*, voyant que personne ne la re-

fertes aux grand'messes du dimanche. Nous avons encore un vestige de cet usage dans la messe solennelle pour un défunt, où l'on offre du pain, du vin, du blé, des cierges et de l'argent. Cette action n'est pas une pure libéralité ; mais une action qui répond à ce qui s'est toujours pratiqué dans tout sacrifice, où celui qui l'offrait devait fournir l'hostie, et à l'usage le plus religieusement observé par les anciens fidèles.

cevait, suivant la coutume, parce qu'on ne savait si saint Basile voudrait l'accepter, il chancela de telle sorte, que si un des ministres de l'autel ne lui eût tendu la main pour le soutenir, il serait tombé honteusement [1].

Pendant tout le temps de l'oblation on chantait des psaumes. Cette coutume était déjà en pleine vigueur au quatrième siècle [2]; mais son origine remonte beaucoup plus haut. Transportons-nous au temple de Jérusalem, et nous verrons le peuple juif offrant ses holocaustes et ses prémices au chant des cantiques, au son des trompettes et des cymbales, afin de témoigner de la joie avec laquelle il présentait au Seigneur les dons qu'il avait reçus de sa magnificence. Non moins reconnaissants que les Juifs, nos pères aussi ont accompagné leur offrande du chant des hymnes sacrées. Nous avons hérité de leur usage, avons-nous aussi hérité de leur piété envers Dieu? L'offertoire, que nous chantons encore, est donc une leçon bien précieuse et un souvenir bien vénérable. On le chante lentement, afin de laisser au prêtre le temps de faire l'offrande du pain et du vin, ainsi que les prières qui l'accompagnent.

Lorsque l'offrande du peuple était finie, l'évêque allait s'asseoir sur son siége, s'y lavait les mains et retournait à l'autel. Préparons-nous à l'y suivre.

[1] Fleury, t. 4, p. 244.
[2] S. Aug., *Retract.*, lib. 2, c. 2.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir environné le saint sacrifice de tant de prières et de cérémonies si propres à ranimer ma foi et ma piété ; faites-moi la grâce d'en bien pénétrer l'esprit.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai la lecture de l'Evangile comme j'aurais écouté Notre-Seigneur en personne.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Seconde et troisième partie de la messe. — Corporal. — Palle. — Purificatoire. — Offrande du pain. — Mélange du vin et de l'eau. — Offrande du calice. — Pain bénit. — Quêtes.

Q. Comment se fait la lecture de l'évangile?

R. La lecture de l'évangile se fait au milieu d'un grand nombre de prières et de cérémonies bien propres à nous inspirer un profond respect pour cette divine parole. Aux messes solennelles, le diacre qui doit lire l'évangile se met à genoux au pied de l'autel, prie le Seigneur de purifier ses lèvres et son cœur ; il se relève, prend le livre, se remet à genoux, et demande au célébrant la permission de chanter l'évangile, car nul ne doit exercer de fonctions dans l'Eglise s'il n'y est appelé.

L'évangile est précédé de la croix, de cierges allumés et de l'encens. Le diacre souhaite aux fidèles que le Seigneur soit avec eux, afin qu'ils profitent de la lecture sainte ; il fait le signe de la croix sur le livre des Evangiles, pour nous rappeler que l'Evangile est le prédicateur de la croix ; il le fait sur son front, sur ses lèvres et sur son cœur. Tout le peuple doit l'imiter. On répond à la lecture de l'évangile en disant : *Louange soit à vous, Seigneur Jésus-Christ ;* car l'évangile est un grand bienfait de Dieu à notre égard. On se tient debout pendant l'évangile, pour marquer qu'on est prêt à marcher à la suite de Jésus-Christ.

Q. De quoi est suivie la lecture de l'évangile?

R. La lecture de l'évangile est suivie de l'instruction; c'est l'explication des vérités qu'on vient de lire : cette instruction s'appel *prône*, ce qui veut dire annonce, parce que le prêtre y annonce les fêtes de la semaine, les futurs mariages, et enfin la parole de Dieu. Cela nous montre qu'il est bien important d'assister à la messe de paroisse.

Q. Que fait le prêtre après l'instruction?

R. Après l'instruction le prêtre revient à l'autel et entonne le *Credo* ou le Symbole. En le chantant, nous protestons que nous croyons fermement toutes les vérités qui viennent de nous être enseignées. Après le *Credo* commence la troisième partie de la messe, qui s'étend jusqu'à la préface. Tout ce qui précède jusqu'à l'offertoire s'appelait autrefois la messe des catéchumènes, et le diacre les faisait sortir, ainsi que les pé-

nitents, après l'instruction. Cela nous apprend que nous devons être saints, ou du moins sincèrement contrits pour assister au saint sacrifice. Le prêtre se retourne vers les assistants, souhaite que le Seigneur soit avec eux, et les invite à redoubler de ferveur en disant : Prions.

Q. Quelle prière fait-il alors?

R. Alors il récite la prière qu'on appelle l'offertoire, parce que c'est durant ce temps-là que les fidèles offraient à l'autel le pain et le vin qu'ils avaient apportés pour le sacrifice. On chantait pendant l'offertoire pour montrer la joie qu'on éprouvait à offrir au Seigneur les dons reçus de sa bonté. Nous devons aussi, pendant l'offertoire, nous offrir à Dieu de bon cœur pour être immolés avec Notre-Seigneur.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir environné le saint sacrifice de tant de prières et de cérémonies si propres à ranimer ma foi et ma piété ; faites-moi la grâce d'en bien pénétrer l'esprit.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *j'écouterai la lecture de l'évangile comme j'aurais écouté Notre-Seigneur en personne.*

XIXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Troisième partie de la messe (Suite). — Offertoire dans les temps actuels.

Nous savons de quelle manière se faisait l'offertoire jusqu'au neuvième siècle : nous allons dire comment il se fait aujourd'hui. Le prêtre découvre le calice : l'usage de couvrir le calice d'un voile existait déjà aux premiers âges du Christianisme [1], il témoigne du respect que l'Eglise a toujours porté aux vases destinés à l'autel. Il étend le corporal, c'est-à-dire le linge sur lequel doit reposer le corps de Jésus-Christ. Le corporal doit être de lin, parce que le linceul qui enveloppa Notre-Seigneur était de lin : il y a quatorze cents ans que saint Jérôme le disait ainsi. L'Eglise a établi l'usage du corporal pour une plus grande propreté et pour parer aux inconvénients qui pourraient arriver si une goutte de sang venait à tomber sur l'autel. Le corporal était autrefois aussi long et aussi large que le dessus de l'autel; et il était si ample, qu'on le repliait sur le calice pour le couvrir [2]. Mais comme cela était embarrassant, surtout depuis qu'on a fait l'élévation du calice, que quelques-

[1] *Canon apost.*, 72. Bona, lib. 1, c. 25.
[2] Greg. Tur., *Hist.*, lib. 7, c. 12.

uns voulaient tenir couvert même en l'élevant, on a fait deux corporaux plus petits : l'un qu'on étend sur l'autel, et l'autre plié d'une manière propre à couvrir le calice ; entre les deux toiles de ce dernier, on a mis un carton, afin qu'il fût plus ferme et qu'on le prît plus commodément. On lui a toujours laissé le nom de palle, qui veut dire manteau ou couverture [1].

Le calice découvert, le prêtre prend la patène, sur laquelle est placé ce petit pain rond et mince que nous appelons hostie, c'est-à-dire victime, parce qu'il doit être changé en la victime sainte, et tient la patène avec les deux mains à la hauteur de la poitrine. Il élève les yeux vers le ciel, puis les abaisse, exprimant, par cette posture et par ce geste, qu'il offre à Dieu, qui est au ciel, cette hostie si sainte et si pure, quoiqu'il ne soit qu'un indigne pécheur ; il dit en même temps : « Recevez, Père saint, tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache que je vous offre, moi qui suis votre indigne serviteur, à vous qui êtes mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre, pour tous les assistants et pour tous les fidèles chrétiens vivants et morts, afin qu'elle profite à eux et à moi pour le salut et la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

Le prêtre achève cette prière en faisant le signe de la croix, comme pour placer déjà la victime sur la croix où elle doit être immolée [2] ; il met ensuite la patène à

[1] Pallium ; Bona, lib. 1, c. 27.
[2] Durandus, lib. 4, c. 30, n. 15.

moitié sous le corporal, et couvre l'autre moitié avec le purificatoire, afin de la conserver plus proprement jusqu'à ce qu'il en ait besoin pour la fraction de l'hostie; il purifie le calice avec un petit linge appelé pour cela *purificatoire*. Il y met le vin, puis de l'eau, mais en petite quantité, parce que la matière du sacrifice, celle dont le Sauveur se servit, est le vin, et non un autre liquide quelconque. Ce mélange de l'eau et du vin est aussi ancien que l'institution de la sainte Eucharistie. La tradition nous apprend que le Sauveur mit de l'eau dans la coupe de vin qu'il consacra [1] : en cela il se conformait au rit des Juifs, suivant lequel il devait y avoir dans la coupe pascale du vin mêlé avec de l'eau.

Ce mélange est plein de mystères; voici celui qui est le plus instructif pour nous: l'eau représente le peuple; cette idée nous est donnée par saint Jean lui-même [2] et par plusieurs saints Pères [3]. Nous ne devons faire qu'un même corps avec Jésus-Christ, et par conséquent nous devons être consacrés avec lui; il s'est fait semblable à nous en prenant notre nature; mais il veut que l'union soit parfaite et que nous lui devenions semblables en nous revêtant de sa divinité. Or, ce mélange d'eau et de vin est une image de cette union adorable de Dieu et de l'homme qui s'est faite dans l'incarnation; de l'u-

[1] *Voy.* les liturgies de saint Jacques, de saint Basile, de saint Chrysostôme; S. Justin, *Apol.* 2; S. Cypr., lib. 2, epist. 3, etc., etc Bona, lib. 2, c. 9.

[2] Apoc., XVII, 15.

[3] S. Cyril., epist. 63.

nion de l'homme avec Jésus-Christ, qui se fait dans la communion; et de la consommation de l'homme en Dieu, qui se fera par la gloire [1]. Telles sont les grandes idées qu'exprime la prière que le prêtre fait en bénissant cette eau représentant le peuple fidèle, cette eau qui ne va plus faire qu'un avec le vin du sacrifice, ce peuple qui, par la transsubstantiation, ne va plus faire qu'un avec Jésus-Christ.

« O Dieu ! dit le ministre sacré, qui avez admirablement formé l'homme d'une nature si noble, et qui l'avez rétabli d'une manière encore plus admirable, faites que, par le mystère de cette eau et de ce vin, nous devenions participants de la divinité de votre Fils Jésus-Christ, notre Seigneur, qui a bien voulu se rendre participant de notre humanité, lui qui, étant Dieu, vit et règne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Aux messes de morts, le prêtre ne bénit pas l'eau par le signe de la croix : c'est une suite de la signification mystérieuse de l'eau. On n'emploie pas ce signe extérieur pour bénir l'eau, qui signifie le peuple, parce qu'on est tout occupé des âmes du purgatoire, qui ne sont plus en voie d'être bénies par le prêtre.

Nous avons dit qu'on ne met dans le calice qu'une petite quantité d'eau, afin, dit un concile, que la majesté du sang de Jésus-Christ y soit plus abondante que la fragilité du peuple représenté par l'eau [2].

[1] Mixtura Dei et hominis. S. Aug.

[2] Concile de Tribur, can. 19, tenu vers l'an 895.

Aux messes solennelles, c'est le sous-diacre qui met l'eau dans le calice ; le diacre présente le pain et le vin, afin que nous sachions bien que le prêtre n'offre pas seul, qu'il ne sacrifie point pour lui seul, qu'il ne remplit point un ministère étranger au reste des fidèles. Le diacre et le sous-diacre, qui tiennent comme le milieu entre le laïque et le prêtre, représentent ici le peuple tout entier; et, en mettant entre les mains du prêtre les substances qui doivent être consacrées, ils offrent en quelque sorte au nom du peuple, par les mains du prêtre. Quelle leçon pour nous !

Quelle autre leçon dans les éléments que le Sauveur a choisis pour son sacrifice ! Le pain, qui est composé de plusieurs grains de blé, et le vin, qui est fait de plusieurs grains de raisin, ne représentent-ils pas admirablement l'Eglise, composée de plusieurs membres, qui sont tirés de la masse corrompue, pour être encore changés en Jésus-Christ et devenir son corps mystique, comme ce pain et ce vin sont changés réellement en son corps naturel et en son sang véritable? Quel éloquent enseignement de cette vérité, base de toutes les sociétés, principe de toutes les vertus et de tous les sacrifices généreux : *Vous ne devez tous former qu'un cœur et qu'une âme !*

Le pain et le vin tiennent donc la place de ceux qui les offrent, et en eux de toute l'Eglise ; car le pain et le vin étant la nourriture, la subsistance et comme la vie des hommes, quand ils les offrent à l'autel, ils y offrent en quelque façon leur vie ; ils s'y offrent eux-mêmes à Dieu pour être sacrifiés à sa gloire avec Jésus-Christ

leur chef : telle est, en effet, la vraie disposition dans laquelle on doit être pour faire l'oblation du pain et du vin avec le prêtre. *Etes-vous à une bonne table,* dit l'Ecriture, *à la table d'un grand? sachez qu'il faut que vous rendiez la pareille*[1]. Quelle est cette grande table, demande saint Augustin, sinon celle où nous recevons le corps et le sang de Jésus-Christ? et que signifient ces paroles : Sachez qu'il faut que vous rendiez la pareille, sinon ce qu'a dit saint Jean : *Comme Jésus-Christ a donné sa vie pour nous, il faut de même que nous donnions notre vie pour nos frères*[2]? » Ainsi, assister à la messe en esprit de victime, de victime immolée avec Jésus-Christ, et pour les mêmes fins que Jésus-Christ, c'est-à-dire pour la gloire de Dieu et le bien de nos frères, telle est la grande disposition avec laquelle nous devons venir au sacrifice auguste : cette disposition renferme toutes les autres.

Le calice ainsi préparé, le prêtre revient au milieu de l'autel, et l'offre comme il a offert le pain, mais avec cette différence qu'il ne parle plus seul, mais au nom de toute l'assemblée, qu'il élève pour ainsi dire vers le ciel dans cette eau mêlée au vin du calice. Il dit donc, en tenant les regards fixés vers les saintes montagnes, et le calice à la hauteur de son front : « Nous vous offrons, Seigneur, cette coupe salutaire, et nous supplions votre clémence de la faire monter comme une odeur agréable, en présence de votre divine majesté, pour

[1] Eccli., XXXI, 12.
[2] S. Aug., *Serm.* 31.

notre salut et celui du monde entier. Ainsi soit-il. »

Cette belle prière nous montre clairement ce que dit Tertullien, que Jésus-Christ est le prêtre catholique du Père; son sang a purifié la terre et le ciel; *car il est la victime de propitiation pour nos péchés, et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout l'univers*[1].

Après cette prière, le prêtre forme avec le calice le signe de la croix sur l'autel, pour montrer qu'il met l'oblation sur la croix de Jésus-Christ; puis, comme nous avons lieu de craindre que notre indignité ne mêle à l'offrande quelque chose qui soit désagréable à Dieu, le prêtre s'incline, les mains jointes sur l'autel, en signe de suppliant, et il dit au nom de tous les assistants ce que disaient les jeunes Hébreux captifs à Babylone, qui s'offraient courageusement en holocauste pour être jetés dans la fournaise : « Recevez-nous, Seigneur, nous qui nous présentons devant vous avec un esprit humilié et un cœur contrit, et faites qu'aujourd'hui notre sacrifice s'accomplisse en votre présence, d'une manière qui vous le rende agréable. »

Alors le prêtre élève les yeux et les mains au ciel pour appeler l'Esprit saint, cet esprit de feu, cet esprit sanctificateur, qui consumait quelquefois visiblement les holocaustes anciens, et qui tous les jours consume, en les changeant d'une manière si admirable, les dons que nous offrons. Pour cela il dit : « Venez, sanctificateur tout-puissant, Dieu éternel, et bénissez ce sacrifice préparé à la gloire de votre saint nom. » A ce mot *bénissez*,

[1] I Joan., II, 2.

il fait le signe de la croix sur le calice et sur l'hostie, pour marquer que ce n'est que par la vertu de la croix qu'il attend du Saint-Esprit la sanctification des dons qui doivent être changés au corps et au sang de Jésus-Christ.

Oh! que ce moment est précieux pour nous offrir! quel motif de confiance! Nous ne sommes point présentés seuls à Dieu, hélas! qui voudrait de notre indignité? mais, présentés avec Jésus-Christ, nous ne faisons plus qu'un avec lui. Dieu ne peut, pour ainsi dire, plus nous repousser, et comme il ne peut rien refuser à son Fils, comme il l'exauce toujours, suivant l'expression de saint Paul, par le respect qui lui est dû, il est forcé de nous recevoir avec lui. Notre misère, notre imperfection est cachée et comme absorbée dans la dignité infinie de la personne de Jésus-Christ. Entrons bien avant dans les sentiments d'oblation auxquels la circonstance nous invite; offrons le bien qui est en nous, afin qu'uni aux mérites du Sauveur, il soit purifié des imperfections dont nous le mêlons, et devienne digne de Dieu; offrons le mal qui est en nous, afin qu'il soit caché et consumé par la grande charité de la victime; offrons notre corps et tous ses sens, notre âme et toutes ses facultés. Jésus-Christ, notre premier-né, ne réserve rien. Dès lors que nous venons à son sacrifice, nous cessons de nous appartenir; nous consentons à être victimes avec lui; nous consentons à tout rendre à Dieu, de qui nous avons tout reçu, et à qui tout appartient.

Aux grand'messes, après la prière *Offerimus : Nous*

offrons, le diacre ôte la patène de dessus l'autel et la donne à un acolyte qui la tient couverte jusqu'au *Pater*.

Quelle est la raison de cette cérémonie? Durant les six premiers siècles, on consacrait le pain sur la patène[1]; mais depuis on l'a placé sur le corporal : dès lors on n'a plus eu besoin de la patène que pour rompre l'hostie. On aurait pu la laisser sur l'autel, comme cela se fait aux messes basses, si elle avait toujours été aussi petite qu'elle est à présent; mais lorsque les assemblées étaient fort nombreuses, et qu'un très-grand nombre de fidèles y communiaient, la patène, qui devait contenir tout ce que le prêtre consacrait, était un fort grand plat dont il était à propos de débarrasser l'autel après l'oblation[2]. Telle est la raison de cette cérémonie qui, en nous rappelant la ferveur de nos pères pour la communion, nous reporte au delà de onze siècles.

Si la patène, au lieu d'être portée à la sacristie, est gardée dans l'église par un des ministres, c'est afin qu'elle soit sous la main du prêtre au moment où il en aura besoin. Vers la fin du *Pater*, l'acolyte la remet au sous-diacre, celui-ci au diacre, qui la tient élevée un instant, afin d'avertir le peuple que le moment de la communion approche; il la porte ensuite à l'autel, et la présente au célébrant[3].

Ces prières et ces cérémonies achevées, le diacre,

[1] *Sacr. S. Greg.*, apud Menard, p. 154.

[2] Il est parlé de patènes d'or et d'argent qui pesaient vingt-cinq et trente livres.

[3] *Rubriq. du Miss. paris.*

aux grand'messes, présente la navette au célébrant qui bénit l'encens, et il encense d'abord le pain et le vin. Nous l'avons dit, l'encens est un symbole de nos prières et de l'oblation de nous-mêmes. Le prêtre encense le pain et le vin pour marquer plus sensiblement que nous joignons à ces oblations nos vœux, nos personnes et nos biens. C'est ce qu'expriment très-clairement les prières que le prêtre récite pendant l'encensement des oblations et de l'autel.

Dans certaines églises, c'est après l'encensement qu'a lieu l'offrande du pain bénit, ainsi que les différentes quêtes. Voici deux usages trois fois vénérables, et par leur antiquité, et par les touchants souvenirs qu'ils rappellent, et par les leçons qu'ils nous donnent.

On connaîtra que vous êtes mes disciples, disait le Sauveur, *si vous vous aimez les uns les autres.* Fidèles à ce commandement, nos pères dans la foi ne formaient qu'un cœur et qu'une âme; l'Église n'était qu'une grande famille répandue dans toutes les parties du monde. Mais tous ces frères qui s'aimaient sans s'être jamais vus voulurent se donner un signe sensible de la charité qui les unissait; ils choisirent le plus énergique de tous, le pain. Comme le pain est composé de plusieurs grains de blé tellement mêlés qu'ils ne forment plus qu'un seul et même tout, de même ils exprimaient, en se l'envoyant, qu'ils étaient *un* entre eux; *un* en quelque sorte comme les personnes divines sont *un* entre elles. On donna à ce pain le nom d'eulogie, parce

qu'avant de l'envoyer on le bénissait. Cet usage remonte aux temps apostoliques [1]. Bien plus, on s'envoyait aussi l'Eucharistie ; des diacres la portaient aux églises les plus éloignées [2]. Telle est l'origine du pain bénit.

Il a donc été d'abord en usage pour marquer et entretenir l'union entre les Chrétiens éloignés les uns des autres; il l'a été ensuite pour être un signe d'union entre tous ceux qui se trouvent ensemble à la même messe. Le signe d'union par excellence est la sainte Eucharistie ; mais, hélas ! tout le monde ne communiant plus, l'Église a institué un autre signe qui supplée à la réception du corps et du sang du Sauveur, afin que les Chrétiens d'aujourd'hui puissent dire encore, quoique dans un sens différent, ce que disaient les Chrétiens des premiers jours : Nous participons tous au même pain [3]. Dites, est-il possible de trouver un moyen plus propre à rappeler aux hommes cette grande vérité, qui est la base des sociétés et la garantie du bonheur public, qu'ils sont tous frères, tous égaux devant Dieu, puisqu'ils mangent tous le même pain; qu'ils doivent tous s'aimer les uns les autres, et ne faire qu'une grande famille ? O mon Dieu ! pourquoi faut-il que votre Religion sainte soit si peu comprise et si mal observée [4] !

[1] Paulin, *Epist.* 41 *ad Aug.*

[2] Id., ibid., et Euseb., lib. 5, c. 24.

[3] I Cor., x, 17.

[4] Dans le diocèse de Besançon, on ne distribue pas de pain bénit le jour de Pâque, parce que ce jour-là, tout le monde étant censé participer à la réalité, la figure devient inutile.

Ce qui précède nous fait comprendre dans quels sentiments de respect, de joie, de charité et de confiance il faut être pour recevoir le pain bénit. 1° Nous devons le respecter; les Pères de l'Église avertissent les fidèles de porter le plus grand respect à ces dons, parce qu'ils ont reçu la bénédiction des prêtres, et de ne pas permettre que la moindre parcelle en soit foulée aux pieds, même par une négligence involontaire; 2° nous devons le recevoir avec des sentiments de joie et de charité. N'est-il pas bien doux pour des frères de se trouver ensemble à la table de leur père commun, d'y manger le même pain, sans distinction de riches ou de pauvres, de savants ou d'ignorants? de penser que des millions de cœurs battent à l'unisson du leur, et que ce pain de fraternité qu'ils mangent en ce moment, d'autres frères le mangent aussi en Asie, en Amérique, en Chine, et jusque dans les îles naguère sauvages de l'Océanie? Cette grande leçon de charité fut-elle jamais plus nécessaire que dans un siècle où l'égoïsme tend à dessécher toutes les âmes, et où le luxe a mis une énorme disproportion entre les hommes? 3° Nous devons le manger avec une sainte confiance; nous devons à la bénédiction qui sanctifie ce pain fraternel une juste confiance, qui nous persuade que ce pain, béni pour nous, peut éloigner de nos corps, et plus encore de nos cœurs, tout ce qui pourrait en troubler l'harmonie, et qu'il produira en nous cet effet. L'Eglise met cette pratique et toutes les bénédictions

du même genre au nombre de celles que les théologiens nomment *sacramentales* [1].

Bien différents de ceux que Notre Seigneur a institués, ces rites n'opèrent point par leur propre vertu, mais ils opèrent en vertu des mérites de Jésus-Christ, joints aux dispositions qu'on y apporte; ils ne remettent pas les péchés par leur nature, mais ils obtiennent des grâces de sanctification et de persévérance pour les justes, des grâces de conversion pour les pécheurs qui mangent ce pain avec un cœur contrit et humilié. C'est pour ainsi dire une seconde communion, infiniment moins précieuse et moins redoutable que la participation au pain de vie; mais qui la supplée en quelque sorte dans ceux qui ne sont pas préparés suffisamment, qui les y dispose et qui leur en fait naître le désir [2].

Avec le pain bénit on offre un cierge et une pièce de monnaie. Cet usage nous reporte à la plus haute antiquité, où les fidèles offraient eux-mêmes tout ce qui était nécessaire au sacrifice et à la subsistance des ministres sacrés : le pain, le luminaire et les aumônes.

Dans beaucoup d'églises, la distribution du pain bénit est suivie de la quête. Rien ne nous semble plus naturel et plus touchant que cet usage. En effet, les *doctrines* et les *cérémonies* de l'Eglise doivent toutes se *traduire en bonnes œuvres* ; car la charité est essentiellement active. Les enfants de la grande famille viennent de manger le pain de la fraternité. L'Eglise veut qu'ils donnent

[1] Sacramentalia.
[2] *Voy.* Cochin, *Sacrifice de la messe*, 220.

des marques réelles, efficaces de cette charité qui les unit. Elle se présente donc à eux, implorant leur compassion pour ceux de leurs frères qui sont dans le besoin. Ce sont des orphelins qu'il faut soutenir ; des pauvres honteux qu'il faut loger et entretenir ; des vieillards infirmes à qui il faut procurer les soulagements que réclament leur âge et leurs souffrances ; des malades, des mourants, des morts même, car les morts aussi sont nos frères, à qui des secours temporels ou spirituels sont nécessaires ; enfin c'est Jésus-Christ lui-même qui demande pour son autel, qui n'est pas décoré avec toute la décence convenable ; pour son temple, dont la nudité et la pauvreté excitent la compassion des pauvres eux-mêmes.

Ces motifs de nos quêtes existaient déjà il y a dix-huit siècles, et le monde vit le grand Apôtre parcourant les vastes provinces de la Grèce et de l'Asie, faisant dans les assemblées des fidèles des quêtes pour leurs pauvres frères de Jérusalem. Il établit, dit saint Chrysostôme, qu'elles auraient lieu le dimanche. En conséquence, le jour du soleil, c'est-à-dire le dimanche, « chacun de nous, disent Tertullien et saint Justin, apporte à l'assemblée sa modique offrande, selon ses moyens : personne n'est taxé ; c'est comme un trésor de piété que nous employons au soulagement des pauvres, des infirmes, des orphelins, des exilés, de ceux qui sont condamnés aux mines pour la cause de la foi. »

Demanderez-vous pourquoi saint Paul établit que les quêtes et les aumônes se fissent principalement le di-

manche? Saint Chrysostôme va vous répondre : « C'est parce que le dimanche est le jour où l'enfer a été vaincu, le péché détruit, les hommes réconciliés avec Dieu, notre race rendue à son antique gloire ; que dis-je? à une gloire plus grande, où le soleil éclaire l'étonnant miracle de l'homme devenu tout à coup immortel. Paul, voulant toucher notre cœur, a choisi ce jour pour solliciter notre charité, en nous disant : Songe, ô homme! de quels maux tu as été délivré, de quels biens tu as été comblé dans ce jour. Si donc nous célébrons l'anniversaire de notre naissance par des repas et des présents que nous donnons à nos amis, combien plus devons-nous honorer par nos libéralités ce jour qu'on peut appeler sans crainte le jour de la renaissance de tout le genre humain [1] ? »

Le même Père exhorte ensuite tous les fidèles à mettre de côté quelque chose tous les dimanches pour les pauvres; car saint Paul n'excepte personne quand il dit que chacun, *unusquisque*, mette à part quelque aumône. Les pauvres ne sont pas exemptés, puisqu'ils ne sont pas si pauvres que la veuve de l'Evangile, qui n'avait que les deux moindres pièces de monnaie et qui les donna.

L'éloquent patriarche donne ensuite la raison pour laquelle l'Eglise permet que les pauvres mendient à la porte de ses temples : « C'est afin, dit-il, que chacun puisse purifier ses mains et sa conscience par l'aumône

[1] Si nos natalitia celebramus, etc.; quanto magis nobis dies iste observandus, quum siquis natalitium totius naturæ humanæ appellet, non errabit. *Serm.* 22.

avant d'y entrer. Sans doute il est saint l'usage qui établit des fontaines devant les portes des églises et des oratoires, afin qu'on puisse se laver les mains avant d'y entrer et de prier, mais plus saint encore et plus nécessaire est l'usage qui place les pauvres à la porte de nos temples pour laver les taches et les souillures de notre âme avant de nous présenter devant la majesté du Dieu trois fois saint : or, nos pères ont établi les pauvres à la porte de nos églises, comme des fontaines de purification; car l'aumône est bien plus puissante pour purifier nos âmes que l'eau elle-même pour purifier nos mains [1]. »

Gardez-vous donc bien d'abolir les quêtes de nos grand'messes! vous effaceriez un des plus précieux vestiges de notre sainte antiquité. Que les Protestants, qui ne tiennent à rien dans le passé, et dont les doctrines divisent au lieu d'unir, aient supprimé les quêtes dans leurs prêches, on le conçoit; mais l'Eglise catholique les conservera tant qu'elle sera la fidèle héritière du passé, tant qu'elle portera dans son cœur un amour de mère, tant qu'elle saura que c'est par des œuvres et non par de vaines paroles que la charité doit se produire. Et puis, quelle préparation meilleure au sacrifice et à la sainte communion que cette aumône faite pour l'amour du Dieu qui va se donner à nous, et en présence des fidèles pour les édifier ?

Revenons maintenant à l'autel. Voici le prêtre qui retourne du côté de l'épître et qui se lave les doigts. Cette

[1] *Serm.* 25.

cérémonie, de la plus haute antiquité, est fondée sur deux raisons, l'une naturelle et l'autre mystérieuse. La raison naturelle, c'est que les deux cérémonies qui précèdent, savoir : la réception des offrandes des fidèles, comme cela se pratiquait dans les siècles passés, et l'encensement, qui se pratique encore aujourd'ui, peuvent salir les mains, et demander que le prêtre les lave par une raison naturelle et de bienséance ; la raison mystérieuse, c'est d'apprendre aux prêtres et aux fidèles qu'ils doivent, pour offrir le sacrifice, se purifier des moindres taches. « Vous avez vu, dit saint Cyrille de Jérusalem, qu'un diacre donne à laver les mains au prêtre qui officie et aux autres prêtres qui sont autour de l'autel. Pensez-vous que ce soit pour nettoyer le corps? nullement ; car nous n'avons pas coutume, quand nous entrons dans l'église, d'être en tel état que nous ayons besoin de nous laver pour nous rendre nets. Mais ce lavement des mains nous rappelle que nous devons être purs de tous nos péchés, parce que nos mains signifient les actions ; laver nos mains n'est autre chose que purifier nos œuvres [1]. » Conformément à cette pensée, la rubrique ne prescrit aux prêtres que l'ablution de l'extrémité des doigts. Cette ablution, dit saint Denis, ne se fait pas pour effacer les souillures du corps, elles ont été déjà lavées, mais pour marquer que l'âme doit se purifier des moindres taches ; c'est pour ce sujet que le prêtre se lave seulement l'extrémité des doigts et non pas les mains [2].

[1] *Catéch. Myst.*, 5.
[2] Dyonis., *de Eccl. Hier.*, c. 53.

En se lavant les mains, le prêtre dit le psaume *Lavabo*, qui convient si parfaitement à cette action, que, dès les premiers siècles, on le récitait déjà dans la même circonstance[1]. Ce spectacle ne dira-t-il rien aux fidèles ? Eux aussi ne doivent-ils pas être purs pour assister aux redoutables mystères ? Qu'ils répètent donc alors dans toute la sincérité de leur cœur : Lavez-moi, Seigneur, de plus en plus de toutes mes iniquités, purifiez les pensées de mon esprit et les désirs de mon cœur, afin que je puisse m'unir aux dispositions du prêtre et participer à la grâce et aux fruits du sacrifice.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de me rappeler par l'offrande du pain bénit que nous sommes tous frères ; faites-nous la grâce de nous aimer les uns les autres comme les enfants d'une même famille.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je donnerai à la quête le dimanche toutes les fois que je le pourrai.*

[1] *Liturg. de S. Chrys. Euchol. Græc.*, p. 60.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Troisième partie de la messe (Suite).

Q. Que fait le prêtre après avoir récité l'offertoire?

R. Après avoir récité l'offertoire le prêtre découvre le calice. Le calice est couvert par respect pour la consécration. Cet usage remonte à la plus haute antiquité. Il étend ensuite le corporal. Le corporal est un linge carré, destiné à recevoir le corps de Notre-Seigneur. Le corporal doit être de lin, parce que le linceul dont le Sauveur fut enveloppé était aussi de lin. Il ôte la palle. Le mot palle veut dire couverture ou manteau. Autrefois le corporal était plus long et plus large qu'aujourd'hui; on s'en servait pour recouvrir le calice. On le partagea ensuite. On mit un carton entre la partie du corporal destinée à couvrir le calice, afin de pouvoir l'ôter et la remettre plus aisément. De là est venue la palle. Le prêtre prend ensuite la patène, sur laquelle repose l'hostie; il lève les yeux au ciel et offre à Dieu le pain qui doit être changé au corps de Notre-Seigneur.

Q. Pour qui l'offre-t-il?

R. Il l'offre pour lui, pour les assistants et pour tous les fidèles vivants ou morts. Il prend ensuite le calice dans lequel il verse du vin et un peu d'eau. On met un peu d'eau dans le calice pour représenter l'union du peuple fidèle avec Notre-Seigneur. En bénissant l'eau le prêtre fait une prière par laquelle il demande que

nous devenions participants de la divinité de Jésus-Christ, comme lui-même est devenu participant de notre humanité. Il offre ensuite le calice pour le monde entier; puis il s'humilie devant Dieu et conjure le Saint-Esprit de venir consumer ces offrandes en les changeant au corps et au sang de Jésus-Christ. Aux grandes messes, on encense le pain et le vin offerts sur l'autel, par respect pour ces dons consacrés, et pour rappeler aux fidèles que leurs cœurs et leurs prières doivent monter vers Dieu et devenir avec les oblations un sacrifice d'agréable odeur.

Q. Qu'est-ce que le pain bénit?

R. Le pain bénit est une marque de la charité et de l'union qui doit régner entre tous les Chrétiens. Autrefois les différentes Eglises s'envoyaient la sainte Eucharistie, pour marquer qu'elles étaient unies entre elles. On envoya plus tard du pain bénit appelé eulogie. Nous devons prendre le pain bénit avec respect, avec joie, avec confiance, en esprit de charité et avec le désir de la communion dont il est la figure.

Q. Quelle est l'origine et la raison de la quête qu'on fait à la messe?

R. L'origine de la quête qu'on fait à la messe est aussi ancienne que le Christianisme. On fait la quête pour marquer que la charité des Chrétiens n'est pas seulement en paroles, mais en bonnes œuvres. On donne à Jésus-Christ dans la personne des pauvres; on lui donne aussi pour les ornements de son temple. La quête est donc une bonne œuvre et un bon exemple.

Q. Pourquoi le prêtre se lave-t-il les doigts après l'offertoire?

R. Après l'offertoire, le prêtre se lave les doigts : 1° parce que la réception des offrandes des fidèles qui avaient lieu autrefois et l'encensement peuvent salir les doigts; 2° parce qu'il doit être purifié des moindres taches pour offrir le saint sacrifice. Il récite en se lavant un psaume, bien propre à former en lui ces dispositions d'humilité et de sainteté. Nous devons demander nous-mêmes à Dieu qu'il nous purifie de plus en plus, afin de participer aux fruits du sacrifice.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de me rappeler par l'offrande du pain bénit que nous sommes tous frères; faites-nous la grâce de nous aimer les uns les autres comme les enfants d'une même famille.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je donnerai à la quête le dimanche toutes les fois que je le pourrai.*

XXe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Troisième partie de la messe (Suite).—*Orate fratres*. — Quatrième partie de la messe.—Préface.—Sanctus.—Canon.—Dyptiques.

Après que le prêtre, au nom de l'Eglise, a offert le pain et le vin, et que lui et les fidèles se sont offerts eux-mêmes pour reconnaître le souverain domaine de Dieu, et pour l'expiation de leurs péchés, il revient au milieu de l'autel, s'incline un peu, présente à la sainte Trinité cette oblation, et lui exprime le but qu'il se propose en la lui offrant ; c'est en mémoire des mystères de Jésus-Christ et en l'honneur des Saints ; c'est-à-dire pour remercier Dieu des faveurs dont il les a comblés et pour mériter leur protection. Pour cela, il dit la prière suivante : « Recevez, Trinité sainte, cette oblation que nous vous offrons en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ notre Seigneur, et en l'honneur de la bienheureuse Marie, toujours vierge, de saint Jean-Baptiste, des apôtres saint Pierre et saint Paul, de ceux-ci [1] et de tous les Saints, afin qu'elle serve à leur honneur et à notre salut, et

[1] Des saints dont on fait la fête : tel était autrefois le sens de ces paroles. Aujourd'hui elles signifient : De ceux dont les reliques sont ici.

que ceux dont nous faisons mémoire sur la terre daignent intercéder pour nous dans le ciel. Par Jésus-Christ notre Seigneur, ainsi soit-il. »

Cette antique prière [1] renferme toutes les personnes qui ont droit au sacrifice, quoique d'une manière bien différente : Dieu à qui le sacrifice est offert ; Jésus-Christ qui en est la victime, non simplement offerte à Dieu, mais offerte en mémoire de sa propre Passion, de sa Résurrection et de son Ascension, par conséquent comme élevée devant le trône de Dieu pour être toujours présente devant sa face, et y plaider notre cause ; l'Eglise du ciel et de la terre qui s'unissent pour participer à ce sacrifice catholique. L'Eglise militante y communie sacramentellement et en reçoit de nouveaux fruits de vie. L'Eglise triomphante y communie aussi, mais d'une manière invisible, et c'est par cette communion continuelle que la vie glorieuse de Jésus-Christ est communiquée aux Saints dans le ciel [2].

En récitant cette prière, le prêtre tient les mains jointes sur l'autel et la tête inclinée ; il exprime par là qu'il se reconnaît indigne d'offrir le grand sacrifice à la majesté suprême, et combien il faut être innocent pour se présenter devant Dieu de la part du genre humain.

Enfin il baise l'autel, figure de Jésus-Christ, pour y puiser les dispositions saintes dont il sent de plus en plus la nécessité. Afin de les communiquer aux fidèles,

[1] Bona, lib. 2, c. 9.

[2] Le P. de Condren, *Idée du Sacerdoce*, etc.

il se retourne vers eux et leur dit en ouvrant les bras de sa charité : *Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit reçu favorablement de Dieu, le Père tout-puissant.*

Le prêtre dit d'un ton un peu élevé : *Priez, mes frères*, afin d'être entendu, au moins de ceux qui sont autour de l'autel, puisque son invitation s'adresse aux assistants. Le plus ancien motif de cette exhortation est venu de l'offrande du peuple qui durait longtemps, et qui pouvait causer des distractions[1] ; mais le principal motif est que, plus le moment du sacrifice approche, plus aussi la prière et le recueillement sont nécessaires.

Le prêtre, jusqu'à ce moment confondu avec le peuple, a en quelque sorte conversé avec lui, par les différents souhaits qu'il a formés en sa faveur, par les diverses instructions qu'il lui a données, par les prières mêmes qu'il a faites en son nom. Voici qu'il va quitter les fidèles pour s'enfoncer dans le secret du sanctuaire ; nouveau Moïse, il va monter sur la redoutable montagne pour s'y entretenir avec Dieu. Mais il n'oublie pas, avant de faire cette grande démarche, qu'il y porte les faiblesses inséparables de l'humanité, et qu'il a besoin, dans cette occasion redoutable, d'être aidé par les prières du peuple, et il dit : *Priez, mes frères : Orate, fratres;* priez pour moi, comme le disaient les prêtres il y a plus de huit cents ans[2], dans cette circonstance de la messe ; priez pour moi, pauvre pécheur, comme le disent en-

[1] Steph. Eduens. episc., *de Sacr. altar.*, c. 12.
[2] Miss. Illyric.

core les Chartreux, qui ont retenu cet ancien usage [1].

Par cette prière, le prêtre prend congé du peuple qu'il ne verra plus jusqu'à ce qu'il ait consommé le sacrifice. Durant tout ce temps, il ne se tournera plus vers lui, pas même lorsqu'il dira : *Dominus vobiscum*, bien que ce soit une salutation qui se fait toujours en regardant les personnes qu'on salue. Tout occupé du grand mystère qui va s'opérer, et dévotement tourné vers l'autel, comme s'il était renfermé dans le Saint des saints, bien éloigné du peuple, il ne terminera ses prières secrètes qu'en criant fort haut, pour exhorter les fidèles à tenir leur âme élevée à Dieu.

A l'*Orate fratres*, le prêtre, se tournant vers les fidèles, leur dit : *Mes frères*. Ce mot touchant date de dix-huit siècles ; il a retenti dans les Catacombes ; il a été prononcé par des peuples de saints : c'était le nom que se donnaient nos pères dans la foi. Et quand les Païens étonnés leur demandaient : « Comment êtes-vous tous frères ? » ils répondaient : « Parce que nous sommes tous nés d'un même père, qui est Jésus-Christ, et d'une même mère, qui est l'Eglise [2]. » Oh ! que ce nom devient touchant dans cette circonstance où le prêtre le prononce : *Mes frères*, unis par les liens du sang, soyons-le par le lien de la charité ; ne nous séparons pas dans ce moment, où il s'agit de notre cause commune ; nous allons tous nous asseoir à la même table, rompre le même pain ; et

[1] *Ordin. Cartusian.*, c. 26, n. 21.

[2] Unde estis, omnes fratres ? De uno patre, Christo ; de una matre, Ecclesia. Arnob., *in Psal.* 133.

ce pain entretiendra en nous une même vie ; le même sang divin coulera dans nos veines, et deviendra pour nous le gage du même héritage : *Mes frères !!*

Il dit mon sacrifice, qui est aussi le vôtre. Il est le mien, j'en suis le ministre. Il est offert pour moi, la victime m'appartient. Il est aussi le vôtre, vous l'offrirez vous-mêmes par mes mains : la victime est à vous.

Il ajoute : *Afin qu'il soit favorablement reçu.* Mais quoi ! peut-elle être rejetée, cette oblation du sang d'un Dieu, du Fils unique du Père ? non ; mais j'ai une autre victime à offrir avec celle-là, c'est vous, c'est moi, et le Dieu trois fois saint peut trouver des taches dans cette seconde victime ; il peut voir dans nos mains des injustices, dans nos cœurs des désirs criminels, dans nos consciences des souillures. C'est pour vous engager à de nouveaux sentiments de douleur et de gémissement sur nos péchés communs, que je vous renouvelle l'avertissement de prier : *Orate, fratres.*

A une invitation si juste et si utile, le peuple répond : Oui, nous prierons afin *que le Seigneur reçoive de vos mains le sacrifice pour l'honneur et la gloire de son nom, pour notre utilité et pour celle de toute l'Eglise.* Dans cette belle prière est une leçon de charité mutuelle. Elle nous rappelle que nous sommes tous les enfants d'une même famille. C'est à Dieu, notre Père commun, que le sacrifice va être présenté ; c'est Jésus-Christ, notre frère, qui va s'offrir ; c'est par les mains d'un ministre choisi d'entre nous, qu'il va être offert ; c'est pour la sanctification de tous que s'est consommé

le grand mystère qui va se renouveler sous nos yeux. Si nous voulons que nos prières soient accueillies, gardons-nous de mettre à nos vœux ni restriction ni réserve.

Le prêtre répond : *Amen :* Qu'il soit ainsi ! Et il récite l'oraison appelée *Secrète*. Elle porte ce nom parce qu'elle se dit à voix basse. Voilà donc le prêtre entré dans le secret du sanctuaire, pour y traiter seul à seul avec Dieu. Et que fait le nouveau Moïse dans ce mystérieux entretien? Il demande au Seigneur que les oblations des fidèles lui soient agréables et leur obtiennent toutes les grâces que son infinie sagesse connaît leur être nécessaires. Pour s'unir au prêtre dans ce moment, les assistants doivent demander à Dieu qu'il daigne les purifier, les sanctifier, afin qu'ils soient dignes de lui être présentés comme une hostie sainte, vivante et d'agréable odeur. Cette disposition est d'autant plus importante, que l'instant de la consécration approche. Voici la quatrième partie de la messe qui commence; elle comprend depuis la Préface jusqu'au *Pater*.

Le mot préface veut dire *prélude, introduction, action* ou *discours qui précède*. C'est, en effet, pour précéder le Canon et pour y préparer, que l'Eglise fait dire la Préface immédiatement avant de commencer les prières qui le composent. Elle a voulu, en mettant une préface avant l'action par excellence, imiter Jésus-Christ, qui commence par rendre grâces à son Père avant de ressusciter Lazare, et avant de changer le pain en son corps, et e vin en son sang.

La Préface est un chant de triomphe et de gloire; c'est une invitation à élever son cœur vers Dieu et à s'unir aux hiérarchies des Anges pour le louer et le bénir. Elle est de toute antiquité dans l'Eglise, et vient probablement des Apôtres [1]. Saint Cyprien exprime clairement le motif qui l'a fait instituer : « Le prêtre, avant de commencer la prière (le Canon est la prière par excellence), prépare l'esprit des frères par cette préface, *Sursum corda*, en haut les cœurs, afin que le peuple soit averti par sa propre réponse : *Habemus ad Dominum : Nous les tenons élevés vers le Seigneur*, de l'obligation où il est de ne s'occuper que de Dieu seul [2]. » On compte généralement onze préfaces qui remontent à une plus ou moins haute antiquité : la préface commune pour tous les jours qui n'en ont pas de propre : celle de Noël, de l'Epiphanie, du Carême, de Pâque, de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Trinité, des Apôtres, de la Croix et de la sainte Vierge. Les églises particulières en ont ajouté quelques autres, d'une date moins ancienne [3].

Le prêtre a quitté le peuple; il a pris congé de lui en lui faisant de solennels adieux et se recommandant à ses prières. Nouveau Moïse, il est entré dans le sanctuaire pour n'en plus sortir que le grand mystère de notre rédemption ne soit consommé. Pour marquer d'une manière sensible cette séparation mystérieuse,

[1] S. Augustin, *Epist. ad Januar*, c. 54.

[2] De Orat. Domini.

[3] [illegible] t. [illegible].

on tirait autrefois des rideaux avant la Préface, et on fermait les portes qui séparaient le sanctuaire du reste de l'église[1] ; on ne les rouvrait qu'au moment de la communion.

C'est du fond de cette solitude redoutable que le prêtre, après avoir appelé la bénédiction de Dieu sur les offrandes des fidèles, élève tout à coup la voix pour entonner l'hymne de l'éternité : *Per omnia, secula seculorum : Dans tous les siècles des siècles*. Comme s'il disait : Le Seigneur accepte vos dons, il agrée le sacrifice, le sacrifice qui va devenir pour vous une source de bénédictions ; comment m'aurait-il refusé? je l'ai prié au nom de son Fils adorable, qu'il exauce toujours, et qui vit et règne avec lui *dans tous les siècles des siècles*. Le peuple, partageant la joie du prêtre, s'empresse de répondre : *Amen, qu'il soit ainsi*. Nous consentons à l'oblation que vous venez de présenter, et dont nous sommes les victimes; nous sommes heureux que le Seigneur daigne l'agréer : *Amen, qu'il soit ainsi*. Et les voûtes du temple retentissent de cette protestation solennelle, et les échos de la Jérusalem d'en haut la redisent aux Anges attendris. Ici commence entre le prêtre et les fidèles un dialogue à la beauté duquel ajoute encore le chant inimitable qui l'accompagne[2].

Que le Seigneur soit avec vous, dit le prêtre du fond

[1] *Liturg. de S. Jacques, de S. Basile et de S. Chrysost.*

[2] Concilior, t. 4.

du sanctuaire; préparez-vous, de grandes choses vont s'accomplir.

Qu'il soit aussi avec votre esprit, répond le peuple : plus que jamais son assistance vous est nécessaire.

En haut les cœurs, dit le prêtre. O Dieu ! quand on pense que cette admirable invitation est sortie mille fois de la bouche des Chrysostôme, des Ambroise, des Basile, des Augustin, et qu'elle a retenti aux oreilles de millions de Saints et de Martyrs; quand on pense aux impressions qu'elle a produites sur cette multitude de cœurs, avec quel respect profond ne devons-nous pas l'écouter, avec quelle ferveur ne devons-nous pas répondre !

Nous les tenons élevés vers le Seigneur. Cela est-il vrai? nos cœurs sont-ils bien réellement dégagés des affections terrestres? Dans ce moment solennel avons-nous oublié, et nos plaisirs, et nos affaires, et les bagatelles qui nous amusent? Le ciel qui va s'ouvrir, la victime qui va descendre sont-ils tout pour nous? Hélas! que dis-je? sont-ils quelque chose pour nous? L'Église le désire, le prêtre aime à le croire, c'est pourquoi il ajoute :

Rendons grâces au Seigneur notre Dieu, et pour cette heureuse disposition, et pour les bienfaits dont il nous a comblés jusqu'à présent, et pour les faveurs signalées qu'il s'apprête à nous accorder encore. Et les fidèles, dans un transport de reconnaissance et d'amour, répondent par acclamation :

Il est juste et raisonnable.

Assuré des dispositions des assistants, dont il vient en quelque sorte de recueillir les suffrages, le prêtre se trouve chargé de tous les vœux; il devient l'interprète de tous les cœurs, et, répétant la réponse du peuple, il la porte aux pieds du trône de Dieu. Aux motifs de justice qui nous engagent à rendre grâces à Dieu, il ajoute des motifs d'intérêt : *Rendre grâces au Seigneur*, dit-il, *est une chose vraiment digne et juste, équitable et salutaire en tout temps et en tout lieu;* et pour le prouver le prêtre rappelle la sainteté, la puissance, la bonté infinie de Dieu : *Pater omnipotens, æterne Deus.* Dans chaque fête il signale quelques-uns de ses bienfaits analogues à la circonstance, puis il ajoute l'éternelle et sublime conclusion de toutes les prières catholiques : *Per Jesum Christum.* Toutes ces actions de grâces nous les rendons par Jésus-Christ. Médiateur entre la Jérusalem terrestre et la Jérusalem céleste, Dieu par nature, homme par obéissance, roi du ciel, Seigneur du genre humain, *Dominum nostrum*, c'est lui qui a délié notre langue pour la mettre en état de louer Dieu, c'est lui qui associe notre voix à la voix des esprits bienheureux; et c'est par lui que toute la milice céleste rend à Dieu des hommages proportionnés au rang que lui a marqué l'Éternel : *Per quem majestatem tuam.* Alors, ô moment solennel! des cantiques des Anges et des cantiques des hommes il se forme un seul cantique, une seule voix qui redit et qui redira éternellement : *Saint, saint, saint est le Seigneur Dieu des armées : Sanctus, sanctus*, etc.

Le *Sanctus* est une hymne que la terre doit au ciel. Isaïe, ravi en esprit, l'entendit chanter alternativement par les Séraphins, et saint Jean dit que les Saints en feront retentir éternellement la Jérusalem céleste[1]. Le *Sanctus* est donc un de ces refrains sublimes que l'Église triomphante a envoyés à sa sœur, l'Église militante, pour qu'elle apprenne à le bégayer dans l'exil, et qu'en le bégayant elle se consolât dans l'espérance de le chanter un jour. Le *Sanctus* se trouve dans les plus anciennes Liturgies[2].

En disant le *Sanctus* le prêtre baisse le ton, et parce que cette variété soulage celui qui récite, et parce qu'elle réveille l'attention ; il le prononce néanmoins d'une voix intelligible, parce que le peuple a toujours été invité à dire ce cantique[3] ; de là vient qu'aux grand'messes il est encore répété par le chœur. Pour marquer un plus profond respect en récitant le *Sanctus*, le prêtre joint les mains et se tient incliné. On sonne une clochette pour avertir les assistants que le prêtre va entrer dans la grande prière du Canon qui doit opérer la consécration du corps de Jésus-Christ.

Le *Sanctus* se termine par ces paroles : *Hosanna in excelsis* : *Sauvez-nous, je vous prie, vous qui habitez les hauteurs des cieux. Hosanna,* cri de joie, acclamation pleine d'énergie, est un mot hébreu comme *amen* et *alleluia,* que l'Église a consacré sans le traduire.

[1] Apoc., IV, 8.

[2] *Liturg. de S. Jacques.* S. Cyril., *Catéch.,* myst. 5.

[3] S. Greg. Nyss., *Orat de non diff. Baptism.*

En disant ces derniers mots, le prêtre se redresse et fait sur lui le signe de la croix, parce que c'est par la vertu de la croix que nous avons part aux bénédictions que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre. Suit immédiatement le Canon.

Le mot *canon* veut dire règle. Ce nom a été donné à la prière de la messe qui commence par ces mots : *Te igitur*, et qui s'étend jusqu'au *Pater*, parce qu'elle renferme toutes les prières prescrites par l'Église pour offrir le saint sacrifice, et qu'on ne doit jamais changer.

Les prières du Canon sont de toute antiquité [1], et le concile de Trente dit avec raison *qu'elles sont composées des paroles mêmes de Notre-Seigneur, des traditions des Apôtres et des pieuses institutions des saints papes* [2]. Les Pères appellent aussi le Canon *la prière*, c'est-à-dire la prière par excellence, parce qu'on y demande le plus grand de tous les dons, qui est Jésus-Christ ; l'*action*, c'est-à-dire l'action par excellence, parce que c'est dans cette partie de la messe que s'accomplit la plus sublime action qui se puisse concevoir [3]. L'action par excellence, c'est le sacrifice ; aussi, dans les langues anciennes, *agir* et *sacrifier*, *action* et *sacrifice* s'expriment par le même mot.

Le Canon est, dans le corps des prières catholiques,

[1] Vigil. papa, *Epist. ad præfect. Bracar.* Cypr., *de Orat. dom.* Innoc. I, *Epist ad Decent.*

[2] Sess. 22, c. 18 et c. 4.

[3] Strab., *de Reb. eccl.*, c. 22.

ce qu'il y a de plus excellent et de plus ancien : on ne peut citer un temps dans l'Eglise où le saint sacrifice se soit offert avec d'autres prières. Dès lors quelle vénération n'exigent pas dans la foi des paroles que nos pères ont prononcées avant nous ! des prières dont ils faisaient leur unique consolation, et qui, pendant les persécutions, attiraient sur eux la force et le courage nécessaires pour résister aux tyrans, subir les tortures et répandre leur sang pour la religion.

Lors donc que le prêtre a fini le *Sanctus*, il élève les yeux et les mains au ciel. C'est pour imiter le Sauveur, qui, avant d'opérer ses miracles, s'adressait au Père qui règne dans les cieux. Mais bientôt il baisse les yeux, joint les mains, et s'incline pour prendre la posture d'un suppliant. Ensuite il baise l'autel qui représente Jésus-Christ, pour lui exprimer son amour et son respect, et lui demander qu'il donne à sa prière d'être puissante sur le cœur de Dieu, et il dit : « Nous vous supplions donc, Père très-clément, et nous vous conjurons, par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, d'avoir pour agréables et de bénir ces dons, ces offrandes, ces sacrifices saints et sans tache que nous offrons premièrement pour votre sainte Eglise catholique, afin qu'il vous plaise de lui donner la paix, de la conserver, de la maintenir dans l'union, et de la gouverner par toute la terre, et avec elle votre serviteur notre pape N., et notre évêque N., et notre roi N., et tous ceux dont la créance est orthodoxe, et qui font profession de la foi catholique et apostolique. »

Ces mots, *nous vous supplions donc,* marquent distinctement que cette prière est la suite des précédentes. Les fidèles ont déclaré dans la Préface qu'ils tenaient leurs cœurs en haut, qu'ils unissaient leurs volontés et leurs voix aux Anges et aux Saints pour rendre gloire à Dieu, et le prêtre conclut qu'il est temps de demander au Seigneur la bénédiction et la consécration du sacrifice.

En disant *ces dons, ces offrandes, ces sacrifices saints et sans tache*, le prêtre fait trois fois le signe de la croix sur le calice et sur l'hostie, pour montrer que c'est par les mérites de la croix de Jésus-Christ qu'il demande à Dieu de bénir le pain et le vin, et de le changer au corps et au sang du Sauveur, comme des *dons* qui viennent de lui, comme des présents que nous lui offrons, comme *la matière du sacrifice pur et sans tache* qui va lui être fait.

Pendant le reste de cette prière le prêtre tient les mains étendues à la hauteur des épaules : ne vous semble-t-il pas voir Moïse sur la montagne, Jésus-Christ sur la croix, nos pères dans les catacombes? c'est ainsi qu'ils priaient. Ce spectacle si riche de souvenirs ne dira-t-il rien à notre cœur?

Dans la première prière du Canon, l'Eglise exprime le but qu'elle se propose en offrant l'auguste sacrifice : la paix et l'union parmi ses enfants; la conservation du souverain pontife, centre de l'unité catholique, et représentant de Jésus-Christ sur la terre; celle de l'évêque du lieu, parce qu'il est établi pour conduire une partie du

troupeau ; celle du roi, qui est l'évêque du dehors ; enfin la grâce à tous ceux qui professent la foi catholique et apostolique. Pendant cette prière, les fidèles s'unissent aux prêtres pour demander à Dieu qu'il agrée leurs dons, qu'il exalte sa sainte Eglise, et qu'il accorde à ses enfants de passer une vie paisible et tranquille sous la conduite de ceux qu'il a appelés à les gouverner [1].

Après avoir rappelé la fin principale pour laquelle le sacrifice est offert et prié pour toute l'Eglise, le prêtre récite la seconde prière du Canon dans laquelle il recommande à Dieu tous les assistants, et en particulier ceux pour qui il va offrir la sainte victime : « Souvenez-vous, Seigneur, dit-il, de vos serviteurs et de vos servantes N. N. (Ici il s'arrête pour les désigner), et de tous ceux qui sont ici présents, dont vous connaissez la foi et la dévotion, pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louanges pour eux-mêmes, pour tous ceux qui leur appartiennent, pour la rédemption de leurs âmes, pour l'espérance de leur salut et de leur conservation, et qui vous rendent leurs vœux, Dieu éternel, vivant et véritable. »

Reconnaissez-vous dans cette prière le cœur maternel de l'Eglise? Santé de l'âme et du corps, paix, union, charité, salut éternel pour tous ses enfants : voilà ce qu'elle demande à son divin époux ; voilà ce qu'elle veut que nous demandions les uns pour les autres. Mais ce n'est pas assez pour sa tendresse : après avoir réuni tous ses enfants qui voyagent encore avec elle

[1] Lebrun, art. 11, p. 412 et suiv.

sur cette terre, après leur avoir dit de ne former tous entre eux qu'un cœur et qu'une âme, après les avoir mis en quelque sorte sous ses ailes, comme la poule y met ses poussins, cette tendre mère nous avertit d'élever nos yeux avec elle ; de contempler nos frères qui règnent dans les cieux, qui nous tendent les bras, et les anges qui se préparent à mettre nos prières dans leurs encensoirs d'or, pour les présenter au Seigneur comme un parfum d'agréable odeur.

Elle nous rappelle donc le dogme consolant de la communion des saints qui ne fait des Chrétiens de la terre et des Chrétiens du ciel qu'une seule famille dont les intérêts sont communs. Mes bien-aimés, nous dit-elle, vous que j'enfante maintenant à Jésus-Christ, vous êtes en communion avec vos frères aînés : leurs prières appuieront les vôtres : votre sacrifice est le leur. Et la voilà qui se met à nous réciter le nom de quelques-uns de ces illustres habitants des cieux : celui de Marie notre mère et la mère de Jésus-Christ notre frère ; celui des Apôtres et de quelques martyrs. « Etant en communion, dit le ministre sacré, et honorant la mémoire, en premier lieu, de la glorieuse Marie, toujours vierge, mère de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur, et de vos bienheureux Apôtres et Martyrs, Pierre et Paul, André, Jacques, Jean, Thomas, Jacques, Philippe, Barthélemi, Matthieu, Simon et Thaddée ; Lin, Clet, Clément, Xiste, Corneille, Cyprien, Laurent, Chrysogone, Jean et Paul, Côme et Damiens, et de vos saints, aux mérites et aux prières desquels daignez accorder qu'en

toutes choses nous soyons munis du secours de votre protection, par le même Jésus-Christ notre Seigneur. *Amen*, qu'il soit ainsi.

Pendant cette prière, le prêtre tient les mains élevées, et il fait une inclination par respect, aux noms de Jésus et de Marie.

Il semble qu'il suffisait, sans nommer un aussi grand nombre de bienheureux, de dire : *Honorant la mémoire de vos saints, aux mérites et aux prières desquels daignez accorder*, etc.; mais l'Eglise a voulu perpétuer le souvenir d'un usage précieux des premiers siècles.

Il y avait autrefois dans chaque église trois catalogues ou *dyptiques* qu'on conservait avec beaucoup de soin. Le mot dyptique veut dire tables pliées en deux.

Sur le *premier* dyptique on écrivait le nom de la sainte Vierge, des Saints, des Apôtres et surtout des Martyrs; plus tard on y inséra aussi le nom des évêques morts en odeur de sainteté. Quand on voulait déclarer un homme saint, on mettait son nom sur le dyptique des saints. De là est venu le mot *canoniser*, parce qu'on le récitait pendant le *Canon*.

Sur le *second* on mettait le nom des fidèles qui vivaient encore et qui étaient recommandables par leur dignité, ou par les services qu'ils avaient rendus à l'Eglise ; ce catalogue renfermait les noms du pape, du patriarche, de l'évêque, du clergé du diocèse, des rois, des princes, des magistrats, etc.

Sur le *troisième* on inscrivait les noms des fidèles morts dans la communion de l'Eglise.

Ces trois catalogues étaient publiquement récités à l'église pendant le saint sacrifice de la messe par le prêtre, ou par un diacre, ou par un sous-diacre.

De cet antique usage, nous avons conservé des vestiges. Au commencement du Canon nous récitons les noms du pape, de l'évêque, du roi, etc.; au premier *Memento,* les noms des vivants; au second, les noms des morts; et avant et après la consécration, les noms des principaux saints de l'Eglise. Au prône on trouve encore les restes de la même tradition. On y prie pour les vivants et pour les morts, on nomme les uns et les autres. A notre avis, rien n'est plus touchant et plus charitable [1]. Voyez comme dans toute notre liturgie respire la grande vertu du christianisme, la vertu qui a civilisé le monde, la vertu qui fait encore la force des Etats, le bonheur des familles et le charme de la vie, la charité.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des grandes leçons de ferveur et de charité que vous me donnez dans les prières du saint sacrifice; aidez-moi à les bien comprendre et à les réciter comme les premiers Chrétiens.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour

[1] *Voy.* M. Thirat, p. 332; Lebrun, p. 410.

de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai à la messe en esprit de victime.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Troisième et quatrième partie de la messe.

Q. Quelle prière fait le prêtre après le lavement des mains?

R. Après le lavement des mains le prêtre revient au milieu de l'autel, élève les yeux au ciel et supplie la sainte Trinité d'agréer le sacrifice qu'il offre à sa gloire, et pour la remercier des faveurs accordées aux saints dont il implore la protection.

Q. Que fait-il ensuite?

R. Ensuite il baise l'autel, se tourne vers le peuple et lui dit : *Priez, mes frères.* C'est pour prendre congé des assistants, avant d'entrer dans le sanctuaire, et commencer la grande action du sacrifice. En ce moment on tirait autrefois des rideaux qui cachaient le prêtre et l'autel, on ne les rouvrait qu'après la communion. Le peuple répond en conjurant le Seigneur de recevoir le sacrifice que le prêtre va lui offrir. Le prêtre dit ensuite la Secrète.

Q. Qu'est-ce que la Secrète?

R. La Secrète est une prière par laquelle le prêtre demande à Dieu qu'il veuille bénir les dons des fidèles et les fidèles eux-mêmes, afin qu'ils lui soient un sa-

crifice agréable. Cette prière s'appelle Secrète parce que le prêtre la récite à voix basse. Ici commence la quatrième partie de la messe qui s'étend jusqu'au *Pater*. Le prêtre termine la Secrète en élevant la voix et disant : Dans tous les siècles des siècles : il vient de prier au nom de Jésus-Christ fils de Dieu et notre Sauveur, qui vit aux siècles des siècles, il en avertit les fidèles, afin d'animer leur confiance, et les fidèles répondent *Amen*, qu'il soit ainsi : nous consentons à tout ce que vous venez de demander pour nous.

Q. Qu'est-ce que la Préface ?

R. La Préface est une *introduction* à la grande prière qu'on appelle le Canon. L'Eglise nous y invite à rendre gloire à Dieu d'avoir bien voulu agréer nos offrandes ; pour l'en remercier dignement, nous nous réunissons à toute la cour céleste, et nous chantons avec elle le cantique de l'éternité : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées : *Hosanna in excelsis* veut dire : Sauvez-nous, je vous prie, vous qui êtes au plus haut des cieux. C'est alors que nous devons tous unir nos cœurs à ceux des Saints, afin d'être prêts à recevoir le Sauveur quand il descendra sur l'autel.

Q. Qu'est-ce que le Canon?

R. Le mot *canon* veut dire règle. Le Canon de la messe, ce sont les prières prescrites par l'Eglise pour offrir le saint sacrifice et qu'il n'est pas permis de changer. Le Canon est de toute antiquité. Il se compose des paroles mêmes de Notre-Seigneur, des traditions apostoliques et de quelques mots ajoutés par les

souverains pontifes. Nous devons le réciter avec un profond respect et une grande confiance. Dans la première prière du Canon sont marquées les fins principales pour lesquelles le sacrifice est offert : la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise catholique ; dans la seconde on nomme les personnes qui ont une part principale à la messe, ceux pour qui on l'offre et les assistants; dans la troisième l'Eglise nous rappelle que nous sommes en communion avec toute la cour céleste. Elle nous engage à ne former tous qu'un cœur et qu'une âme, et à mettre toute notre confiance dans l'intercession des Saints. Nous devons pendant ce temps-là prier les uns pour les autres, et nous unir plus spécialement aux prières de la sainte Vierge et des Saints.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie des grandes leçons de ferveur et de charité que vous me donnez dans les prières du saint sacrifice ; aidez-moi à les bien comprendre et à les réciter comme les premiers Chrétiens.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *j'assisterai à la messe en esprit de victime.*



XXIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Quatrième partie de la messe (suite). — Consécration. — Elévation. — Prières qui la suivent.

Dans la prière précédente l'Eglise de la terre est entrée en communion avec l'Eglise du ciel ; les deux sœurs sont réunies pour offrir le grand sacrifice qui les réjouit l'une et l'autre. Le prêtre est leur ministre ; en leur nom il va prendre possession de la victime : le voici qui étend les mains sur le calice et sur l'hostie. Et cette importante cérémonie vous reporte à trois mille ans. Vous voyez sous vos yeux Aaron et les anciens pontifes, successeurs d'Aaron, étendant les mains sur la tête des victimes, en prendre possession au nom de Dieu, et exprimant par ce signe que l'animal, dont le sang allait couler, était substitué à leur place, à la place de l'homme coupable et digne de mort. Ainsi fait le prêtre catholique.

Mais ce n'est plus sur une victime figurative qu'il étend les mains, c'est sur la victime véritable attendue pendant quarante siècles ; et, comme celles d'Aaron, ses mains étendues disent que c'est lui qui est coupable, lui qui doit être sacrifié à la place de la victime innocente. Oh! dans quels senti-

ments, prêtres et fidèles, ne devons-nous pas nous unir à cette prière! quel saint tremblement doit nous saisir, quand nous voyons cette redoutable cérémonie et que nous entendons ces paroles par lesquelles la sainteté de Dieu s'empare de la victime : Les voici : *Hanc igitur*, etc.! « Nous vous prions donc, Seigneur, de recevoir favorablement cette offrande de notre servitude et de toute votre famille, d'établir nos jours dans votre paix, de nous préserver de la damnation éternelle et de nous mettre au nombre de vos élus, par notre Seigneur-Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »

Le prêtre dit de *notre servitude*. Ces paroles signifient les prêtres qui sont plus que les fidèles, la servitude ou les serviteurs de Dieu [1].

La paix en ce monde, l'exemption du péché, le salut éternel, voilà les avantages que nous attendons du sacrifice et que nous exprimons dans cette prière. Demandons-les avec confiance, le sang de l'auguste victime est assez puissant pour nous les obtenir.

Le ministre sacré a pris possession de la victime; il retire ses mains, les joint en signe d'humilité, car il va solliciter le plus grand des miracles. C'est par anticipation qu'il a pris possession de la victime; car jusqu'ici il n'y a sur l'autel que du pain et du vin, éléments du sacrifice. Il s'agit d'obtenir leur transubstantiation au corps et au sang de l'Homme-Dieu. Le prêtre donc, recueillant les pensées de sa foi, s'arme du pouvoir

[1] Lebrun, p. 441.

sublime dont il a été revêtu, et, s'adressant au Créateur des mondes, il lui dit de prononcer, suivant sa promesse, sur le pain et le vin, pour les changer au corps et au sang de Jésus-Christ, le *fiat* tout-puissant qui fit jaillir la lumière et qui créa l'univers : « Nous vous prions donc, ô Dieu, lui dit-il, qu'il vous plaise de faire que cette oblation soit en toutes choses bénie, admise, ratifiée, raisonnable et agréable, afin qu'elle devienne pour nous (FIAT) le corps et le sang de votre très-cher fils notre Seigneur Jésus-Christ. »

Cette prière renferme un sens profond qu'il faut expliquer. Nous demandons que cette oblation soit *bénie en toutes choses,* c'est-à-dire entièrement, parfaitement bénie ; en d'autres termes, changée au corps et au sang du Sauveur, ce qui est la bénédiction par excellence ; et qu'ainsi la divine victime, la victime essentiellement bénite, nous communique toutes ses bénédictions. L'Eglise renferme en général tout ce qu'elle peut souhaiter touchant l'oblation de l'autel, en demandant *qu'elle soit bénie en toutes choses ;* mais, pour mieux marquer cette grande grâce qu'elle attend, elle détaille par les quatre mots suivants tout ce qu'elle espère de Dieu.

Admise, qu'il l'accepte, qu'il l'agrée, et que l'oblation que nous faisons de nous-mêmes ne soit pas non plus rejetée, mais admise avec celle de Jésus-Christ.

Ratifiée, qu'elle devienne une victime permanente, qui ne change point comme les anciens sacrifices des animaux, qui ont été révoqués, et que notre oblation

soit aussi irrévocable, de sorte que nous n'ayons jamais le malheur de nous séparer de Dieu.

Raisonnable. Ici, raison humaine, tais-toi ; adore dans le silence celui qui d'un mot créa l'univers, et qui peut en parlant opérer des prodiges plus facilement que tu ne parles ta pensée. Nous demandons que la victime qui est sur l'autel devienne une victime humaine, raisonnable, et même la seule douée de raison, la *raison* par excellence, la seule digne de nous réconcilier avec Dieu [1] ; car toutes les victimes dont le sang coula sur les autels du monde antique durant quarante siècles n'étaient pas *raisonnables*, n'étaient dignes ni de l'homme, ni de Dieu.

Agréable, c'est-à-dire que l'oblation de l'autel devienne le corps et le sang du Fils bien-aimé, en qui le Seigneur a mis toutes ses complaisances.

Nous ne demandons pas seulement que cette oblation devienne tout cela, mais même qu'elle le devienne pour nous, pour notre bien.

Et ces prodiges de puissance et de bonté, voyez-vous avec quelle simplicité de paroles l'Eglise les demande ! Avec autant de simplicité que l'Ecriture exprime le plus grand des miracles dans l'ordre de la nature, la création : *Fiat lux : Que la lumière soit ;* le plus grand dans l'ordre religieux, l'incarnation : *Qu'il soit fait selon votre parole*, l'Eglise demande le prodige qui renferme tous les autres, le grand miracle du changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ ?

[1] Lebrun, *suprà*. Le P. de Condren, *Idée du sacrifice*.

Que cette oblation devienne pour nous le corps et le sang de votre cher fils Notre-Seigneur Jésus-Christ!... Est-ce là du sublime? Trouvez quelque chose de comparable dans les auteurs profanes! Il est donc vrai, Religion sainte! vous réunissez tous les titres à l'amour du Chrétien et à l'admiration de l'homme éclairé. A chaque page de votre liturgie comme à chacun de vos dogmes et de vos préceptes, brille le cachet de votre céleste origine.

En prononçant les prières que vous venons d'expliquer, le prêtre fait plusieurs signes de croix, pour marquer que c'est au nom tout-puissant de Jésus-Christ qu'il demande le miracle.

Enfin nous voici au moment où le Fils de Dieu, l'éternel, le fort, le tout-puissant, le créateur des mondes, va se rendre obéissant à la voix d'un mortel. Le prêtre essuie sur le corporal le pouce et le second doigt de chaque main, afin d'en ôter l'humidité ou la poussière, et de les mettre plus en état de toucher décemment le corps du Seigneur. Avec les doigts qu'il a purifiés, et qui ont été consacrés par l'ordination, il prend l'hostie, et il dit avec respect et piété, d'un ton simple et uni, comme faisait le Sauveur, dont il tient la place, lorsqu'il opérait des miracles : « Qui (Jésus-Christ), la veille de sa Passion, prit du pain dans ses mains saintes et vénérables, et ayant levé les yeux au ciel, vers vous, ô Dieu, son Père tout-puissant! vous rendant grâces, le bénit, le rompit, et le donna à ses Disciples en disant : Prenez et mangez ; ceci est mon corps. »

Le miracle est accompli ! Et le prêtre tombe à genoux ; et les assistants se prosternent ; et la cloche, cette trompette de l'Eglise militante, avertit au loin les fidèles d'adorer ; et on les voyait jadis, au bruit de l'airain sacré, se mettre à genoux dans les maisons, dans les rues et dans les champs, et réciter l'oraison du Seigneur. Cependant le prêtre élève le corps adorable du Fils de Dieu qui vient de s'incarner dans ses mains, et à ce moment de l'élévation, les anciennes basiliques étaient émues : on ouvrait les portes saintes, on tirait les rideaux qui avaient caché le sanctuaire ; et saint Chrysostôme disait à son peuple : « Regardez l'intérieur du sanctuaire comme l'intérieur du ciel, pour voir des yeux de la foi Jésus-Christ et les chœurs des Anges prosternés autour de l'Agneau[1]. Considérez la table du Roi ; les Anges en sont les serviteurs ; le Roi s'y trouve en personne. Si vos vêtements sont purs, adorez et communiez[2]. »

Après avoir déposé sur le corporal le corps du Seigneur, le prêtre continue : « De même, après qu'on eut soupé, prenant aussi ce précieux calice entre ses mains saintes et vénérables, et vous rendant pareillement grâces, il le bénit, et le donna à ses Disciples en disant : « Prenez et buvez-en tous ; car ceci est le calice de mon sang, le sang du nouveau et éternel Testament, mystère de foi[3], qui sera répandu pour vous et pour plu-

[1] *Homil.* 3 *in Epist. ad Ephes.*

[2] *Homil.* 61 *ad pop. Antioch.* Alors l'élévation n'avait lieu qu'avant la communion.

[3] Mystère de foi. Paroles du Sauveur conservées par la tradition.

sieurs, en rémission de vos péchés. Toutes les fois que vous ferez ces choses, vous les ferez en mémoire de moi.»

Ces dernières paroles sont le titre du pouvoir du prêtre et la preuve éternelle du mystère qu'il vient d'accomplir. Le Tout-Puissant, c'est-à-dire celui qui opère ce qu'il veut en parlant, lui a dit : « Vous ferez ce que j'ai fait; vous changerez le pain en mon corps et le vin en mon sang. » Et le prêtre le fait. Et ce n'est ni l'impie, ni l'incrédule, ni l'hérétique, qui mettront des bornes à la puissance du Tout-Puissant.

Le prêtre fait de nouveau l'élévation du calice ; puis il le repose sur l'autel après l'avoir adoré. L'élévation et l'adoration de l'Eucharistie n'ont pas toujours été faites comme à présent ; jusqu'au commencement du douzième siècle, les prêtres élevaient en même temps le calice et l'hostie à ces paroles : *Omnis honor : Tout honneur et toute gloire dans les siècles des siècles.* On observe bien encore cette petite élévation ; mais l'Eglise, pour protester contre l'erreur des hérétiques, qui ont osé attaquer le dogme de l'Eucharistie, et pour donner aux fidèles l'occasion de manifester solennellement leur foi, a établi l'usage d'élever, après la consécration, le corps et le sang de Jésus-Christ, et de l'offrir à l'adoration des Chrétiens.

L'élévation, telle que nous la pratiquons aujourd'hui,

Oh ! oui, le Sacrifice de l'Homme-Dieu est bien le mystère de foi par excellence ! mystère de foi pour tous les siècles anciens qui l'attendaient, mystère de foi pour tous les siècles postérieurs au Messie, qui le croient sans que la raison humaine puisse le comprendre.

remonte donc au commencement du douzième siècle, et l'hérétique Béranger en fournit la cause par ses blasphèmes contre la présence réelle de Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Plus tard, on la fit encore avec plus de raison, lorsque Luther et Calvin, développant l'hérésie de l'archidiacre d'Angers, attaquèrent avec une fureur implacable le dogme de la sainte Eucharistie. On ne se contenta pas de sonner la cloche pour avertir tout le monde de se prosterner ; on alluma aussi des torches pour rendre ce moment plus solennel [1]. Vous voyez cette dernière cérémonie se pratiquer encore avec pompe dans nos messes solennelles.

La consécration et l'élévation finies, le prêtre étend les bras et continue la grande action. Docile au commandement exprès du Sauveur, qui dit à ses Apôtres et à leurs successeurs : *Toutes les fois que vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi ;* le prêtre dit : « C'est pourquoi, Seigneur, nous qui sommes vos serviteurs, et avec nous votre peuple saint, en mémoire de la très-heureuse passion de votre Fils Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de sa résurrection des enfers, et de sa glorieuse ascension au ciel, nous offrons à votre incomparable majesté, de vos dons et de vos bienfaits l'hostie ✝ pure, l'hostie ✝ sainte, l'hostie ✝ sans tache, le pain sacré ✝ de la vie éternelle, et le calice ✝ du salut perpétuel. »

Oh ! que cette prière est propre à élever l'âme et à la pénétrer de religion ! Quoique le sacrifice de la messe

[1] Lebrun, p. 471.

soit spécialement destiné à nous rappeler la mémoire de la Passion de Jésus-Christ, l'Église, suivant l'ordre de son divin époux, fait aussi mention des mystères de la Résurrection et de l'Ascension, parce qu'ils ont avec la Passion un rapport essentiel. Ainsi nous communiquons, dans le sacrifice de l'autel, à Jésus-Christ mort, et qui par sa mort a détruit l'empire que la mort avait sur nous, en bornant au temps notre mort, qui devait être éternelle, et en faisant de la mort le passage à une vie qui n'aura pas de fin ; nous communiquons à Jésus-Christ ressuscité, dont la résurrection est le principe et le modèle de la nôtre ; nous communiquons à Jésus-Christ montant aux cieux, et par là nous y montons en quelque sorte avec lui ; tellement que nous pouvons nous envisager dès à présent comme les citoyens du ciel. Est-il possible de se rappeler les différents fruits de tous ces grands mystères, et de conserver si opiniâtrement l'amour des choses sensibles ?

En disant cette prière, le prêtre fait cinq fois le signe de la croix sur le corps et le sang du Sauveur. Or, il faut savoir qu'il y a une grande différence entre les signes de croix qui se font après la consécration et ceux qui la précèdent ou l'accompagnent. Les premiers ont pour but d'attirer des grâces ou de marquer qu'on les attend par les mérites de la croix de Jésus-Christ, et ils sont joints à des mots qui expriment la faveur qu'on désire, la bénédiction qu'on sollicite ; les seconds ne sont institués que pour montrer que les dons placés sur l'autel sont le corps et le sang réels de Jésus-Christ, et

que le sacrifice de la messe est le même que celui de la croix. Aussi depuis la consécration n'y a-t-il point de mot qui invite Dieu à bénir.

Dans la prière que nous expliquons, le prêtre fait cinq signes de croix : trois sur l'hostie et le calice en même temps, un sur l'hostie seule, et l'autre sur le calice. Oh ! qu'il y a d'éloquence dans cette répétition multipliée du signe adorable ! L'Eglise veut nous pénétrer de cette grande pensée que la victime de l'autel est la victime du Calvaire. Et voilà qu'elle s'épuise en quelque sorte à redire cette vérité à nos yeux, à nos oreilles, à tous nos sens, afin de la faire descendre jusqu'à notre cœur. Par les cinq signes de croix dont nous parlons, le prêtre semble donc dire : Nous offrons à Votre Majesté suprême l'*hostie sainte* qui s'est offerte sur *la croix ;* l'*hostie pure* qui a été attachée à *la croix ;* l'*hostie sans tache* qui a été immolée sur *la croix ;* le *pain sacré,* c'est-à-dire Jésus-Christ, pain vivant, éternel, descendu du ciel, qui est mort sur *la croix* pour nous donner la vie ; enfin le *calice du salut,* le sang de Jésus-Christ, médiateur de la nouvelle alliance ; sang qui a été répandu sur *la croix* pour la rédemption de nos péchés. Nous le répétons, l'Eglise veut que, dans ces moments tout à la fois si précieux et si redoutables, le prêtre et les fidèles soient tout occupés de Jésus-Christ immolé sur l'autel : pouvait-elle, dites-moi, employer un moyen plus propre de leur en rappeler le souvenir, que ces signes de croix tant de fois multipliés ? Pouvait-elle mieux leur manifester sa foi au miraculeux changement

qui vient de s'opérer ? Enfin, pouvait-elle mieux leur dire : Soyez au pied de l'autel comme vous auriez été sur le Calvaire[1] !

Un Dieu est sur l'autel. Victime d'un prix infini, offerte à un Dieu, comment ne serait-elle pas agréable ? Pourquoi donc la prière suivante, par laquelle on conjure le Seigneur de recevoir favorablement l'hostie que nous lui présentons ? Ah ! c'est que l'auguste victime est offerte par les mains d'un mortel ; c'est qu'à l'hostie sans tache se joignent d'autres hosties infiniment moins pures, les cœurs des fidèles. Et voilà que l'Eglise, rappelant au Père éternel que le sacrifice de Jésus-Christ est le sacrifice catholique, le sacrifice dont les anciens n'étaient que des ombres, conjure le Seigneur de donner à ses enfants les saintes dispositions qui animaient les antiques sacrificateurs, lorsqu'ils immolaient les victimes figuratives : l'innocence d'Abel, la foi d'Abraham, la sainteté de Melchisédech ; et le prêtre dit : « Daignez regarder d'un œil favorable et propice l'oblation que nous vous faisons de ce saint sacrifice, de cette hostie sans tache, comme il vous a plu agréer les présents du juste Abel, votre serviteur ; le sacrifice d'Abraham, notre patriarche, et celui que vous a offert votre grand-prêtre Melchisédech. »

Rentrons ici en nous-mêmes ; avons-nous l'innocence et la générosité d'Abel, qui offrait les plus précieux de ses agneaux ? Avons-nous la foi et le courage d'Abraham, qui déjà tenait le glaive pour immoler Isaac ? Avons-nous

[1] Lebrun, p. 488. Bona, lib. 2 c. 13.

la sainteté de Melchisédech, qui nous apparaît sans père, sans mère, sans généalogie ; c'est-à-dire détaché de toutes les affections humaines ? Si nous n'avons pas ces dispositions, demandons-les avec ardeur durant cette prière. Si elles nous manquent entièrement, comment profiter du sacrifice, comment participer à la communion qui approche ?

La prière suivante doit nous inspirer d'autres sentiments. Je vois le prêtre qui prend tout à coup l'attitude d'un suppliant, il baisse les yeux, il s'incline profondément, il joint les mains comme un humble vassal, et les pose sur l'autel. Pourquoi tout cela ? La prière qu'il fait va nous l'apprendre : « Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de commander que ces dons soient portés par les mains de votre saint Ange sur votre autel sublime, en présence de votre divine majesté, afin que nous tous qui, en participant à cet autel, aurons reçu le corps ✝ et le sang ✝ sacrés de votre Fils, nous soyons remplis de toutes les bénédictions et de toutes les grâces du ciel. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur. »

Comment faire comprendre le sens profond de cette magnifique prière ? Dans la précédente, le prêtre a conjuré le Seigneur d'avoir pour agréable l'hostie qu'il lui offrait. Tout à coup, comme saisi d'une inspiration d'en haut, il trouve un moyen infaillible de faire recevoir cette victime, et nos vœux et nos cœurs qui l'accompagnent ; donc, s'adressant à Dieu, il le supplie d'ordonner que la victime lui soit portée au pied de son trône, par

la victime elle-même. Par respect pour Jésus-Christ, le prêtre n'ose le nommer à Dieu le Père ; il se contente de le désigner par ces mots : *Votre Ange*. Oui, cet Ange par excellence, cet Ange du grand conseil, cet Ange médiateur de l'alliance [1], qui, égal à Dieu, est sûr de faire agréer et son sacrifice et le nôtre, et d'attirer sur nos têtes une rosée de toutes sortes de bénédictions. Les signes de croix, dont le prêtre accompagne sa prière, indiquent la présence réelle de cette victime sainte, de cette victime céleste, sur l'autel de la terre. Une humilité profonde, un désir ardent de la sainteté, afin que rien dans notre cœur ne s'oppose à l'accueil favorable de nos vœux, telles doivent être nos principales dispositions durant cette prière.

Nous voilà, nous qui vivons sur la terre et qui assistons au sacrifice, nous voilà bien recommandés au Seigneur ; on vient d'appeler sur nos têtes toutes ses bénédictions. Dans ce moment précieux où elle peut tout obtenir, l'Eglise oubliera-t-elle ses autres enfants, ses enfants qui ne sont plus? Ah ! vous ne sauriez pas ce que c'est qu'une mère : dans son cœur sont tous ses enfants; les plus pauvres, les plus nécessiteux y tiennent la plus large place. Voilà donc l'Eglise catholique qui prie pour ses enfants défunts. Sa prière même est une leçon pour les vivants : elle prie pour ceux qui nous ont précédés ; donc nous les suivrons. Le prêtre dit : « Souvenez-vous aussi, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes N. N, qui nous ont précédés avec le

[1] *Const. apost.*, lib. 8, c. 12.

signe de la foi et qui dorment du sommeil de paix. »

A ces mots, le prêtre joint les mains sur sa poitrine, tient les yeux affectueusement dirigés vers la sainte hostie, et prie en silence pour les défunts qu'il a l'intention de recommander à Dieu, puis il continue :

« Nous vous supplions, Seigneur, d'accorder par votre miséricorde, à eux et à tous ceux qui reposent en Jésus-Christ, le lieu du rafraîchissement, de la lumière et de la paix. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur. Ainsi soit-il [1]. »

Pendant cette prière, nous devons aussi recommander nos morts et ranimer notre foi sur les grands motifs que nous avons de prier pour eux : la gloire de Dieu, la charité, la justice et notre propre intérêt.

Voici maintenant l'Eglise qui revient à nous, qui sommes sur la terre. Durant l'offrande de l'auguste sacrifice, nous voyons cette tendre mère, dans une agitation pleine de sollicitude, monter au ciel, descendre au purgatoire, revenir dans la vallée des larmes, réunissant tous les vœux, tous les besoins, sollicitant toutes les prières, toutes les recommandations, afin de profiter pleinement du riche trésor qui lui est ouvert dans les mérites de la victime. Ainsi, avant la consécration, elle a fait mémoire de la communion des saints, dans laquelle il était nécessaire d'offrir le sacrifice catholique du ciel et de la terre ; elle vient de solliciter pour les âmes du purgatoire l'entrée de la Jérusalem céleste, maintenant elle

[1] Cette prière se trouve dans les plus anciennes liturgies. Bona, lib. 2, c. 14. Durantus, lib. 2, c. 43.

sollicite la même grâce pour ses enfants voyageurs. Le prêtre donc demande instamment pour lui et pour les fidèles le bonheur du ciel.

Touché de son indignité, il se frappe la poitrine, s'avouant pécheur, comme le Publicain de l'Evangile. Afin que les assistants puissent l'entendre, s'unir à lui, s'humilier et implorer tous ensemble la divine miséricorde, il dit, en élevant un peu la voix : « Et à nous aussi, pécheurs, qui sommes vos serviteurs, et qui espérons en la multitude de vos miséricordes, daignez nous donner part au céleste héritage et nous associer avec vos saints Apôtres et Martyrs, avec Jean, Etienne, Matthias, Barnabé, Ignace, Alexandre, Marcellin, Pierre, Félicité, Perpétue, Agathe, Lucie, Agnès, Cécile, Anastasie, et avec tous vos saints, en la compagnie desquels nous vous prions de nous recevoir, non pas en considérant nos mérites, mais en nous faisant grâce et miséricorde. Par Jésus Christ notre Seigneur. »

On nomme dans cette prière les saints qui étaient honorés d'un culte particulier par l'Eglise de Rome, mère et maîtresse de toutes les églises. Ils sont tous martyrs, et appartiennent aux différents états : prophètes, apôtres, papes, évêques, prêtres, clercs, femmes et vierges. De là une consolante leçon pour nous : on peut donc se sauver dans toutes les conditions, et les saints qui sont au ciel offrent aux justes qui souffrent une garantie de leur félicité éternelle.

Le prêtre vient de solliciter l'entrée du ciel pour les morts et pour les vivants par Jésus-Christ. Il va mar-

quer, en finissant le Canon, la raison pour laquelle il fait toutes ses demandes par ce divin médiateur, et il dit : « Par qui, Seigneur, vous créez toujours tous ces biens, vous les sanctifiez †, vous les vivifiez †, vous les bénissez † et vous nous les donnez. C'est par lui †, et avec lui †, et en lui † que tout honneur et toute gloire appartiennent à Dieu tout-puissant †, en l'unité du Saint-Esprit †, dans tous les siècles des siècles. *Amen.* »

Ainsi, la raison pour laquelle nous formons toutes nos demandes au nom de Jésus-Christ, c'est que Dieu nous accorde par lui tous les biens et toutes les grâces. Le prêtre dit : *Par qui vous créez*, etc. En effet, c'est par Jésus-Christ que Dieu le Père a créé toutes ces choses, le pain et le vin, devenus le corps et le sang de Jésus-Christ, non-seulement en les tirant du néant aux premiers jours du monde, mais en les renouvelant par un miracle continuel qui fait produire tous les ans à la terre de nouveaux grains et de nouveaux raisins ; ce qui fait dire à Jésus-Christ lui-même : *Mon Père jusqu'à ce jour ne cesse point d'opérer, et j'opère aussi continuellement.*

C'est en Jésus-Christ que ces dons offerts sur l'autel deviennent des dons sacrés séparés de l'usage commun. *Vous les sanctifiez.* C'est par Jésus-Christ que Dieu les vivifie en les changeant au corps et au sang précieux, qui sont la vraie nourriture de vie. *Vous les vivifiez.* C'est par Jésus-Christ, sanctifiant et vivifiant, que Dieu le Père répand sur le pain et sur le vin les bénédictions célestes, et qu'après l'avoir ainsi béni il

nous le donne pour être en nous notre véritable vie. *Vous les bénissez et vous nous les donnez.* C'est aussi *par Jésus-Christ*, comme le vrai médiateur, *avec Jésus-Christ*, comme Dieu égal à Dieu, *en Jésus-Christ*, comme consubstantiel à son Père, que tout honneur et toute gloire est rendue à Dieu Père tout-puissant.

En est-ce assez pour mériter que Dieu nous exauce quand nous demandons par Jésus-Christ ?

Le prêtre, en récitant ces magnifiques paroles, fait plusieurs signes de croix, trois d'abord sur l'hostie et le calice à ces mots : *Sanctifiez, vivifiez, bénissez*, pour marquer que c'est par les mérites de la *croix* de Jésus-Christ que nous avons l'eucharistie, et que par conséquent le pain et le vin sont sanctifiés, vivifiés, bénis. Il ne fait point de signe de croix en disant *vous créez*, parce que toutes choses ont été créées par Jésus-Christ comme sagesse du Père, Verbe éternel, et non comme incarné et immolé sur la croix. Les autres signes de croix qui accompagnent cette prière expriment que l'hostie et le calice contiennent indivisiblement Jésus-Christ mort sur la croix, et que par son sacrifice le Père et le Saint-Esprit sont dignement honorés.

Et nous aussi ayons soin de nous unir à la sainte victime pour honorer le Père et le Saint-Esprit, pour les louer, et commencer sur la terre l'hymne que nous devons chanter dans le ciel. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que durant cette prière il nous importe surtout de tenir nos cœurs en harmonie avec nos lèvres, de peur que ces belles paroles ne soient démen-

ties par notre attache aux créatures. En prononçant cette sublime prière nos voix sont unies à celle des Anges et des Saints. Mais si, de retour dans nos maisons, nos pensées sont tout aussi terrestres, nos désirs tout aussi charnels, nos penchants tout aussi déréglés, alors nous tombons en quelque sorte du ciel sur la terre; nous quittons le séjour de l'immortalité pour nous amuser dans celui de l'exil, et, comme des insensés, nous préférons le langage des hommes à celui des amis de Dieu. Puisse-t-il n'en être jamais ainsi!

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué l'auguste sacrifice de nos autels; faites-moi la grâce d'y assister comme j'aurais assisté à celui du Calvaire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je serai profondément recueilli pendant la consécration.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Quatrième partie de la messe.

Q. Que fait le prêtre avant la consécration?

R. Avant la consécration le prêtre prend possession de la victime; pour cela, il étend les mains sur le pain

et le vin, et demande, en vertu du sacrifice qu'il va offrir, les biens temporels et spirituels qui nous sont nécessaires. Pendant que le prêtre fait cette prière, nous devons nous considérer comme des victimes et nous offrir à Dieu. Le prêtre demande ensuite le plus grand des miracles, le changement du pain et du vin au corps et au sang de Jésus-Christ, et il a le droit de le demander et le pouvoir de l'obtenir.

Q. Qui lui a donné ce pouvoir?

R. C'est Notre-Seigneur lui-même, quand il dit à ses Apôtres et à leurs successeurs, après avoir consacré le pain et le vin : *Faites ceci en mémoire de moi.* Le prêtre s'adresse donc au Dieu qui a tiré le monde du néant par une seule parole, et il le conjure de changer le pain et le vin au corps et au sang de Notre-Seigneur; ensuite il rappelle ce que fit le Sauveur dans la dernière cène, puis il prononce d'un ton simple et uni, comme Jésus-Christ lui-même quand il faisait des miracles, les paroles de la consécration.

Q. Pourquoi élève-t-on l'hostie et le calice?

R. On élève l'hostie et le calice pour faire adorer le Sauveur qui vient de s'immoler. Les fidèles se prosternent alors, et témoignent ainsi de leur foi à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Après l'élévation du calice le prêtre fait une prière par laquelle il offre Notre-Seigneur à Dieu son père, en mémoire de sa passion, de sa résurrection et de son ascension : cela nous rappelle que Jésus-Christ est sur l'autel dans un état de mort mystérieuse, et aussi dans un état de gloire,

et qu'en le recevant nous communiquons à ses souffrances et à sa gloire.

Q. Quelle prière fait ensuite le prêtre?

R. Le prêtre fait ensuite une prière par laquelle il conjure Dieu de recevoir favorablement la victime qu'il lui présente et les cœurs des fidèles qu'il lui offre en même temps. Pour cela, il lui rappelle la bonté avec laquelle il a reçu les sacrifices d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech qui n'étaient que des figures du sacrifice de l'autel. Pendant cette prière nous devons demander à Dieu qu'il nous donne l'innocence d'Abel, la foi d'Abraham et la sainteté de Melchisédech. Pour obtenir ce qu'il demande, le prêtre dit à Dieu de se faire présenter la victime par Jésus-Christ même, bien sûr que nos cœurs et nos vœux dont elle est accompagnée lui seront alors agréables; il lui demande en même temps les effets du sacrifice, qui sont les biens de la grâce en ce monde et le ciel dans l'autre.

Q. Pour qui prie-t-il ensuite?

R. Ensuite le prêtre prie pour les âmes du purgatoire; il demande pour elles comme pour nous l'entrée dans la Jérusalem céleste; il sollicite cette grâce pour lui-même et pour les assistants, par l'intercession des Saints et surtout de Notre-Seigneur, par qui nous recevons tous les biens que nous demandons en Dieu, et par qui Dieu lui-même reçoit tout honneur et toute gloire. Pendant toutes ces prières nous devons ardemment désirer le ciel, qui est l'effet du sacrifice, et nous confier pleinement pour l'obtenir aux mérites infinis de Notre-Seigneur.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir institué l'auguste sacrifice de nos autels; faites-moi la grâce d'y assister comme j'aurais assisté à celui du Calvaire.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je serai profondément recueilli pendant la consécration.*



XXIIe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Cinquième partie de la messe.— *Pater.*— Prières et cérémonies qui le suivent. — Fraction de l'hostie.—Le baiser de paix. — *Agnus Dei.* — Prières avant la communion. — Communion. — Prières après la communion.

Le prêtre, renfermé dans le secret du sanctuaire, vient, pendant le Canon, de traiter tête à tête avec Dieu des intérêts du peuple. En finissant cette suite de prières, il rend grâces par Jésus-Christ, et élève la voix en disant : *Dans tous les siècles des siècles ;* et le peuple s'empresse de souscrire à tout ce que le prêtre vient de faire et de demander pour lui, et il dit : *Amen,* qu'il soit ainsi. Ce mot termine le Canon et la quatrième partie de la messe.

La cinquième est une préparation à la communion. Or, qu'est-ce qu'un peuple qui communie ? Ce sont des enfants qui viennent s'asseoir à la table du père de famille, qui mangent le pain, qui boivent le vin que sa tendre sollicitude leur a préparé. Et quel pain, grand Dieu ! et quel vin vont être servis à la table divine ! Pour rappeler cette touchante idée d'une famille qui s'assied à la même table, l'Eglise veut que ses enfants saluent Dieu du doux nom de père, et aussitôt elle leur met sur les lèvres l'Oraison dominicale. Mais cette oraison

est si sainte, elle nous élève à une dignité si haute en nous permettant d'appeler Dieu notre père, que l'Eglise a cru devoir, dans une courte Préface, exposer que ce n'est que d'après l'ordre de Jésus-Christ lui-même que ses enfants osent la réciter.

Pendant que le prêtre la prononce, ayons grand soin d'exciter dans notre cœur un vif sentiment d'humilité et de reconnaissance ; car, *instruits par des préceptes salutaires, et formés par une institution divine, nous osons dire :* Notre père, *Pater noster*, etc. Oh ! quelle consolation pour nous que l'Eglise nous fasse réciter l'Oraison dominicale dans un moment où Jésus-Christ, qui en est l'auteur, est immolé sur l'autel pour nous obtenir de son Père toutes les demandes qu'elle contient ! L'usage de réciter le *Pater* pour se préparer à la communion est de toute antiquité. Puisse-t-il passer sur nos lèvres comme il a passé depuis dix-huit siècles et sur les lèvres de l'Homme-Dieu, et sur celles des Apôtres, des Martyrs, et de tant de Saints, nos pères et nos modèles !

Dans l'Eglise orientale, le *Pater* est dit par tout le peuple, et dans l'Eglise latine par le prêtre seul[1]. L'Eglise latine veut que le prêtre récite seul, à voix intelligible, l'Oraison dominicale, afin que tout le monde l'entende plus distinctement. Cependant, afin que tout le peuple y prenne part, on lui fait réciter la dernière demande, qu'il doit dire comme récapitulation de toutes les autres. Ainsi, en prononçant ces mots : *Délivrez-nous du mal*,

[1] S. Grég., *Serm.* 58, *in. Matth.*, 6, *de Orat. dom.*, c. 10.

les fidèles disent : Délivrez-nous du mal, afin que vous soyez toujours glorifié en nous, que vous y régniez seul ; que nous fassions votre volonté, que nous obtenions de votre bonté les biens spirituels et temporels, que nous méritions le pardon de nos péchés par l'amour sincère de nos frères, et que notre faiblesse ne soit point exposée aux tentations. Le prêtre répond : Qu'il en soit ainsi, *Amen* : Que vous soyez délivrés du mal.

Et il explique cette demande du peuple en exprimant les maux dont nous désirons la délivrance, et les intercesseurs par la médiation desquels nous l'attendons ; il dit : « Délivrez-nous, Seigneur, de tous les maux passés, présents et futurs ; nous vous en supplions par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie, mère de Dieu, toujours vierge, de vos bienheureux Apôtres Pierre, Paul et André, et de tous les Saints ; donnez-nous, par un effet de votre bonté, la paix durant nos jours, afin qu'étant soutenus par le secours de votre miséricorde, nous soyons délivrés de tout péché, et exempts de toute sorte de troubles. Par le même Jésus-Christ notre Seigneur, votre Fils, qui étant Dieu vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. *Amen.*

Avant cette prière et vers la fin du *Pater*, le diacre essuie la patène, afin qu'elle soit plus propre ; le prêtre la prend et la tient appuyée sur l'autel, afin d'être plus à même de s'en servir pour faire le signe de la croix. A ces mots : *Donnez-nous la paix*, il fait sur lui le signe

de la croix avec la patène et la baise par respect, comme l'instrument de la paix, le vase dans lequel doit bientôt reposer le corps adorable de Jésus-Christ. Il s'en sert en même temps pour faire le signe de la croix, parce que c'est par la croix que le Sauveur a détruit tout ce qui s'opposait à notre paix. Il met la patène sous l'hostie, afin de pouvoir prendre cette dernière plus facilement. Il découvre ensuite le calice, fait une génuflexion pour l'adorer, et, prenant l'hostie, il la rompt en trois au-dessus du précieux sang, afin que les parties qui pourraient s'en détacher tombent dans le calice même.

Pourquoi cette fraction de l'hostie ? C'est pour rappeler l'un des plus vénérables souvenirs de la religion. Avant de le distribuer à ses Apôtres, le Sauveur prit le pain et le *rompit* en disant : *Prenez et mangez.* Il est donc vrai que dans la plus petite de nos cérémonies est un trésor de souvenirs et de piété. Cette division de l'hostie a lieu dans toutes les églises d'Orient et d'Occident [2]. Une des parties est mise dans le calice ; la seconde était autrefois distribuée au peuple ; le prêtre communiait avec la troisième. Dans l'antiquité, l'hostie consacrée par le prêtre était plus large et plus épaisse, il était possible d'en donner une portion aux fidèles ; aujourd'hui, étant plus petite, le prêtre la consomme

[1] De là vient vient que, dans plusieurs églises, on donne à baiser la patène dans les offrandes, en disant : *Pax vobis*, que la paix soit avec vous.

[2] Euchol. græc., p. 81, *ad hom.* Amalar, lib. 3, p. 635. Bona, lib. 2, c. 15.

tout entière ; les petites hosties servent à la communion du peuple.

Le prêtre, tenant entre le pouce et l'index de la main droite la particule de l'hostie qu'il va mêler au précieux sang, fait trois signes de croix sur le calice d'un bord à l'autre, en disant : *Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous ;* et le peuple répond : *Et avec votre esprit.*

Le prêtre fait le signe de la croix sur le sang du Sauveur, car c'est par ce songe divin que toutes choses ont été pacifiées [1]; il le fait trois fois en l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité.

Durant les six premiers siècles, ce souhait du prêtre, *Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous*, était le signal de la paix que les Chrétiens devaient se donner en s'embrassant. Et vous auriez vu tous ces enfants de la même famille, appelés à la table du Père commun, le Dieu de charité, s'embrasser tendrement, pour marquer qu'il n'y avait dans leur cœur ni amertume, ni aversion, ni froideur, mais la charité la plus franche et la plus vive ; et vous auriez entendu les Païens s'écrier : Voyez comme ils s'aiment, et comme ils sont prêts à mourir les uns pour les autres ! Et cette société naissante trouva dans sa charité le principe de sa victoire sur le paganisme, car l'union fait la force. Les hommes donnaient aux hommes le saint baiser, les femmes aux femmes ; et tout ce peuple de frères s'approchait ensuite de la table de l'Agneau, à laquelle,

[1] *Coloss.*, I, XX.

suivant le langage des saints docteurs, les pacifiques ont seuls le droit de s'asseoir[1].

Si l'Eglise, dans sa profonde sagesse, a changé ce touchant usage, elle a en conservé les vestiges. Aux grand'messes nous voyons encore le diacre donner au sous-diacre la paix qu'il vient de recevoir du prêtre, car le prêtre, avant de donner la paix, baise l'autel, figure de Jésus-Christ, et autrefois il baisait la sainte hostie, pour marquer que c'était dans le cœur même du Sauveur qu'il puisait la paix. Du sous-diacre, cette paix se communique ensuite à tous les ecclésiastiques qui sont présents. Ainsi l'esprit de l'Eglise n'a point changé, et les fidèles qui assistent à la messe doivent en ce moment demander à Dieu la paix, et faire un acte de charité envers le prochain, se rappelant ces paroles du divin Maître : *Lorsque vous présenterez votre offrande à l'autel, si vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, allez vous réconcilier, puis vous viendrez offrir votre présent*[2].

Mais quelle est cette paix que le prêtre souhaite aux fidèles, et que les fidèles doivent demander? La paix du Seigneur : *Pax Domini;* la paix, le seul héritage temporel que du haut de la croix l'Homme-Dieu légua à ses enfants, la paix intérieure de l'âme que le monde ne saurait donner; en un mot, la paix avec Dieu et avec

[1] Hier., *in epist. ad hæc verba : Salutate invicem in osculo sancto.*

[2] Matth., VII.

nos frères, et la paix de l'Eglise par la cessation des persécutions. La première est la disposition à la communion, la seconde en est le fruit. Pour donner une vive image de cette paix divine, le prêtre, pendant que le peuple répond : *Et avec votre esprit*, laisse tomber dans le calice la portion de l'hostie qu'il tient à la main droite, et il dit : « Que ce mélange et cette consécration du corps et du sang de notre Seigneur Jésus-Christ soit faite pour la vie éternelle à nous qui le recevons. *Amen.*»

Autrefois on scellait les alliances par le sang des victimes, ou par le sang des parties contractantes ; chacun se tirait un peu de sang, on le mêlait, et avec ce sang on signait le contrat. Et ici c'est dans le sang divin, dans le sang de l'alliance éternelle que le prêtre scelle l'alliance, l'union, la paix des fidèles entre eux et avec Dieu. Ainsi, une paix perpétuelle et universelle, voilà ce que l'Eglise demande par cette prière comme l'effet du sacrifice de Jésus-Christ, offert par la consécration et consommé par la communion.

Le mélange qui se fait dans le calice des espèces du pain et du vin marque : 1° l'union de Dieu et de l'homme qui se fit dans l'incarnation, appelée par saint Augustin *mélange de Dieu et de l'homme*[1] ; 2° le second mélange de Dieu et de l'homme qui se fait par la communion de la terre ; 3° celui qui se fera par la communion éternelle du ciel, communion parfaite dans laquelle, tous les voiles étant ôtés, les saints seront consommés dans la paix et dans l'unité de Dieu.

[1] Mixtura Dei et hominis

Mais comment parvenir à cette paix si désirable, à cette unité divine, si nous n'avons une victime qui nous réconcilie avec Dieu en se chargeant de nos péchés? Hélas! tant que le mur de division élevé par le péché subsistera, toute union entre Dieu et l'homme demeure impossible. L'Eglise le sait, et voilà pourquoi s'adressant à Jésus-Christ, elle l'invoque en qualité d'Agneau et de victime de Dieu : *Agneau de Dieu*, lui dit-elle jusqu'à trois fois, *qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous, donnez-nous la paix.* Elle l'invoque trois fois pour montrer par cette instante prière et par ce nombre mystérieux le besoin infini qu'elle a de sa grâce et de sa miséricorde, pour être réconciliée avec Dieu dans ce monde, et parfaitement unie à lui dans la paix du ciel. En disant ces mots le prêtre se frappe la poitrine, et les fidèles doivent l'imiter, pour marquer que c'est là dans notre cœur qu'est le seul obstacle à la paix, le péché, et pour conjurer l'Agneau divin de venir l'ôter.

Aux messes de morts on dit : *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, donnez-leur le repos.* Tout occupée de ses enfants défunts, l'Eglise sollicite pour eux le seul bien désirable, le repos du ciel; et le prêtre ne se frappe pas la poitrine : ce n'est pas pour lui, mais pour ses frères trépassés qu'il sollicite la paix.

Pour devenir par la communion un même corps et un même esprit avec Jésus-Christ, il faut que nous ne soyons tous entre nous qu'un cœur et qu'une âme par la charité; il faut que nous ne soyons tous qu'un seul

pain dans lequel tous les grains de blé sont tellement pétris et mêlés ensemble, que ce n'est plus qu'une seule chose : disposition essentiellement chrétienne et si nécessaire à la communion, que l'Eglise la demande avec une nouvelle ferveur par la prière suivante.

Le prêtre s'étant incliné, les mains jointes sur l'autel, les yeux modestement fixés sur le Dieu de la paix qui repose devant lui, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez dit à vos Apôtres : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix, n'ayez pas égard à mes péchés, mais à la foi de votre Eglise, et daignez la pacifier et la réunir selon votre volonté, vous qui étant Dieu vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Cette prière, qui remonte au neuvième ou au dixième siècle[1], et que le désir de la paix, si rare dans ces mauvais jours, a fait admettre, ne se récite pas aux messes de morts, parce que la paix que nous demandons pour l'Eglise militante ne convient pas à l'Eglise souffrante ; mais combien elle nous est nécessaire à nous qui vivons au milieu des orages et des révolutions! Craignant que ses propres péchés n'y soient un obstacle, le prêtre la demande par la foi de l'Eglise. En effet, c'est la foi qui prie, et l'Eglise seule étant la maison de la foi, seule aussi elle est la maison de la prière ; à l'exclusion de toutes les sectes, l'Eglise catholique seule a reçu l'esprit de la prière ; il n'y a que cette chaste colombe qui gémisse, et dont les gémissements ineffables soient

[1] Ordre romain. *Microlog.*, *messe d'Illiryc.*, etc.

écoutés du Seigneur, parce que ceux-là seuls sont formés par son Esprit.

Dans les premiers siècles, l'Eglise n'avait placé ici aucune oraison, parce que toutes les prières qui ont précédé la communion peuvent être regardées comme une préparation suffisante; mais plusieurs saints prêtres n'ont pu apercevoir le moment de la réception du précieux corps de Jésus-Christ sans être saisis de respect et d'un saint tremblement, qui leur ont fait demander avec plus d'instance la rémission de leurs péchés, et la grâce de participer dignement à la sainte Eucharistie.

Cette disposition avait fait introduire plusieurs prières pleines de sentiments les plus tendres; l'Eglise en a choisi deux que, depuis six ou sept cents ans, elle fait réciter tous les jours [1]. Les fidèles qui doivent communier n'ont rien de mieux à faire que de s'unir au prêtre, d'entrer dans l'esprit de ces prières, et de les réciter avec lui.

Voici la première : « Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, qui, par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, avez donné par votre mort la vie au monde, délivrez-moi par ce saint et sacré corps, et par votre sang, de toutes sortes de maux, et faites que je m'attache toujours inviolablement à votre loi, et ne permettez pas que je me sépare jamais de vous, qui, étant Dieu, vivez et régnez avec le Père et le Saint-Esprit dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

[1] Lebrun, p. 597.

Cette prière a cela d'admirable qu'elle nous rappelle que ce n'est que par la mort de Jésus-Christ que le monde a été vivifié. Or, nous participons à la mort et au sacrifice de Jésus-Christ par la communion, de même que les Juifs n'avaient part aux sacrifices de la loi qu'en mangeant la chair des hosties, et en communiant ainsi avec Dieu par le moyen des hosties qui lui étaient offertes. La communion eucharistique, c'est-à-dire *sensible* au corps de Jésus-Christ, n'a été instituée que comme un moyen pour communier intérieurement et invisiblement à la grâce et à l'esprit de tous les mystères de l'Homme-Dieu [1].

Dans la seconde prière le prêtre ranime ses sentiments d'humilité et de componction, et demande à

[1] « C'est la voie ordinaire, continue le P. de Condren, dont nous venons de citer les paroles. Quoique la grâce soit souvent reçue avant et sans la communion, mais non sans rapport à la communion, la réception même de la grâce est une communion intérieure aux mérites, à l'esprit et à la grâce de Jésus-Christ. C'est pourquoi saint Augustin a cru que cette communion est nécessaire même aux enfants pour être sauvés ; non qu'il ait cru que les enfants baptisés qui mouraient sans recevoir par leur bouche le corps de Jésus-Christ sous les apparences du pain fussent privés du salut, mais parce qu'il y a une si grande liaison et une telle dépendance entre le Baptême et l'Eucharistie, que la nécessité du premier enferme la nécessité de l'autre, le vœu, pour ainsi dire, le droit, le désir et la nécessité de l'Eucharistie étant renfermés dans le Baptême, comme la nécessité de la nourriture est inséparable de la vie d'un enfant qui vient de naître, qui ne peut conserver sa vie sans nourriture, et qu'il en témoigne le besoin et le désir par tout ce qui paraît en lui. C'est la raison pour laquelle autrefois on ne séparait pas ordinairement ces trois sacrements, le Baptême, la Confirmation et l'Eucharistie. » L'*Idée du sacerdoce de Jésus-Christ*, p. 386.

Notre-Seigneur que son corps adorable lui soit un préservatif contre les péchés mortels, et un remède salutaire pour les péchés véniels, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, faites que la réception de votre corps, que je me propose de prendre, tout indigne que j'en suis, ne tourne pas à mon jugement et à ma condamnation ; mais que par votre bonté il me serve de défense pour mon âme et pour mon corps, et de remède salutaire, vous qui, étant Dieu, vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Après ces oraisons, le prêtre, sur le point de commencer le sacrifice, fait une génuflexion pour adorer le Sauveur, se relève, prend entre ses mains la sainte hostie, en disant : *Je prendrai le pain céleste, et j'invoquerai le nom du Seigneur.* Où trouver des paroles qui conviennent mieux à une âme pénétrée d'amour pour Jésus-Christ, et du désir de le recevoir ? Le prêtre voudrait s'unir à son Dieu ; dans son cœur est le même sentiment qui faisait dire au Sauveur, en parlant de sa Passion : *J'ai désiré ardemment de manger cette Pâque avec vous.* Mais ce sentiment d'amour n'y est pas seul, celui de son indignité l'accompagne. Et voilà que le prêtre s'anéantit, s'humilie devant le Dieu trois fois saint ; et avec la même confiance que le centenier, dont il emprunte les paroles, il sollicite un miracle, un miracle qui, le purifiant de ses taches, le rende digne de recevoir son Dieu. Il se frappe la poitrine en répétant trois fois : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement à votre*

parole, et mon âme sera guérie. Oui, dites à votre parole, messagère de votre volonté toute-puissante, elle partira, et viendra guérir mes blessures.

Cependant du fond de son humilité le prêtre se souvient de ce commandement de Jésus-Christ : *En vérité, en vérité, je vous le dis : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous.* C'en est fait, la confiance et l'amour l'emportent, et le prêtre dit, en faisant le signe de la croix avec la sainte hostie : *Que le corps de Jésus-Christ notre Seigneur garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.*

Cette prière nous fait connaître que le corps de Jésus-Christ nous est donné comme un gage de la gloire du ciel, comme des arrhes de la vie bienheureuse, comme un viatique pour nous aider à passer de l'exil à la patrie. Le sang, la chair de l'Homme-Dieu devient en nous comme un sel qui préserve notre âme de la corruption du péché, qui consume ce qu'elle a de terrestre, qui la rend agréable à Dieu, et lui donne pour ainsi dire le goût du ciel ; et le prêtre, nourri de cette nourriture d'immortalité, peut regarder sans pâlir la tombe entr'ouverte ; il y descendra sans crainte : dans sa chair repose le gage de la résurrection future.

Après avoir pris la sainte hostie, le prêtre emploie l'instant dont il a besoin pour l'avaler à exprimer vivement au Sauveur son amour et sa reconnaissance. Aussitôt qu'il est en état de parler, il dit : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a accor-

dés? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur en chantant ses louanges, et je serai à couvert de mes ennemis. » Et en effet quel sentiment peut être dans un cœur où Jésus réside en personne, sinon un sentiment de reconnaissance et d'admiration? et quelles paroles sur des lèvres qu'il vient de sanctifier, sinon un cantique de louanges? Le prêtre découvre ensuite le calice, l'adore en faisant la génuflexion, puis ramasse avec un soin respectueux les parcelles de la sainte hostie qui pourraient être restées sur le corporal pour les mettre dans le calice, et prenant la coupe sacrée, il dit : *Que le sang de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il.*

C'est en ce moment qu'a lieu la communion des fidèles. Nous avons expliqué dans la deuxième partie de cet ouvrage de quelle manière communiaient les premiers Chrétiens [1] ? Nous n'avons qu'un mot à dire sur les cérémonies et les prières qui accompagnent aujourd'hui la communion des fidèles.

Par la bouche du clerc ou du diacre, les communiants, agenouillés sur les marches du sanctuaire ou sur les degrés de l'autel, font la confession générale de leurs péchés : *Confiteor*. Cet usage remonte au delà de cinq cents ans. Le prêtre se tourne vers eux et dit : « Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, et, qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise dans

[1] *Voy.* encore là-dessus les intéressants détails donnés par Durantus, lib. 2, c. 55.

la vie éternelle. » Par la bouche du ministre tous répondent : Qu'il soit ainsi : *Amen.* Le prêtre ajoute : « Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux vous accorde l'indulgence, le pardon et la rémission de tous vos péchés. » Leurs cœurs répondent : Qu'il soit ainsi : *Amen.* Prenant alors la sainte hostie, qu'il tient élevée sur le ciboire, le prêtre dit : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde. » Et il ajoute trois fois : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. » Le prêtre s'approche, et donne la sainte communion en faisant le signe de la croix qu'il accompagne de ces paroles : « Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ? »

Dans plusieurs églises, les fidèles répondent : Qu'il soit ainsi : *Amen.* Mais si partout ils ne l'expriment pas de bouche, ils doivent le dire du plus profond de leur cœur. Quel vœu plus beau, plus utile pourraient-ils former ?

En Allemagne et dans plusieurs parties de la chrétienté, on présente aux fidèles qui viennent de communier du vin et de l'eau pour se purifier la bouche. Cet usage fort ancien a encore lieu dans les ordinations et, dans beaucoup d'endroits, le jour de la première communion générale [1].

Par respect pour le Sauveur, le prêtre se purifie la bouche et les doigts, afin qu'il n'y reste rien des saintes

[1] Lebrun, p. 636.

espèces. Cet usage vénérable remonte jusqu'au douzième siècle. Auparavant on se contentait, après la communion, de se laver les mains et de jeter l'eau dans la piscine ou lavoir ; c'était un lieu décent et consacré à cela. Depuis cette époque, le prêtre fait deux ablutions, une avec du vin pur, l'autre avec du vin et de l'eau que le clerc ou le sous-diacre lui verse sur les doigts. Mais pendant qu'il est occupé de ces scènes extérieures, son âme, unie à son Dieu, entretient avec lui un saint commerce ; elle lui demande quoi? Ah ! que peut, que doit demander une âme voyageuse, exilée, qui est unie à son Dieu, à son père, à sa fin, sinon qu'il daigne immortaliser cette union? Tel est le sens des deux prières suivantes :

« Faites, Seigneur, que nous conservions dans un cœur pur le sacrement que notre bouche a reçu, et que ce don temporel devienne pour nous un remède éternel. » Et en se purifiant les doigts, il ajoute : « Qu'ils demeurent attachés à mes entrailles, ô Seigneur ! votre corps que j'ai reçu et votre sang que j'ai bu ; et faites qu'il ne reste en moi aucune tache de mes péchés, après avoir été nourri par des sacrements si saints et si purs. Vous qui vivez et régnez dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Quelles plus belles prières les fidèles qui ont eu le bonheur de communier pourraient-ils réciter en actions de grâces? Mais qu'ils aient communié réellement ou spirituellement, les assistants doivent pendant ces instants si précieux et si courts s'entretenir avec

Jésus-Christ, l'adorer, le remercier, et lui demander avec confiance tout ce qui peut leur être nécessaire pour le corps et pour l'âme. *Le moment qui suit la communion*, dit sainte Thérèse, *est le temps le plus précieux de la vie*.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir permis d'assister si souvent à votre adorable sacrifice; je vous demande pardon de toutes les irrévérences dont je m'y suis rendu coupable.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je communierai sacramentellement ou spirituellement toutes les fois que j'entendrai la messe*.

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Cinquième partie de la messe.

Q. Où commence la cinquième partie de la messe?

R. La cinquième partie de la messe commence au *Pater*. Le *Pater* est précédé d'une préface ou prière préparatoire : on la dit par respect pour l'Oraison domi-

nicale et pour nous aider à la bien faire. Le peuple, par la bouche du diacre, récite cette demande du *Pater* qui renferme toutes les autres : *Mais délivrez-nous du mal.* Dans la prière suivante le prêtre explique à Dieu les maux dont nous désirons la délivrance, et il la sollicite par l'intercession de la sainte Vierge et des Saints.

Q. Que fait-il ensuite ?

R. Ensuite le prêtre rompt l'hostie sur le calice, et en met une parcelle dans le précieux sang, pour marquer l'union intime que nous allons contracter avec Notre-Seigneur par la communion. Il dépose les deux autres sur la patène pour s'en communier. Il dit en même temps : « Que la paix du Seigneur soit toujours avec vous. » C'est à ce moment que les premiers Chrétiens se donnaient le baiser de paix. Ils exprimaient par là qu'ils s'aimaient très-tendrement comme des frères. La charité pour le prochain est une condition essentielle pour bien communier.

Q. Qu'est-ce que l'*Agnus Dei* ?

R. L'*Agnus Dei* est une prière par laquelle le prêtre demande à Notre-Seigneur qu'il nous donne la paix, la paix en ce monde et en l'autre; car c'est là le précieux effet de la sainte communion. Il récite après cela trois belles prières pour se disposer immédiatement à recevoir Notre-Seigneur. Nous devons nous-mêmes les réciter avec une grande dévotion, c'est un excellent moyen de nous préparer à la communion.

Q. De quoi sont-elles suivies ?

R. Ces prières sont suivies de ces paroles du cente-

nier : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison ; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie. » Le prêtre connaît son indignité, et il demande au Seigneur de guérir son âme, afin qu'elle soit en état de le recevoir. Il prend ensuite le corps et le sang de Jésus-Christ.

Q. Pourquoi dit-on le *Confiteor* avant de communier ?

R. Avant de communier on dit le *Confiteor* pour s'exciter à la componction et à l'humilité ; car le *Confiteor* est une accusation générale et publique de tous les péchés. En communiant les fidèles le prêtre leur dit : « Que le corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle. » Nous devons désirer ardemment qu'il en soit ainsi.

Q. Qu'est-ce que les ablutions ?

R. Les ablutions sont des purifications par lesquelles le prêtre nettoie sa bouche et ses doigts afin qu'il n'y reste rien des saintes espèces. En les faisant, il récite des prières comme actions de grâces de la communion. Nous devons les réciter aussi, quand même nous n'aurions fait que la communion spirituelle.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir permis d'assister si souvent à votre adorable sacrifice ; je vous demande pardon de toutes les irrévérences dont je m'y suis rendu coupable.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je communierai sacramentellement ou spirituellement toutes les fois que j'entendrai la messe.*



XXIII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Sixième partie de la messe. — Communion. — Postcommunion. — *Ite missa est.* — Bénédiction. — Evangile de saint Jean. — Comment il faut sortir de la messe.

La sixième et dernière partie de la messe, c'est l'action de grâces. Dans la société la reconnaissance est un devoir sacré. Honte à celui qui ose s'en affranchir, il est flétri. La plus grande injure qu'on puisse adresser à quelqu'un, c'est de lui dire : Vous êtes un ingrat. La reconnaissance est aussi un devoir commandé par la Religion; Jésus-Christ ne condamne-t-il pas hautement ces lépreux qui, après leur guérison, ne vinrent pas le remercier? A la messe, il a daigné nous accorder la plus grande de toutes les grâces. Oh! il n'était pas à craindre que l'Eglise, cette épouse si tendre, manquât de lui en rendre de solennelles actions de grâces; elle l'a fait dans tous les siècles. « Après qu'on a participé à ce grand sacrement, dit saint Augustin, tout se termine par l'action de grâces [1].» Ce qui se pratiquait alors se pratique encore aujourd'hui, et puisse notre reconnaissance égaler celle de nos pères!

La dernière partie de la messe contient l'*Antienne*

[1] *Epist.* 149.

de la communion, l'oraison appelée *Postcommunion*, l'*Ite missa est*, la *Bénédiction* et l'évangile de saint Jean : *In principio*, etc.

Dans les beaux jours de la primitive Eglise, alors que tout le peuple communiait, on chantait pendant la distribution de l'Eucharistie des psaumes qui avaient rapport à cette action sainte. En Orient, c'était le beau cantique commençant par ces mots : *Comme le cerf altéré soupire après la source d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !* En Occident, c'était le psaume trente-trois : *Je bénirai le Seigneur en tout temps : sa louange sera toujours sur mes lèvres*[1].

Nous imitons ce pieux usage lorsque dans nos grandes solennités on chante des psaumes ou des cantiques pendant la communion. Quoi de plus beau? Les festins des rois et des grands de la terre sont accompagnés de chants et de musique ; ne fallait-il pas que des chants mélodieux retentissent pendant le festin sacré auquel Dieu lui-même, hôte, nourriture et convive, invite ses enfants? Et pendant que les voûtes de nos temples résonnent des chants de notre amour, les Anges, présents au divin banquet, redisent sur leurs harpes d'or et la bonté de Dieu et le bonheur de l'homme.

Lorsque la communion touchait à sa fin, l'évêque faisait signe au chef du chœur, et on chantait le *Gloria Patri* pour terminer l'hymne du festin. La ferveur des fidèles ayant malheureusement diminué, on a réduit les psaumes à un verset qu'on nomme antienne, parce qu'il

[1] Bona, lib. 2, c. 17.

se chantait alternativement par les deux chœurs. Telle est la prière de la messe que nous appelons Communion.

Le prêtre la récite du côté de l'épître, car, pendant qu'il a recouvert le calice, le clerc a reporté le missel de ce côté-là. C'est la place qui convient le mieux au livre, parce qu'elle est du côté du siége de l'évêque et du prêtre. On l'y laisserait toujours si une raison mystérieuse n'avait déterminé à lire l'Évangile du côté de l'aquilon, et si, depuis l'Offertoire, il ne fallait dégager le côté de l'autel où l'on apporte les ablutions, les burettes, où l'on prépare le calice, etc.; la sacristie, d'où l'on porte tout ce qui est nécessaire, étant ordinairement de ce côté.

La Communion récitée, le prêtre vient au milieu de l'autel, le baise par amour et par respect, puis, se tournant vers le peuple, il l'invite à la prière et à la reconnaissance par ces mots : *Que le Seigneur soit avec vous*, et le peuple répond : *Et avec votre esprit.* Le prêtre revient au missel, et, au nom de tous, dit : *Oremus* : Prions. et il récite à haute voix la Postcommunion, qui est une prière d'actions de grâces. Ah ! si nous connaissons le don de Dieu et la faveur qu'il vient de nous faire, avec quel profond sentiment d'amour ne dirons-nous pas à la fin de cette prière : *Amen*, ainsi soit-il, amour, actions de grâces, reconnaissance éternelle.

Le nombre des Postcommunions est le même que celui des Collectes et des Secrètes avant la Préface. En effet, il est juste d'égaler le nombre de nos remercî-

ments à celui de nos demandes. Aux Postcommunions on ajoute en carême une oraison qu'on appelle prière sur le peuple ; elle est précédée de cette invitation faite par le diacre : *Humiliate capita vestra Deo* : Humiliez vos têtes devant Dieu. Quel que soit le motif qui ait fait instituer cette prière, qu'on l'ait dite pour les fidèles qui n'avaient pas communié ou pour les pécheurs qui accomplissaient leur pénitence, les assistants, pendant qu'on la récite, doivent humilier leurs cœurs, et demander à Dieu qu'il les change et les sanctifie.

Après la Postcommunion, le prêtre, revenu au milieu de l'autel qu'il baise avec amour, se retourne vers le peuple et lui adresse ses derniers vœux : *Que le Seigneur soit avec vous*. Oh ! oui, avec vous, pieux Chrétiens, qui êtes venus dès l'aurore, comme les fidèles Israélites, recueillir la manne tombée du ciel ; nourrissez-vous du pain sacré dans le cours de cette journée qui commence ; voyageurs de l'éternité, vous y trouverez la force de continuer votre route vers la patrie ; que le Seigneur soit avec vous pour vous éclairer, vous protéger, vous consoler, vous conserver le fruit du sacrifice, et vous rappeler ce que vous avez vu ce matin et ce que vous avez fait.

Pénétré d'une reconnaissance plus vive que jamais pour le prêtre qui a été le ministre du grand sacrifice, le peuple répond : *Et avec votre esprit*. Voilà donc les souhaits que le pasteur et le troupeau, le père et les enfants s'adressent au moment de se quitter. En connaissez-vous de plus heureux et de plus touchants ?

Enfin le prêtre donne le signal du départ en disant : *Ite, missa est*. Ces paroles signifient littéralement, allez, c'est le renvoi ; pour dire, il est permis de sortir, vous pouvez vous en aller. A la grand'messe, c'est le diacre qui prononce ces paroles; il le fait au nom du prêtre ou de l'évêque dont il est le principal ministre. Dans les premiers siècles, il avertissait les catéchumènes et les pécheurs de sortir de l'église avant l'offrande et l'action du sacrifice ; il lui appartenait donc à la fin de la messe de renvoyer les fidèles.

Autrefois on disait : *Ite, missa est*, lorsqu'après la messe il n'y avait pas d'autre office, alors le peuple pouvait se retirer ; mais si l'on devait réciter d'autres prières ou faire quelque cérémonie, le prêtre ou le diacre, à la place de l'*Ite missa est*, disait : *Benedicamus Domino : Bénissons le Seigneur ;* et aux messes de morts : *Requiescant in pace : Qu'ils reposent en paix*. Ainsi, au lieu d'avertir les fidèles que la prière était finie, on les engageait à rester pour bénir le Seigneur ou pour demander à Dieu, en faveur des défunts, un repos et une paix éternelle.

Aujourd'hui, l'on dit l'*Ite missa est* toutes les fois qu'on a récité à la messe le *Gloria in excelsis ;* on le regarde par conséquent comme une marque de joie et d'allégresse, et c'est sans doute ce qui l'a fait supprimer les jours de la férie, et surtout pendant tout le temps de l'Avent et du Carême. Ces jours-là on dit : *Benedicamus Domino*, pour inviter les assistants à prier encore et à se sanctifier par l'oraison, le jeûne et la pénitence.

Aux messes de morts, on dit : *Requiescant in pace : Qu'ils reposent en paix*, parce que l'Eglise est tout occupée de procurer à ses enfants défunts le soulagement dont ils ont besoin. Les fidèles répondent à l'*Ite missa est* et au *Benedicamus Domino : Deo gratias : Rendons grâces à Dieu*. « Oui, disent-ils, nous nous retirons avec joie, et nous bénissons, pleins de reconnaissance, le Dieu qui nous a comblés de bienfaits en nous faisant participer aux saints mystères. » Ainsi, ils imitent les Apôtres qui, après avoir été bénis de Jésus-Christ montant au ciel, s'en retournèrent comblés de joie, bénissant et remerciant le Seigneur.

Après le *Requiescant in pace*, le peuple répond *Amen*, c'est-à-dire qu'il soit comme vous le désirez, que le Seigneur comble vos vœux et donne la paix éternelle aux âmes qui souffrent dans le purgatoire [1].

La messe est finie, mais il en coûte au prêtre de quitter l'autel saint ; il lui en coûte de se séparer de son peuple fidèle. Et voilà que depuis plus de sept ans la dévotion du prêtre et du peuple ont fait deux additions autorisées ensuite par l'Eglise [2].

La première est l'oraison suivante que le prêtre dit pour lui-même et pour le peuple ; il la récite à voix basse, les mains jointes sur l'autel et les yeux baissés : « Recevez favorablement, ô Trinité sainte, l'hommage de ma parfaite dépendance, et daignez agréer le sacrifice que

[1] Lebrun, p. 642 et suiv. Durandus, lib. 5, c. 55-57. Durantus, lib. 2, c. 56. Bona, lib. 2, c. 20. *Esprit des cérém.*, p. 377.
[2] *Micrrolog.*, c. 22.

j'ai offert à votre divine majesté, quoique j'en fusse indigne. Faites, par votre miséricorde, qu'il me soit propitiatoire et à tous ceux pour qui je l'ai offert. Par notre Seigneur Jésus-Christ. Ainsi soit-il. »

Cette prière finie, le prêtre baise l'autel, élève les mains et les yeux au ciel, puis, se tournant vers le peuple et étendant la main, il le bénit en formant le signe de la croix et disant : *Que le Dieu tout-puissant vous bénisse ; au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit;* et le peuple répond par l'acclamation ordinaire : *Amen:* Dieu veuille exaucer le vœu que vous formez pour nous. Aux messes de morts on omet la bénédiction : elle ne peut leur servir, car elle n'est que pour les assistants.

Qu'elles sont belles les cérémonies dont le prêtre accompagne cette dernière bénédiction ! Il prend lui-même la bénédiction de Jésus-Christ en baisant l'autel qui le représente, il élève les yeux et les mains au ciel, pour montrer que c'est à ce pontife éternel qui est assis à la droite du Très-Haut, comme le ministre du sanctuaire divin, et comme le véritable Melchisédech, de bénir le peuple fidèle et les enfants du véritable Abraham; de les bénir pour le ciel et pour l'éternité, par les mérites de ses mystères et de sa croix.

Le prêtre, nous venons de le dire, en forme le signe adorable, en bénissant le peuple et en disant : *Que le Dieu tout-puissant vous bénisse*, etc.

Que le Père *vous bénisse, qui nous a comblés en Jésus-Christ de toutes sortes de bénédictions spirituelles pour le ciel, ainsi qu'il nous a élus en lui par son amour,*

afin que nous fussions saints et irrépréhensibles, nous ayant prédestinés par un pur effet de sa bonne volonté, pour nous faire ses enfants adoptifs, par Jésus-Christ à la louange et à la gloire de sa grâce.

Que le FILS *vous bénisse, en qui le Père nous a rendus agréables à ses yeux ; qui nous a rachetés par son sang, nous donnant la rémission de nos péchés selon les richesses de sa grâce qu'il a versées sur nous, et en qui il a tout réuni comme dans le chef, tant ce qui est au ciel que ce qui est sur la terre.*

Que le SAINT-ESPRIT *vous bénisse, qui est l'esprit de sagesse et de révélation, pour connaître Dieu, le sceau dont nous avons été scellés pour croire en Jésus-Christ par la parole de vérité, l'évangile de notre salut, le gage et les arrhes de notre héritage jusqu'à la parfaite délivrance du peuple que Jésus-Christ s'est acquis à la louange de sa gloire. Ainsi soit-il.*

L'Evangile de saint Jean est la seconde addition faite à la messe par la dévotion réunie des prêtres et des fidèles. Dès le commencement de l'Eglise, les Chrétiens avaient pour les sublimes paroles du disciple bien-aimé la vénération la plus profonde. Saint Augustin ne désapprouvait pas l'usage déjà établi de son temps de placer ce saint Evangile sur la tête pour être guéri de quelque mal, et le pape Paul V ordonna qu'en allant visiter les malades, on mît la main sur leur tête en récitant l'Evangile de saint Jean. Les Païens eux-mêmes, frappés de la profondeur et de la sublimité du même Evangile, disaient qu'on devrait l'écrire en lettres d'or

dans tous les lieux d'assemblée, afin que le tout monde pût le lire.

Les fidèles ont désiré avec tant d'ardeur qu'on le récitât à la fin de la messe, qu'ils le demandaient expressément dans les fondations qu'ils faisaient aux églises [1]. Bientôt cette demande devint inutile : tous les prêtres récitèrent l'Evangile avant de quitter l'autel. Le saint pape Pie V en fit une loi. On le dit chaque jour, à moins qu'il n'y ait double office à cause de quelque fête : dans ce cas, on récite l'Evangile de la messe qu'on n'a pas pu dire : par exemple, lorsque l'Assomption de la sainte Vierge tombe le dimanche, on célèbre l'office de cette fête solennelle, mais le dernier Evangile est celui de l'office du dimanche dont l'office est supprimé.

La récitation de l'Evangile de saint Jean est accompagnée des mêmes cérémonies que celle de l'Evangile ordinaire. Au commencement, le prêtre éveille l'attention des fidèles en leur disant : *Que le Seigneur soit avec vous ;* et le peuple répond : *Et avec votre esprit.* Le prêtre fait avec le pouce le signe de la croix sur le carton où l'Evangile est écrit, puis il le fait sur son front, sur ses lèvres et sur son cœur, pour protester de son amour et de sa foi. Il dit en même temps : *Commencement de l'Evangile selon saint Jean ;* à quoi le peuple répond : *Gloire soit à vous, Seigneur.*

Le prêtre reprend :

« Au commencement était le Verbe, et le Verbe

[1] Lebrun, p. 673.

était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Toutes choses ont été faites par lui, et rien n'a été fait sans lui de tout ce qui a été fait. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Il y eut un homme envoyé de Dieu qui s'appelait Jean; il vint pour servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière, afin que tous crussent par lui; il n'était pas la lumière, mais il était venu pour rendre témoignage à celui qui était la lumière. Celui-là était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu; mais il a donné à ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom, qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même. ET LE VERBE S'EST FAIT CHAIR, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, sa gloire comme du Fils unique du Père, étant plein de grâce et de vérité. »

A ces mots : *Et le Verbe s'est fait chair,* le prêtre fait une génuflexion pour honorer le profond abaissement du Verbe divin, qui, pour nous racheter, a bien voulu s'anéantir jusqu'à prendre la forme d'esclave, c'est-à-dire de l'homme esclave du Démon et du péché.

La pensée de terminer les prières du saint sacrifice par l'Evangile de saint Jean est pleine de sagesse et de piété. En effet, les paroles qu'il comprend résument tout

ce que le Verbe a fait pour nous, dans l'éternité et dans le temps ; elles le montrent dans le sein de son Père, Dieu comme lui, par qui tout a été fait, qui est la vie et la lumière du monde ; elles le montrent descendu sur la terre, véritable soleil de justice qui a luí dans les ténèbres, qui éclaire ceux qui étaient assis à l'ombre de la mort ; elles nous rappellent que c'est par lui que nous sommes enfants de Dieu, car il s'est fait chair, et il a habité parmi nous, afin de nous racheter de l'esclavage du péché et de nous délivrer de la damnation éternelle. Nous avons vu sa gloire dans la crèche, sur le Thabor, au Calvaire, au sépulcre ; nous le voyons chaque jour dans la sainte Eucharistie, et nous le louons et nous le bénissons parce qu'il est plein de grâce et de vérité[1].

A la fin de l'Evangile de saint Jean, tout le peuple, par l'organe du clerc, répond : *Deo gratias* : *Nous rendons grâces à Dieu*. Cette courte prière est si sainte, si parfaite et si digne de Dieu, qu'on ne pouvait finir le plus grand des mystères par une parole plus mystérieuse et plus divine. *Que pourrions-nous penser*, demande saint Augustin, *que pourrions-nous dire, que pourrions-nous écrire de meilleur que cette parole* : DEO GRATIAS : *Grâces à Dieu ? Non, on ne peut rien dire de plus court, rien entendre de plus agréable, rien concevoir de plus grand, rien faire de plus utile et d'un plus grand fruit que cette prière* : Deo gratias : *Grâces à Dieu*[2].

[1] *Esprit des cérém.*, p. 384. Lebrun, p. 676. Le P. de Condren, p. 410.
[2] *Epist.* 77.

Oh ! oui, grâces à Dieu, le ciel est réconcilié avec la terre : l'auguste victime, attendue pendant quarante siècles, vient de s'immoler ; elle a été reçue de Dieu par le sacrifice, et des hommes par la communion. Grâces au Père qui nous a donné son Fils ; grâces au Fils qui s'est revêtu de notre nature ; grâces au Saint-Esprit qui nous a sanctifiés en Jésus-Christ ; grâces à l'auguste Trinité pour tous ses dons, pour toutes ses infinies miséricordes dont le sacrifice catholique est l'abrégé.

Et maintenant, comment devons-nous sortir de la messe ? comment en sortaient nos pères dès les premiers siècles ? Quelle sainteté doit régner dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos paroles, dans nos regards, dans tous nos rapports avec Dieu et avec le prochain ! Ne l'oublions pas ; le ciel, la terre, l'enfer même ont les yeux fixés sur nous : le ciel pour se réjouir de notre bonheur ; la terre pour s'édifier de notre sainteté ; l'enfer pour nous enlever le fruit du sacrifice. Quelle vigilance de notre part ! Prenons garde de réjouir l'enfer, d'attrister le ciel, et de faire blasphémer le nom de Chrétien parmi les hommes. Vivons comme nous aurions vécu le jour du crucifiement de l'Homme-Dieu, si nous avions assisté à son immolation sur le Calvaire : en sortant de la messe, nous descendons de la même montagne, nous venons d'assister au même sacrifice : serons-nous comme les Juifs qui descendirent du Calvaire plus endurcis et plus aveugles ; ou comme le centenier qui publiait hautement la gloire du Fils de Dieu ; ou comme Marie et saint Jean dont l'amour pour le

Sauveur s'était accru à proportion des douleurs dont ils venaient d'être les témoins ? choisissons.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être immolé pour moi sur le Calvaire, et de renouveler chaque jour votre sacrifice sur nos autels. Je vous supplie de mettre dans mon cœur les dispositions du vôtre lorsque vous mourûtes sur la croix.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je sortirai de la messe avec un profond recueillement.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Sixième partie de la messe.

Q. Quelle est la sixième et dernière partie de la messe ?

R. La sixième et dernière partie de la messe est l'action de grâces. Elle comprend l'antienne appelée Communion, la Postcommunion, l'*Ite missa est*, la Bénédiction et l'Evangile de saint Jean.

Q. Qu'est-ce que l'antienne appelée Communion ?

R. L'antienne appelée communion est une prière que le prêtre récite, et que le chœur chante aux grand'-

messes aussitôt après la communion. Dans les premiers siècles, lorsque tout le monde communiait, on chantait des psaumes. Comme on chante dans les festins des rois, l'Eglise a voulu qu'on chantât aussi pendant le festin où l'homme s'assied à la table de Dieu même. Le nombre des communiants ayant malheureusement diminué, on n'a plus récité que quelques versets des psaumes. On les chante à deux chœurs; c'est ce qu'on appelle la Communion ou l'antienne de la Communion.

Q. Qu'est-ce que la Postcommunion?

R. La Postcommunion est une prière qui se récite après la Communion, c'est pourquoi on l'appelle Postcommunion. On y remercie Dieu du sacrifice qui vient d'être offert et de la communion à laquelle on a participé. Cette prière finie, le prêtre vient au milieu de l'autel, salue le peuple, et dit l'*Ite missa est.*

Q. Que veut dire l'*Ite missa est?*

R. L'*Ite missa est* veut dire : Allez, c'est le renvoi, c'est-à-dire vous pouvez vous retirer, la messe est finie. C'est ainsi que dès les premiers siècles on annonçait aux fidèles la fin du sacrifice. Aux grand'-messes, le diacre dit l'*Ite missa est* au nom du prêtre. Quand la messe était suivie de quelques autres prières, on disait : *Bénissons le Seigneur : Benedicamus Domino.* On engageait le peuple, non pas à se retirer, mais à continuer les louanges de Dieu. Voilà pourquoi on dit encore *Benedicamus Domino*, surtout pendant l'Avent et le Carême.

Q. Pourquoi le prêtre donne-t-il la bénédiction?

R. Le prêtre donne la bénédiction pour souhaiter aux fidèles qu'ils conservent les fruits du saint sacrifice, et pour leur témoigner son affection et le désir qu'il a de leur salut.

Q. Pourquoi récite-t-il l'Évangile de saint Jean?

R. Il récite l'Evangile de saint Jean à cause du profond respect qu'on a toujours témoigné pour ces saintes paroles. Les Païens eux-mêmes les admiraient tellement, qu'ils auraient voulu qu'elles fussent gravées en lettres d'or sur les lieux d'assemblée, afin que tout le monde pût les lire. Du temps de saint Augustin on plaçait l'Évangile de saint Jean sur la tête des malades pour obtenir leur guérison, et aujourd'hui le prêtre le récite encore en étendant la main sur le malade. A ces mots, *Et le Verbe s'est fait chair*, le prêtre fait une génuflexion pour honorer le profond abaissement du Fils de Dieu, qui, pour nous sauver, a daigné se faire homme.

Q. Que dit le peuple à la fin de l'Évangile?

R. A la fin de l'Évangile, le peuple, par la bouche du clerc, dit : *Deo gratias : Grâces à Dieu.* C'est avec bien de la raison. Oui, grâces à Dieu le Père, qui nous a donné son Fils; grâces au Fils, qui s'est immolé sur l'autel pour l'amour de nous; grâces au Saint-Esprit, qui nous a sanctifiés par Jésus-Christ; grâces à la très-sainte Trinité pour tous les bienfaits dont le sacrifice de l'autel est l'abrégé. Nous devons sortir de la messe avec beaucoup de recueillement, et vivre pendant la

journée comme si nous avions assisté sur le Calvaire à la mort du Sauveur.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie de vous être immolé pour moi sur le Calvaire, et de renouveler chaque jour votre sacrifice sur nos autels; je vous supplie de mettre dans mon cœur les dispositions du vôtre lorsque vous mourûtes sur la croix.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je sortirai de la messe avec un profond recueillement.*



XXIVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Jours de la semaine considérés sous le point de vue de la foi. — Ils sont des jours de fête. — La vie est la vigile de l'éternité. — Comment célébrer cette fête continuelle. — Noms païens des jours de la semaine. — Noms chrétiens. — Profonde sagesse de l'Eglise. — Dévotions attachées à chaque jour de la semaine. — Calendrier catholique, sa beauté, son utilité.

Le dimanche est la première fête du christianisme. Nous venons d'expliquer en détail l'office divin et l'auguste sacrifice par lequel l'Eglise veut qu'on le sanctifie. Dans un sens, les autres jours de la semaine sont aussi des fêtes. L'univers est un temple; l'homme est un prêtre, sa vie doit être une fête continuelle : telle est la pensée des Pères de l'Eglise. « Dites-moi, demandait Origène aux Chrétiens de son temps, vous qui ne venez à l'église que les jours solennels, les autres jours ne sont-ils pas aussi des jours de fête? ne sont-ils pas des jours du Seigneur, des dimanches? C'est le propre des Juifs de distinguer les jours; aussi le Seigneur leur déclara qu'il avait en aversion et leurs calendes et leurs jours de repos. Les Chrétiens, au contraire, considèrent tous les jours comme les jours du Seigneur, et comme le jour même de Pâque, parce que tous les jours l'Agneau céleste s'immole pour eux, et tous les jours ils le man-

gent. Que si le sacrifice se faisait, suivant la loi de Moïse, vers le coucher du soleil, c'est parce que la vie présente est comme un jour à son déclin, une nuit qui doit être suivie du jour du soleil de justice, au lever duquel nous entrerons dans un océan de joie et dans une fête éternelle[1].

Deux choses résultent de ces magnifiques paroles : 1° que la Religion complétée par Jésus-Christ a développé toute la loi ancienne, tellement que si les Juifs avaient certains jours de fête, c'était une ombre de ce qui devait avoir lieu sous l'Evangile, alors que tous les jours ne formeraient plus qu'une fête, une fête où les hommes s'abstiendraient de tout ce qui peut offenser Dieu ; 2° que les fêtes et la vie elle-même tout entière ne sont qu'un apprentissage de la fête du ciel ; que le temps est la vigile de l'éternité, puisque ce n'est qu'en vue de l'éternité que la vie est donnée à l'homme, le temps au genre humain, et que nous pouvons toujours nous y nourrir de la chair ou de la parole du Verbe incarné, dont on se nourrit aussi dans le ciel.

Insistant sur cette belle idée que la vie n'est qu'une longue fête où nous devons être saints et pieux comme dans les solennités particulières, Origène continue en ces termes : « Le Chrétien, dit-il, qui a l'intelligence de sa religion, est persuadé que chaque jour est pour lui un jour de dimanche, un jour du Seigneur auquel il attache uniquement son cœur et ses pensées ; que chaque jour est pour lui un vendredi, et même un

[1] *Homil.* 10 *in Gen.*

vendredi saint, parce qu'il y dompte ses passions, et reçoit en sa chair les impressions de la croix de Jésus-Christ; que chaque jour est pour lui un jour de Pâque, parce qu'il continue incessamment à se séparer de ce monde de corruption et de passer au monde invisible et incorruptible, en se nourrissant de la parole et de la chair du Verbe humanisé ; enfin, que chaque jour est pour lui un jour de Pentecôte, parce qu'il est ressuscité en esprit avec Jésus-Christ, il s'est élevé avec lui jusque dans le ciel, jusqu'au trône du Père, où il est assis avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, par lequel il recoit la plénitude de l'Esprit saint [1]. »

Tous les jours de l'année sont donc des jours saints, des jours de fête. « Mais, continue le même Père, comme il est beaucoup de Chrétiens qui ne veulent pas ou qui ne peuvent pas se résoudre à passer toute leur vie comme un seul jour de fête, il a fallu, pour s'accommoder à leur faiblesse, déterminer des fêtes particulières. Dans sa maternelle sollicitude, l'Eglise les a établies afin que les plus dissipés et les plus languissants pussent y acquérir une nouvelle vigueur en se débarrassant, au moins pour un peu de temps, des affaires de ce monde. Toutefois ce ne sont là, suivant l'expression de saint Paul, que des parties d'un jour de fête, de cette fête continuelle que les justes célèbrent toute leur vie et que les bienheureux célébreront dans l'éternité [2]. »

[1] *Contr. Cels.*, lib. 8.
[2] *Contr. Cels.*, lib. 8. S. Hier., *in Epist. ad Gal.*, c. 4.

Telle est l'idée sublime que le Christianisme, par l'organe de ses docteurs, nous donne du monde et du temps. Le monde est un temple, la vie est une fête, mais une fête où l'homme déchu cherche à se réhabiliter; et pour caractériser la vie du Chrétien sous l'Evangile, ils ajoutent : « C'est une vérité également importante et incontestable, que le culte religieux de la Divinité a eu plus d'étendue et de liberté, et s'est moins laissé borner à des temps, à des années, à des semaines, à des jours, à des lieux, à des temples et à des autels particuliers dans l'état d'innocence et dans les siècles qui l'ont suivi de près, que dans les suivants. On sait par combien de lois et de prescriptions il était gêné sous la loi mosaïque. L'Eglise tient le milieu entre la synagogue et le ciel ou l'état d'innocence.

Sous l'Evangile nous sommes donc comme dans un état intermédiaire, où la première innocence se recouvre, mais où elle n'est pas entièrement recouvrée. Bien plus, nous espérons dans la vie future une liberté tout autre que celle du premier état, parce que Dieu y sera lui seul notre temple, nous y serons le sien ; nous entrerons dans sa joie et dans son repos, dont toutes les fêtes de l'état d'innocence, de la synagogue et de l'Eglise même n'auront été que des ombres. Dans les fêtes d'ici-bas Dieu retrace en nous, par la justification, l'image de notre première pureté ainsi que de la liberté et du bonheur dans lequel il avait créé l'homme; par là il forme en nous quelques traits de la sainteté et de la liberté parfaite qu'il nous prépare dans le ciel. Les justes tien-

nent donc maintenant du premier et du dernier état de la liberté sainte des enfants de Dieu[1]. »

Mais comment faire de notre vie terrestre une fête continuelle? comment la célébrer dignement? Il faut, suivant la pensée des Pères, nous rappeler, même lorsque nous célébrons des fêtes particulières, que toute la durée des siècles n'est qu'un jour de fête dont tous les moments sont consacrés à Dieu; que tout venant de lui, tout lui appartient et tout doit retourner à lui; que, quelque part que nous soyons, nous sommes dans son temple, nous marchons en sa présence, et nous vivons en lui et de lui; que, soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions une autre action, nous devons la lui rapporter et lui en faire le sacrifice; que l'amour de la vérité et de la justice, qui est l'amour de Dieu même, doit demeurer dans notre âme aussi bien dans la joie que dans la tristesse, dans la fortune comme dans le dénûment; et que cette divine flamme doit continuellement brûler dans notre cœur, comme sur un autel plus pur et plus précieux que les autels les plus saints et les plus magnifiques de la terre.

A la célébration de cette fête perpétuelle qui compose la vie des justes, et qui devrait composer celle de tous les hommes, ne sont opposés ni le travail des mains, ni les emplois les plus bas, ni les œuvres serviles; car le juste animé de la charité est libre, libre de la liberté des enfants de Dieu: aucune de ses œuvres n'est servile. Soit qu'il taille sa vigne, soit qu'il cultive ses champs

[1] Clem. Alexand., *Strom.*, lib. 7, n. 512.

ou qu'il navigue sur la mer, il ne cesse pas de célébrer cette fête continuelle des justes, puisqu'il ne cesse point, parmi ces occupations, d'aimer son Père céleste et de chanter ses louanges [1].

De là saint Jérôme ne craint pas de tirer cette conclusion, que les jours de fête n'ont rien *par eux-mêmes* de plus grand que les autres [2]; mais qu'il a été nécessaire de distinguer et d'ordonner ces jours d'assemblée dans les églises, afin de renouveler et d'enflammer davantage la charité des fidèles envers Dieu, en la présence duquel ils s'assemblent, et envers leurs frères avec lesquels ils s'assemblent.

On peut dire dans le même sens que les heures d'un jour de fête n'ont rien en *elles-mêmes* de plus saint les unes que les autres, parce qu'elles composent toutes ensemble un jour de fête. Toutefois il a été nécessaire d'en affecter quelques-unes au service divin, afin que la ferveur de ces heures plus saintement employées se répandît sur les autres et parfumât en quelque sorte tout le reste de la journée. Les fêtes particulières de l'année ont le même but et le même rapport avec cette fête continuelle que les justes tâchent de célébrer pendant toute leur vie, comme un prélude à la fête éternelle.

[1] Clem. Alexand., *Strom.*, lib. 7, n. 512.

[2] Propterea dies aliqui constituti sunt, ut in unum omnes pariter conveniremus. Non quo celebrior sit dies illa, qua convenimus, sed quo quacumque die conveniendum sit, ex conspectu mutuo lætitia major oriatur. *In Epist. ad Gal.*, c. 4.

La vie de l'homme ici-bas est donc une fête ; mais une fête qu'il doit célébrer comme le guerrier au milieu des combats, en remportant de continuelles victoires ; comme l'exilé, en marchant constamment vers sa patrie ; comme un roi tombé du trône, en cherchant par de continuels efforts à y remonter. Pour le Chrétien, c'est-à-dire pour l'homme qui comprend sa destinée, la fête de la vie est donc, s'il est permis de le dire, une fête souffrante et laborieuse. Mais courage, ô homme ! guerrier, exilé, roi déchu, courage ! pour toi viendront en leur temps la joie et le repos.

Quelle haute philosophie dans cette idée que la religion nous donne de notre existence temporelle ! comme elle oriente nos pensées, nos affections, nos entreprises ! comme elle nous ennoblit ! comme elle nous encourage à la vertu ! Or, cette précieuse notion, l'homme, hélas ! l'avait oubliée, et il avait fait de sa vie la fête des démons, et son existence temporelle n'était qu'un acheminement à l'horrible fête de l'enfer. Dans son aveuglement, il avait distingué chacun de ses jours par le nom d'une créature ou d'une divinité infâme au culte desquelles il l'avait consacré. Le *premier* des jours de la semaine il l'avait dédié au soleil, le *second* à la lune, le *troisième* à Mars, le *quatrième* à Mercure, le *cinquième* à Jupiter, le *sixième* à Vénus, le *septième* à Saturne ; et tous ces noms, chargés de honteux souvenirs et souillés par des sacrifices horribles ou des actions indignes, faisaient succéder les crimes aux crimes, et écartaient de plus en plus l'homme coupable de sa fin dernière.

Réparatrice universelle, l'Eglise catholique s'empressa de détruire les dieux et de bannir leurs noms du langage. Elle désigna tous les jours de la semaine par un seul mot, celui de *férie*, mot plein d'un sens profond, car il veut dire fête ou repos : fête, nous savons pourquoi ; repos, parce que tous les jours de la vie doivent être la cessation du travail de péché, du travail de ruine et de désordre auquel le genre humain se livrait comme un furieux depuis sa chute sous l'esclavage de Satan. Dans la langue de l'Eglise, le *premier* jour de la semaine fut appelé le jour du Seigneur, ou première *férie ;* le lundi *seconde* férie ; le mardi, le mercredi, le jeudi et le vendredi, *troisième, quatrième, cinquième* et *sixième* férie. Le *septième* jour retint le nom de samedi ou de sabbat, qui veut dire repos, et qui rappelle les traditions judaïques, et le repos du Seigneur après la création.

Dès lors, la vie et les jours qui la distinguent rappelèrent à l'homme, par leur nouveau nom, le but du temps et l'emploi auquel il doit être consacré. L'Eglise ne négligea rien pour bannir du langage civil les noms profanes donnés aux jours, tant elle connaît la puissance des mots, tant elle avait à cœur de réhabiliter la société, en ôtant au Paganisme jusqu'au dernier moyen d'exercer sa trop funeste influence. Le génie pénétrant de saint Augustin avait bien saisi la pensée de l'Eglise catholique : « Plaise à Dieu, s'écriait l'aigle d'Hippone, que les Chrétiens soient chrétiens dans leur langage, et qu'on cesse de désigner les jours de la semaine par les noms païens ! Parlons la langue qui nous est propre, ne

profanons pas notre bouche par des noms qui sentent l'idolâtrie; que par leurs noms mêmes nous soyons avertis que tous nos jours sont autant de jours de repos et de fête, et que notre vie tout entière est une fête consacrée au Dieu de toute sainteté [1]. »

Ce n'était pas assez pour l'Eglise d'avoir banni le langage de l'idolâtrie; mère tendre et éclairée, elle connaît bien la faiblesse de ses enfants. Et voilà que pour tenir la ferveur constamment en haleine par de nouveaux motifs, de pieuses et antiques traditions attachèrent à chaque férie une dévotion particulière. La première férie, ou le dimanche, fut de tout temps consacré au Seigneur. Au commencement du moyen âge, le lundi, ou la seconde férie, était consacré au culte spécial du Fils de Dieu, la Sagesse éternelle. Plus tard on le dédia au Saint-Esprit, pour implorer son assistance au commencement des travaux de la semaine. Enfin aujourd'hui on le consacre au soulagement des trépassés; mais c'est une dévotion libre et volontaire que l'Eglise approuve sans la prescrire.

Le mardi, ou la troisième férie, est généralement consacré au culte des saints Anges, et spécialement des Anges gardiens. Voyez-vous comme la piété est ingénieuse à entretenir dans l'homme de touchants souvenirs, de nobles idées de lui-même et des sentiments de reconnaissance? Croyez-moi, en rendant l'homme reconnaissant, on le rend bon [2].

Le mercredi, ou la quatrième férie, a été depuis les

[1] *In Psal.* XCIII.

[2] Amalar., *Divin. Offic.*, lib. 4, c. 13.

temps apostoliques l'objet d'une dévotion particulière dans l'Eglise d'Orient et dans l'Eglise d'Occident[1] : c'était un jour de station, c'est-à-dire de jeûne et d'assemblée aux lieux de prière ou aux tombeaux des Martyrs. On s'y rendait de grand matin et l'on n'en sortait qu'après l'heure de *none,* c'est-à-dire à trois heures après-midi, où finissaient la messe et le petit jeûne qui se pratiquait ce jour-là. On l'appelait *petit jeûne*, parce qu'il était de trois heures moins long que le jeûne du Carême, des Quatre-Temps, des veilles de grandes fêtes, et qu'il n'était point d'une obligation si étroite, du moins en Occident[2].

Les mêmes exercices de piété et de pénitence avaient lieu le vendredi, ou la sixième férie. Voulez-vous savoir pourquoi l'Eglise avait consacré ces deux jours à ranimer la piété de ses enfants par le jeûne et l'oraison? C'était en mémoire de ce qui était arrivé à Notre-Seigneur l'avant-veille et le jour de la Passion. Le premier jour elle rappelait à ses enfants le Conseil des Juifs où s'était prise la résolution de faire mourir Jésus-Christ; dans le second, elle leur montrait l'exécution de leur dessein. L'Eglise a donc cru, et qui peut la blâmer? que les crimes des hommes, véritable cause de la mort du Fils de Dieu, devaient être pour ses enfants un sujet de tristesse et de pénitence en ces deux jours de la semaine, comme sa résurrection était pour eux un sujet de consolation et de réjouissance au jour du dimanche[3].

[1] S. Epiph., *Hæres.* 3, n. 22.

[2] Albaspin., *Observ.*, lib. 1, c. 16. Tertull., *de Orat.*

[3] Aug., *Epist.* 36 *ad Casul.*, n, 30. *Baron.*, an. 34, n. 168.

L'Eglise grecque, malgré toutes ses tribulations et les diverses révolutions qu'elle a subies, s'est maintenue jusqu'à présent dans l'usage de jeûner tous les mercredis et les vendredis de l'année, à quelques exceptions près. Dans l'Eglise latine, le jeûne de ces deux jours étant demeuré libre jusqu'au neuvième siècle, se changea depuis en simple abstinence. Celle du vendredi fut bientôt après regardée comme d'obligation, et passa en loi. L'abstinence du mercredi et du samedi demeura libre jusqu'au quatorzième siècle. Mais l'abstinence du mercredi s'étant peu à peu abolie, celle du samedi se fortifia de telle sorte, qu'elle devint aussi indispensable que celle du vendredi[1].

Au jeudi, ou à la cinquième férie, se rattache un souvenir si consolant, que les fidèles ont honoré ce jour par une faveur particulière. En effet, c'est le jeudi que le Fils de Dieu institua le sacrement de l'Eucharistie, dans lequel il lègue à perpétuité au genre humain sa chair à manger et son sang à boire : sacrement auguste qui fait du Sauveur, triomphant dans le ciel, le compagnon de notre pèlerinage et le prisonnier de son amour dans nos tabernacles. Depuis l'institution de la Fête-Dieu surtout, les jeudis de l'année semblent avoir été destinés à renouveler cette fête, tant par des offices publics que par des dévotions particulières. De sorte qu'il en est à peu près de tous les jeudis de l'année par rapport à la Fête-Dieu, comme de tous les dimanches à l'égard de la fête de Pâque, c'est-à-dire que ceux-là ne sont

[1] Thomass., *des Jeûnes*, part. 2, c. 15, n. 3, 4, et 5.

qu'une octave continuelle du mystère de l'Eucharistie, comme ceux-ci de la résurrection.

Le vendredi, ou la sixième férie, est consacré à la Passion. Dans une partie de la chrétienté on fermait le barreau ce jour-là[1]; car le jeûne y fut observé tant en Orient qu'en Occident jusqu'au neuvième siècle. A cette époque il se changea en une simple abstinence, mais dont l'Eglise fit une loi si rigoureuse, qu'elle n'en dispense plus qu'à la fête de Noël lorsqu'elle tombe le vendredi[2]. A l'abstinence, les fidèles ont coutume de joindre ce jour-là, vers les trois heures du soir, la récitation de cinq *Pater* et de cinq *Ave Maria*, en l'honneur des cinq plaies de Jésus-Christ.

Le samedi fut, pendant plusieurs siècles, fêté comme le dimanche, et cela pour plusieurs raisons : d'abord, pour honorer le repos du Seigneur après la création, et rappeler à l'homme que lui aussi, image de Dieu, créait en quelque sorte durant cette vie, et qu'il entrerait un jour dans le sabbat, ou le repos éternel, figuré par le septième jour. Ensuite, on se souvint que le Sauveur avait souvent choisi le jour du sabbat pour opérer des guérisons et des miracles, et pour aller prêcher dans les synagogues. Ce fut cette dernière considération qui détermina l'empereur Constantin à porter sa loi pour faire honorer particulièrement le samedi[3].

Dans l'Eglise de Rome ce jour était consacré au

[1] Sozom., lib. 1, c. 8.

[2] Thomass., *des Jeûnes*, part. 2, c. 14 et 15.

[3] Euseb., *Vit. Const.*, lib. 4, c. 18, p. 534.

jeûne. Il en était de même à Alexandrie d'Egypte. Ces deux églises, fondées l'une par saint Pierre, et l'autre par saint Marc son disciple, pratiquant un même usage, sont une nouvelle preuve du fait auquel on en rapporte l'origine. Les anciens Romains disaient que saint Pierre, lors de son premier voyage à Rome, où saint Marc l'avait accompagné, devant combattre Simon le magicien, un jour de dimanche, jeûna le samedi, et ordonna à tous les fidèles de l'imiter. En mémoire du triomphe que le saint Apôtre remporta sur le suppôt du Démon, on retint l'usage de jeûner le samedi[1]; il s'est conservé pendant bien des siècles.

Mais si le jeûne était particulier à l'Eglise de Rome, il n'en fut pas de même de l'abstinence. Dès le onzième siècle, en 1078, le pape saint Grégoire VII, dans un concile de Rome, en fit une loi générale pour toute l'Eglise[2]. Cette loi néanmoins ne fut pas reçue partout. Plusieurs provinces de la chrétienté conservèrent l'habitude de manger de la viande. Au quinzième siècle, saint Antonin, archevêque de Florence, mort en 1459, fut consulté sur l'obligation de cette abstinence du samedi. Il fit cette réponse : « Il y a péché à manger de la chair en ce jour dans les pays où la coutume de n'en point manger est généralement établie ; mais si l'on vit dans les lieux où règne la coutume contraire, comme en France et en Catalogne, on peut sans

[1] Cassian., *Instit.*, lib. 3, c. 9 et 10.

[2] Grat., *Decr. de consecrat.*, lib. 5, c. 31. Lup., t. 5, *Comm.*, p. 167 et 168.

scrupule se conformer aux usages de ces royaumes[1]. »

Quelques années après la mort de saint Antonin, toute l'Eglise de France reçut la loi de l'abstinence du samedi ; elle se contenta d'en excepter ceux d'entre Noël et la Purification. Le diocèse de Besançon ne les exempte même pas. Cette loi ne s'est point établie en Espagne ; dans ce royaume on n'a point apporté jusqu'ici d'autre modification à la liberté de manger de la chair, que celle de se contenter des intestins et des issues ou extrémités des animaux les jours de samedi[2]. Quoique moins générale que celle du vendredi, l'abstinence du samedi ne doit pas être moins religieusement observée ; l'autorité qui prescrit l'une et l'autre est la même : c'est l'autorité de l'Eglise notre mère, l'épouse de Jésus-Christ, dont le Sauveur lui-même dit : « Si quelqu'un n'obéit pas à l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain. »

Comme on le voit, le samedi a été depuis le commencement de l'Eglise en grande vénération parmi les fidèles[3]. Vers la fin du onzième siècle, en 1095, le pape Urbain II, pour attirer sur les Croisades les bénédictions du Ciel par l'intercession de Marie, consacra le samedi à la sainte Vierge, et ordonna qu'on en ferait l'office ce jour-là[4]. Depuis cette époque les fidèles se font un devoir d'offrir le samedi en l'honneur de Marie ; de témoi-

[1] *Summ. Thom.*, part. 1, tit. 12, c. 1, § 4.
[2] Marian., *Hist. Hisp.*, lib. 5, c. 6, et lib. 11, c. 24.
[3] Amalar., *Divin. Offic.*, lib. 4, c. 17.
[4] Moreri, art. *Office.*

gner à cette divine mère leur tendresse et leur reconnaissance, soit par le jeûne, soit par l'assistance au saint sacrifice de la messe, ou par quelque autre exercice de piété. Rien n'est plus touchant et plus utile.

Ainsi, chaque jour de la semaine apporte au Chrétien un nouveau motif de ferveur et de sainteté. Croyez-vous que cette manière de distinguer les jours ne soit pas aussi morale que celle des gens du monde, qui ne distinguent les leurs que par la variété de leurs affaires ou de leurs plaisirs ?

Ce que l'Eglise a fait pour chaque jour de la semaine elle l'a fait pour les mois et les années. Partez de ce principe, que l'homme faible et inconstant a sans cesse besoin de nouveaux motifs pour s'exciter à la vertu; que tous les états ayant leurs devoirs et leurs peines particuliers, il faut aux hommes de tous les états des modèles de sainteté ; enfin, que la vie de l'homme est une alternative continuelle d'adversités et de prospérités, où se trouvent quelques joies et beaucoup de larmes ; et vous ne pourrez vous défendre d'admirer le *calendrier catholique*. Quel haut enseignement de vertu, quelle source intarissable de consolations, quelle variété de motifs il présente aux hommes de tout âge, de tout état dans les positions de la vie !

L'impiété du dernier siècle en avait compris toute l'influence, lorsque, dans sa haine aveugle du Christianisme, elle proscrivit le calendrier, et voulut remplacer nos fêtes chrétiennes par des fêtes comme celle de la déesse Raison ; nos modèles catholiques, par des plantes

ou des instruments aratoires, et des créatures inanimées, et substituer aux noms de nos saints des noms tels que celui de Marat[1] ! Le temps, et un temps très-court, a fait justice de leur abjecte pensée. Ah ! si vous aimez

[1] Nous donnons ici le Calendrier de la république *une et indivisible* C'est un monument déjà fort rare et on ne peut plus curieux de l'absurdité des prétendus réformateurs. Voici donc les modèles et les sujets de méditation qu'ils proposaient aux citoyens français. Je ne vous impose pas, lisez :

VENDÉMIAIRE. 1er MOIS.		BRUMAIRE. 2e MOIS.		FRIMAIRE. 3e MOIS.	
1	Raisin.	1	Pomme.	1	Raiponce.
2	Safran.	2	Céleri.	2	Turneps.
3	Châtaigne.	3	Poire.	3	Chicorée.
4	Colchique.	4	Betterave.	4	Nèfle.
5	CHEVAL.	5	OIE.	5	COCHON.
6	Balsamine.	6	Héliotrope.	6	Mâche.
7	Carotte.	7	Figue.	7	Chou-fleur.
8	Amaranthe.	8	Scorsonère.	8	Miel.
9	Panais.	9	Alisier.	9	Genièvre
10	CUVE.	10	CHARRUE.	10	PIOCHE.
11	Pomme-de-terre.	11	Salsifis.	11	Cire.
12	Immortelle.	12	Macre.	12	Raifort.
13	Potiron.	13	Topinambour.	13	Cèdre.
14	Réséda.	14	Endive.	14	Sapin.
15	ANE.	15	DINDON.	15	CHEVREUIL.
16	Belle-de-nuit.	16	Chervi.	16	Ajonc.
17	Citrouille.	17	Cresson.	17	Cyprès.
18	Sarrasin.	18	Dentelaire.	18	Lierre.
19	Tournesol.	19	Grenade.	19	Sabine.
20	PRESSOIR.	20	HERSE.	20	HOYAU.
21	Chanvre.	21	Bacchante.	21	Erable-sucre.
22	Pêche.	22	Azérole.	22	Bruyère.
23	Navet.	23	Garance.	23	Roseau.
24	Amaryllis.	24	Orange.	24	Oseille.
25	BOEUF.	25	FAISAN.	25	GRILLON.
26	Aubergine.	26	Pistache.	26	Pignon
27	Piment.	27	Macjonc.	27	Liége.
28	Tomate.	28	Coing.	28	Truffe.
29	Orge.	29	Cormier.	29	Olive.
30	TONNEAU.	30	ROULEAU.	30	PELLE.

l'homme, si vous le comprenez, lui et sa destinée, et ses faiblesses, et ses combats, et ses douleurs, laissez, laissez-le chercher des exemples, des encouragements et des consolations où il peut en trouver ; et convenez qu'après celui de l'Eternel, le culte des Saints est encore une des plus belles institutions dont la *morale du citoyen* soit redevable au catholicisme.

Où trouverez-vous, en effet, une succession de vertus

NIVOSE. 4e MOIS.		PLUVIOSE. 5e MOIS.		VENTOSE. 6e MOIS.	
1	Tourbe.	1	Lauréole.	1	Tussilage.
2	Houille.	2	Mousse.	2	Cornouiller.
3	Bitume.	3	Fragen.	3	Violier.
4	Soufre.	4	Perce-neige.	4	Troène.
5	CHIEN.	5	TAUREAU.	5	BOUC.
6	Lave.	6	Laurier-thym.	6	Asaret.
7	Terre végétale.	7	Amadouvier.	7	Alaterne.
8	Fumier.	8	Mézéréon.	8	Violette.
9	Salpêtre.	9	Peuplier.	9	Marceau.
10	FLEAU.	10	COGNÉE.	10	BÊCHE.
11	Granit.	11	Ellébore.	11	Narcisse.
12	Argile.	12	Brocoli.	12	Orme.
13	Ardoise.	13	Laurier.	13	Fumeterre.
14	Grès.	14	Avelinier.	14	Vélar.
15	LAPIN.	15	VACHE.	15	CHÈVRE.
16	Silex.	16	Buis.	16	Epinards.
17	Marne.	17	Lichen.	17	Doronic.
18	Pierre à chaux.	18	If.	18	Mouron.
19	Marbre.	19	Pulmonaire.	19	Cerfeuil.
20	VAN.	20	SERPETTE.	20	CORDEAU.
21	Pierre à plâtre.	21	Thlaspi.	21	Mandragore.
22	Sel.	22	Thymelé.	22	Persil.
23	Fer.	23	Chiendent.	23	Cochléaria.
24	Cuivre.	24	Traînasse.	24	Pâquerette.
25	CHAT.	25	LIÈVRE.	25	THON.
26	Etain.	26	Guède.	26	Pissenlit.
27	Plomb.	27	Noisetier.	27	Sylvie.
28	Zinc.	28	Cielamen.	28	Capillaire.
29	Mercure.	29	Chelidoine.	29	Frêne.
30	CRIBLE.	30	TRAINEAU.	30	PLANTOIR.

plus variée et plus féconde que dans la *Vie des Saints* ? Vertus simples et populaires, qui sont à la portée de tous, qui ont pour objet le bonheur de tous, qui conviennent également à toutes les conditions et à tous les âges, qui offrent aux pauvres comme aux riches, aux heureux et aux malheureux, des exemples à suivre, des œuvres à imiter, la même récompense à espérer, et qui portent avec elles un attrait assez divin pour

GERMINAL. 7ᵉ MOIS.		FLORÉAL. 8ᵉ MOIS.		PRAIRIAL. 9ᵉ MOIS.	
1	Prime-vère.	1	Rose.	1	Luzerne.
2	Platane.	2	Chêne.	2	Hémérocalle.
3	Asperge.	3	Fougère.	3	Treffle.
4	Tulipe.	4	Aubépine.	4	Angélique.
5	POULE.	5	ROSSIGNOL.	5	CANARD.
6	Blette.	6	Ancolie.	6	Mélisse.
7	Bouleau.	7	Muguet.	7	Fromental.
8	Jonquille.	8	Champignon.	8	Martagon.
9	Aulne.	9	Hyacinthe.	9	Serpelet.
10	COUVOIR.	10	RATEAU.	10	FAULX.
11	Pervenche.	11	Rhubarbe.	11	Fraise.
12	Charme.	12	Sainfoin.	12	Bétoine.
13	Morille.	13	Bâtot-d'or.	13	Pois.
14	Hêtre.	14	Chamérisier.	14	Acacia.
15	ABEILLE.	15	VER-A-SOIE.	15	CAILLE.
16	Laitue.	16	Consoude.	16	OEillet.
17	Mélèse.	17	Pimprenelle.	17	Sureau.
18	Ciguë.	18	Corbeille-d'or.	18	Pavot.
19	Radis.	19	Arroche.	19	Tilleul.
20	RUCHE.	20	SARCLOIR.	20	FOURCHE.
21	Gainier.	21	Staticée.	21	Barbeau.
22	Romaine.	22	Fritillaire.	22	Camomille.
23	Marronnier.	23	Bourrache.	23	Chèvre-feuille.
24	Roquette.	24	Valériane.	24	Caille-lait.
25	PIGEON.	25	CARPE.	25	TANCHE.
26	Lilas.	26	Fusain.	26	Jasmin.
27	Anémone.	27	Civette.	27	Verveine.
28	Pensée.	28	Buglose.	28	Thym.
29	Myrtille.	29	Sénevé.	29	Pivoine.
30	GREFFOIR.	30	HOULETTE.	30	CHARIOT.

exciter l'âme à les suivre, à les cultiver et à faire des efforts pour y atteindre.

Grâce au calendrier catholique, il n'y a point de jour dans l'année où le pèlerin de l'éternité, l'exilé du ciel, l'antagoniste du mal, soit délaissé à lui-même ; il n'y a point de jour où il ne reçoive, en quelque sorte, la visite d'un homme juste qui vient lui offrir comme en tribut tout le bien qu'il a fait. Ainsi, l'année religieuse ne se

MESSIDOR. 10e MOIS.		THERMIDOR. 11e MOIS.		FRUCTIDOR. 12e MOIS.	
1	Seigle.	1	Épeautre.	1	Prune.
2	Avoine.	2	Bouillon blanc.	2	Millet.
3	Oignon.	3	Melon.	3	Lycoperde.
4	Véronique.	4	Ivraie.	4	Escourgeon.
5	MULET.	5	BÉLIER.	5	SAUMON.
6	Romarin.	6	Prêle.	6	Tubéreuse.
7	Concombre.	7	Armoise.	7	Sucrion.
8	Echalottes.	8	Carthame.	8	Apocyn.
9	Absinthe.	9	Mûres.	9	Réglisse.
10	FAUCILLE.	10	ARROSOIR.	10	ECHELLE.
11	Coriandre.	11	Panis.	11	Pastèque.
12	Artichaut.	12	Salicor.	12	Fenouil.
13	Giroflée.	13	Abricot.	13	Epine-vinette.
14	Lavande.	14	Basilic.	14	Noix.
15	CHAMOIS.	15	BREBIS.	15	TRUITE.
16	Tabac.	16	Guimauve.	16	Citron.
17	Groseille.	17	Lin	17	Cardière.
18	Gesse.	18	Amande.	18	Nerprun.
19	Cerise.	19	Gentiane.	19	Tagette.
20	PARC.	20	ECLUSE.	20	HOTTE.
21	Menthe.	21	Carline.	21	Eglantier.
22	Cumin.	22	Caprier.	22	Noisette.
23	Haricots.	23	Lentille.	23	Houblon.
24	Orcanète.	24	Aunée.	24	Sorgo.
25	PINTADE.	25	LOUTRE.	25	ECREVISSE.
26	Sauge.	26	Myrte.	26	Bigarade.
27	Ail.	27	Colza.	27	Verge-d'or.
28	Vesce.	28	Lupin.	28	Maïs.
29	Blé.	29	Coton.	29	Marron.
30	CHALÉMIE.	30	MOULIN.	30	PANIER.

SANS-CULOTIDES.

FÊTES.

1	De la Vertu.
2	Du Genie.
3	Du Travail.
4	De l'Opinion.
5	Des Récompenses.

passe point que toutes les vertus dont l'homme est capable n'aient été mises à sa portée, et que la morale la plus parfaite ne lui ait été enseignée sous tous ses rapports.

Familles chrétiennes, ah! vous avez peut-être trop oublié le fruit immense que vous pouvez retirer d'un tel culte pour le bonheur de vos enfants! Comme la lecture journalière de la *Vie des Saints* leur serait une excellente leçon d'égalité, de sobriété, d'obéissance, de charité et de modestie! Comme cette morale en action leur serait plus utile que celle des héros de roman, ou même que celle des personnages de l'histoire profane, si souvent dénaturée par l'imperfection de leurs œuvres! Comme ils seraient animés puissamment à faire le bien qu'ils verraient pratiquer, car je ne sais quelle grâce secrète et quelle voix du ciel accompagnent le naïf récit des œuvres du juste! Or, il est impossible, dans le premier âge surtout, de ne pas se livrer au désir de leur ressembler. Et qui doute que ce désir, confié à la prudence maternelle, ne puisse devenir un jour, pour les enfants, le germe de la plus pure vertu, et pour les parents la source des plus abondantes consolations? Faut-il rappeler l'exemple de saint Augustin, de saint Ignace, de sainte Thérèse, et de tant d'autres qui ne durent qu'à la lecture de la *Vie des Saints* leur retour à la Religion, et les miracles de sainteté qui en feront l'admiration éternelle des siècles?

Et puis voyez quelle grande leçon d'équité dans la *Vie des Saints* : le calendrier catholique est comme une

révélation du jugement de Dieu. Toutes les vertus y sont honorées. Dans nos saints, vous ne voyez pas seulement des solitaires et des pontifes et des martyrs ; vous y voyez des serviteurs et des maîtres, des riches et des pauvres, des hommes de retraite et des hommes du monde, des magistrats et des guerriers, des vierges et des époux, des savants et des ignorants, des Grecs et des Barbares. Toutes les conditions, tous les pays, tous les âges, y sont représentés. Chaque vertu, qu'elle vienne de l'Orient ou de l'Occident, des siècles passés ou des temps modernes, qu'elle ait été pratiquée sous le chaume ou dans les palais, y est également admise. La faveur du peuple ou celle des grands a-t-elle jamais exercé ici quelque influence? La richesse y a-t-elle jamais donné un rang plus distingué, et le glaive des despotes y a-t-il jamais fait insérer leurs noms? La bergère de Nanterre, l'humble Geneviève, n'y est-elle pas assise au-dessus de la génération de nos reines? Et si Louis IX est honoré sur nos autels, est-ce sa royauté qui l'y a mis? Il a été le soutien des faibles et le défenseur des opprimés, il a porté les pauvres dans son cœur, il a aimé Dieu et les hommes, il a été juste; et c'est pourquoi la Religion l'a une seconde fois couronné. Ainsi le héros disparaît devant l'homme chrétien, et il ne lui survit de toutes ses vertus que celles qui méritent de lui survivre et de servir d'exemple à la vertu de tous les mortels [1].

[1] *Voy.* Godescard, *Préface de la Vie des Saints; le Spectateur français au* XIX[e] *siècle*, et Jauffret, *du Culte public.*

Le calendrier catholique est donc une école de toutes les vertus, un itinéraire de la terre au ciel, un guide placé sur le chemin de la vie, qui dit à tout homme, à toute heure et sur tous les tons : Voici les vestiges que les saints vous ont laissés en retournant dans la patrie, suivez-les ; à droite et à gauche sont des abîmes.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné dans la vie des Saints, et dans chaque jour de la semaine, de nouveaux exemples et de nouveaux motifs de me sanctifier ; faites-moi la grâce d'en profiter pour votre gloire et pour le bonheur de mes frères.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je lirai chaque jour la vie du saint.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Jours de la semaine et du mois.

Q. Comment devons-nous envisager les jours de la semaine ?

R. Nous devons envisager les jours de la semaine comme une fête continuelle où nous devons nous abstenir de toutes les œuvres qui peuvent offenser Dieu, où

nous devons le louer, le prier, le bénir et l'honorer par la sainteté de notre conduite. Les Pères de l'Eglise nous disent que tous les jours sont saints et qu'ils forment le commencement de la fête éternelle que nous célébrerons dans le ciel.

Q. Pourquoi donc a-t-on établi des fêtes particulières?

R. On a établi des fêtes particulières pour ranimer la ferveur des tièdes et exciter leur courage en leur rappelant les grands événements de la Religion, et leur proposant de nouveaux motifs d'être vertueux. C'est par la même raison qu'on a consacré certaines heures du jour et de la nuit à la prière et à l'office divin, quoique toutes les heures du jour et de la nuit soient également saintes.

Q. Quel nom l'Eglise donne-t-elle aux jours de la semaine?

R. L'Eglise donne aux jours de la semaine le nom de *férie*. Le mot férie veut dire repos et fête. L'Eglise veut nous rappeler que chaque jour doit être pour nous un jour de repos par la cessation du péché et par le détachement des créatures. Le lundi s'appelle la première férie, le mardi la seconde férie, etc. Le samedi a conservé son ancien nom, qui veut dire repos.

Q. Quelles dévotions particulières sont attachées à chaque jour de la semaine?

R. Voici les dévotions particulières et libres qui sont attachées à chaque jour de la semaine. Le lundi est consacré aux âmes du purgatoire, le mardi aux Anges

gardiens, le mercredi à la Passion, le jeudi à l'Eucharistie, le vendredi à la mort de Notre-Seigneur, le samedi à la sainte Vierge. Dans les premiers siècles, le mercredi et le vendredi étaient des jours de stations, c'est-à-dire des jours de jeûne, de prière et d'assemblée aux tombeaux des Martyrs. C'est de là qu'est venu l'usage et la loi de l'abstinence pour le vendredi. A Rome, on jeûnait le samedi depuis les premiers siècles. C'est de là qu'est venue la loi de l'abstinence pour ce jour-là.

Q. Que remarquez-vous sur les jours du mois ?

R. Je remarque sur les jours du mois, que l'Eglise a donné à chacun d'eux le nom d'un saint. C'est un très-bon moyen de nous rappeler chaque jour l'exemple de nos frères qui sont dans le ciel, et de nous encourager à imiter leurs vertus. Les riches et les pauvres, les savants et les ignorants, les enfants et les vieillards, y trouvent des modèles ; car il y a dans le ciel des saints de tous les états et de tous les âges.

Q. Que devons-nous faire pour répondre à cette intention de l'Eglise ?

R. Pour répondre à cette intention de l'Eglise, nous devons lire la vie du saint de chaque jour. Les parents ne peuvent rien faire de plus utile que de la faire lire à leurs enfants et de la leur expliquer.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie de m'avoir donné dans la vie des Saints, et dans chaque

jour de la semaine, de nouveaux exemples et de nouveaux motifs de me sanctifier ; faites-moi la grâce d'en profiter pour votre gloire et pour le bonheur de mes frères.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je lirai chaque jour la vie du saint.*



XXVe LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Avent. — Sagesse de l'Eglise. — Antiquité de l'Avent. — Pratiques de dévotion et de péntience. — Liturgie de l'Avent. — Premier dimanche. — Deuxième dimanche. — Troisième, quatrième. — Fête de l'expectation. — Antiennes O.

La vie de l'homme doit être une fête continuelle ; tous les jours, toutes les heures qui la composent doivent être sanctifiés, en sorte qu'il n'y ait pas un moment dans notre existence qui ne soit un hymne à la gloire de celui qui a créé l'homme et le temps. Mais telle est notre faiblesse, telle la préoccupation des affaires, telle la violence de nos passions, que l'Eglise, dans sa sollicitude, a déterminé des jours et des temps particuliers, spécialement destinés à purifier notre cœur par la prière, la pénitence et la méditation des vérités éternelles : voilà ce que nous avons vu dans le catéchisme précédent.

Au premier rang de ces époques salutaires il faut placer le temps de l'Avent. En effet, l'Avent est un temps de prière et de pénitence que l'Eglise a établi pour préparer ses enfants à la naissance du Sauveur. Ce que les Vigiles sont aux fêtes ordinaires, ce que le Carême est à Pâque, ce que les quatre mille ans de l'ancien monde furent à la venue du Messie, l'Avent l'est

à la fête de Noël. Quatre semaines de préparations ne vous paraîtront pas trop longues si vous considérez l'excellence du mystère qui les suit. Si le peuple d'Israël dut se préparer avec tant de soin pour recevoir la loi promulguée au sommet du Sinaï, pour franchir les eaux du Jourdain et pénétrer dans la Terre promise, pour participer à ses victimes impuissantes, ou pour célébrer ses fêtes figuratives : quelles pensez-vous que doivent être les préparations des Chrétiens pour recevoir le Dieu du ciel, le Verbe éternel, le législateur suprême, la victime sans tache, le type éternel de toutes les fêtes et de tous les sacrifices?

Pénétrée de ces grandes pensées, l'Eglise a institué l'Avent pour aplanir au Messie le chemin de nos cœurs. L'institution de l'Avent paraît aussi ancienne que celle de la fête de Noël, quoique la discipline de l'Eglise à cet égard n'ait pas toujours été la même. Pendant plusieurs siècles, l'Avent fut de quarante jours comme le Carême : il commençait à la Saint-Martin. Fidèle à ses anciens usages, l'Eglise de Milan a conservé les six semaines de l'Avent primitif, qui avaient été adoptées par les Eglises d'Espagne. De bonne heure l'Eglise de Rome le réduisit à quatre semaines, c'est-à-dire à quatre dimanches avec la partie de la semaine qui reste jusqu'à Noël. Tout l'Occident a suivi cet exemple.

Autrefois on jeûnait pendant l'Avent; dans certains pays ce jeûne était de précepte pour tout le monde, ailleurs de simple dévotion. L'obligation du jeûne est attribuée à saint Grégoire le Grand, qui toutefois n'eut

jamais l'intention d'en faire une loi générale. Dès le milieu du ve siècle, l'an 462, saint Perpétue, évêque de Tours, ordonna, pour son diocèse, trois jours de jeûne par semaine, depuis la fête de Saint-Martin jusqu'à Noël. Ce règlement devint général dans l'Eglise de France au septième siècle, après la tenue du concile de Mâcon, en 581. Cette sainte assemblée prescrivit que pour le commun des fidèles les jeûnes se feraient les lundis, mercredis et vendredis de chaque semaine, depuis la férie ou fête de Saint-Martin jusqu'à celle de la naissance de Notre-Seigneur; et que les offices, particulièrement le sacrifice de la messe, y seraient célébrés comme en Carême; il interdit aussi l'usage de la viande tous les jours pendant le temps de l'Avent.

La même abstinence s'observait dans les autres régions catholiques : une donation pieuse de cette époque nous en fournit la preuve. En 753, Astolphe, roi des Lombards, en Italie, ayant concédé les eaux de Nonantula à l'abbaye de ce nom, s'était réservé quarante brochets pour l'usage de sa table pendant le Carême de la Saint-Martin. De là on peut inférer que, dans le huitième siècle, les Lombards observaient le jeûne durant les quarante jours qui précèdent la fête de Noël, ou qu'ils pratiquaient du moins l'abstinence des viandes [1].

Au jeûne on joignait la prière et d'autres exercices de pénitence. « Parmi nous, dit un ancien auteur, depuis la fête de Saint-Martin jusqu'à celle de Noël, l'abstinence de toute viande et la continence conjugale

[1] Martène, *de antiq. Eccl. discipl.*, c. 10, n. 5.

est commandée à tous les enfants de l'Eglise, comme un moyen indispensable de s'approcher des sacrements le jour de la naissance du Sauveur. « Le pape Boniface VIII, dans la bulle de canonisation de saint Louis, déclare que ce digne successeur de Charlemagne passait les jours de l'Avent en jeûnes et en prières[1]. Telle était la conduite des simples fidèles.

Pour les religieux, ils jeûnaient comme pendant le Carême; la plupart ont retenu ce pieux usage jusqu'à ce jour. Nous ajouterons qu'il en est toujours ainsi; c'est celui dont tous les jours sont une continuelle préparation aux choses éternelles, qui conserve les strictes observances de préparation et de jeûnes; c'est celui qui n'est plus dans la mêlée qui garde son armure, et celui dont toute la vie est une distraction, un enchaînement de plaisirs et de dangers, se désarme et ne veille plus pour se défendre de l'ennemi[2].

Cependant l'Eglise ne néglige aucun moyen de réveiller dans ses enfants l'antique ferveur de leurs pères. N'est-ce pas avec juste raison? Le petit Enfant que nous attendons est-il moins aimable, moins saint, moins digne de tout notre amour aujourd'hui qu'autrefois? A-t-il cessé d'être l'ami des cœurs purs? Sa venue dans nos âmes est-elle moins nécessaire? Hélas! peut-être

[1] Rainald., ann. 1287, n. 64. Insuper de consensu uxoris suæ reginæ per totum Adventum, per totam Quadragesimam ab usu matrimonii mutuo continebant. Insuper in solemnitatibus, quibus communicare debebat. Duchesne, t. 5, p. 448.

[2] *Fêtes chrét.*, p. 46.

y avons-nous relevé toutes les idoles qu'il était venu renverser il y a dix-huit siècles. Soyons donc plus sages, entrons dans les vues de l'Eglise, voyons comme cette tendre mère redouble de sollicitude pour former en nous les dispositions de pénitence et de charité nécessaires à la bonne réception de l'Enfant de Bethléem.

Dans ses offices elle quitte ses ornements de joie, elle prend le violet en signe de componction. Le *Gloria in excelsis* est omis à la messe ; mais sa tristesse est tempérée par l'espérance. Voilà pourquoi le dimanche à la messe elle répète l'*Alleluia*. Elle le retranche aux féries afin de nous rappeler à la pénitence, et de dire aux Chrétiens d'aujourd'hui : Pour vos pères tous les jours de l'Avent étaient des jours d'abstinence et de jeûne, qu'ils soient du moins pour vous des jours de repentir et de prières.

Et pour exciter dans toutes les âmes ce double sentiment d'espérance et de componction, voici tour à tour la voix du grand Paul, la voix d'Isaïe, la voix de Jean sur les bords du Jourdain, la voix du Messie lui-même qui se mêle aux accents des prédicateurs et aux hymnes de l'Eglise. Il est temps de nous réveiller, l'heure de notre rédemption approche, la nuit avance, le jour va luire : hâtons-nous donc de quitter les œuvres de ténèbres, et revêtons-nous des armes de lumière. Marchons avec bienséance et honnêteté, comme il convient durant le jour ; ne vous laissez point aller aux vices, mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. Tels sont les

[1] Ad Rom., XIII, 11.

avertissements que nous donne l'apôtre saint Paul dans l'épître du premier dimanche de l'Avent.

Afin de rendre cette leçon plus pressante, l'Eglise nous rappelle dans l'Évangile le jugement dernier et le second avénement du Fils de Dieu, comme si elle nous disait : « Si vous voulez voir arriver sans crainte le Dieu que je vous annonce, lorsqu'il descendra comme juge suprême des vivants et des morts, préparez-vous à le recevoir maintenant qu'il vient comme Sauveur. Heureux si vous êtes dociles à mes avis ! car voyez combien son second avénement sera formidable. Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; les nations de la terre seront dans la consternation ; les hommes sècheront de crainte dans l'attente de ce qui doit arriver à l'univers ; les colonnes des cieux seront ébranlées ; alors on verra venir le Fils de l'homme sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Pour vous, quand vous verrez ces choses arriver, ouvrez les yeux et levez la tête, parce que votre rédemption est proche. Jugez-en par la comparaison du figuier et des autres arbres : lorsque vous les voyez bourgeonner, vous dites : Reconnaissez que l'été va venir. De même, quand vous verrez ce que je vous annonce, sachez que le royaume de Dieu est proche. En vérité, je vous le dis, cette génération ne s'écoulera pas sans que ceci s'accomplisse ; le ciel et la terre passeront, mais ses paroles ne passeront pas. »

L'Eglise, dites-moi, pouvait-elle trouver une vérité plus capable de porter la terreur dans les âmes, et de for-

cer les Chrétiens à rentrer en eux-mêmes? Mais elle veut qu'aux larmes de la pénitence et aux terreurs du jugement se mêlent les soupirs et les consolations de l'espérance. Et voici qu'à l'office du soir elle les fait éclater dans cette hymne : *Statuta decreto*, dont les notes et les paroles expriment une douce, mais profonde mélancolie.

« Enfin, voici venir les temps marqués par les décrets du Seigneur;

»Voici venir le jour qui s'est fait attendre tant de siècles;

» La postérité d'un père coupable gisait souffrante et désolée dans un lit de douleurs;

» Les hommes étaient sans force, découragés, couchés dans l'ombre de la mort;

» Les terreurs de la tombe, les tourments de l'enfer, c'était là leur partage.

» Les enfants d'Adam tremblaient et se desséchaient dans l'attente du souverain Juge;

» Hélas! qui pouvait les délivrer de si grands maux? quelle main assez puissante pour guérir une si profonde plaie?

» Vous seul, ô Christ! vous seul vous pouvez, quittant votre trône, rendre à votre image sa forme et sa beauté:

» Cieux, ouvrez-vous au-dessus de nos têtes, et laissez tomber votre précieuse rosée; que la terre fécondée donne au monde son Sauveur;

» O Fils, qui venez pour être notre libérateur, à vous soit toute louange, avec le Père et avec l'Esprit, dans les siècles éternels. »

Tout le peuple, qui le matin tremblait au souvenir de la vallée de Josaphat, tressaille le soir d'une délicieuse espérance, en entrevoyant la crèche de Bethléem, et mille chants naïfs expriment ses sentiments. Témoin ce cantique populaire que l'enfant et le vieillard aiment à répéter le soir au coin du foyer : *Venez, divin Messie, changer nos jours infortunés ; venez, source de vie ; venez, venez, venez, etc.*

Le second dimanche de l'Avent l'Eglise continue ses instructions : elles deviennent de plus en plus précises, à mesure que le grand événement approche : c'est la lumière qui devient de plus en plus vive à mesure que le soleil approche de l'horizon. Dans l'Epître, le grand Apôtre fait encore entendre sa voix. Il annonce que Jésus-Christ est envoyé pour accomplir toutes les figures et réunir les Juifs et les Gentils dans une seule bergerie.

L'Evangile nous présente le précurseur, montrant dans la personne de Jésus-Christ le Rédempteur attendu depuis quarante siècles. Il le connaissait, lui, cet Agneau de Dieu, mais ses disciples ne le connaissaient pas. Pour les instruire, il envoya vers Jésus deux de ses disciples, avec ordre de lui proposer cette question et d'en attendre la réponse : « Etes-vous celui qui doit venir, ou devons-nous en attendre un autre ? » Jésus ayant opéré en leur présence plusieurs miracles auxquels, suivant Isaïe, on reconnaîtrait le Christ, Jésus leur répondit : « Allez dire à Jean ce que vous avez vu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent,

les morts ressuscitent; l'Evangile est annoncé aux pauvres : et bienheureux celui qui ne se scandalisera pas à mon sujet. »

Plus le moment solennel approche où le Messie doit faire son entrée dans le monde, plus l'Eglise redouble ses exhortations. Le troisième dimanche saint Paul nous parle encore dans l'Epître et nous invite à la joie : l'aurore de notre délivrance brille à l'horizon; à la joie il veut que nous joignions la prière, c'est-à-dire ce désir ardent qui attire Dieu en nous et qui appellera le Messie dans nos cœurs. Dans l'Evangile, saint Jean-Baptiste, plus que prophète, n'annonce plus le Messie, il dit qu'il est déjà dans le monde. Et en effet il était déjà parmi les Juifs ; et nous aussi nous l'adorons déjà dans le sein de sa mère, lorsque nous entendons cet Evangile. Le précurseur ajoute une parole qui se vérifie, hélas ! encore aujourd'hui : *Il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas.* Puis empruntant la voix d'Isaïe, il fait retentir les voûtes de nos temples, comme autrefois les échos du Jourdain, de ces puissantes paroles : « Voix de celui qui crie au désert : rendez droites les voies du Seigneur ; abaissez les collines, comblez les vallées, c'est-à-dire préparez et votre esprit et votre cœur et vos sens à la réception du Messie. Le voici qui vient, et je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. » Et celui qui tient ce langage est le plus grand des enfants des hommes ! Oh ! combien le Messie est grand, saint, respectable ! Avec quel zèle ne devons-nous pas nous préparer à le recevoir !

Enfin, le quatrième dimanche, lorsque le divin Enfant est au moment d'entrer dans le monde, lorsque cet aimable époux frappe déjà à la porte de nos cœurs, l'Eglise termine toutes ses instructions par cette parole : *Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu ;* parole ravissante qui nous dit : Soyez prêts, les temps sont accomplis, le soleil de justice et de vérité va briller à l'horizon ; sa lumière va se répandre sur tous les hommes sans distinction de riches ou de pauvres, de savants ou d'ignorants : encore un coup, soyez prêts. Sentez-vous tout ce qu'il y a de saisissant dans cette dernière parole : *Toute chair verra le Sauveur envoyé de Dieu ?* Ne nous contentons pas d'admirer la sagesse avec laquelle l'Eglise gradue ses instructions pendant l'Avent, entrons dans son esprit ; augmentons de ferveur et de recueillement à mesure que nous approchons de la naissance du Désiré des nations, qui doit être aussi le désiré de notre cœur.

Afin de rendre brûlants nos soupirs et nos vœux, l'Eglise a établi la fête de l'*Expectation* ou de l'attente du divin enfantement. Cette fête, fixée au 16 décembre, continue pendant toute une octave[1]. En France même elle dure neuf jours. Voilà pourquoi, à partir du 15 décembre jusqu'au 23, l'Eglise chante à Vêpres, avant et après le cantique de la sainte Vierge, les grandes antiennes. On les appelle vulgairement les antiennes O, parce qu'elles commencent toutes par cette invocation. Elles se répètent trois fois chaque jour à l'office du soir, en

[1] *Voy.* Baillet, 25 décembre 588.

sorte que la fête de l'expectation est une espèce de neuvaine de soupirs, de gémissements, d'invocations. Il est impossible d'avoir la foi et de ne pas les réciter sans entrer dans les sentiments qu'elles expriment. On les dit pendant neuf jours, en l'honneur des neuf chœurs angéliques. On conjure les esprits célestes de soupirer avec nous après la venue du libérateur qui a pacifié tout ce qui est au ciel et sur la terre. Par leur variété, ces antiennes expriment et les différentes qualités du Messie et les différents besoins du genre humain.

Depuis sa chute l'homme est un ignorant, il a besoin de science : l'Eglise la demande pour lui par la première antienne :

O Sapientia : « O Sagesse qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut ! qui atteignez votre but avec force et qui disposez toutes choses avec douceur ; venez nous enseigner la voie de la prudence. »

Depuis sa chute l'homme est un esclave du Démon, il a besoin d'un puissant libérateur : l'Eglise le demande pour lui par la seconde antienne :

O Adonai : « O Dieu puissant, et Conducteur de la maison d'Israël ! qui vous êtes montré à Moïse dans le buisson ardent, et qui lui avez donné la loi au Sinaï, venez nous racheter par la puissance de votre bras. »

Depuis sa chute l'homme est vendu à l'iniquité, et a besoin d'un Rédempteur : l'Eglise le demande pour lui par la troisième antienne : »

O Radix Jesse : « O Racine de Jessé ! qui êtes exposée comme un étendard aux yeux des nations devant qui

les rois garderont le silence, à qui les Gentils offriront leurs prières; venez nous racheter, ne tardez pas. »

Depuis sa chute l'homme est un prisonnier enfermé dans la prison ténébreuse de l'erreur et de la mort; il a besoin d'une clef pour en sortir : l'Eglise la demande pour lui par la quatrième antienne :

O Clavis David : « O Clef de David, et sceptre de la maison d'Israël! qui ouvrez et personne ne ferme, qui fermez et personne n'ouvre; venez et tirez le prisonnier de la prison, le malheureux qui est assis dans les ténèbres à l'ombre de la mort. »

Depuis sa chute l'homme est un aveugle, il a besoin d'un soleil qui l'éclaire : l'Eglise le demande pour lui par la cinquième antienne :

O Oriens : « O Orient, Splendeur de la lumière éternelle et soleil de justice! venez et éclairez ceux qui sont assis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort. »

Depuis sa chute l'homme est tout souillé, il a besoin d'un sanctificateur : l'Eglise le demande pour lui par la sixième antienne :

O Sancte sanctorum : « O Saint des Saints, Miroir sans tache de la majesté de Dieu et Image de sa bonté! venez détruire l'iniquité et apporter la justice éternelle. »

Depuis sa chute l'homme est comme une grande ruine, il a besoin d'un restaurateur : l'Eglise le demande pour lui par la septième antienne :

O Rex gentium : « O Roi des nations, Dieu et Sauveur d'Israël, Pierre angulaire qui unissez en un seul édifice

les Juifs et les Gentils! venez et sauvez l'homme que vous avez formé du limon de la terre. »

Depuis sa chute l'homme a courbé la tête sous le joug de toutes les tyrannies, il a besoin d'un législateur équitable : l'Eglise le demande pour lui par la huitième antienne :

O Emmanuel : « O Emmanuel, notre Roi et notre Législateur, l'Attente des nations, l'Objet de leurs désirs! venez nous sauver, Seigneur, notre Dieu. »

Depuis sa chute l'homme est une brebis égarée et exposée à la fureur des loups; il a besoin d'un berger qui le défende et qui le conduise dans de bons pâturages : l'Eglise le demande pour lui par la neuvième antienne :

O Pastor Israel : « O Pasteur et Dominateur de la maison de David! vous qui étiez au commencement depuis le jour de l'éternité; venez paître votre peuple dans toute l'étendue de votre puissance, et régnez sur lui dans la justice et la sagesse [1]. »

Connaissez-vous quelque chose de plus touchant, de plus complet que ces magnifiques invocations? Pour nous, il nous semble qu'une des meilleures préparations à la fête de Noël est de répéter souvent ces belles antiennes, en nous laissant pénétrer des sentiments qu'elles expriment. Oh! oui, si nous voulons passer saintement le temps de l'Avent, unissons nos soupirs à ceux de l'Eglise, des Patriarches, des Prophètes et des Justes de l'ancienne loi : adoptons quel-

[1] *Voy.* Durandus, lib. 6, c. 11.

qu'une de leurs brûlantes paroles; qu'elle soit notre oraison jaculatoire de chaque jour, et, s'il est possible, de chaque heure du jour, afin que Dieu puisse dire de nous : *Voilà un homme de désir*, et il nous exaucera. Si nous aimons mieux, choisissons parmi les prières suivantes : elles sont également propres à former en nous les dispositions que l'Eglise demande : *Je vous en conjure, Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer. Venez, Seigneur Jésus, et ne tardez pas. Cieux, ouvrez-vous, laissez descendre votre rosée. Divin enfant Jésus, venez naître dans mon cœur pour en bannir le péché et y placer vos vertus.*

A la prière joignons un recueillement plus grand, une vigilance plus continuelle; descendons plus souvent dans notre cœur, afin de le purifier et de l'embellir. Songeons qu'il doit devenir le berceau de l'enfant divin. Mais la grande préparation, c'est le renoncement au péché, au péché mortel surtout. Que peut-il y avoir de commun entre le Fils de Marie et un cœur souillé d'iniquités?

Ecoutons saint Charles exhortant son peuple à sanctifier l'Avent, et prenons pour nous les paroles de ce grand archevêque : « Pendant l'Avent nous devons nous préparer à recevoir le Fils de Dieu quittant le sein de son Père pour se faire homme et converser avec nous. Il faut tous les jours dérober un peu de temps à nos occupations pour méditer en silence sur les questions suivantes : Quel est celui qui vient? D'où vient-il? Comment vient-il? Quels sont les hommes pour qui il vient?

Quels sont les motifs et quel doit être le fruit de sa venue? Appelons-le de tous nos vœux avec les justes et les Prophètes de l'Ancien Testament qui l'ont tant attendu; et pour lui ouvrir le chemin de notre cœur, purifions-nous par la confession, par le jeûne et par la communion.

» N'oublions pas qu'autrefois on jeûnait tout l'Avent, comme étant la veille de Noël. On avait raison, la grandeur et la sainteté de cette fête demandent bien une aussi longue vigile et une aussi grande préparation: du moins chacun doit encore jeûner un jour par semaine ou plusieurs à sa dévotion. Il faut répandre de plus abondantes aumônes dans le sein des pauvres en ce temps où le Père éternel nous donna et nous donne encore tous les ans son propre Fils comme une grande aumône, et un trésor de grâces et de miséricordes ; il faut être plus appliqué que jamais aux bonnes œuvres et à la lecture des livres de piété. Enfin il faut nous disposer à ce premier avénement du Fils de Dieu, de manière que nous puissions attendre son second avénement, non-seulement sans crainte, mais avec cette confiance et cette joie qui accompagne toujours une bonne conscience[1]. »

De puissants motifs nous engagent à suivre les conseils de ce grand Apôtre des temps modernes et à sanctifier l'Avent.

1° L'obéissance au précepte de l'Eglise. « Je suis la voix de celui qui crie au désert : Préparez les voies du Seigneur, rendez droits ses sentiers : la cognée est déjà à

[1] *Acta Eccl. Mediol.*, p. 1012.

la racine de l'arbre. » Cette invitation que le saint précurseur adressait aux Juifs regarde également les hommes de tous les siècles. Jésus-Christ vient au monde pour tous; c'est donc un devoir indispensable pour tous de le recevoir. De peur que nous ne négligions un point aussi essentiel, l'Eglise, toujours occupée du bonheur spirituel de ses enfants, et fidèle interprète des oracles divins dont le dépôt lui est confié, proclame de la manière la plus pressante et la plus solennelle l'invitation du saint précurseur, pendant tout le temps de l'Avent. La Judée s'émut aux accents de cette voix prophétique qui retentissait sur les bords du Jourdain; les prêtres, les lévites, les militaires, les publicains, les pécheurs de tout rang et de tout état accouraient en foule pour demander le baptême de la pénitence. La même voix retentit dans nos temples. Avons-nous moins besoin de conversion et de pénitence? avons-nous moins à craindre de ce grand Dieu, qui vient maintenant comme sauveur, et qui viendra un jour comme juge? Laisserons-nous l'Eglise s'épuiser en vain à nous répéter : « Préparez vos cœurs : voici que toute chair verra bientôt le Sauveur envoyé de Dieu? »

2° La reconnaissance envers le Sauveur. Qu'était l'homme avant l'incarnation du Sauveur, que sommes-nous sans lui? Pauvres, aveugles, esclaves, victimes du Démon, du péché et de l'enfer, que ne lui devons-nous pas? Et pour nous éclairer, nous délivrer, nous racheter, nous rendre nos droits perdus, que n'en a-t-il pas coûté au Fils de Dieu? Un Dieu qui se revêt de la

forme d'esclave, qui se dévoue à toutes les misères de la misérable humanité ; un Dieu pauvre, un Dieu enfant : cela ne dira-t-il rien à notre cœur? Nous qui avons de la reconnaissance pour les moindres bienfaits, nous n'en aurons pas pour un Dieu qui se donne *lui-même* à nous !

3° Notre intérêt spirituel. La source des grâces ne tarit dans aucun temps; mais les grandes fêtes sont des jours plus propices, des jours où ces grâces sont répandues avec plus d'abondance. Toute l'Eglise, animée alors du même esprit, offre à Dieu un hommage plus solennel, lui adresse des prières plus ferventes, et le fléchit par des larmes plus sincères. Jésus-Christ est né pour notre salut ; mais il ne répand ses grâces que sur ceux qui se présentent avec un cœur préparé pour les recevoir. Les dispositions qu'il trouve en nous sont la mesure de ses faveurs. Eh bien, n'avons-nous rien ou peu de chose à lui demander ? Descendons dans le fond de notre cœur, interrogeons notre vie passée, notre état présent, notre avenir : l'abîme de nos misères répondra[1].

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le saint temps de l'Avent pour me préparer à la Fête de Noël ; faites-moi la grâce de la passer saintement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute

[1] *Voyez* Thomassin, *Céléb. des fêtes;* God., *Avent.*

chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai tous les jours, durant l'Avent, cette prière : Divin Enfant Jésus, venez naître dans mon cœur.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Avent.

Q. Qu'est-ce que l'Avent ?

R. Le mot *avent* veut dire arrivée, avénement. L'Avent est un temps de prière et de pénitence, établi par l'Eglise pour nous préparer à la fête de Noël. Autrefois on jeûnait pendant l'Avent, les ordres religieux le font encore. Les prières sont plus longues et plus fréquentes que dans les autres temps de l'année.

Q. Quels sentiments l'Eglise veut-elle nous inspirer durant l'Avent ?

R. Durant l'Avent, l'Eglise veut nous inspirer un sentiment de pénitence et un sentiment d'espérance. C'est par la pénitence que nous pouvons préparer nos cœurs à la naissance du Messie ; et l'Eglise nous redit les paroles que saint Jean adressait aux Juifs sur les bords du Jourdain : « Faites pénitence ; préparez les voies du Seigneur ; rendez droits ses sentiers. » Elle revêt des ornements violets ; elle supprime l'*Alleluia* dans une partie de ses offices, afin de nous rappeler par ces signes extérieurs l'obligation de faire pénitence. En même temps,

elle nous annonce dans les épîtres et dans les évangiles de la messe la prochaine arrivée du Messie, et nous engage à ranimer notre espérance.

Q. Que fait-elle encore?

R. L'Eglise nous rappelle encore que l'Avent représente les quatre mille ans pendant lesquels le Sauveur fut attendu. Elle nous invite à soupirer après sa venue comme les Patriarches et les Prophètes. Et depuis le 15 décembre jusqu'au 23 elle nous fait répéter ses grandes antiennes, qui sont autant de soupirs ardents vers le Messie.

Q. Que devons-nous faire pour bien passer l'Avent?

R. Pour bien passer l'Avent nous devons : 1° renoncer au péché ; 2° faire quelques œuvres de mortification ; 3° désirer ardemment la venue du Messie dans nos cœurs ; 4° vivre dans un plus grand recueillement et avec plus de ferveur que pendant les temps ordinaires.

Q. Quels motifs avons-nous de bien passer l'Avent?

R. Plusieurs motifs nons engagent à bien passer l'Avent : 1° l'obéissance à l'Eglise : cette tendre mère veut que nous ne négligions rien pour recevoir le Sauveur dans des cœurs bien préparés ; 2° la reconnaissance envers Jésus-Christ : un Dieu qui se fait homme pour l'amour de nous mérite bien la reconnaissance de notre cœur ; 3° notre intérêt spirituel. Le Sauveur ne nous communiquera ses grâces qu'autant que nous serons préparés à les recevoir. Notre ferveur sera la mesure de ses libéralités.

PRIÈRE.

O mon Dieu ! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi le saint temps de l'Avent pour me préparer à la fête de Noël ; faites-moi la grâce de le passer saintement.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je répéterai tous les jours, durant l'Avent, cette prière : Divin Enfant Jésus, venez naître dans mon cœur.*



XXVI[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Immaculée Conception de la sainte Vierge. — Croyance de l'Église. — Histoire de la fête. — Sagesse de l'Église. — Influence de cette fête. — Office. — Comment célébrer la fête de l'Immaculée Conception?

Le 8 du mois de décembre l'Eglise catholique célèbre la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. Un anathème divin, juste châtiment d'un grand crime, pèse depuis six mille ans sur toute la race humaine, et la souillure du péché accompagne la conception et la naissance de tous les fils du premier des coupables. Le péché originel est un triste héritage qui se transmet de génération en génération, et qui se transmettra tant qu'il y aura dans les veines du genre humain une goutte du sang d'Adam. Cette loi terrible, universelle, incontestable, qui nous condamne à naître enfants de colère, a été une fois suspendue, et c'est en faveur de Marie. Jamais, depuis le premier instant de son existence, la Vierge de Juda, la mère future de l'Homme-Dieu, ne fut souillée de la moindre tache. Tel est le miracle et le bienfait dont l'Eglise remercie Dieu dans la fête de l'Immaculée Conception.

Que Marie ait été conçue sans péché, il n'y a rien de plus certain après les dogmes de foi. Les Pères de

l'Eglise, organes de la tradition, déposent en faveur de cette vérité. Il fallait qu'elle fût bien générale et bien accréditée parmi les Chrétiens, pour que les Mahométans eux-mêmes en aient consacré le souvenir. Qui le croirait ? l'Alcoran est un des premiers monuments où elle se trouve consignée [1] ?

Déjà au quatrième siècle la plus brillante lumière de l'Eglise, saint Augustin, exceptait Marie toutes les fois qu'il parlait du péché originel. « C'est, dit-il, par respect pour Marie, et pour l'honneur qui est dû à son Fils, que nous ne parlons point d'elle toutes les fois qu'il est question du péché [2]. » Et le concile de Trente, résumant la tradition de tous les âges chrétiens, s'exprime ainsi dans son célèbre décret touchant le péché originel : « Le saint Concile déclare que son intention n'est pas de comprendre dans le décret où il est question du péché originel la bienheureuse et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu ; mais il ordonne de suivre sur ce point les constitutions du pape Sixte IV, sous les peines portées dans ces constitutions [3]. »

Or, en 1479, Sixte IV avait accordé des indulgences à ceux qui assisteraient à l'office et à la messe de la fête de la Conception. Quatre ans plus tard il donna une autre constitution dans laquelle il défendit de censurer cette fête ou de condamner l'opinion de ceux qui croyaient l'Immaculée Conception.

[1] Bergier, art. *Mahomet*.
[2] *Lib. de Nat. et Grat.*, c. 36, n. 42.
[3] Sess. 5.

Cette opinion, en effet, est si bien fondée, qu'il y aurait témérité extrême à la combattre. Ce serait d'ailleurs enfreindre les décrets du saint Siége qui, en 1622, défendit, par l'organe du pape Grégoire XV, de soutenir, même dans les disputes particulières, que Marie n'a pas été conçue sans péché. Et pourquoi, je le demande, Dieu n'aurait-il pas opéré ce miracle en faveur de sa Mère? *il le pouvait, cela lui convenait, donc il l'a fait* [1]. Ainsi raisonnait un célèbre théologien du moyen âge, et tous les enfants de Marie ont applaudi au raisonnement de ce grand docteur.

1° Cela convenait au Père éternel. Destinée à être la mère de Jésus, Marie fut toujours, en vertu de l'adoption divine, considérée du Père comme sa fille chérie. Il convenait donc, pour l'honneur du Fils, que le Père préservât Marie de toute souillure. De plus, le Père avait choisi cette fille bien-aimée pour écraser la tête du serpent infernal : comment aurait-il pu permettre que Marie en fût d'abord l'esclave? Enfin, Marie était destinée à être l'avocate des pécheurs : il convenait donc qu'elle fût exempte de tout péché, afin qu'elle pût toujours se présenter devant Dieu pure de toute tache. « Pour apaiser un juge, dit saint Grégoire, on ne lui envoie pas celui qui est ou qui a été son ennemi : un tel messager ne ferait qu'augmenter son courroux. »

2° Cela convenait au Fils. Comment croire que le Fils de Dieu, la sainteté même, qui pouvait avoir une mère immaculée et toujours amie de Dieu, aurait voulu

[1] Potuit, decuit, ergo fecit. Scot.

l'avoir souillée et ennemie de Dieu dans un temps? *De plus,* dit saint Augustin, *la chair de Jésus-Christ, c'est la chair de Marie.* Le Fils de Dieu aurait eu horreur de prendre un corps dans le sein de sainte Agnès, de sainte Gertrude, de sainte Thérèse, parce que ces vierges, toutes pures qu'elles étaient, avaient été en naissant souillées par le péché. S'il en eût été ainsi de Marie, le Démon n'aurait-il pas pu reprocher à Jésus-Christ que cette même chair dont il était revêtu avait été souillée de son venin, que cette mère dont il se glorifiait avait d'abord été son esclave? La mère de Dieu esclave du Démon!... oh! il y a là quelque chose de si choquant, de si offensif des oreilles pieuses, qu'il est impossible de l'entendre. Enfin, saint Thomas dit que Marie fut préservée de tout péché actuel, même véniel, parce que sans cela elle n'aurait pas été digne de Dieu. Mais combien en aurait-elle été moins digne si elle avait été souillée du péché originel, qui fait de l'homme un objet de colère aux yeux de Dieu?

3° Cela convenait au Saint-Esprit. Marie est l'épouse du Saint-Esprit. Si un peintre habile était appelé à choisir une épouse belle ou difforme, suivant le portrait qu'il en aurait fait lui-même, quels soins n'apporterait-il pas à réunir dans son tableau tous les genres de beauté? Qui oserait dire que le Saint-Esprit ait pu agir autrement avec Marie, et qu'étant maître absolu de former son épouse à son gré, il ne l'ait pas enrichie de toute la beauté qu'il pouvait lui donner, et qu'il lui convenait d'avoir? Non, non, le Seigneur n'a point fait ainsi, té-

moin les noms qu'il donne à Marie. Après l'avoir formée, il contemple avec une complaisance infinie ce chef-d'œuvre de sa grâce, et il lui dit : « Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée ! et il n'y a point de tache en vous : les jeunes filles sont sans nombre, mais ma colombe est seule belle, seule pure, seule parfaite entre les filles de sa mère[1]. » Cela veut dire que toutes les âmes justes sont filles de la grâce divine ; mais il en est une parmi elles qui a mérité le nom de *colombe*, parce qu'elle est sans tache ; et enfin d'*unique*, parce qu'elle seule a été conçue dans la grâce[2].

Telles sont quelques-unes des autorités et des hautes convenances qui ont fait admettre l'immaculée conception de Marie. Ils n'étaient donc pas des esprits faibles tous ces Pères de l'Eglise, tous ces théologiens, la lumière de leur siècle et l'admiration de la postérité, qui soutenaient avec tant d'éloquence, qui croyaient avec tant de sincérité cette auguste prérogative de Marie ! Ils n'étaient pas non plus des esprits faibles tous ces docteurs des universités catholiques de France, d'Angleterre, d'Espagne et d'Italie, qui faisaient profession de croire à l'immaculée conception de la mère de Dieu, et qui s'obligeaient par serment à défendre cette croyance ! Les esprits faibles sont tous ces grands génies qui courent les rues, et qui sans motifs, sans étude,

[1] Cant., VII.

[2] Voy. *Gloires de Marie*, par le B. Liguori. On y trouve un grand nombre de passages des Pères de l'Eglise sur l'immaculée conception. T. 2, p. 1.

blâment, rejettent ce qu'ils ne connaissent pas, uniquement parce que cela ne convient ni à leur débile raison ni à leur cœur dépravé, ou parce que l'Eglise catholique l'admet.

Cependant, quelque bien établie qu'elle soit, l'immaculée conception de la sainte Vierge n'est pas un dogme de foi catholique. « Mais cette opinion, dit le grand Bossuet, a je ne sais quelle force qui persuade les âmes pieuses. Après les articles de foi, je ne connais guère de chose plus assurée. C'est pourquoi je ne m'étonne pas que cette école de théologiens de Paris oblige tous ses enfants à défendre cette doctrine... Pour moi, je suis ravi de suivre aujourd'hui ses intentions. Après avoir été nourri de son lait, je me soumets volontiers à ses ordonnances, d'autant plus que c'est aussi, ce me semble, la volonté de l'Eglise. Elle a un sentiment fort honorable de la conception de Marie; elle ne nous oblige pas de la croire *immaculée*; mais elle nous fait entendre que cette créance lui est agréable. Il y a des choses qu'elle commande où nous faisons connaître notre obéissance; il y en a d'autres qu'elle insinue où nous pouvons témoigner notre affection. Il est de notre piété, si nous sommes de vrais enfants de l'Eglise, non-seulement d'obéir aux commandements, mais de fléchir aux moindres signes de la volonté d'une mère si bonne et si tendre [1]. »

[1] Premier sermon sur *la Conception*.

Sur la demande de Monseigneur l'archevêque de Paris, Hyacinthe de Quélen, le souverain pontife Grégoire XVI, actuellement régnant, vient d'autoriser l'addition du mot *immaculée* dans la Pré-

La fête de l'Immaculée Conception manifeste bien le sentiment et la volonté de l'Eglise sur ce point. Cette fête remonte au delà du douzième siècle. Célébrée d'abord par quelques églises particulières, elle fut fortement soutenue et propagée par saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, mort en 1109. Deux cents ans plus tard, un concile de Londres la rendit obligatoire. De la Grande-Bretagne cette fête passa sur le continent, et se répandit promptement en France, en Espagne, en Italie et dans les autres parties de la chrétienté. Enfin, au quinzième siècle, le concile de Bâle, et surtout le pape Sixte IV, lui donnèrent encore plus de cours et de consistance par les indulgences qui y furent attachées [1].

L'institution, en apparence si tardive, d'une fête où l'on honore le plus glorieux privilége de Marie, donne lieu à une réflexion qui s'applique avec la même justesse à l'établissement des autres fêtes. Comme l'Eglise n'a pas tout d'un coup, et dès son origine, décidé toutes les questions de dogme et de morale, de même elle n'a pas établi tout d'un coup les différentes pratiques de son culte; elle a suivi les temps et s'est proportionnée aux besoins des fidèles. C'est une nouvelle preuve de sa profonde sagesse. En définissant aujourd'hui des vérités de foi qui sont attaquées et qui ne l'étaient pas

face de l'office, en même temps que, pour donner à cette fête plus de solennité, il la transfère au deuxième dimanche de l'Avent. Pouvait-il insinuer plus clairement le sentiment de l'Eglise au sujet de l'immaculée conception de Marie?

[1] *Extravag. Comm.*, lib. 3, tit. 12, c. 1.

hier, l'Eglise ne s'est pas crue plus sage pour cela ; elle a fait ce que les conciles antérieurs auraient fait s'ils eussent été placés dans les mêmes circonstances. Il en est de même de cette augmentation de fêtes, de confréries, de dévotions et de pratiques saintes ; elles ne viennent point d'une présomption vaine et insoutenable, comme si nous prétendions en savoir plus que les anciens. Autres temps, autres mœurs, autres besoins. L'Eglise les connaît et prend soin d'y satisfaire : personne mieux qu'une mère ne sait ce qui convient à ses enfants.

En effet, il faut juger de l'Eglise, cette divine épouse de l'Homme-Dieu, *cette incarnation permanente de Jésus-Christ*[1], comme de Jésus-Christ même. *A mesure qu'il avançait en âge,* nous dit l'Ecriture, *Jésus croissait aussi en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes.* Ce n'est pas que la Sagesse éternelle, bien que revêtue de notre chair, pût augmenter en science et en sainteté ; mais le Fils de Dieu, se proportionnant aux lois de notre nature, faisait éclater de jour en jour plus de sagesse et de piété, selon le progrès de l'âge, quoique dès le premier instant de sa conception il eût été la sagesse et la sainteté consommées.

On peut dire, ajoute le célèbre Thomassin, qu'il en est de même de l'Eglise : cette divine épouse éclaircit, en déployant de temps en temps les trésors de la tradition, des points de doctrine et des usages de piété qui

[1] Expression du célèbre théologien Mœlher, dans sa *Symbolique,* 2 vol.

n'avaient point encore paru, parce que le temps n'était pas encore venu de les faire paraître ni d'en développer les traditions. La plénitude du Saint-Esprit réside et a résidé dès le commencement dans le cœur de l'Eglise. En elle et avec elle a été, est, et sera toujours la Sagesse éternelle [1]; mais elle ne la montre et ne la répand au dehors que suivant les conseils de la Providence divine : Providence maternelle qui atteint infailliblement son but, tout en disposant les moyens avec douceur; qui conduit le genre humain comme un seul homme, et chaque homme comme tout le genre humain, par les degrés des différents âges, et par des progrès proportionnés à ces âges divers [2].

Du reste, la fête de l'immaculée conception n'est pas une fête purement spéculative. Comme toutes les solennités catholiques, elle a une grande influence sur les mœurs. Et d'abord, la pensée que Marie est une rose qui ne fut jamais flétrie, une glace que le moindre souffle ne ternit jamais, sanctifie l'imagination en lui présentant les images les plus gracieuses, les plus suaves et les plus pures. N'est-ce donc rien pour la perfection de l'humanité que d'avoir substitué un type si pur de la femme au type infâme que présentait le Paganisme, Marie à Vénus? entre ces deux idées, il y a l'infini. Et puis la raison ne se demande-t-elle pas, au jour de la conception de la Vierge : Pourquoi ce miracle étonnant qui suspend en faveur de Marie la loi

[1] Matth., XXVIII.
[2] *Voy*. Thomassin, *des Fêtes*, p. 217.

qui condamne tous les fils et toutes les filles d'Adam à naître dans l'iniquité? Pourquoi cette sainteté parfaite?

Et la foi venant au secours de la raison, son enfant et sa pupille, lui fournit cette réponse : Ah! c'est que Marie devait être un jour la mère de Dieu ; son chaste sein devait être le tabernacle du Verbe éternel. Si l'arche d'alliance devait être sainte et revêtue de l'or le plus pur en dedans et en dehors, parce qu'elle devait renfermer les tables de la loi, combien ne fallait-il pas que Marie fût plus sainte et plus pure, pour porter dans ses entrailles le Maître de la loi!

A cette leçon de la foi, l'homme s'écrie aussi : Oh oui, je le comprends, Marie devait être sans tache; mais quoi? l'honneur de recevoir en moi mon Dieu en personne ne m'est-il pas réservé? Dans la communion, ne suis-je pas associé en quelque sorte à la maternité divine? Et cette communion, ne suis-je pas, sous peine de mort, obligé de la faire? N'est-il pas écrit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous?* Oui, il faut que je communie. Mais quelle est ma sainteté, comparée à celle de Marie! Et voilà que des sentiments profonds d'humilité, des remords salutaires, de généreuses résolutions, se forment dans l'âme; la conduite se modifie, et la vigilance, et la douceur, et la tendre piété, et l'obéissance, que sais-je? et toutes les vertus qui font le charme de la vie, le bonheur des familles et la force de la société, éclosent comme par en-

enchantement au souvenir de Marie conçue sans péché, de Marie toujours pure et sans tache, parce qu'elle devait recevoir son Dieu; et voilà les sens, l'esprit et le cœur qui se régénèrent; et voilà l'homme qui fait un pas de plus vers la fin à laquelle il doit tendre; et voilà, pour la famille et pour la société, une garantie de plus de paix et de bonheur.

Pour rendre aussi vive que possible l'influence salutaire du type divin que cette fête nous présente, l'Église nous le fait envisager sous toutes ses faces; elle l'environne des plus gracieuses images, elle le fait pour ainsi dire poser, afin que chacun de nous puisse l'étudier à loisir et le copier tout entier.

Ainsi la messe de la Conception nous montre Marie réunissant tous les genres de gloire et de noblesse. Dans l'Introït, l'auguste fille des rois de Juda nous apparaît comme l'objet des antiques prophéties, comme la Vierge par excellence, la Vierge mère d'Emmanuel, qui doit occuper le trône de David. L'Épître nous parle de sa puissance et de la victoire qu'elle remportera sur le dragon séducteur de la race humaine; le Graduel et le Verset nous expliquent la cause et le moyen de cette grande victoire: Marie est parfaitement sainte; le Très-Haut a sanctifié son tabernacle, il y a fixé sa demeure. Voici maintenant l'Évangile qui nous raconte que cette Vierge auguste joint à la noblesse de la vertu la noblesse de la naissance: Marie est la fille des rois; le sang d'Abraham et de David coule dans ses veines.

Marie, objet des pensées et des complaisances de

Dieu depuis l'éternité; Marie, libératrice du genre humain; Marie, entrevue, désirée, saluée de loin par les Prophètes; Marie, brillant d'une sainteté parfaite parmi les descendants souillés du premier Adam, comme le lis sans tache au milieu des épines; Marie, noble rejeton d'une longue suite d'aïeux illustres : tels sont les différents points de vue sous lesquels l'Eglise nous présente cette enfant, qui est aujourd'hui conçue. Connaissez-vous un meilleur moyen d'exciter dans nos cœurs le respect, la confiance et l'amour; de sanctifier notre imagination par des images plus nobles et plus sûres?

De là, il est facile de comprendre ce que nous devons faire pour célébrer dignement la fête de l'Immaculée Conception : 1° remercier Dieu d'avoir préservé Marie de la tache originelle; 2° féliciter Marie de ce glorieux privilége; 3° exciter en nous une grande confiance en cette Vierge très-sainte. La sainteté est la mesure du pouvoir que les Saints ont auprès de Dieu. Quel est donc celui de Marie, la plus sainte de toutes les créatures? quelle est sa bonté pour nous? Elle est notre sœur, elle est notre mère, elle est notre avocate. Ses prérogatives lui ont été données pour le bien des hommes; elle doit les faire servir à la gloire de son Fils, et la gloire de son Fils, c'est le salut du genre humain; 4° former la résolution d'approcher le plus près que nous pourrons de la sainteté de Marie, puisque, d'une part, c'est un moyen de lui plaire; et que, de l'autre, nous sommes appelés à recevoir dans notre cœur le Dieu en

vue duquel elle a été sanctifiée; 5° louer Marie en déposant chaque jour sur son autel le tribut de notre tendresse filiale. On peut le faire, soit par quelques légères mortifications ou par quelques prières courtes, mais ferventes. En voici une, entre autres, à laquelle sont attachées de grandes indulgences : *Bénie soit la très-pure et immaculée conception de la bienheureuse Vierge Marie.*

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir préservé la sainte Vierge de la tache du péché originel; faites-moi la grâce de conserver toute ma vie ou de recouvrer promptement l'innocence de mon baptême.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai tous les jours trois* Ave Maria *en l'honneur de l'immaculée conception.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Immaculée Conception de la sainte Vierge.

Q. Quelle fête célèbre-t-on le 8 décembre?

R. Le 8 décembre on célèbre la fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge. La sainte Vierge devant

être la mère de Dieu a été préservée du péché originel. Cela convenait à l'honneur des trois personnes de la sainte Trinité : au Père, dont Marie est la fille ; au Fils, dont elle est la mère ; au Saint-Esprit, dont elle est l'épouse. Dieu pouvait préserver Marie du péché originel et la former dans un état de sainteté comme il avait formé Ève et les Anges ; puisque Dieu le pouvait et que cela lui convenait, il faut conclure qu'il l'a fait.

Q. L'immaculée conception de la sainte Vierge est-elle un dogme de foi ?

R. L'immaculée conception de la sainte Vierge n'est pas un dogme de foi, mais elle est très-certaine. Cette croyance repose sur l'autorité des Pères, des théologiens, et sur la conduite de l'Eglise. Si l'Eglise ne regardait pas comme assurée l'immaculée conception de Marie, elle n'aurait pas établi une fête pour l'honorer.

Q. Cette fête est-elle bien ancienne ?

R. Cette fête est très-ancienne, puisqu'elle remonte au delà du douzième siècle. Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, contribua beaucoup à la propager. Enfin, les souverains pontifes ont accordé des indulgences à ceux qui la célébreraient dignement. En établissant cette fête, l'Eglise n'a pas acquis de nouvelles lumières qu'elle n'avait pas dans le commencement. Comme Notre-Seigneur croissait en grâce et en sagesse à mesure qu'il avançait en âge, c'est-à-dire qu'il faisait paraître successivement la sagesse et la piété qui étaient en lui, de même l'Eglise, qui possède dès son origine la sagesse de Dieu, ne la fait paraître que suivant

l'ordre de la Providence et les besoins de ses enfants.

Q. La fête de l'Immaculée Conception est-elle bien propre à nous sanctifier?

R. Oui, la fête de l'Immaculée Conception est bien propre à nous sanctifier; elle sanctifie notre imagination en nous présentant l'image de la plus pure de toutes les vierges; elle sanctifie notre esprit en nous avertissant que nous devons imiter autant que nous le pouvons la sainteté de Marie, puisque nous devons recevoir dans la communion le même Dieu dont elle fut l'auguste mère; elle sanctifie notre cœur en nous inspirant la résolution de le purifier ou de le conserver sans souillure. Ce sont les grandes leçons que l'Eglise nous donne dans cette fête.

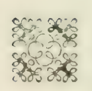
Q. Que devons-nous faire pour la célébrer dignement?

R. Pour la célébrer dignement nous devons : 1° remercier Dieu d'avoir préservé la sainte Vierge de la tache originelle ; 2° féliciter Marie de ce glorieux privilége; 3° former la résolution d'éviter les moindres fautes; 4° faire quelques mortifications ou quelques prières pour honorer la sainte Vierge.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir préservé la sainte Vierge de la tache du péché originel; faites-moi la grâce de conserver toute ma vie ou de recouvrer promptement l'innocence de mon baptême.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je réciterai tous les jours trois* Ave Maria *en l'honneur de l'immaculée conception.*



XXVII[e] LEÇON.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Quatre-Temps de l'Avent. — Antiquité des Quatre-Temps. — Sagesse et bonté de l'Eglise. — OEuvres satisfactoires opposées aux trois grandes concupiscences. — Esprit du jeûne. — Crime des hérétiques et des impies. — Pourquoi les Quatre-Temps sont établis.

La troisième semaine de l'Avent arrivent les Quatre-Temps d'automne. Les Quatre-Temps sont trois jours de jeûne qui s'observent à la fin de chaque saison. Si l'antiquité d'une pratique d'ailleurs salutaire est propre à la rendre vénérable, je vous laisse à penser quel respect nous devons avoir pour ces jours consacrés à la pénitence, et avec quelle religieuse exactitude nous devons les observer? L'institution des Quatre-Temps remonte aux premiers siècles de l'Eglise [1]; la Synagogue elle-même nous en offre des vestiges. Le jeûne des saisons de l'été, de l'automne et de l'hiver est clairement marqué par le prophète Zacharie [2]. Héritière de toutes les saintes pratiques aussi bien que de toutes les vérités anciennes, l'épouse de Jésus-Christ a conservé, sanctifié et perfectionné l'usage du jeûne aux quatre saisons.

[1] Baron., an. 57, n. 126 et 127. S. Isid., *Offic.*, c. 37 et 38. Raban Maur., *Instit.*, lib. 2, 19, etc.

[2] VIII, 19.

Pour peu que nous veuillions nous donner la peine de chercher les raisons de sa conduite, nous la trouverons empreinte d'une profonde sagesse, c'est-à-dire tout à la fois d'une parfaite connaissance : 1° de la condition de l'homme ici-bas; 2° de son caractère; 3° d'une grande sollicitude pour son bonheur.

En effet, qu'est-ce que l'homme? c'est un roi déchu, c'est un être dégradé. Voilà ce que nous dit l'indéfinissable mélange de grandeur et de bassesse que nous trouvons en nous-mêmes.

Qu'est-ce encore que l'homme? c'est un coupable. Voilà ce que nous crient tous les siècles et tous les peuples; voilà ce que nous disent les sacrifices, les expiations de tous genres qui se retrouvent partout, aussi bien que les misères sans nombre qui nous accablent. Ouvrage d'un Dieu bon, l'homme n'est malheureux que parce qu'il est dégradé, et il n'est dégradé que parce qu'il est coupable. Puisque nous sommes coupables, nous sommes donc obligés de faire pénitence. Oui, il est ainsi; c'est la voix de la raison; c'est aussi l'enseignement de la foi. Toutes les pages de l'Ancien Testament rappellent cette nécessité de la pénitence. L'Evangile confirme cette loi immuable. Combien de fois le Sauveur du monde n'a-t-il pas dit que la pénitence était la condition indispensable du salut? N'est-ce pas de sa bouche que sont sorties ces paroles : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous?*

Qu'est-ce encore que l'homme? c'est un être qui est appelé à imiter un modèle divin, dont la vie a été une

pénitence continuelle. Ainsi, comme hommes, comme pécheurs et comme chrétiens, nous sommes tenus à la pénitence; elle est pour nous de droit naturel et de droit divin; elle est l'unique moyen de remonter sur le trône d'où nous sommes tombés, de rentrer dans l'ordre dont nous nous sommes écartés, enfin d'imiter le modèle auguste auquel, sous peine de mort, nous devons ressembler.

Mais cette pénitence, de quelle manière doit-elle se faire? dans quel temps? Quelles œuvres faut-il s'imposer? Si vous laissez à chaque particulier le soin de résoudre ces questions, vous arriverez d'abord à une horrible confusion d'idées, puis à des pratiques absurdes, ridicules, monstrueuses peut-être. Interrogez l'histoire : dans le Paganisme, les sacrifices humains; au commencement de l'Eglise, les excès des Donatistes et des Gnostiques ; au moyen âge et depuis la réforme, les incroyables pratiques des Flagellants, des Frérots, des Anabaptistes, des Momiers barbus, etc., etc., ne sont-elles pas autant de monuments de cette triste vérité? Ensuite, vous verrez le précepte lui-même de la pénitence tomber en ruine; car tel est l'homme : sa légèreté, son amour-propre, sa préoccupation des choses temporelle, son attrait pour le plaisir, son horreur pour tout ce qui gêne ses inclinations; que sais-je? toutes ces choses réunies feront reléguer le précepte de la pénitence dans l'empire de la lune. Si l'on n'en conteste pas la vérité, on trouvera mille moyens d'en éluder l'accomplissement : il sera comme s'il n'était pas.

Celui qui a créé l'homme connaissait trop bien son caractère pour ne pas obvier à ces inconvénients. Aussi le Sauveur a-t-il chargé son Eglise de déterminer le précepte de la pénitence, d'en fixer la pratique, et de dire à l'homme avec une infaillible autorité : Le précepte divin de la pénitence oblige dans telle circonstance; pour y satisfaire, vous ferez telle pratique. Paroles précieuses, puisqu'elles mettent un frein au relâchement, tranquillisent les âmes timorées en leur apprenant ce que Dieu demande d'elles, et tendent à prévenir l'homme du malheur affreux de tomber entre les mains de son juge sans avoir rien fait pour expier une longue vie d'inutilités, d'iniquités peut-être.

Voyez ensuite avec quelle habileté l'Epouse de Jésus-Christ, notre bonne mère, a mis le doigt sur la plaie du grand malade dont la guérison lui est confiée. Cette habileté va vous paraître évidente, si vous faites réflexion à la nature des œuvres satisfactoires que l'Eglise nous prescrit.

Semblable à ce voyageur laissé pour mort sur le chemin de Jéricho, l'homme a reçu trois grandes blessures : l'amour désordonné des richesses, l'amour désordonné des honneurs, et l'amour désordonné des plaisirs. Voilà ses plaies ; plaies mortelles, plaies gangrenées que, dans sa langue profondément philosophique, l'apôtre saint Jean appelle les trois grandes concupiscences.

Quels remèdes à ces maux, causes fatales de toutes les larmes que l'homme répand, et il en répand beau-

coup! sources de tous les crimes qui bouleversent le monde, et ces crimes sont tels qu'ils font quelquefois rougir de porter le nom d'homme? Cherchez, cherchez encore ; en attendant nous disons, nous, Catholiques : le remède de l'orgueil, c'est l'humilité ; de l'avarice, le détachement ; de la volupté, la mortification. Hommes légers, qui souriez avec dédain aux préceptes de l'Église, voyons, parlez : connaissez-vous d'autres remèdes? L'homme est malade, vous le savez, vous le dites, vous vous en plaignez ; puisque vous vous flattez d'en savoir plus que le Christianisme, à l'œuvre, guérissez l'humanité. Je vous vois venir, la bouche pleine de pompeuses maximes dont vous l'assourdissez, les mains chargées de lois innombrables que vous lui jetez sur la tête comme un filet pour prendre une proie; puis après vous des armées de gendarmes, des chaînes, des cachots, et enfin le bourreau. Ah ! nous savons ce que peuvent tous ces remèdes ; ils ont irrité le mal, exaspéré le malade, et rendu sa guérison mille fois plus difficile.

Bien plus éclairée est l'Eglise catholique. Avec sa douce voix de mère, elle dit à l'homme : « Mon fils, depuis la chute de votre père, il y a deux hommes en vous; l'un qui, vous entraînant de tout son poids vers la terre et vers les grossières jouissances, tend à vous ravaler jusqu'au niveau de la brute ; l'autre qui, tendant incessamment à vous soustraire à l'empire des sens, vous élève vers Dieu et vous fait aspirer à tout ce qui est bien, noble, grand, digne de vous ; c'est-à-dire d'une gloire immortelle et d'un bonheur infini. Opposés d'in-

tentions, de désirs, de sentiments, ces deux hommes, vous le savez, se livrent au dedans de vous un combat sans cesse renaissant, un combat dont le premier théâtre fut votre berceau, et dont votre lit de mort sera le dernier. Voilà pourquoi le Saint-Esprit vous appelle un soldat et votre vie une milice [1].

» Vous voyez, mon fils, que l'homme bon qui est en vous doit incessamment se tenir sur ses gardes et travailler sans relâche à déjouer les ruses, à émousser les traits et à briser les armes meurtrières de son adversaire. A ce prix est pour vous la victoire et le bonheur dans ce monde et dans l'autre.

» Or, votre ennemi cherche à vous vaincre en attisant dans votre cœur l'amour des plaisirs sensuels ; vous mortifierez donc vos sens, vous lui répondrez par *le jeûne*. Il tente de vous éblouir par l'éclat séduisant des biens d'ici-bas ; il vous dit : Heureux ceux qui ont ces choses. Vous détournerez la tête pour ne point voir la vanité ; vous lui répondrez : Heureux celui dont le Seigneur est la richesse, et vous *ferez l'aumône*. Enfin, redoublant d'astuce,il essaie de réveiller en vous cet orgueil funeste, qui des Anges même fit en un clin d'œil d'horribles démons. Vous vous jetterez aux pieds de votre Dieu, vous lui confesserez votre néant et votre dépendance, *vous prierez*.

» Le jeûne, l'aumône, la prière, voilà, mon fils, les trois armes dont vous devez vous servir ; voilà les trois

[1] Job, VII, 1.

remèdes que le céleste Médecin nous a prescrits [1], et moi je vous indique le temps et la manière d'en faire usage. »

Et maintenant, s'il est quelqu'un sur la terre qui ne soit pas fils d'Adam et héritier de sa corruption, qu'il se dispense de ces prescriptions salutaires, à la bonne heure, il est d'une autre nature que nous : les lois de l'humanité ne sont pas pour lui ; mais si tous, sans exception, nous trouvons en nous cette loi des membres qui répugne à la loi de l'esprit ; si tous nous ressentons plus ou moins cet aiguillon de la chair dont Paul lui-même, ravi au troisième ciel, éprouvait les atteintes, quel moyen de mépriser les armes sacrées par lesquelles tous les Saints ont vaincu, et de repousser les remèdes qui seuls peuvent opérer notre guérison ?

Telle est donc la sagesse de l'Eglise dans les œuvres de pénitence qu'elle nous prescrit. Attaquant tout à la fois nos trois grandes passions, elle ne sépare jamais les trois œuvres qui leur sont opposées : le jeûne, l'aumône et la prière. L'avantage qui en revient ne nous est pas personnel, et s'étend au prochain. Dans l'intention de cette tendre mère, un des motifs du jeûne est de nous priver d'une portion de nos aliments pour en nourrir les pauvres. C'est ainsi que, dans le Christianisme pratiqué suivant l'esprit de l'Evangile, chaque jour de jeûne

[1] Hæc tria remediorum genera spiritaliter commendavit nobis cœlestis medicus, eleemosynam scilicet et jejunium et orationem, quibus tanquam medicinalibus antidotis possemus inveterata mala curare, præsentanea pellere, et, servando salutem, futura cavere. S. Aug., *Serm. in Vigil. Pentecost.*

est un jour de dévouement pour le riche et d'assistance pour l'indigent ; c'est ainsi que le Catholicisme est, par excellence, la religion de l'humanité et une loi d'amour; c'est ainsi que la Religion de Jésus-Christ ne conduit pas seulement l'homme à donner de son superflu à ceux qui manquent du nécessaire ; elle veut un sacrifice plus parfait et une sorte d'immolation de soi-même pour les malheureux, en exigeant de ses disciples qu'ils prennent, chaque jour de jeûne, sur leur propre substance pour en nourrir celui qui a faim.

Plusieurs fois l'année elle multiplie ce sacrifice volontaire et le sanctifie par le précepte de l'amour divin, sans lequel toute vertu est imparfaite et tout dévouement intéressé. On voit de là quel est le véritable esprit du jeûne dans les intentions de l'Eglise. Jeûner autrement, c'est-à-dire jeûner au lever du soleil pour faire un repas plus somptueux au milieu du jour ; jeûner en s'abstenant de la chair des animaux pour y substituer avec le même luxe celle des poissons, c'est jeûner à la manière d'Epicure ; jeûner et ne pas unir le jeûne à l'aumône, c'est en quelque sorte voler sur le pauvre l'économie d'un repas ; c'est corrompre le précepte dans son sens le plus sublime, et prêter un sujet de scandale trop réel à la dérision des impies [1].

[1] Ce n'est point là une interprétation arbitraire du précepte du jeûne, c'est l'intention formelle de l'Eglise : « Les jours de jeûne, disent les saints canons, on doit faire l'aumône, et chacun doit donner aux pauvres la nourriture ou la boisson qu'il eût consommée lui-même s'il n'avait jeûné. Le jeûne, sans veilles, sans prières, sans aumônes, n'est presque d'aucune valeur : *Diebus jejunii elee-*

Mais les hérétiques du seizième siècle et les philosophes du dix-huitième ne sont pas moins coupables d'avoir accusé le Catholicisme de ces abus qu'il réprouve. Qu'ont-ils fait, en soulevant leurs disciples contre le précepte du jeûne et de l'abstinence? Ils ont ôté aux pécheurs un des moyens les plus salutaires de repentir; à la vertu, un de ses meilleurs appuis; au dévouement social, un de ses plus fréquents exercices: ils ont mis l'homme en contradiction avec la morale universelle; car tous les peuples, sans en excepter un seul, ont jeûné, parce qu'ils ont cru l'homme responsable de ses œuvres envers Dieu, et obligé de satisfaire pour ses offenses [1].

Elle est donc bien sage l'Eglise catholique, dans l'obligation générale qu'elle nous impose de jeûner; elle ne l'est pas moins en fixant l'accomplissement de ce précepte à la fin des quatre saisons. En effet, les

mosyna facienda est; et cibum vel potum quo quisque uti deberet, si non jejunaret, pauperibus eroget. Pene non valet jejunium quod orationes, vigiliæ et eleemosynæ non commendant. Ex *Capitular. Theodulph. Aurelian. episc.*, an. 797, c. 34 et 38.

Ecoutons encore saint Léon: « Qu'y a-t-il de plus utile, de plus efficace que le jeûne pour désarmer l'ennemi du salut, dompter les passions et résister à la séduction du vice? Le jeûne est l'aliment de la vertu; il inspire de bonnes pensées et de saints désirs; il fait taire les appétits charnels, et renouvelle l'homme spirituel. Mais, comme la vigueur de l'âme n'est pas maintenue par le jeûne seul, notre abstinence, pour être agréable à Dieu, doit être accompagnée des œuvres de charité. Il faut que tout ce qui est retranché à la sensualité soit donné à la vertu, que notre abstinence devienne la nourriture du pauvre, etc. *Serm.* 2 *de Jejun.* 10 *mens.*

[1] *Voyez* Jauffret. *Culte public*, p. 205.

Quatre-Temps sont établis : 1° pour demander pardon à Dieu des fautes commises pendant la saison qui vient de s'écouler; 2° pour remercier Dieu des faveurs qu'il nous y a faites; 3° pour attirer sur les ordinations les grâces du Saint-Esprit; 4° enfin pour nous retremper et nous aider à passer plus chrétiennement la saison qui va commencer.

1° Les Quatre-Temps sont établis pour demander pardon à Dieu des fautes commises pendant la saison qui vient de s'écouler. Hélas ! chaque saison, en variant nos jouissances, ne fait trop souvent que varier nos péchés. Le printemps, qui devrait être pour nous l'époque d'une résurrection à la grâce, à la piété et à la ferveur, nous dissipe, nous absorbe, par la pensée des entreprises temporelles, et nous écarte de notre fin au lieu de nous en rapprocher. Il passe sans que nous unissions une seule fois notre cœur et notre voix à celle de toute la nature, pour remercier le Dieu qui, dans le renouvellement de toutes choses, pourvoit à notre subsistance et nous présente l'image de la résurrection future.

L'été excite la fougue de nos passions; le riche se livre dans ces beaux jours à des voyages, à des amusements souvent très-criminels; l'habitant des campagnes viole par le travail les jours consacrés au Seigneur. Le cœur de l'un et de l'autre reste insensible aux présents variés que le Créateur nous fait. En automne, l'avare entasse dans ses greniers les biens du père de famille; sur ses lèvres, pas une bénédiction pour le Dieu qui a fertilisé ses campagnes, ses vignes et ses prairies. L'hiver voit les banquets somptueux, les bals, les spectacles;

il voit aussi la misère et les larmes du pauvre qui souffre la faim et le froid. L'égoïsme dur, impitoyable, règne dans toute sa force ; et si, dans cette saison, Dieu est quelquefois offensé des murmures du pauvre, il l'est bien autrement de la cruelle insensibilité du riche.

Qui de nous, en rentrant au fond de sa conscience, ne trouve pas quelques remords? Quelle est la saison que nous avons passée chrétiennement? Hélas! plutôt quelle est celle où nous n'avons pas abusé des bienfaits de Dieu? En faisons-nous pénitence? nous n'y pensons même pas. L'Eglise a donc bien fait de nous en rappeler l'obligation, de nous en prescrire les œuvres, de nous en déterminer les jours. Sans elle, nous laisserions accumuler nos dettes, et nous arriverions, débiteurs insolvables, aux portes de l'éternité, n'ayant d'autre recommandation auprès du juge suprême qu'une vie d'iniquités.

2° Les Quatre-Temps sont établis pour remercier Dieu des grâces qu'il nous a faites dans la saison qui vient de finir. Ils sont nombreux et variés les bienfaits dont le Père céleste nous comble dans les différentes saisons ; chacune nous apporte son tribut particulier, et leur succession met la nature entière à notre usage. Eh bien, dites-nous : pour trois mois de libéralités constantes, trois jours de prières et de bonnes œuvres, est-ce trop? Il est bien à plaindre le cœur qui trouve trop pesant le fardeau de la reconnaissance. Ajoutez que nos remercîments sont encore à notre avantage. L'ingratitude est un vent brûlant qui dessèche la source des grâces, tandis que la reconnaissance ouvre la main du bienfaiteur.

3° Pour attirer sur les ordinations la grâce du Saint-Esprit. Point de société sans religion, point de religion sans prêtres, mais point de prêtres utiles à la religion et à la société sans les vertus de leur saint état. Quand l'Eglise n'aurait eu que cette seule raison d'appeler tous ses enfants à la prière, au jeûne, à l'aumône pendant les Quatre-Temps, croyez-vous que son commandement ne serait pas fondé? Ne sommes-nous pas tous intéressés à obtenir de bons ministres? n'est-ce pas de leurs exemples et de leurs leçons que dépendent, en grande partie, notre vertu, la paix des familles, le bonheur du monde? Ne sont-ils pas établis par le Seigneur lui-même pour être le salut et la ruine d'un grand nombre en Israël?

Le samedi des Quatre-Temps l'Eglise multiplie ses prières; on disait autrefois douze leçons à la messe, le nombre en a été réduit à cinq. L'Eglise veut offrir à ses enfants d'utiles sujets de méditations sur les bienfaits de Dieu, et les exhorter par l'organe du prophète à solliciter plus instamment les bénédictions du Ciel sur ceux qui doivent participer aux saints ordres[1].

4° Pour nous retremper et nous aider à passer plus saintement la saison qui va commencer. Il est utile, nécessaire même au voyageur qui parcourt une route pénible, de se reposer de temps en temps; il est utile, nécessaire même au soldat qui est en campagne d'avoir des jours de trêve, soit pour panser ses blessures, soit pour réparer ses armes : à ce double titre, les Quatre-Temps sont utiles, nécessaires même au Chrétien :

[1] Raban, *Instit.*, lib. 2, c. 24.

n'est-il pas tout à la fois un voyageur et un soldat? Voyageur, le chemin de la vie, nous le savons bien, n'est pour lui, ni sans danger, ni sans fatigue; son âme a besoin de reprendre haleine. Elle le fait en se rapprochant de Dieu par la prière et par la mortification de la chair. Soldat, l'homme, dans la lutte qu'il soutient depuis le berceau jusqu'à la tombe, reçoit, hélas! plus d'une blessure, il a besoin de remèdes, il les trouve encore dans la prière et le jeûne. Fortifié, guéri par ces salutaires pratiques, il peut recommencer son combat et reprendre sa route avec plus de confiance. Ses pensées élevées au-dessus de la terre, ses affections purifiées et ennoblies, le travail lui devient plus méritoire, la vie plus douce; et sa famille et la société y gagnent de bons exemples, du repos par conséquent et du bonheur.

C'est aussi pour nous rendre meilleurs et plus heureux que l'Eglise a établi les Vigiles ou veilles de grandes fêtes. Autrefois la nuit qui précédait nos solennités se passait à l'église : de là le nom de veille. Aujourd'hui on nomme vigile ou *veille* tout le jour qui précède une solennité pendant lequel on observe l'abstinence et le jeûne. Il y en a cinq : celles de Noël, de Pâque, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Toussaint. Dans quelques diocèses, la fête de saint Pierrre et de saint Paul est aussi précédée d'une vigile.

Comment ne pas admirer la sollicitude avec laquelle l'Eglise prépare ses enfants aux grandes fêtes de la Religion? La prière, le jeûne, les œuvres de charité, oilà les moyens qu'elle emploie pour affaiblir en nous

la vie des sens, et donner à notre âme la vigueur, la pureté, les saints désirs nécessaires à l'effusion plus abondante des grâces divines qui a lieu dans les grandes fêtes. Ce mot de vigile est tout une instruction. Le temps est la vigile de l'éternité. Notre vie est un jour de jeûne, de prières et de travail; l'éternité est la solennité que nous attendons.

Si notre âge nous oblige au jeûne, accomplissons-le fidèlement; si nous sommes dispensés de cette loi, faisons-nous-en une d'adresser à Dieu, la veille des grandes fêtes, des prières plus ferventes, de faire quelque retour sur nous-mêmes, et de former de saintes résolutions [1].

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi les Quatre-Temps; faites-moi la grâce de bien entrer dans l'esprit de cette salutaire institution.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu ; et, en témoignage de cet amour, *je joindrai l'aumône au jeûne et à la prière.*

PETIT CATÉCHISME.

LE CHRISTIANISME RENDU SENSIBLE.

Quatre-Temps et Vigiles.

Q. Qu'est-ce que les Quatre-Temps?

R. Les Quatre-Temps sont trois jours de jeûne qui

[1] Voyez Thom., *Traité du jeûne*, 1 part., c. 18; 2 part., c. 14.

reviennent à la fin de chaque saison de l'année. L'origine des Quatre-Temps remonte aux temps des Apôtres. L'Eglise a conservé et étendu cette pratique qui était déjà en vigueur chez les Juifs ; en cela, elle a fait preuve d'une grande sagesse et d'une grande sollicitude pour notre bonheur.

Q. Comment cela ?

R. Le voici. Comme hommes, comme pécheurs et comme Chrétiens, nous sommes obligés de faire pénitence. Notre-Seigneur a dit : Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. L'Eglise a déterminé ce précepte en nous indiquant le temps et la manière de l'accomplir ; sans cela, la plupart des hommes n'auraient fait aucune pénitence de leurs péchés, et ils seraient arrivés devant Dieu chargés de dettes et condamnés à l'enfer, ou du moins à un rigoureux purgatoire. L'Eglise s'est donc montrée bien tendre en nous obligeant à accomplir le précepte divin de la pénitence.

Q. Quelles œuvres nous ordonne-t-elle?

R. Les œuvres qu'elle nous ordonne sont : le jeûne, la prière et l'aumône. Ces trois œuvres sont opposées aux très-grandes passions qui sont en nous : l'amour du plaisir, l'amour des honneurs et l'amour des richesses. C'est ainsi que l'Eglise nous guérit, c'est pour cela qu'elle a établi les jeûnes et les abstinences.

Q. Pourquoi a-t-elle établi les Quatre-Temps en particulier ?

R. Elle a établi les Quatre-Temps en particulier pour quatre raisons : 1° pour demander pardon à Dieu des

péchés commis pendant la saison qui vient de s'écouler; 2° pour le remercier des grâces qu'il nous y a faites; 3° pour attirer les bénédictions du Ciel sur les ordinations; 4° pour nous aider à passer plus chrétiennement la saison qui va commencer.

Q. Qu'est-ce que les vigiles ?

R. Le mot *vigile* veut dire *veilles.* Les Vigiles sont un jour d'abstinence et de jeûne qui précède les grandes fêtes de l'année. On en compte cinq : celles de Noël, de Pâque, de la Pentecôte, de l'Assomption et de la Toussaint. Dans quelques diocèses, la fête de saint Pierre et de saint Paul est aussi précédée d'une vigile. Quel que soit notre âge, nous devons passer ces jours plus saintement que les autres, afin de nous préparer à la célébration de la solennité et recevoir les grâces que Dieu ne manque pas d'y accorder avec plus d'abondance.

PRIÈRE.

O mon Dieu! qui êtes tout amour, je vous remercie d'avoir établi les Quatre-Temps; faites-moi la grâce de bien entrer dans l'esprit de cette salutaire institution.

Je prends la résolution d'aimer Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même pour l'amour de Dieu; et, en témoignage de cet amour, *je joindrai l'aumône au jeûne et à la prière.*

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

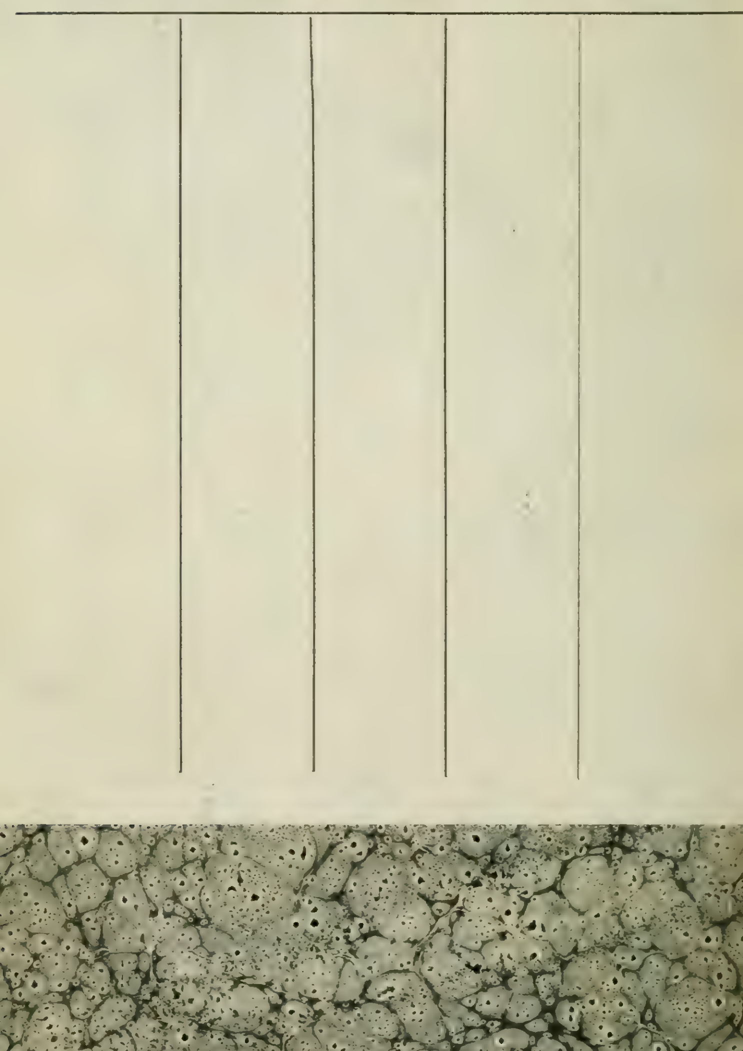
TABLE DES MATIÈRES

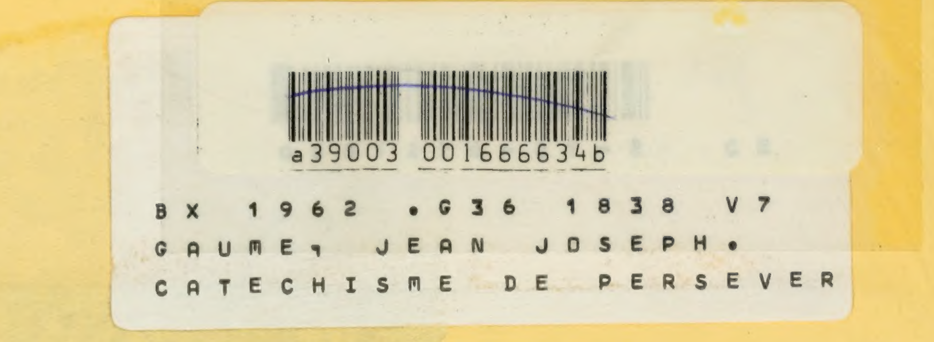
CONTENUES

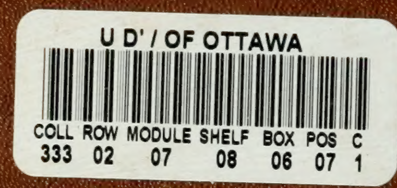
DANS LE SEPTIÈME VOLUME.

QUATRIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.







U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 08 06 07 1